Philippe CHAMPAULT

PHÉNICIENS et GRECS en Italie d'après l'ODYSSÉE

Étude géographique
historique
et sociale
par une méthode nouvelle

PARIS
1906

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

PHÉNICIENS ET GRECS

EN ITALIE

D'APRÈS L'ODYSSÉE

Puis il nous fait assister, dans cette même île d'Ischia, à l'arrivée, au développement et au déclin d'une colonie grecque partie de Chalcis et d'Érétrie, d'ailleurs connue des historiens.

Enfin c'est sa propre histoire que raconte le vieux poème, avec un épisode de la vie errante de son auteur, le divin Homère.

Dans un second ordre d'idées, le *Nostos* peint l'organisation sociale des colonies phéniciennes en Occident; il la montre tout entière façonnée par la vie d'expéditions commerciales et d'aventures au péril de la mer.

En troisième lieu, dans ces mystérieux Errements d'Ulysse enfin tracés sur la carte, il révèle la géographie de la mer Tyrrhénienne et de ses alentours, telle que l'avaient faite les Phéniciens, en général, et surtout ceux d'Ischia, les Phéaciens.

Voilà ce que nous avons vu dans le *Nostos*, et ce que l'on y verra avec nous, si on consent à parcourir ces pages.

Certes nous voilà bien loin des conclusions de la Critique moderne, qui fait de l'œuvre d'Homère un tissu fantaisiste de descriptions inventées à plaisir, derrière lequel toute réalité échappe et disparaît.

Mais nous sommes presque aussi loin du récent ouvrage de M. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*. Trop timide en sa foi au texte malgré ses protestations d'homérisme outrancier, l'éminent professeur est resté presque partout le prisonnier des localisations classiques. Sauf en trois points, ma restitution de la géographie du *Nostos* diffère complètement de la sienne.

M. Bérard est d'ailleurs à peu près muet sur ce qui touche à l'histoire, et il l'est tout à fait sur ce qui relève de la sociologie.

D'un côté comme de l'autre, avant de m'avoir lu, on va aimablement me classer parmi ces esprits trop ingénieux qui voient dans les documents ce qu'ils y mettent. Qu'on veuille

bien me lire cependant, et il apparaîtra que mon ingéniosité a surtout consisté à analyser les indications du texte, à les discuter une à une, et à leur assigner, sans fantaisie, leur plus juste valeur.

Qu'il soit possible d'arriver, grâce à quelques infidélités à la nature, et à d'autres infidélités aux textes (1), à bâtir, comme M. Bérard, une géographie ingénieuse, il faut bien l'admettre, le fait est là. Mais qu'en se faisant l'*esclave des mots*, on aboutisse à une restitution géographique, puis à une restitution sociologique et enfin à une restitution historique; que, dans chacune de ces restitutions, les détails se coordonnent et s'emboîtent; puis que ces trois restitutions, non seulement se juxtaposent, mais se compénètrent et se fondent en un ensemble manifestement élaboré par la vie; qu'enfin l'organisme social, ainsi obtenu, s'harmonise avec tout ce que nous savons de

(1) A titre d'exemple, voir plus loin les notes aux pages 411, 488, 549.

par ailleurs sur les lieux, les hommes et les temps; que tout cela, dis-je, sorte de la lettre d'un texte et ne soit pourtant, chez l'auteur et son interprète, qu'un jeu de la fantaisie, autant vaudrait croire, suivant un vers fameux :

> Que cette horloge existe et n'a point d'horloger!

L'autorité documentaire de l'œuvre homérique résulte pour moi de longues recherches commencées il y a quinze ans. J'avais alors étudié l'*Iliade* et l'*Odyssée* au point de vue des institutions sociales, et cela de très près, au moyen d'une méthode analytique basée sur les travaux de Le Play et de l'abbé de Tourville. La haute valeur sociologique que j'avais ainsi reconnue aux indications homériques m'avait convaincu de leur valeur, non moins grande, au point de vue de l'histoire et de la géographie.

C'est d'ailleurs de ces études déjà anciennes que date pour moi la conviction que Schérie se trouve à la fois dans une région volcanique et

dans la mer Tyrrhénienne. J'en étais alors resté pour Ischia, à une hypothèse que l'insuffisance des arguments de M. Bérard en faveur de Corfou m'a décidé à reprendre, et que je crois aujourd'hui démontrée.

Le reste s'en est suivi naturellement, au cours d'un voyage aux principaux sites ici décrits, et de trois années passées tout entières dans la société du chantre d'Ionie.

Châtillon-sur-Loire (Loiret),
20 juin 1905.

PHÉNICIENS ET GRECS
EN ITALIE
D'APRÈS L'ODYSSÉE

LA QUESTION DES PHÉACIENS

Parmi les nombreux problèmes que nous a légués l'antiquité homérique, il en est un, des plus intéressants, et des mieux faits pour piquer et décevoir à la fois la curiosité : c'est le problème des Phéaciens, le peuple mystérieux qui tient tant de place dans l'*Odyssée*.

Or ce problème est aujourd'hui fort dédaigné. L'ayant retourné dans tous les sens, les uns l'ont déclaré insoluble; les autres

le considèrent comme de mince importance.

Persuadé au contraire que la solution en sera lumineuse et féconde, je vais reprendre ce problème, qui est en réalité la question capitale de l'Odyssée; par une voie inexplorée jusqu'ici, j'espère arriver à le résoudre d'une façon nouvelle et définitive.

Rappelons tout d'abord en quoi il consiste.

Le poème des aventures d'Ulysse, fils de Laërte, l'*Odyssée,* peut se diviser en trois grandes parties :

Dans la première, la *Télémachie,* le foyer d'Ulysse à Ithaque, privé de son maître depuis vingt ans, est envahi par une troupe de jeunes seigneurs, qui dévorent le bien de l'absent ou du défunt en faisant bombance à ses dépens, sous prétexte de rechercher la main de sa veuve. Dans une réunion de l'agora, le fils d'Ulysse, Télémaque, leur signifie vainement qu'il entend être le maître chez lui et qu'ils aient à déguerpir; il ne réussit pas davantage à soulever contre eux la justice du peuple. Il leur fait alors une déclaration solennelle de vendetta. Puis il s'en va à travers le Péloponèse, chez

d'anciens amis de son père, pour avoir de ses nouvelles, et sans doute aussi pour réveiller des sympathics utiles. Mais il revient sans résultat.

Dans la seconde partie, le *Nostos* ou « retour » d'Ulysse, Calypso, fille d'Atlas, qui, depuis des années, retient Ulysse prisonnier dans son île, reçoit de Zeus, le maître des dieux, l'ordre de le laisser partir. Le Laertiade s'embarque seul sur un radeau qu'il a construit lui-même, est assailli par la tempête, et arrive en naufragé au pays des Phéaciens. Il est recueilli par Nausicaa, la fille du roi Alcinoos. Le roi et son épouse Arètè lui font fête, avec les plus nobles d'entre les Phéaciens. Il leur raconte les épreuves sans nombre qui l'ont assailli depuis son départ d'Ilion, ses courses errantes pendant trois années à travers la mer Tyrrhénienne et sa captivité de sept ans chez Calypso. Il obtient qu'on le reconduise à Ithaque, et il aborde enfin dans sa patrie.

Dans la *Mnestérophonie,* ou « massacre des Prétendants », Ulysse se fait reconnaître d'Eumée, son vieux serviteur, et de son fils Télémaque; puis, déguisé en mendiant, il pénètre dans son palais pour préparer sa vengeance.

Bientôt il massacre les intrus qui encombrent sa demeure. Héroïquement déclarée par un adolescent, la vendetta est héroïquement accomplie par un homme seul.

Nous ne nous occuperons ici que de la seconde partie, c'est-à-dire, du Nostos, qui pourrait bien d'ailleurs avoir été, à l'origine, une œuvre distincte et isolée.

Une chose nous frappe dans le Nostos dès la première lecture : c'est la place importante qu'y tiennent les Phéaciens.

Matériellement d'abord.

Un préambule nécessaire prépare l'arrivée d'Ulysse sur leurs côtes (chant V, 1-277); une conclusion très courte suit son départ (ch. XII, 187-220). Tout le reste se passe chez eux (ch. V, 278-493; ch. VI, 1-331 ; ch. VII, 1-347; ch. VIII, 1-586; ch. XI, 333-376; ch. XIII, 1-186), ou bien est exposé au moyen de fort longs récits que leur fait le héros (ch. IX, 1-566; ch. X, 1-574; ch. XI, 1-332, 377-640; ch. XII, 1-453). En un mot, le Nostos est le poème d'Ulysse chez les Phéaciens.

C'est déjà, à leur sujet, un fait digne de re-

marque et très significatif, que le poète les ait donnés pour auditeurs au fils de Laërte. Par un tour ingénieux, il leur offre ainsi la primeur et l'hommage d'une bonne partie de son œuvre, précisément de la partie qui sans cela leur resterait étrangère; et, du même coup, il les met en relief aux yeux des Grecs, lesquels ne sont plus, pour ainsi dire, instruits des aventures du héros national que par leur intermédiaire.

Leur rôle est naturellement plus important dans le reste du Nostos, dont l'action se passe dans leur pays et au milieu de leur ville. D'auditeurs, ils deviennent acteurs et acteurs principaux. Parfois même, c'est à eux surtout que s'intéresse le poète, laissant son héros au second plan. Puis le sort de Laertiade est entre leurs mains : sa vie et son retour à Ithaque dépendent d'eux seuls, et nous nous demandons avec inquiétude si leur caprice ne va pas lui enlever la joie tant désirée « de revoir la fumée de sa patrie ».

Mais ce n'est pas tout; et nous sommes vite amenés à penser que la place morale, occupée par les Phéaciens dans l'esprit du poète, est plus grande encore que la place matérielle

qu'ils tiennent dans son œuvre. A la vérité, ils constituent un assez petit peuple, et ils paraissent bien ne posséder qu'une ville, Schérie la « délicieuse ». Mais Homère n'en voit pas moins en eux une race supérieure; et il traduit ce sentiment de cent manières. A l'entendre, les Phéaciens sont proches parents des dieux; leurs navires volent sur la mer, rapides comme la pensée; leurs marins sont les premiers navigateurs du monde; et il n'y a pas jusqu'à leurs danseurs et à leurs acrobates qui ne soient des artistes hors ligne. J'en passe, et des meilleures; c'est de l'admiration à jet continu, et de la louange plus ou moins sincère peut-être, mais qui va souvent jusqu'à l'hyperbole.

En face de l'importance si manifeste de ce peuple aux yeux d'Homère, en face de l'attitude éblouie que le poète prend devant lui, nous restons convaincus, avant toute vérification, qu'il occupe une place distinguée dans l'histoire, et que son nom s'écrit en lettres d'or dans l'atlas du monde ancien. Au surplus, le Nostos fournit de nombreuses indications sur ses antécédents, sur son pays et sur sa ville; ces détails paraissent précis et circonstan-

ciés, et il doit être facile de les placer sur la carte.

Eh bien! voici précisément où gît le problème : ce peuple est parfaitement inconnu des historiens, et non moins inconnu des géographes. Il n'a laissé aucune trace, ni dans le temps, ni sur le sol. Son souvenir est en l'air : il ne vit plus que dans notre poème.

De là à supposer que les Phéaciens n'ont jamais existé et sont une pure imagination d'Homère, il n'y avait qu'un pas pour les critiques modernes; ils n'ont pas tardé à le franchir.

Leur motif déterminant, ils l'ont surtout pris dans l'admiration outrancière du poète. Ils ont oublié, bien légèrement il me semble, qu'en tout temps et par tout pays l'adulation a été de mise à l'égard de ceux, rois ou peuples, dont l'on attend beaucoup. Au lieu de se demander, comme nous le ferons plus loin, si le poète n'éprouve pas le besoin de gagner, pour lui ou pour sa race, les bonnes grâces de ceux qu'il encense, et si ses hyperboles ne sont pas tout simplement des flatteries diplomatiques, ils ont crié à l'impossible, à l'irréel, au parti pris de faire du merveilleux de fantaisie. Sans

doute, si nous supposions détruits et ignorés tous les documents historiques de notre XVIIe siècle, et si, de ce naufrage littéraire, il ne surnageait que les poètes courtisans du Roi Soleil, nos critiques, pour être conséquents avec eux-mêmes, déclareraient que Louis XIV est invraisemblable et n'a pas existé.

Les détails qu'Homère nous donne sur les Phéaciens, dit à peu près l'un d'eux (1), personne n'a jamais songé à les prendre au sérieux. J'admettrais volontiers que des marins d'Ionie ont pu rapporter de leurs voyages le souvenir d'une île lointaine très riante, très fertile, peuplée d'excellents marins, et que ces contes de matelots, transformés par l'imagination populaire, ont pu devenir une légende merveilleuse. Ce n'est que dans cette mesure qu'il est permis de se demander s'il a existé des Phéaciens et une terre des Phéaciens.

Pour d'autres, qui font un pas de plus, Schérie est une contrée tout à fait fabuleuse, quelque chose comme notre Pays de Cocagne, ou un pur caprice d'imagination, comme l'île d'Utopie

(1) O. Riemann dans ses *Recherches sur les îles Ioniennes*. Paris, 1879.

de Thomas Morus, ou la terre des Fainéants des conteurs germaniques.

Les mythographes vont encore plus loin, comme il fallait s'y attendre : « Welcker a depuis longtemps démontré, assure M. Decharme, le caractère mythique des Phéaciens. Quand nous sacrifions de magnifiques hécatombes, dit Alcinoüs à Ulysse, les dieux viennent s'asseoir à notre table et prennent part à notre festin. Nous sommes en effet tout près des dieux, comme les Cyclopes et les sauvages tribus des Géants. Les Géants, suivant la tradition de l'*Odyssée*, ont eu pour roi Eurymédon (celui dont la puissance s'étend au large), nom qui sert souvent d'épithète à Poséidon. Une fille d'Eurymédon, Périboia (la clameur retentissante des vagues), s'était unie à Poséidon pour donner le jour à Nausithoos (l'homme aux vaisseaux rapides), premier roi des Phéaciens. Ces généalogies ne nous permettent guère de douter que ces êtres merveilleux soient des personnifications de la mer et de ses violentes fureurs (1). »

(1) P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2e éd. 1886, p. 342.

La conséquence de tout ceci, c'est que, de nos jours, un homérisant qui se respecte et veut paraître informé, doit se refuser à examiner de nouveau la question : elle est jugée depuis longtemps.

Au surplus « les Errements d'Ulysse » ne sont pas mieux traités; à ces longs récits de voyages qui occupent la moitié du Nostos, il est entendu qu'on ne reconnaîtra aucune valeur géographique.

Les Grecs avaient fait moins d'efforts d'imagination. Convaincus que les Phéaciens avaient été des êtres de chair et d'os, ils voyaient en eux d'anciens habitants de l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, la plus septentrionale des îles Ioniennes, près des côtes albanaises. Cette hypothèse paraît répondre à certaines données du texte, et, malgré quelques incrédules comme Ératosthène, Aristarque et Didyme, elle a fait fortune dans l'antiquité. Sans plus de critique, la Grèce avait cru retrouver, dans les alentours de ses principales colonies italiennes, toute la série des lieux visités par Ulysse.

C'est la solution traditionnelle, avec des modifications secondaires, qu'adopte, ici et là,

M. Victor Bérard, dans un ouvrage récent, *les Phéniciens et l'Odyssée.*

Pour mon compte, faisant table rase des opinions émises jusqu'ici, j'ai voulu reprendre le problème par la base.

Opérant sur le Nostos pris dans son entier, j'ai d'abord analysé les indications fort nombreuses du texte au sujet des lieux, des peuples et des institutions sociales. Après les avoir éclairées ou complétées au moyen de la géographie, de l'histoire, de la sociologie et des sciences annexes, je les ai classées et comparées.

Ce travail devait nécessairement aboutir :

Ou bien à des conclusions de détail incohérentes, impossibles à concilier, quelques-unes même intrinsèquement inacceptables; dans ce cas, la valeur documentaire du Nostos serait à peu près nulle; non seulement l'affabulation du poème serait purement imaginaire, ce que personne ne conteste, mais encore les lieux par lui décrits, les hommes dont il les peuple et les mœurs qu'il attribue à ces hommes seraient plus ou moins fantaisistes.

Ou bien au contraire nous aboutirions à des solutions d'abord admissibles en elles-mêmes, puis se rattachant les unes aux autres dans une unité harmonique, les lieux constituant des groupes topographiques ou commerciaux, les hommes répondant aux conditions des lieux et aux données de l'histoire, les institutions sociales se justifiant par les relations des hommes avec les temps et les lieux, etc. Dans ce deuxième cas, la valeur documentaire du poème serait certaine; œuvre d'imagination dans sa contexture seulement, le Nostos serait pour le surplus une œuvre d'observation.

C'est la deuxième alternative qui s'est, en tout point, réalisée; le crédit conditionnel accordé provisoirement au texte se trouve donc justifié; et j'apporte ici une solution à la fois triple et unique, dont tous les détails, harmoniques et concordants, sont tirés des entrailles du texte.

Le présent ouvrage a pour but d'exposer cette solution du problème qui domine toute l'*Odyssée*.

Nous verrons d'abord où se place la terre des Phéaciens. Nous étudierons ensuite ses habitants, en partie phéniciens, en partie grecs.

Enfin nous referons les voyages d'Ulysse. Schérie et presque tous les sites visités par le héros se retrouveront dans les mers Italiennes (1).

(1) Le présent volume a été précédé d'une série d'études parues dans la revue *la Science sociale*, de novembre 1902 à décembre 1903.

PREMIÈRE PARTIE

SCHÉRIE

I

LA TERRE DES PHÉACIENS S'IDENTIFIE AVEC ISCHIA PAR SA SITUATION ET SES CARACTÈRES GÉNÉRAUX

A l'époque où Ulysse aborde chez les Phéaciens, il y a dix ans qu'il a quitté les rives de Troie. Après avoir heureusement traversé la mer Égée, il allait doubler le cap Malée, au sud de la Grèce, pour remonter vers Ithaque, lorsque Borée l'emporta violemment dans le sud-ouest. Il fut d'abord jeté sur les côtes de Libye, au pays des Lotophages. Remontant de là vers le nord, il aborde successivement à la terre des Cyclopes où se placent ses aventures avec Polyphême, dans l'île d'Éole, père des

Vents, chez les Laistrygons anthropophages, et dans l'île d'Eéa qu'habite la magicienne Circé; puis il se rend chez les Cimmériens au pays des Mânes, et retourne chez Circé; après l'avoir quittée, il échappe aux séductions des Sirènes, passe entre les écueils de Charybde et Scylla, aborde en Trinacrie, et est ramené par la tempête au nord de Charybde. Puis il est emporté sur une épave jusqu'à l'île lointaine de Calypso. C'est de là qu'il revient quand il arrive chez les Phéaciens.

Examinons rapidement l'ensemble de ces récits.

La tempête au cap Malée et l'apparition chez les Lotophages ont pour but, facilement reconnaissable, de faire arriver le héros à la mer Tyrrhénienne par l'ouest de la Sicile; elles ne sont d'ailleurs que rapidement indiquées. Quoiqu'il dure sept longues années, le voyage chez Calypso est, lui aussi, raconté fort brièvement. En réalité, le récit d'Ulysse se compose à peu près uniquement des aventures qui se placent dans l'intervalle. Or, ces aventures ont pour théâtre, selon l'opinion la plus commune et la mieux fondée, les côtes d'Italie le long de la mer Tyrrhénienne, c'est-à-dire depuis la Sicile

jusqu'à l'Étrurie inclusivement, et principalement le centre de cette région. Il y aurait là, au point de vue des recherches que nous entreprenons, un fait d'une importance considérable, si les localisations étaient certaines. Il s'ensuivrait en effet que le poète a eu des raisons très spéciales pour raconter les légendes et le passé merveilleux de cette région dans laquelle il fait séjourner si longuement son héros. Si nous cherchons à imaginer ces raisons spéciales, il en est une qui se présente à l'esprit comme une hypothèse acceptable :

C'est que les Phéaciens qui lui tiennent tant au cœur habitent cette même région.

Le Nostos tout entier (sauf le voyage chez Calypso que nous ne nous expliquons pas encore) aurait ainsi pour théâtre et pour objet une unité géographique assez restreinte. La terre des Phéaciens, à laquelle Homère consacre des chants entiers et une série de scènes prises dans la vie réelle, serait à ses yeux le point important, le centre moral, peut-être même le centre matériel, de cette unité géographique. Les régions qu'il chante dans des épisodes moins importants et surtout par leurs légendes, seraient les régions voisines, d'un intérêt secondaire.

Mais le voyage chez Calypso qui emporte Ulysse au loin, bien en dehors de la mer Tyrrhénienne, ne brise-t-il pas cette unité géographique? Ne rend-il pas notre hypothèse invraisemblable? Examinons-le donc, ce voyage, et voyons si nous en pourrons tirer quelque indication, ou favorable ou contraire.

Ulysse part du nord de Charybde. Pour bien souligner la valeur documentaire des indications qui suivent, il précise le moment de son départ : « c'est l'heure où celui qui juge quitte l'agora pour le repas du soir (1) ». Puis il vogue neuf nuits et neuf jours entiers; au cours de la dixième nuit, il aborde dans l'île de la fille d'Atlas (2). M. Bérard établit d'une façon très satisfaisante (3) que Calypso, fille d'Atlas, habite aux alentours de la Colonne qui soutient le ciel aux extrémités de l'Occident, c'est-à-dire, non loin du Mont aux Singes de la côte marocaine, et que par conséquent son île se place vers le détroit de Gibraltar. J'ai moins de confiance, je l'avoue, dans la désignation pré-

(1) *Odyssée*, XII, 439.
(2) *Odyssée*, VII, 243; XII, 447.
(3) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, livre III, l'île de la Cachette.

cise qu'il fait de Taréjil pour être le séjour de la déesse; avant de le suivre jusque-là, j'aurais voulu le voir étudier la région en détail et s'assurer qu'aucun autre point, et en particulier Gibraltar lui-même, ne pourrait mieux convenir. Mais la chose nous importe peu pour le quart d'heure. L'île de Calypso est dans la région de Gibraltar, cela suffit.

Du détroit de Messine à Gibraltar, la distance est considérable, et le temps dans lequel Ulysse la franchit est évidemment court. Cette double remarque suggère la pensée que les neuf jours et les neuf nuits et demie, indiqués par Homère d'une façon précise, représentent à ses yeux le temps nécessaire pour franchir la distance ci-dessus par la voie maritime la plus directe. Cette voie maritime la plus directe, c'est un itinéraire côtier presque droit qui longe la côte septentrionale de la Sicile, rejoint la côte d'Afrique vers l'ancienne Carthage, et la suit sans la perdre de vue jusqu'à Ceuta. Si maintenant nous consultons le périple de la Méditerranée attribué à Scylax, nous voyons qu'il indique sept jours et sept nuits entre Carthage et Ceuta (1). Évaluons le temps nécessaire pour

(1) *Geographi minores*, t. I. Édition Muller, Didot, p. 90.

franchir avec la même vitesse l'espace entre le nord du détroit de Messine et le cap Blanc au N.-O. de Carthage, en déduisant d'abord le trajet devenu inutile entre Carthage et le cap; et nous trouvons de cinquante à cinquante-cinq heures, soit deux jours et deux nuits et demie (1).

La coïncidence est d'autant plus frappante qu'elle n'est pas du tout fortuite; nous comprendrons plus loin qu'elle est due à ce fait que, du poète au géographe, les procédés de navigation n'ont pas varié, et que, tout naturellement, les évaluations courantes, chez l'un phéniciennes, chez l'autre carthaginoises, sont restées les mêmes (2). Elle prouve donc bien la

Scylax note que c'est là une navigation rapide; ce n'en est pas moins la seule durée qu'il indique pour ce trajet.

(1) Dans ce calcul, comme dans ceux que je fais plus loin, j'attribue au jour de quinze à seize heures, et à la nuit de neuf à huit heures. Chez les anciens, la navigation était interrompue pendant la mauvaise saison. Les évaluations des périples doivent se calculer en jours et en nuits d'été.

(2) Voir plus loin, p. 152. — M. Bérard ne tient aucun compte des durées d'itinéraires dans le Nostos, parce que, d'une façon générale, il refuse toute exactitude aux chiffres homériques. Or ce qu'il a constaté après d'autres, c'est une prédilection exagérée du poète pour les nombres 6, 7 et 12, et dans une bien moindre proportion pour le nombre 9. Il y voit avec raison une influence phénicienne. Mais il a déjà tort d'en

précision des chiffres d'Homère ; puis elle rend pour nous le périple de Scylax tout à fait intéressant, et nous engage à lui demander quel pourrait bien avoir été l'itinéraire suivi par Ulysse à son retour de chez Calypso.

La navigation contemporaine de Scylax (v^e et ive siècles) et à plus forte raison la navigation homérique, ne peuvent pas perdre les côtes de vue (1). Par conséquent, pour aller de Gibraltar en Grèce, les anciens n'ont pas un nombre indéfini de routes comme nos marins modernes ; ils n'en ont que deux : la route méridionale qui longe les côtes d'Afrique (c'est celle qu'Ulysse a suivie en partie à l'aller), et la route septentrionale, qui côtoie l'Espagne, la France et l'Italie. Le héros peut assurément reprendre la première route au retour, en bifur-

conclure que ces chiffres, et surtout le nombre 9, ne sont jamais exacts dans le poème; chantant pour des marins, Homère, à propos de distances maritimes, ne peut faire autrement que de se taire ou de reproduire les données admises par son auditoire. En tout cas, il est impossible de contester le nombre 17 (que nous allons rencontrer), sans tomber tout à fait dans la fantaisie. — Pour la Méditerranée occidentale, Scylax donne certainement les chiffres carthaginois, répétition traditionnelle des chiffres phéniciens d'Homère.

(1) A ce sujet voir les précautions et hésitations fort curieuses de Nestor pour traverser la mer Égée, cependant très connue (*Odyssée*, III, 159-179, 278, 287).

quant à partir de Carthage par le sud de la Sicile et le sud de l'Italie. Mais ne va-t-il pas préférer la seconde? De la sorte, Homère, après avoir montré à l'aller qu'il connaît ses côtes d'Afrique, montrerait au retour qu'il sait également bien ses côtes d'Europe.

Le poète, sur l'itinéraire du retour, nous donne deux indications : la première, c'est qu' « on y a toujours la Grande Ourse sur sa gauche » (1). Il s'agit là d'une orientation très approximative, comme toutes celles du poème, manquant de termes spéciaux et toujours imprécis en pareille matière. Celle de notre texte s'entend bien, non seulement de la ligne générale des rivages français et génois, mais aussi de la direction à tenir le long des côtes d'Espagne et d'Italie. L'Ourse est, ici et là, plus ou moins à gauche, mais partout elle est sur la gauche. D'ailleurs, pour les navigateurs anciens, les orientations se complètent et se corrigent toujours par ce sous entendu : que l'on doit rester en vue de la côte prochaine. En définitive, notre texte peut se rapporter à la voie du Nord comme à celle du Sud. La deuxième

(1) *Odyssée*, V, 270-7.

indication, c'est que, de l'île de Calypso à la terre des Phéaciens, il y a dix-sept jours et dix-sept nuits de navigation : au matin du dix-huitième jour, on est tout près de la terre des Phéaciens (1).

Reportons-nous maintenant au Périple de Scylax, et cherchons où nous arriverions d'après lui, au bout de dix-sept jours et dix-sept nuits, en partant de Gibraltar et en suivant les côtes septentrionales de la Méditerranée. Si le Périple nous ramène dans la mer Tyrrhénienne, notre hypothèse de tout à l'heure en sera fortifiée ; de plus, nous aurons chance, précisément au point où Scylax nous arrêtera après le temps sus indiqué, d'être, nous aussi, en face de la terre des Phéaciens. Si au contraire il nous arrête ou avant ou après la mer Tyrrhénienne, c'est que probablement nous aurons fait fausse route.

Pour longer la côte des Ibères (de Gibraltar aux contreforts méridionaux des Pyrénées), il faut, d'après le Périple, sept jours et sept nuits ; pour celle des Ibères-Ligures (jusqu'au Rhône), deux jours et une nuit ; on est ensuite deux

(1) *Odyssée*, V, 279-80 ; XII, 439-48.

jours et deux nuits en face des Ligures (du Rhône à Antibes) (1); quatre jours et quatre nuits sur les côtes tyrrhéniennes (jusqu'à l'embouchure du Tibre); un jour et une nuit, au pays des Latins (jusqu'à Terracine). Puis en deux fois un jour, on atteint le fond du golfe de Naples. Additionnons ici, pour nous rendre compte du temps employé jusqu'à présent; nous trouvons dix-huit jours et quinze nuits. Or il s'agit de jours d'été, car on ne navigue pas en hiver; et ces jours sont à peu près deux fois plus longs que les nuits correspondantes; nos trois jours en excédent valent donc environ quarante-huit heures, et nous retrouvons, avec une approximation aussi satisfaisante que possible, les dix-sept jours et dix-sept nuits indiqués par Homère.

Or, le golfe de Naples, où nous nous sommes arrêtés, est très sensiblement le centre de notre bassin maritime d'entre Elbe et Sicile.

Ici encore la coïncidence est frappante, et le voyage chez Calypso, qui aurait pu ruiner

(1) Le texte de Scylax, dans son état actuel, porte quatre jours et quatre nuits pour le pays des Ligures; mais Ch. Muller (ouvr. cité, p. 18) propose la correction évidemment fondée que j'ai adoptée.

notre hypothèse, la confirme au contraire d'une façon inespérée ; il était inquiétant de le voir nous éloigner autant de notre région, et voici précisément qu'il revient à son centre !

Mais ce n'est pas tout : la valeur que nous avons reconnue aux chiffres d'Homère pour la durée du voyage d'aller, conduit à supposer qu'ils ne sont pas moins exacts pour l'itinéraire de retour, et nous voilà fondés à chercher aux alentours de Naples cette terre des Phéaciens qu'Homère place à dix-sept journées de Gibraltar.

Chercherons-nous sur le continent ou dans les îles ?

A première vue, il semble difficile de répondre ; Homère emploie toujours l'expression à double sens « la terre des Phéaciens », et jusqu'ici les commentateurs n'ont pas répondu. Cependant, si la terre des Phéaciens est sur la côte occidentale d'Italie, il faut sans hésitation la chercher dans une île. Voici pourquoi :

Lorsque Ulysse, à cheval sur une poutre de son radeau brisé, est jeté sur ses rivages, il est réduit à l'état d'épave ; il est, suivant l'expression

consacrée, le jouet des vents, ou plutôt, dans la circonstance, d'un seul vent que lui a envoyé sa protectrice Pallas Athènè. Ce vent choisi exprès pour lui est le Borée, qui souffle du nord-est; et, l'*Odyssée* le dit expressément, il souffle avec violence, et il souffle depuis quarante-huit heures. Évidemment Ulysse et sa poutre dérivent sous la poussée de Borée et dans la direction qu'il leur imprime ; et ils font plusieurs kilomètres (en quarante-huit heures, ils en ont le temps), avant d'être jetés sur une côte qui leur barre le chemin, et qui est nécessairement exposée au nord, au nord-est, ou à l'est. Or, sur les côtes occidentales d'Italie, le Borée éloigne les épaves du continent, et c'est seulement dans une île que peut se trouver une côte orientée comme je viens de le dire. Plusieurs expressions du texte sont tout à fait dans le même sens. Çà et là, il indique que « les illustres navigateurs » d'Alcinoos habitent loin des hommes, qu'ils sont au milieu des flots retentissants, qu'ils n'ont pas de voisins et que personne ne peut venir les inquiéter. Tout cela s'entend plus vraisemblablement d'une île, et même de préférence d'une île un peu éloignée de la terre ferme.

Nous chercherons donc en mer, et non dans l'Italie continentale. Mais à quels signes reconnaîtrons-nous notre île?

Homère nous en indique plusieurs.

La terre des Phéaciens est d'abord montagneuse. Au matin du dix-huitième jour de navigation, Ulysse, qui toute la nuit s'est approché de cette terre, la voit, aux premières lueurs, se dresser devant lui, avec « ses montagnes ombreuses » (1).

Personne d'ailleurs ne conteste cette indication; mais en voici une autre à la fois très importante et très formelle, qui cependant n'a jamais été vraiment comprise : l'île des Phéaciens est volcanique; et vers l'époque d'Homère, les forces internes y manifestent leur activité.

Prouvons cette assertion.

Pour avoir rapatrié Ulysse, les Phéaciens viennent d'encourir la colère de Poseidon, ennemi juré du héros. Le dieu de la mer frappe de la main la nef qui revient d'Ithaque, au moment où elle approche de Schérie. Il la trans-

(1) *Odyssée,* V, 279. Une traduction attentive du texte montre que la comparaison du bouclier flottant qui suit le vers traduit ci-dessus, n'est pas relative à toute l'île, mais seulement à une côte voisine du navigateur; nous la retrouverons plus loin en étudiant les sites de notre île.

forme en un rocher profondément enraciné dans le sol sous-marin, puis il s'éloigne. Le phénomène naturel, qu'Homère décrit sous cette forme poétique et mystérieuse, se passe sous les yeux des gens du port et de la ville. Ils en sont frappés de stupeur, et c'est un émoi général. Alcinoos accourt et s'écrie aussitôt : « Grands dieux! Vont-elles donc se réaliser, les prophéties de mon père? Il m'annonçait qu'un jour Poseidon irrité contre nous... ferait échouer au milieu de la mer un de nos vaisseaux et qu'il recouvrirait la ville d'une immense montagne. C'est bien là ce qu'il disait, c'est bien là ce qui commence à s'accomplir... Allons, vite, sacrifions à Poséidon; peut-être nous prendra-t-il en pitié; peut-être consentira-t-il à ne pas nous couvrir de cette immense montagne ». Et les Phéaciens effrayés préparent douze taureaux, et ils entourent, en suppliants, l'autel du roi Poséidon (1).

Arrivés à ce passage, les commentateurs se mettent, auprès du site qu'ils veulent identifier, à chercher en mer un rocher ayant la silhouette d'un navire, et sur terre une mon-

(1) *Odyssée*, XIII, 172 et suiv.

tagne qui encombre vraiment l'horizon. Le « vaisseau » qu'ils découvrent est quelquefois très loin, et leur montagne n'est pas toujours des plus grosses. Les commentateurs sont tout de même contents.

Mais ce n'est pas cela du tout que veut dire Homère! Tout d'abord votre roche et votre montagne auraient existé de tout temps. Au contraire, le poète déclare bien positivement que sa roche s'élève du sein des flots devant tout un peuple. Quant à sa montagne, il est bien clair qu'elle n'existe pas encore, puisqu'Alcinoos et les Phéaciens s'efforcent d'en conjurer la formation par des prières et des sacrifices au roi Poséidon!

Ensuite et surtout, il y a pour Alcinoos, entre l'apparition de la roche et le désastre qu'il redoute, un lien étroit et important dont vous ne tenez pas compte. Manifestement, dans sa pensée, le premier phénomène, déjà effrayant par lui-même, est l'avant-coureur à peu près certain d'un second phénomène bien autrement redoutable. Il est plus instruit, comme il convient à un chef de peuple, et d'ailleurs son père Nausithoos, le fondateur de Schérie, lui a communiqué ses propres observations sur l'île où il a

transporté sa colonie. Eh bien, alors que les autres s'étonnent, lui, il tremble! Or, une roche bizarre dans la mer peut être curieuse; une montagne, plus ou moins grosse dans la plaine, peut être gênante; mais ni l'une ni l'autre, pour personne et surtout pour l'élite cultivée, ne constituent des calamités publiques; et l'une n'est en aucune façon, dans les circonstances ordinaires, la cause ou l'annonce de l'autre. Au contraire, ceux-là tremblent avec juste raison qui voient à quelque distance de leurs demeures surgir un îlot volcanique du sein des flots, et l'épouvante les saisit à la pensée que le phénomène, d'abord plus curieux que dangereux, peut se développer et s'aggraver. Pour ceux qui savent prévoir, c'en est fait de la ville et de ses habitants, s'il suit sa marche normale; tout va disparaître enseveli par un volcan. Une éruption déjà ébauchée, ou du moins annoncée par l'émersion d'un îlot volcanique, voilà précisément ce qu'Alcinoos redoute, ou bien le discours que j'ai reproduit plus haut n'a pas de sens.

Ne cherchons donc pas ici de roche en forme de barque; peut-être n'y en a-t-il jamais eu. Si Homère voit dans l'îlot menaçant le navire qui a reconduit Ulysse, c'est pour lier, aux yeux

de tous, le châtiment à la faute. Quant à l'îlot lui-même, il est devenu volcan, ou, composé de matériaux meubles (1), il a été démoli par les flots. Dans les deux cas, il n'existe plus, au moins comme îlot.

Mais ayons bien soin d'installer nos gens dans une région volcanique ayant pu être le théâtre d'éruptions sous-marines ou côtières vers les temps du poète.

Et que l'on ne s'étonne pas de me voir mettre dans la dépendance de Poséidon, dieu de la mer, des phénomènes aussi plutoniens. Poséidon est bien le dieu qui, aux yeux d'Homère et des Grecs, secoue le sol, ἐννοσίγαιος, et fait trembler la terre, σεισίχθων. Au vingtième chant de l'*Iliade,* au moment où les dieux s'apprêtent à prendre part à la bataille, Zeus fait retentir son tonnerre dans les hauteurs célestes. « Quant à Poséidon, dit le poète, il ébranle la terre immense et les hauts sommets des montagnes; et les racines de l'Ida aux nombreuses sources tremblent, et la ville des Troyens, et les vaisseaux des Grecs. »

« C'est à Poséidon, dit M. Decharme, que les

(1) Des matériaux meubles, c'est là, d'après la géologie, la composition à peu près unique des cônes volcaniques.

Grecs attribuaient les tremblements de terre, croyance qui s'explique en ce pays où de tels phénomènes se produisent surtout dans les îles de l'Archipel, où ils sont souvent accompagnés de l'éruption de volcans sous-marins. Ces fléaux terribles étaient considérés comme les effets de la colère du dieu, colère qu'on essayait d'apaiser par des sacrifices et des prières spéciales (voilà bien le sacrifice ordonné par Alcinoos). D'antiques traditions, recueillies par Callimaque, rapportent que les Cyclades et les Sporades devaient leur origine à un épouvantable cataclysme dont Poséidon était l'auteur... Sur la côte de Carie, on racontait que la petite île de Nisyros n'était qu'un morceau de rocher que le dieu avait détaché de l'île de Cos pour le lancer sur le géant Polybotès; le rocher tombé à la mer avait pris racine et était devenu un îlot. Le surnom de *Petraios* que le dieu portait en Thessalie faisait allusion à des idées analogues... Toutes les îles rocheuses de la mer Égée étaient dues à l'action de Poséidon, dont on supposait avec d'autant plus de vraisemblance l'antique énergie qu'elle se continuait sous les yeux des hommes aux époques historiques. En 237 avant l'ère chré-

tienne, il se produisit dans l'île de Théra un phénomène analogue à celui qu'on y a observé il y a une vingtaine d'années. Une éruption volcanique abîma dans les flots une partie de l'île, et mit au jour un îlot, création de Poséidon; les Rhodiens s'y rendirent aussitôt et dédièrent un sanctuaire à Poséidon *Asphalios*, c'est-à-dire, au dieu qui avait affermi et fixé dans la mer cette nouvelle masse » (1).

Au surplus, le Nostos renferme sur la constitution géologique du pays des Phéaciens une autre indication non moins décisive. Le nom qu'il donne à leur ville, et probablement à toute l'île par extension, est « Schérie ». Or ce nom n'a aucun sens acceptable en grec; par contre, M. Bérard lui en trouve un, à peu près certain, en phénicien : *Skhr*, nous dit-il, est une racine sémitique qui signifie *être noir;* la forme adjective régulière en est *Skhr'a* ou *Skher'a;* cette forme a pu donner Σχερίη, *Schérie,* par une transcription très exacte (2). La ville des Phéaciens, c'est donc « la Noire ». Voilà une couleur nettement volcanique : Schérie doit

(1) P. Decharme, *Mythologie de la Grèce ancienne,* 1886, p. 322.
(2) *Les Phéniciens et l'Odyssée,* I, p. 501.

être bâtie sur une butte de trachyte, ou du moins dans une région où la lave et les scories sont à fleur de terre. Cette étymologie, qui ne paraît pas douteuse, cadre admirablement avec nos constatations précédentes.

Notre île des Phéaciens est donc bien certainement volcanique, et les forces internes y manifestaient leur action vers les temps homériques.

A-t-elle d'autres conditions générales à remplir? Oui; elle doit encore être assez grande pour nourrir ses habitants. Cette note n'est pas certaine, mais elle est très probable. En se transportant à Schérie, leur nouvelle possession, nous dit le poète, les Phéaciens ont voulu s'affranchir de toute dépendance et de tout contact avec des populations voisines qui leur étaient hostiles. Et maintenant ils se vantent et se félicitent de n'avoir pas de voisins, et d'être à l'écart des autres hommes (1). Tout cela fait croire qu'ils n'ont à compter avec personne pour leurs subsistances. Ils les tirent donc de leur terre, soit par eux-mêmes, soit par une population assujétie qu'ils ont dans la main.

(1) *Odyssée*, VI, 5-8, 204, 279.

Elle doit de plus, et ceci d'une façon certaine, être remarquable par une fécondité exceptionnelle et par le charme de son climat. C'est la « fertile » Schérie, la « délicieuse » Schérie (1). La description que le poète fait des jardins d'Alcinoos nous donne une idée de la richesse de sa végétation. « Au delà de la cour du palais, s'étendait un jardin de quatre arpents, entouré de tous côtés par une haie. Là, croissaient de grands arbres florissants qui produisaient, les uns la poire et la grenade, les autres les belles oranges, les douces figues et les vertes olives. Et jamais ces fruits ne manquaient ni ne cessaient, et ils duraient tout l'hiver et tout l'été, et Zéphyros, en soufflant, faisait croître les uns et mûrir les autres; la poire succédait à la poire, la pomme mûrissait après la pomme, et la grappe après la grappe, et la figue après la figue. Là, sur la vigne fructueuse, le raisin séchait sous l'ardeur de Hélios en un lieu découvert, et là il était cueilli et foulé; et parmi les grappes, les unes perdaient leurs fleurs, tandis que d'autres mûrissaient... (2). »

(1) *Odyssée*, V, 34; VII, 79.
(2) *Odyssée*, traduction Leconte de Lisle, VII, 112.

Nous voici arrivés à déterminer plusieurs traits caractéristiques et bien reconnaissables de la terre des Phéaciens.

C'est sans doute possible :

1° Une île;

2° Une île éloignée au moins de quelques kilomètres du continent, dans la direction nord-est et dans les directions voisines;

3° Une île montagneuse;

4° Une île volcanique dont le sol est noir, au moins dans certaines régions;

5° Une île ayant présenté vers l'époque d'Homère des phénomènes éruptifs plus ou moins importants;

6° Une île d'une fertilité tout à fait remarquable;

7° Une île assez grande (cette dernière note, sans être certaine, est très probable).

Enfin nous avons les plus grandes chances de la rencontrer dans la mer Tyrrhénienne, et surtout parmi les îles les plus rapprochées de Naples, les îles Parthénopéennes.

Tel est l'ensemble des résultats dégagés jusqu'ici.

Sur ce dernier point, l'existence de l'île des

Phéaciens dans la mer Tyrrhénienne, voici que M. Bérard lui-même, le grand défenseur de Corfou, nous apporte une lumière inattendue, et se charge, assurément sans le vouloir, de lever les derniers doutes qui pourraient nous rester. Avec deux traductions phéniciennes, il donne le sens d'une phrase importante d'Homère demeurée obscure jusqu'ici.

« Les Phéaciens, dit le poète, habitaient jadis Hypéreia à la vaste campagne, auprès des Cyclopes violents qui leur rendaient la vie dure, étant plus puissants qu'eux. » Où placer Hypéreia? où placer les Cyclopes? Homère ne le dit pas. Nous savons simplement qu'en grec Hypéreia signifie « la Haute », et Cyclopes « les Yeux ronds ».

Or M. Bérard montre d'une façon très satisfaisante que l'équivalent de « la Haute » dans les langues sémitiques est *Kum'a;* c'est là évidemment le nom que les Grecs écrivent Κύμη ou Κύμαι, et les Latins *Cumæ.* De même « l'Œil rond » se dirait *Oin-otr'a*, nom bien connu des Grecs et des Latins qui disent Οἰνωτρία et *Œnotria* (1). Ce sont donc les traductions grecques

(1) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 579.

de deux appellations phéniciennes, évidemment pré-existantes, qu'Homère a introduites dans son texte (1).

En outre, voici que, dans un autre endroit, Homère montre le premier roi des Phéaciens, celui qui régnait sur eux à Hypéreia, l'ancêtre Nausithoos, en relations avec les Géants (2). Or, chose curieuse, je trouve dans Strabon des Géants maîtres des champs Phlégréens à la porte de Cumes la Campanienne. Strabon, qui les connaît par des légendes historiques, sait, lui aussi, que ces Géants ont eu des démêlés avec les Cuméens (3). Avec ces renseignements et une carte de l'Italie ancienne, nous lisons en définitive, comme il suit, les indications qu'Homère nous fournit sur le premier établissement des Phéaciens, celui qu'ils ont quitté pour Schérie : « Les Phéaciens habitaient Cumes, au commencement des vastes plaines de la Campanie, à quatre lieues dans l'ouest de l'endroit où par la suite s'élèvera Naples. Là ils étaient

(1) La chose doit d'autant moins nous surprendre que tous les Phéaciens du Nostos portent des noms grecs à sens transparent qui semblent bien, eux aussi, être des traductions.

(2) *Odyssée*, VII, 59.

(3) Strabon, p. 243, V, 4, 4. Strabon ne connaît pas d'autres Géants en Europe.

tout proches des champs Phlégréens; et, dans les régions intérieures vers le sud-est, ils avaient pour voisins les Œnotriens (1), maîtres de toute l'Italie méridionale. »

Les Phéaciens ont donc été les inventeurs et les premiers occupants de Cumes la Campanienne. Cela seul suffirait à prouver qu'ils sont bien les « illustres navigateurs », c'est-à-dire les habiles et audacieux commerçants maritimes, que dépeint Homère. Car l'importance de Cumes, au point de vue des échanges et des transports, a été considérable à partir des temps où écrivait le poète, et elle en a fait, pendant des siècles, la première ville de l'Italie méridionale.

Et maintenant, je vous le demande, est-il vraisemblable que des gens assez forts pour deviner l'avenir d'un pareil poste, pour faire le coup de maître de s'en emparer, est-il vrai-

(1) Dans la carte ci-après, les ruines de Cumes sont au nord du lac Fusaro; la plaine de Campanie commence au nord du lac Licola et s'étend à perte de vue; la région de Misène, de Baia, de Pouzzoles et de Naples constitue les champs Phlégréens. L'Œnotrie à l'époque d'Homère désigne toute l'Italie du sud, et se place au nord et à l'est du golfe de Naples. Cette carte, qui fait partie de l'Atlas de Géographie moderne de F. Schrader, nous a été gracieusement communiquée par la maison Hachette.


LE GOLFE de NAPLES
et le VÉSUVE
0
10K.
de 0 à 10 mètres
de 10 à 100
de 100 à 500
plus de 500
GOLFE
DE
NAPLES
NAPLES
Chiaiano
S. Anastasia
Somma
Ottajano
Barra
Portici
Pausilippe
C. de Pausilippe
Resina
Torre del Greco
Torre Annunziata
Bosco Reale
Pompei
Scafati
Castellammare di Stabia
Vico-Equense
Meta
Sorrento
Cap Sorrente
Massalubrense
Prajano
Cap Campanella
I. de Capri
I. de Nisida
Pouzzoles
Baies
Misène
Cap Misène
Lac Fusaro
Mte di Procida
P. Fiumicello
I. de Procida
Procida
I. Vivara
ILE D'ISCHIA
Casamicciola
P. S. Pancrazio
P. S. Angelo

semblable que de pareilles gens, obligés de changer l'assiette de leur ville, l'aient transportée au loin? Est-il imaginable qu'ils aient abandonné la région, abandonnant du même coup leurs rêves d'avenir et leurs relations commerciales naissantes avec l'Italie du nord, avec l'île d'Elbe, avec la Corse, avec la Sardaigne, et avec les mines si riches de toutes ces contrées?

Évidemment, cette faute lourde, cette maladresse impardonnable, les Phéaciens ne l'ont pas commise! Ce qu'ils ont fait, le voici : Ayant sur le continent des voisins qui les harcelaient continuellement, ils se sont mis, sans changer de région, à l'abri de leur hostilité. Entre eux et ces terriens à moitié sauvages, qui — le poète le dit formellement ailleurs (1) —, n'entendent rien à la navigation, ils ont mis une barrière efficace : deux ou trois lieues de mer. Ils étaient à Cumes; là, tout près, en face d'eux, étaient les îles Parthénopéennes; ils ont quitté Cumes et sont allés s'établir dans les îles Parthénopéennes.

Mais dans laquelle? Prenons la mer à leur

(1) *Odyssée*, IX, 125.

suite; et jetons un coup d'œil aux trois îles d'Ischia, de Procida et de Capri. Je ne parle pas de Nisida, qui n'est qu'un rocher presque soudé au continent. Capri n'est pas volcanique (1); par conséquent elle ne peut convenir. Procida qui vient ensuite, l'est assurément, mais elle manque de montagnes, et répond mal à d'autres conditions du programme que nous exposerons plus tard. En débarquant à Ischia, notre impression est tout autre.

L'île n'est, à proprement parler, qu'un volcan flanqué d'un certain nombre de cônes secondaires. De tous côtés, ce sont des cratères aux vastes murailles circulaires, des dômes aux coupoles arrondies, de larges coulées de laves, des massifs de trachyte, des nappes de ponces et de cendres. Souvent, aux endroits où le sol apparaît, il est noir; noires sont les roches de la montagne; noirs aussi les falaises et le sable des plages (2). Depuis 1302, le volcan som-

(1) Elle est de formation sédimentaire et date de la période jurassique.

(2) Certains sables se composent non seulement de détritus volcaniques, mais aussi de minerais de fer en fragments très menus. Remarquons, pour nous garer des grincheux, que sur bien des points le sol n'est pas noir; il renferme en particulier des marnes et des tufs volcaniques, en quantités considérables.

meille; l'île, qui traverse une période de calme relatif, est cependant secouée par de fréquents tremblements de terre, dont quelques-uns ont été désastreux (1). Mais, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au moyen âge, elle a été plusieurs fois le théâtre d'éruptions épouvantables, et l'une d'elles, non pas la plus ancienne, mais la première enregistrée par l'histoire, se place à la fin des temps homériques (2).

Comme toujours dans les régions volcaniques, la fertilité est extraordinaire. Des pluies suffisamment abondantes, et le soleil napolitain mettent en œuvre cette richesse du sol, et la végétation est luxuriante. L'effort de l'homme se réduit à bien peu de chose. Des bois de châtaigniers couvrent les sommets; au-dessous ce sont de tous côtés des oliviers et des vignes, des mûriers et des myrtes, des grenadiers, des figuiers, des citronniers ou des orangers. De succulents pâturages alternent avec de riches cultures (3). Les fruits et les légumes, aussi

(1) Celui de juillet 1883 a fait plus de trois mille victimes. Voir les chiffres donnés d'après Mercalli, par MARIO BARATTA, dans *I terremoti d'Italia*. Rome, 1900.

(2) Voir plus loin, p. 68 et 355.

(3) Je reproduis ces deux expressions telles que je les trouve dans un auteur napolitain. Voilà un exemple bien net de la

variés que possible, ont une saveur particulière ; mais le principal produit de l'île, ce sont ses vins justement renommés. Le froid est inconnu, les chaleurs de l'été sont tempérées par la mer. Un ciel presque toujours pur, une lumière splendide, un climat salubre, des horizons féeriques achèvent de faire d'Ischia un séjour enchanteur entre tous. Elle aussi peut dire avec orgueil : « Je suis noire, et pourtant je suis belle : *Nigra sum sed formosa!* »

Elle est de beaucoup la plus grande des Parthénopéennes, et mesure dix kilomètres dans un sens. Elle dessine sur la carte un ovale légèrement allongé. Il est clair, d'après ce qui précède, qu'elle est très accidentée : au-dessus de ses rivages relativement bas, s'élèvent des collines, puis des montagnes aussi verdoyantes que dans l'antiquité ; elles vont s'étageant par degrés de la périphérie jusqu'à l'Epomeo qui occupe à peu près le centre de l'île.

Ischia répond donc bien nettement à toutes les indications que nous avons jusqu'ici dégagées du texte. C'est de bon augure pour les

signification différente de certains mots suivant les pays. Il s'agit ici d'herbages spontanés aux flancs des escarpements et de cultures maraîchères et arborescentes.

recherches que nous aurons à faire dans l'île elle-même ; et nous n'étendrons pas, au moins jusqu'à nouvel ordre, notre enquête aux autres archipels de la mer Tyrrhénienne.

Mais, s'écrie un partisan de Corfou, tout cela n'est pas autre chose qu'un échafaudage en façade, sans base ni profondeur. Il ressort en effet clairement du poème que les Phéaciens n'habitent pas la mer Tyrrhénienne. Homère affirme que Schérie n'est séparée d'Ithaque que par quelques heures de navigation. Or Ithaque, comme chacun sait, se trouve sur les côtes de Grèce. Au surplus, voici l'analyse du texte : A la fin de la journée d'adieux passée en festins, Ulysse « voit tomber avec joie la lumière du soleil ». Il adresse ses remerciements et ses vœux aux Phéaciens et à Alcinoos. On fait une libation solennelle. Après un dernier compliment à la reine, notre héros prend congé. Puis il descend au port ; on embarque les provisions et les derniers présents. Les matelots s'assoient en ordre sur leurs bancs et détachent le câble de la pierre trouée. On part enfin. Ulysse s'endort aussitôt d'un profond sommeil... Dans cette même nuit, « quand la plus brillante des étoiles

se lève, celle qui annonce l'aurore, la nef aborde l'île d'Ithaque ». Ulysse, toujours profondément endormi, est déposé à terre avant le lever du soleil (1). Est-ce du golfe de Naples que l'on pourrait venir ainsi en quelques heures?

Corfiote, mon bel ami, je pourrais d'abord vous répondre que ce passage pris au pied de la lettre, comme vous voulez le faire, paraît rendre l'hypothèse de Corfou elle-même impossible. On ne voit pas en effet comment un vaisseau homérique aurait pu franchir les cent soixante-dix kilomètres, séparant Corfou d'Ithaque (2) en une nuit d'été ou d'automne déjà écourtée (3), c'est-à-dire en huit ou neuf heures au plus. Sur ces bases, un calcul facile nous donne au minimum 450 kilomètres pour les

(1) D'après l'*Odyssée*, ch. XIII, 28 et suiv.

(2) Entre les pointes les plus rapprochées des deux îles, on a en ligne droite, d'après M. Bérard, environ 120 kilomètres. Son port de Paléo-Castrizza est, à vol d'oiseau, à 50 kilomètres de la pointe sud de Corfou; il faudrait encore ajouter quelque chose pour aller de la pointe nord d'Ithaque à la baie de débarquement.

(3) Nous savons déjà que la navigation chez les anciens est interrompue en hiver. Ulysse, qui, trois semaines auparavant, était encore chez Calypso, n'a évidemment entrepris le long voyage de Gibraltar en Grèce que dans la saison la plus favorable.

vingt-quatre heures. Or, la vitesse moyenne des navigations antiques était de 150 kilomètres au plus (1). Dans des cas très favorisés, on peut calculer, d'après Scylax 220 kilomètres (2), d'après Strabon 216, d'après Hérodote 230 (3). Enfin M. Bérard reconnaît que les 310 kilomètres qu'il demande pour les navigations homériques « seraient un très grand maximum (4) ».

Mais je ne m'arrête pas à ce moyen de défense. Homère m'en fournit un autre absolument décisif : il nous dit en effet et nous répète que, lorsqu'il s'agit de navigations phéaciennes, le mot de distance perd sa signification habituelle; pour les vaisseaux phéaciens, les distances ne comptent pas, elles sont comme si elles n'existaient pas.

Alcinoos sait qu'il fera reconduire Ulysse à Ithaque en une nuit, mais il le ferait reconduire bien plus loin dans le même temps. « Sur le navire que je te donnerai, tu arriveras dans ta patrie, et partout ailleurs où il te plaira d'aller, même bien au delà de l'Eubée. Et pour-

(1) Voir l'ensemble des navigations de Scylax.
(2) C'est la vitesse de son voyage de Carthage aux Colonnes.
(3) Hérodote, IV, 86. Strabon, XIII, 612.
(4) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, 87 et 167.

tant ils disent qu'elle est bien loin, l'Eubée, ceux de notre peuple qui l'ont visitée, quand ils y reconduisirent le blond Rhadamanthys qui allait voir Tityos, fils de la Terre. Ils y sont allés et en sont revenus sans fatigue, dans la même journée. Vois donc dans ton esprit combien mes nefs et mes matelots sont habiles à fendre la mer (1). »

De Schérie en Eubée, aller et retour en une journée, ce serait tout modestement dix-huit cents kilomètres dans les mers de Grèce seules, sans compter la distance qui peut séparer la Grèce de Schérie (2) !

Ailleurs, Alcinoos s'écrie : « Elles te reconduiront bien chez toi, nos nefs intelligentes! Car elles n'ont pas de pilotes ni même de gouvernail comme les autres nefs; mais elles ont l'esprit et les pensées des hommes, et elles connaissent toutes les villes et toutes les terres. Et elles traversent rapidement l'abîme de la mer en s'enveloppant de brumes et de brouillards (3). »

(1) *Odyssée*, VII, 320 et suiv.
(2) De Corfou pointe sud, à Chalcis, ville principale de l'Eubée, il y a, au bas mot, 900 kilomètres.
(3) *Odyssée*, VIII, 557 et suiv.

Voilà décidément des nefs enchantées, des vaisseaux magiques! — Seulement le dernier trait me laisse tout à fait rêveur : quand on présente un pareil ensemble de merveilles, on devrait être fier de se montrer; pourquoi donc, lorsqu'elles voyagent, les nefs phéaciennes se cachent-elles humblement sous une enveloppe de brumes?

Ici le vieil Horace se réveille aux Champs-Élysées pour répéter son fameux : « *Quandoque bonus dormitat Homerus.* » Et les critiques modernes se voilent la face : « Niaiseries maladroites, s'écrie l'un, galéjades insupportables, plaisanteries de marins après boire! » — « Des vaisseaux enchantés! s'écrie un autre sans rire, nous savons bien que ça n'a jamais existé : par conséquent les Phéaciens eux-mêmes sont de purs produits de l'imagination, je l'avais bien dit! » Mais les plus avisés déclarent qu'Homère n'y est pour rien, car de pareilles sottises ne peuvent être de lui, et l'interpolation est évidente.

Pour mon compte, je n'admets pas les interpolations sans preuve (1), et, lors même qu'el-

(1) Je regarde en particulier comme tout à fait exagéré et déplacé le droit que s'arrogent certains critiques de voir des preu-

les paraissent vraisemblables, je reste persuadé que l'interpolateur, évidemment rapproché du poète par le temps, nous fournit encore des renseignements sûrs. Je prends donc ici mon courage à deux mains, et je déclare sans rougir que je crois de toute mon âme aux vaisseaux enchantés. Entendons-nous : je suis convaincu qu'Alcinoos a des raisons spéciales et impérieuses pour se moquer de nous, et nous raconter des histoires à dormir debout. Il ne veut pas, il ne peut pas nous donner une indication quelconque au sujet des itinéraires phéaciens. A l'époque où Homère place ses héros — peut-être même à celle où il écrit — la route de Schérie est encore un mystère sévèrement gardé. Il en est chez les Phéaciens comme il en a été, de tout temps, chez tous les marins éta-

ves d'interpolation dans ce qu'ils appellent le mauvais goût, ou la faiblesse de rédaction d'un passage. Trop de choses nous échappent sur les procédés de composition du poète et sur les habitudes intellectuelles de son milieu pour que de pareilles inductions aient une valeur quelconque. Et puis, ce que nous appelons du mauvais goût ne peut-il pas être du réalisme étudié? Nausicaa, dans son discours à Ulysse, fait du bavardage et saute d'une idée à une autre; mais n'est-ce pas très féminin? Alcinoos est vantard, vulgaire, sentencieux et phraseur; mais qui de nous n'a dans ses relations un brave homme dont c'est là tout le portrait?

blissant des comptoirs en pays neufs, et cachant jaloùsement, férocement même, leurs itinéraires pour garder un monopole commercial. C'est une des lois historico-sociales de cette sorte de transports commerciaux. Personne ne doit voir passer les Phéaciens, personne ne doit savoir où ils vont, ni d'où ils viennent, ni combien de temps ils sont en route. Et voilà précisément pourquoi leurs nefs, qui sont intelligentes comme des hommes, ne voyagent que dans une enveloppe de brouillards et de brumes! C'est là bien clairement ce que signifie la conclusion d'Alcinoos qui tout à l'heure nous paraissait absurde! Nous reviendrons d'ailleurs longuement sur ces vues en étudiant le type social des Phéaciens (1). Pour le moment, prenant Homère tout entier, et l'expliquant par lui-même, ce qui est le premier devoir de tout critique, je constate simplement que ce qu'il dit de ses nefs magiques et du voyage en Eubée, ôte toute va-

(1) Voir p. 255 et suiv. J'ai déjà indiqué tout ceci dans mon travail sur *les Héros d'Homère* publié dans la revue *la Science sociale* en 1891, 1892 et 1893. Le passage auquel je fais allusion est dans le numéro de novembre 1892, p. 358. C'est de cette époque que datent pour moi la conviction que les Phéaciens habitent la mer Tyrrhénienne et les recherches qui ont abouti à la présente étude.

leur aux itinéraires phéaciens pour l'évaluation des distances comme des directions.

Le passage invoqué en faveur de Corfou n'a donc aucun sens géographique, et nous ignorons absolument, malgré certaines apparences, quel temps il faut en réalité pour aller de Schérie à Ithaque (1).

Vous regimbez, aimable Corfiote, et n'êtes point convaincu? Eh bien, je vais à mon tour porter la guerre chez vous et saccager votre hypothèse.

1° Je ne vous chicanerai pas cependant sur la durée du voyage de Gibraltar à Corfou. Nous savons par Scylax que, de Gibraltar à Carthage, en mettant tout au mieux, il faut sept jours et sept nuits. De Carthage à Corfou par Pantellaria, le sud de la Sicile, les côtes de Calabre, de la Basilicate, puis de la Pouille jusqu'à Santa Maria di Leuca, et enfin par le canal d'Otrante, il y a environ treize cents kilomètres; ce qui,

(1) N'oublions pas que cette impossibilité d'évaluer les distances ne porte que sur les navigations phéaciennes; nous n'en connaissons que deux : celle de Schérie à Ithaque, celle de Schérie à l'île d'Eubée. Les indications du texte relatives à d'autres navigateurs, à Ulysse en particulier, conservent leur valeur documentaire.

avec la vitesse faible admise par Scylax sur les côtes d'Italie, peut représenter neuf jours; au total, seize au lieu de dix sept jours. Soit!

2° Si vous admettez qu'après avoir aperçu la terre des Phéaciens, Ulysse s'avance jusqu'à la côte albanaise et vient ensuite, sous la poussée de Borée, aborder à la rive orientale de Corfou qui regarde le continent, je n'ai encore rien à dire. Mais si, avec M. Bérard, vous jetez le héros sur la côte opposée, dans la baie d'Ermones, franchement orientée au sud-ouest, et sur laquelle jamais le vent nord-est n'a pu jeter une épave par suite de la disposition de toute la côte, vous êtes en contradiction flagrante avec Borée et avec le témoignage formel du poète.

3° Considérons maintenant votre île en elle-même. Corfou est montagneuse, comme il convient; mais elle n'est pas du tout volcanique. Ni l'île, ni ses environs dans un rayon considérable, ne présentent trace du plus petit volcan ni d'un terrain éruptif quelconque, pas même aux époques lointaines qui ont précédé la venue de l'homme (1). Jamais par conséquent ses habi-

(1) Voir la carte géologique internationale de l'Europe au 1/500.000 par MM. Beyrich et Hauchecorne, 49 feuilles, Berlin, 1895; feuille D VI. Comme presque toute l'Albanie et la majeure

tants anciens et nouveaux n'ont eu à redouter ni une éruption ni un soulèvement du sol.

4° Votre île, hélas! n'est pas du tout noire; elle est blanche, d'une blancheur désolante. M. Bérard, qui l'a vue blanche tout comme vous et moi, a cependant essayé de la baptiser noire. Les navigateurs qui viennent d'Italie, nous dit-il en substance (1), rencontrent en avant de la pointe nord-ouest de Corfou un rocher dont la silhouette rappelle une barque sous voile; c'est le *Karavi*, ou « bateau », des grecs modernes. Les anciens l'avaient remarqué, et les Phéniciens tous les premiers : ils l'avaient appelé *Kerkura* d'un mot qui, dans leur langue, veut dire *navire de course*. Ce nom, ils l'avaient étendu à toute l'île (jusqu'ici, c'est admissible). Or kerkura se traduit en grec par ναῦς θοή, *bateau rapide*. Ce terme grec, qui paraît constituer un nom composé comme notre « galère-subtile » du vieux français, est le plus souvent dans Homère (pas toujours malheureusement) flanqué de l'épithète μέλαινα, *noire*. On peut supposer que le terme phénicien n'allait pas

partie de la Grèce, Corfou appartient aux terrains crétacé et miocène. Le volcan le plus rapproché est l'Etna.

(1) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 497 et suiv.

non plus sans cette même épithète; *noir* se disait *skr'a* ou *skher'a* en phénicien; et nous voici arrivés, pour le nom complet que devait porter Corfou à l'origine, à *Kerkura skhera*. Or cette association de mots n'est pas purement conjecturale; à cent lieues au nord dans l'Adriatique une autre île s'appelait à l'époque grecque *Kerkura melaina, Corcyre la Noire* (je soupçonne, en mon for intérieur, qu'on l'appelait ainsi justement pour la distinguer de Corcyre la Blanche sa voisine (1); mais n'en disons rien). Pour Corfou, Homère et l'usage courant ont tous les deux abrégé ce nom complexe, mais chacun à sa manière; l'usage traditionnel a gardé *Kerkura* qui est devenue *Corcyre;* Homère a préféré *Skher'a* qu'il a écrit *Schériè*. — Et c'est ainsi que, assurément sans s'en douter, notre bon poète aurait appelé *la Noire* une île dont les falaises sont blanches! En vérité, voilà un travail étymologique « très compliqué, — où l'on voit qu'un monsieur très sage — s'est appliqué », mais où l'on ne voit pas autre chose.

5° Au point de vue des dimensions, Corfou, qui a soixante-dix kilomètres de long, serait

(1) C'est l'opinion d'Apollonius de Rhodes, *Argon*, IV, 570.

trop bien partagée. Certes, favorisée d'ailleurs, comme elle l'est, par le climat, elle pourrait assurer l'abondance à tout le peuple des Phéaciens. Mais elle ne leur procurerait ni l'isolement ni la sécurité qu'ils sont venus chercher au milieu des flots. Évidemment peu nombreux (ils n'ont qu'une ville), les Phéaciens ne pourraient ni occuper toute l'île à eux seuls, ni plier leurs voisins à l'obéissance. Au surplus, Corfou a été de tout temps à la merci des Albanais, rudes conquérants et pirates, devant qui elle étale comme un appât tentateur ses pâturages et ses cultures. Si, comme le dit Homère, les Phéaciens ont voulu, en se déplaçant, échapper à des voisins gênants, ils auraient été bien mal inspirés de choisir Corfou. M. Bérard (1) peint très vivement ce danger; mais il admet que la traversée de l'île met ses Phéaciens à l'abri. Or l'île a trois lieues de large en face de sa ville!

6° Mais si l'établissement à Corfou est inadmissible en thèse générale, il l'est bien davantage si l'on est d'accord avec M. Bérard pour faire venir les Phéaciens de Cumes la Campanienne.

Voici d'abord que le texte présente de nou-

(1) *Ouvr. cité*, I, 571.

velles difficultés; certaines expressions disent que, dans leur nouveau séjour, les Phéaciens sont plus loin non seulement de leurs ennemis, mais aussi des hommes en général, et des hommes civilisés en particulier; ils semblent s'être avancés sur le monde barbare qui se place évidemment à l'Occident. Singulière affirmation, si en réalité ils ont reculé vers l'Orient de toute la distance qui sépare Naples de l'Épire; affirmation plus singulière encore, si l'on réfléchit que, jadis voisins d'Italiotes à demi-sauvages, ils sont maintenant aux portes de la civilisation grecque!

Mais surtout, ce qu'il est impossible d'admettre, c'est que ces merveilleux commerçants, campés tout à l'heure au beau milieu des pays neufs, aient fait une pareille reculade, et cela précisément à l'époque où les Phéniciens, leurs frères comme on le verra, s'avancent de tous côtés sur l'Occident. Voilà qui ne tient pas debout devant les analogies historiques ni devant les lois sociales (1)!

Et puis, à l'époque où nous sommes, les Phéniciens ont été pendant des siècles les maîtres

(1) Voir toute notre seconde partie.

du commerce dans les mers grecques. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs plus ou moins hellénisés, ont profité de cette situation pour déborder sur l'Adriatique, la Sicile, l'Italie, et sans doute aussi le nord-ouest de la Méditerranée. Les Phéaciens, nous espérons le montrer, ne sont pas autre chose qu'une colonie ou une société commerciale appartenant à ces Phéniciens-là. Et ils ont, sans doute possible, en arrière d'eux, dans la direction de la Grèce, toute une série de stations et de points de relâche plus anciens, que les procédés de la navigation d'alors supposent de toute nécessité (1). Il y a, en conséquence, de longues années que Corfou est occupée par leur race. Au surplus, Corfou est un point de premier ordre dans les navigations homériques qui se font par les côtes; elle est alors, elle a été auparavant, et elle sera de longs siècles encore une station obligatoire pour tout ce qui va de Grèce dans l'Adriatique et dans la mer Tyrrhénienne. Mais elle n'est plus un poste d'avant-garde, elle est devenue un entrepôt et une station de transit.

Si donc Nausithoos avait voulu reculer sur

(1) Voir p. 196. Cf. BÉRARD, *ouvr. cité,* passim.

Corfou, il ne l'aurait pas pu; il aurait trouvé la place prise. Ce qu'il aurait eu au surplus à faire là, c'est le métier d'entreposeur, de transiteur, auquel l'aurait bien mal préparé son passé de trafiquant d'avant garde au milieu des pays neufs.

Mais il est grand temps, ce me semble, de retourner à Ischia, et de nous rendre compte si l'île qui présente si bien, à l'exclusion de Corfou sa rivale, les grandes lignes et les masses principales copiées sur nature par Homère, a aussi posé devant lui pour les menus détails topographiques.

II

LA TERRE DES PHÉACIENS S'IDENTIFIE AVEC ISCHIA PAR SES DÉTAILS TOPOGRAPHIQUES

A la fin du chapitre précédent, nous avons conclu que, à la différence de Corfou sa rivale, l'île d'Ischia reproduit la situation géographique et tous les caractères d'ensemble, tous les traits généraux de la terre des Phéaciens.

Nous avons maintenant à établir qu'elle présente également les divers sites et tous les détails topographiques attribués par le poète à cette même terre.

Homère décrit, chez les Phéaciens, deux sites principaux : la ville d'Alcinoos avec son port double, et le « fleuve aux belles eaux », que j'appelle le fleuve de la Rencontre. Au premier, se rattachent la fontaine du Bois de peupliers, et l'îlot du Vaisseau pétrifié ; au second, la roche

de l'Échouement et la colline du Repos. Nous aurons également à retrouver la côte du Bouclier qui représente un troisième site.

Ce dernier, d'une importance secondaire, et à peine esquissé dans le texte, est complètement indépendant. Au contraire, les deux premiers, la ville et le fleuve, forment un ensemble lié; ils doivent se retrouver à une distance relativement faible l'un de l'autre, et être unis par des communications faciles.

Pour la ville et le fleuve, Ischia va nous présenter deux groupes topographiques répondant l'un et l'autre aux données du problème homérique; le premier, assurément bien préférable, au nord-est, le second au sud de l'île.

La côte du Bouclier se retrouvera dans une troisième direction, sur les rivages nord-ouest

Par malheur, les sites d'Ischia ont été, plus que beaucoup d'autres, remaniés par la nature pendant les vingt-sept siècles environ qui nous séparent d'Homère. Il est indispensable, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de dire tout d'abord un mot de ces remaniements. Ils sont de trois sortes.

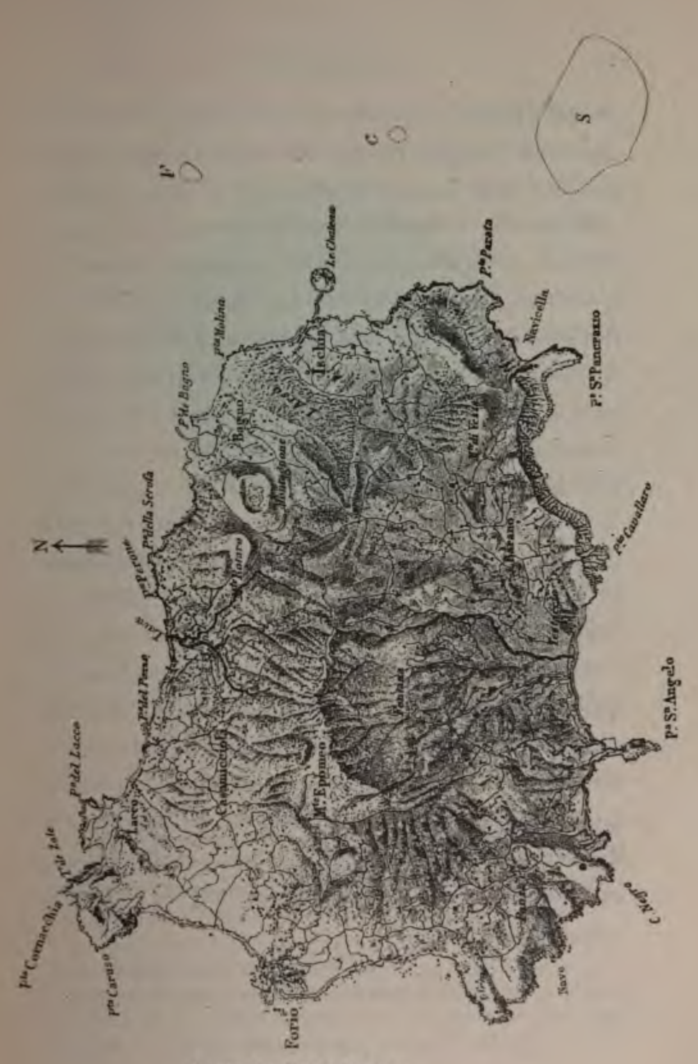
Comme nous l'avons déjà indiqué, l'île a été

bien des fois le théâtre de violentes éruptions. Parmi celles qui sont contemporaines de l'homme, les plus anciennes se perdent dans la nuit des temps. Depuis l'époque homérique, l'histoire en connaît quatre; trois autres ne sont connues que d'une façon douteuse; d'autres encore ont pu être ensevelies dans un oubli complet.

De celles que le géologue C. W. C. Fuchs, dans sa monographie de l'île (1), regarde comme historiquement certaines, la plus ancienne est assurément postérieure au Nostos, car elle chassa de l'île les premiers colons grecs, originaires d'Eubée, peut-être vers la fin du IXe siècle. La seconde se place vers le milieu du Ve siècle avant J.-C.; elle mit en fuite une deuxième colonie, également d'origine grecque, envoyée dans l'île après 470 par Hiéron, tyran de Syracuse. C'est à une troisième éruption, ayant suivi d'assez près, que se rapporte le récit sommaire de l'historien Timée (2) : Le

(1) *L'isola d'Ischia, monografia geologica*, del dottore C. W. C. Fuchs, professore dell' Università di Heidelberg, 59 pages f°, dans les *Memorie per servire alla descrizione della Carta geologica d'Italia, a cura del R. Comitato geologico del Regno*, vol. II, parte I, Firenze, 1873.

(2) Timée, né en Sicile en 352, place cette éruption « peu de temps avant sa naissance ».



Carte de l'île d'Ischia

(Échelle de 20 m/m par mille marin (1.852 m.).

mont Épomeo, dit-il, ouvert par un tremblement de terre, vomit des torrents de feu et projeta vers la mer toute une portion de l'île réduite en cendres. Soulevées dans un tourbillon gigantesque, ces cendres revinrent s'abattre sur l'île. Puis la mer, après s'être d'abord retirée de trois stades, se précipita dans un élan furieux sur la côte, en produisant une inondation terrible (1). La dernière éruption certaine eut lieu en 1302 de notre ère; elle réduisit la population à très peu de chose.

Les trois autres éruptions que l'on regarde comme douteuses, ont cependant des dates précises; elles se placent du Ier au IIIe siècle de l'ère chrétienne (2).

Fuchs et Mercalli sont d'accord pour admettre que les cratères de la région nord-est de l'île sont relativement récents et sont dus aux éruptions historiques. Les premiers colons grecs et leurs successeurs ont ainsi vu se former le Montagnone, le Lago, le Rotaro et le Tabor, sans compter les Cremate qui datent de 1302 (3).

(1) Strabon, V, 4, 9.

(2) Voir pour tout ceci C. W. C. Fuchs, *lieu cité*, et Gius. Mercalli, *l'Isola d'Ischia e il terremoto del* 28 *Luglio* 1883. Milano, 1884.

(3) Le Lago est devenu le port de Bagno à la suite de travaux

Par conséquent, à l'époque du Nostos, la région nord-est de l'île ne renfermait pas les cratères qui l'encombrent aujourd'hui; bon nombre de fumerolles et de sources thermales, géologiquement reliées à ces cratères, n'existaient pas non plus. Par conséquent aussi, ce qu'on peut appeler la plaine de Casamicciola se continuait sans interruption jusqu'au château d'Ischia.

En second lieu, de tout temps, les rivages de l'île se sont, en beaucoup de points, usés et démolis sous l'action des eaux.

C'est là d'abord la loi générale de tous les terrains volcaniques en contact avec les vagues et les courants marins. L'histoire des Lipari et des Pontines (1), au sud et au nord d'Ischia, en est bien la preuve. Le cas particulier de notre île est résumé dans les termes suivants

récents; le Tabor se trouve au pied du Rotaro, au point où la route, indiquée par un trait pointillé, se rapproche de la mer pour le contourner en demi-cercle. Les Cremate sont la bouche d'éruption du torrent de laves de l'Arso.

(1) Les Pontines sont considérées par les géologues comme les restes de vastes cratères démolis.

Dans les Lipari, l'érosion est tellement active à l'heure actuelle qu'elle cause de notables dommages aux petits cultivateurs. (A. Issel, ouvrage cité plus loin.)

par Mercalli : « Ischia constitue un exemple instructif des relations qui existent entre la configuration d'une île et sa constitution géologique. Ses côtes se découpent en une foule de sinuosités. Or partout les pointes, au moins à leur base, sont assises sur des trachytes résistants; les baies, au contraire, répondent aux rivages formés de tufs ou de scories qui se démolissent facilement » (1). Il serait facile de faire le tour d'Ischia et de trouver des preuves de détail à cette constatation d'ensemble; je me borne à relever dans Chevalley de Rivaz l'affirmation que « l'action destructive des vagues s'exerce brutalement sur la côte nord-est, où la mer avance de jour en jour (2) ». A plus forte raison a-t-elle dû modifier le détail des rivages depuis les temps homériques.

Voici maintenant un troisième ordre de faits plus imprévu au premier abord.

Postérieurement au Nostos, Ischia s'est af-

(1) Mercalli, ouvr. cité, p. 2.

(2) Chevalley de Rivaz, *Descriptions des eaux thermo-minérales et des étuves d'Ischia*, en français puis en italien, Naples, 1835-1859, p. 62 de l'édition italienne de 1838.

faissée ou plutôt abaissée sur ses fondements, et l'altitude de son relief général au-dessus du niveau de la mer a diminué de quelques mètres (1). Au surplus, ce phénomène ne lui est pas particulier.

Tout d'abord, il semble bien certain que l'Italie tout entière, depuis plus de deux millénaires, s'est affaissée d'une façon générale dans un mouvement de descente à la fois très étendu et très lent, qui représente au maximum, sur les points où le phénomène est le plus accentué, une dénivellation moyenne de quelques décimètres par siècle. Seuls, l'île de Sardaigne, la Sicile, et le promontoire calabrais, voisin de la Sicile, restent en dehors de ce mouvement. Sur tout le reste du littoral italien, le phénomène est bien constaté et ne peut faire de doute, au dire de la plupart des géologues.

(1) Certains géologues expliquent ce phénomène par une élévation de la mer plutôt que par un affaissement des rivages. M. Issel, dont je produirai plus loin le témoignage, m'écrit qu'il n'a pas, au moins dans la plupart des cas, d'objection contre cette façon de voir. Pour nous qui constatons des faits sans en chercher la théorie, la chose importe peu : dans un cas comme dans l'autre, la différence de niveau entre la surface des terres et la surface des eaux a diminué ; cela nous suffit.

Quelques discordances, plus brillantes que solides, se sont cependant produites. En particulier le viennois Suess, qui paraît s'être donné la mission passablement paradoxale de combattre la théorie géologique des causes actuelles, proclame la parfaite immobilité du sol italien pris dans son ensemble (1). Mais il fait cependant une réserve formelle et très intéressante pour nous au sujet des régions très limitées qui, en Italie et ailleurs, peuvent être considérées comme des cratères volcaniques. Pour ces régions, il admet des oscillations réelles dans un sens et dans l'autre, qui, tout compte fait, se totalisent en un mouvement de descente, surtout lorsque le cratère est en train de s'éteindre.

Ceci posé, voici d'abord très sommairement les principaux phénomènes d'affaissement général signalés sur le littoral de la mer Tyrrhénienne dont Ischia n'est qu'un point.

Près de la tour Santa Liberata (2), sur le flanc nord de l'Argentaro, on voit sous les flots

(1) Suess, traduction E. de Margerie, *la Face de la Terre*, t. II, p. 602 et suiv.

(2) Tout ce qui suit est emprunté au bel ouvrage de M. Arturo Issel, *Le Oscillazioni lente del suolo o Bradisismi*, Genova, 1883; en beaucoup d'endroits, je traduis littéralement.

des pavages étendus et de nombreuses murailles se coupant à angle droit, le tout paraissant avoir appartenu à une habitation luxueuse et considérable. Entre Civita Vecchia et Santa Severa, des ruines anciennes sont submergées. De même, à Antium, une grande partie de la ville antique se trouve sous les eaux. A Rome, presque tous les grands monuments de la République et de l'Empire, situés dans les parties basses, ne sont, de nos jours, qu'à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que le sol des rues s'est très fortement exhaussé. Une des causes qui ont amené les générations successives à relever ainsi les habitations, c'est la nécessité de se soustraire à l'humidité progressive du sol et aux invasions périodiques du Tibre. A ces deux fléaux, on peut assigner pour cause un lent affaissement du sol, qui est manifeste sur les rivages maritimes voisins, sans oublier d'ailleurs que la sédimentation du fleuve a dû faire remonter son lit. A Ostie et à Fiumicino, ce sont les mêmes phénomènes; à Fiumicino, il y a en outre des édifices immergés. Aux pieds du monte Circeo (frontière sud du Latium), on trouve à fleur d'eau des restes antiques qui n'appartiennent

certainement pas à des substructions sous-marines. Sur les rives voisines du lac Paola, les signes de dépression sont nombreux et évidents : plusieurs constructions sont immergées, en particulier des banquettes de quais, le palais de Lucullus, et l'édifice appelé Sbarcatoio.

Au nord-ouest du monte Circeo, commencent les fameux marais Pontins qui ont été jadis un territoire très fertile. L'Ager Pontinus contribuait à l'alimentation de Rome, et Pline affirme qu'il a renfermé trente-trois villes florissantes. Aujourd'hui l'emplacement de plusieurs de ces villes est occupé par les eaux, et toute la région, qui a commencé à devenir malsaine avant le IVe siècle de Rome, est le domaine de la malaria. Or la malaria, ce fléau de l'Italie maritime, a pour cause première l'affaissement des rivages plats, avec le mélange et la stagnation des eaux fluviales et maritimes qui en est la conséquence. Tous les territoires marécageux de l'Italie centrale et méridionale doivent leur insalubrité au même phénomène, qui n'y remonte pas à des temps très reculés. Au-dessus des marais Pontins, c'est l'Agro Romano, puis tout le littoral fié-

vreux qui rejoint l'Argentaro, et les tristes Maremmes de Toscane, jadis la partie la plus riche de l'Étrurie. Au sud, ce sont les marais Campaniens voisins de Cumes, la région du Sele, au midi de Salerne, où florissait Pæstum, et plus loin les rivages de la Basilicate et de la terre d'Otrante.

Entre la région de Pæstum et Ischia, Capri, toute voisine de notre île, montre des traces évidentes du même phénomène. Au commencement de l'ère chrétienne, l'entrée de sa fameuse Grotte d'Azur paraît avoir été tout entière à l'air libre; huit ou neuf siècles après, elle était tout entière sous les eaux. Dans la même île, le pavé de l'un des palais de Tibère est en plusieurs points au-dessous du niveau de la mer. L'affaissement de la plage de Capri est d'environ six à sept mètres depuis l'époque de Tibère (1).

Voilà pour le littoral de la mer Tyrrhénienne en général. Interrogeons maintenant la partie de ce littoral la plus rapprochée d'Ischia, c'est-à-dire celle qui appartient avec

(1) Ce dernier trait d'après P. Oppenheim cité dans Suess, *La Face de la terre*, édition française, II, p. 616, note.

notre île à une même région volcanique (1), dont les deux volcans jumeaux en voie d'extinction sont d'une part la Solfatare au-dessus de Pouzzoles avec son dernier cratère le Monte Nuovo (1538), et d'autre part notre Epomeo avec son cône moderne des Cremate (1302). C'est également celle pour laquelle Suess lui-même admet des oscillations descendantes.

Tout le monde a entendu parler du temple de Sérapis à Pouzzoles, qui, bâti originairement à 4 mètres au-dessus du niveau de la mer, avait au moyen âge 5m,75 d'eau sur son pavage; l'affaissement atteignait donc alors près de 10 mètres. Au commencement du xvie siècle, il se releva de plusieurs mètres. Mais le mouvement de descente a repris, et aujourd'hui son pavage est à plus de 5 mètres au-dessous de son niveau d'origine.

Tout le golfe de Pouzzoles (2) offre des

(1) Pour ce qui suit, revoir la carte du golfe de Naples, ci-dessus. Ischia est reliée au cap Misène par des plateaux recouverts de 25 mètres d'eau au plus. Les géologues ont étendu à cette région sous-marine et aux îles d'Ischia et Procida l'appellation de champs Phlégréens donnée par l'antiquité à la partie continentale seule.

(2) Les faits suivants, sauf un, sont empruntés à l'ouvrage déjà cité de M. Issel.

traces manifestes d'affaissement. Les colonnes du temple de Neptune et des Nymphes baignent de cinq pieds; leur base s'enfonce en outre dans le sable. Auprès du lac Lucrin et sur la rive méridionale du Fusaro, des édifices romains sont sous les eaux. Entre Pouzzoles et Baia, un tunnel récemment percé a traversé des galeries romaines d'assainissement dont les plus basses s'étendent actuellement sous la mer (1). Ce que l'on appelle le Pont de Caligula à Pouzzoles, les piles de la jetée de Nisida, des ruines de villas romaines à Baia et à Misène, sont submergés. Le quai du port à Pouzzoles a été relevé trois fois de mémoire d'homme. Il est cependant presque toujours sous les eaux... Le long de la route de Baia, à l'hospice des Capucins, près des jardins de Chiatamone, dans la presqu'île de Pausilippe, au palais de Dona Anna, et en d'autres points du golfe de Naples, des indices manifestes prouvent que la mer, qui s'était d'abord retirée, a gagné du terrain.

En face de ces deux ordres de faits concordants, affaissement de la région volcanique des

(1) Ce fait, d'après M. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1893.

champs Phlégréens dont Ischia fait partie, affaissement général des côtes ouest d'Italie dont Ischia fait également partie, nous devons admettre que notre île s'est, elle aussi, abaissée sous les eaux, au moins depuis l'époque romaine.

Jusqu'à ces derniers temps, on n'en avait pas de preuve directe résultant d'observations faites sur place ; mais si l'on passe en revue tous les faits énumérés ci-dessus, cette absence de constatations à Ischia pouvait s'expliquer facilement. C'est que les faits observés se ramènent à peu près invariablement à deux : submersion de travaux faits de main d'homme, inondation de côtes basses devenant insalubres dans des conditions particulières.

Si donc, comme c'est le cas dans notre île, les côtes sont en partie rocheuses, ou si, par suite d'autres conditions, elles échappent à l'insalubrité, si d'autre part les constructions à la mer sont relativement récentes, ou si, tout en étant anciennes, elles ont été primitivement élevées au-dessus des flots, le sol a pu s'affaisser pendant des siècles sans qu'il soit possible de s'en rendre compte.

Mais la conclusion que nous avons tirée ci-

dessus n'en est pas infirmée. « L'île d'Ischia, m'écrit à ce sujet M. Johnston-Lavis, le célèbre géologue de l'Université de Naples qui s'est spécialisé dans l'étude des volcans de l'Italie méridionale, l'île d'Ischia a subi, et probablement subit encore, les mêmes oscillations de niveau que toute la côte environnante. Elle devait donc, comme la côte opposée de Baïa et de Pouzzoles, être beaucoup plus élevée dans les temps romains les plus anciens... (1) »

Voici d'ailleurs que tout récemment M. Issel, l'éminent professeur de l'Université de Gênes, auquel sont dus le classement méthodique et la théorie des bradysismes (2), a fait à Ischia, des constatations du plus haut intérêt, qu'il résume ainsi dans une lettre qu'il a bien voulu m'écrire (3) : « Au cours d'un voyage de deux jours dans l'île en mars dernier, j'ai pu relever des traces d'affaissements récents (4) en plusieurs points du littoral, et en particulier à Casamicciola. A l'est de la ville, exactement en

(1) Lettre en date du 27 octobre 1902.

(2) Les *bradysismes* sont précisément les oscillations lentes du sol dont nous venons de parler.

(3) Lettre en date du 22 octobre 1902.

(4) N'oublions pas que, pour un géologue, ce terme veut dire *contemporains de l'histoire* ».

face du nouvel édifice du Monte della Misericordia, j'ai vu parallèlement au flot, et à quelques mètres de ce flot, des murailles antiques s'élevant d'un bas-fond et appartenant sans doute possible à un édifice submergé. A côté de ces murailles, j'ai remarqué des restes d'escalier dont une marche est sous l'eau... La proéminence de tuf recouverte d'un chapeau de lave, ayant l'aspect d'un champignon, que l'on appelle pour cette raison le « Fungo » de Lacco Ameno, et qui se dresse à quelque distance de la rive au milieu d'une petite baie, témoigne d'un avancement progressif de la mer aux dépens de la côte; l'érosion marine, à laquelle est dû ce phénomène, est probablement favorisée par un abaissement du niveau terrestre relativement au niveau maritime... La submersion dont les preuves se remarquent à l'est de Casamicciola ne peut pas être inférieure à cinq ou six mètres (1). »

A ces constatations si importantes, j'ajoute deux remarques personnelles moins significa-

(1) M. Issel ajoute que les observations du professeur Grablovitz à l'Observatoire géodynamique d'Ischia montrent que les niveaux n'ont pas varié pendant les dix-neuf dernières années.

tives, mais qui sont bien dans le même sens. En 1588, Jasolino (1) note, avec l'admiration d'un estomac reconnaissant, que les poissons et les oiseaux du lac de Bagno entre le château et Casamicciola, sont d'une succulence exceptionnelle et pullulent d'une façon tout à fait merveilleuse. En 1727, une remarque mélancolique de Parrino (2) nous apprend que poissons et oiseaux ont disparu ; et la cause qu'il assigne à cette disparition, c'est l'invasion des eaux de la mer dans le lac ainsi devenu saumâtre. En second lieu, la ville d'Ischia, qui renfermait au XV[e] siècle plusieurs milliers d'habitants (3), n'avait d'autre port que les deux petites marines situées à droite et à gauche du môle conduisant au château. Ces deux marines devaient donc être utilisables. Aujourd'hui la place y ferait défaut non seulement pour tirer les bateaux à terre, mais pour charger et décharger des marchandises ; les maisons qui les bordent ont presque le pied dans la vague. Les

(1) Giulio Iasolino, filosofo e medico in Napoli : *De'rimedi naturali che sono nell isola di Pitecusa*, Naples, 1588.

(2) Parrino, D. A., *Guida per le antichità curiosissime di Pozzuoli... Ischia... Capri*. Naples, 1727.

(3) Les papiers publics de l'époque donnent le chiffre de 1892 familles.

quatre rues qui convergent à la marine della Cortiglia, la plus importante des deux, n'ont plus de raison d'être. En fait, le commerce s'est transporté à un kilomètre au nord-est, à la plage de la Mandra, où il a retrouvé les surfaces libres et les pentes indispensables à une marine. Or la Mandra était déserte il y a deux cents ans (1).

De tout ce qui précède, je conclus que, si une hypothèse homérique relative à Ischia était en contradiction absolue avec l'affaissement postérieur du sol, elle devrait, par le fait même, être rejetée. Nous n'aurons donc pas de difficulté spéciale à admettre une hypothèse qui au contraire le supposerait.

(1) Voici deux autres remarques relatives aux anciennes marines de la ville ; il faudrait une étude attentive des documents et des lieux pour dire ce qu'elles valent. Dans la carte de Jasolino agrémentée de dessins dans le goût de l'époque (1586), les édifices au nord du môle paraissent posés sur un piédestal de roches assez élevé ; aujourd'hui ce piédestal est presque à fleur d'eau ; le géographe de 1586 a-t-il été simplement fantaisiste? D'après le même document, le môle se relevait jadis en deux ressauts accentués avant de se souder au Château : aujourd'hui les débris de cette ancienne amorce, qui ne sert plus à rien, paraissent de niveau avec la partie voisine du môle. Ne serait-ce pas qu'on a été obligé de relever cette dernière partie dont on a continué à se servir, tandis qu'on laissait au niveau résultant de l'affaissement le tronçon devenu inutile ?

En fait, des deux sites que j'ai en vue à Ischia, et qui répondent l'un et l'autre aux données du problème phéacien, l'un suppose cet affaissement, l'autre n'a pas besoin d'y recourir; le lecteur fera son choix. Pour mon compte, je n'hésite pas à déclarer dès maintenant que mes préférences vont au premier site.

Prenons donc enfin le paquebot pour Ischia, ou plutôt une de ces jolies barques à voile latine qui se détachent si gracieusement sur l'azur des flots.

Lorsque le voyageur venant de Naples ou de Pouzzoles approche de l'île, ce qui, sur la côte grandissant à ses yeux, attire principalement son attention, c'est l'îlot de trachyte sur lequel est bâti le Château. Complètement isolé au milieu des flots, à deux cent cinquante mètres environ de la côte (1), à laquelle le rattache une jetée artificielle baignant de deux à trois mètres, il dresse fièrement sa masse énorme de quatre cents mètres de diamètre et de quatre-vingt-onze mètres de haut (2). Il est gris noir

(1) C'est par erreur que les *Instructions Nautiques* françaises disent 370 mètres.

(2) Les constructions du Château atteignent 113 mètres, et le sol naturel 91 mètres.

ou tout à fait noir surtout au nord et à l'ouest, si bien qu'on l'a baptisé « il Negrone ou il Nerone, *le grand Noir* (1) ». Au moyen âge, il constituait une forteresse imprenable, et pour cette raison il paraît être devenu le point principal de l'île dès la chute de l'Empire romain, lorsque les invasions d'abord et la piraterie ensuite exercèrent leurs ravages sur les côtes de l'Italie méridionale. La ville, construite sur sa plateforme, et l'île entière portaient alors toutes les deux le nom latin d'*Iscla,* qui se trouve, pour la première fois, dans un document écrit, à la fin du VIII[e] siècle de notre ère (2). Le vocable moderne *Ischia* est bien postérieur, et ne s'écrit qu'après la Renaissance; il n'est pas autre chose qu'une forme adoucie du nom latin (3).

(1) *Instructions Nautiques* publiées par le ministère de la marine, n° 586. *Côtes ouest et sud d'Italie.* Paris, 1858, p. 86. Et aussi *Mediterranean Pilot.* London, 1877 ; t. II, p. 172. Les *Instructions Nautiques* n'écrivent que *Negrone.* J'ai constaté moi-même que l'appellation locale la plus courante est *Nerone.*

(2) Dans une lettre du pape saint Léon III à Charlemagne pour lui signaler des incursions de pirates sarasins. (Voir *Monumenta ad Neopolitani ducatus historiam pertinentia,* publiés par BART. CAPASSO.)

(3) Ce fait que la forme *Ischia* dérive d'*Iscla* rend impossible la seule étymologie acceptable que l'on ait proposée jusqu'ici : Ischia, disait-on, c'est *la puissante*, de Ἰσχύς, force.

Lorsque, au pied de cette masse orgueilleuse et farouche, à peine reliée à l'île dont elle est cependant toute voisine, on rêve à son passé le plus reculé, un texte lumineux de Thucydide vous chante dans la mémoire : « Les Phéniciens, dans leurs établissements commerciaux autour de la Sicile, s'étaient emparés des promontoires au-dessus de la mer, et des îlots adjacents aux côtes (1) ». Iscla devait en effet offrir, un millénaire avant Jésus-Christ, une station de choix aux Phéniciens. Elle réalise si bien leur type préféré, devenu pour eux traditionnel ! Comme, dans un pareil nid d'aigles, ces riches commerçants, peu guerriers et souvent peu nombreux, devaient se trouver en parfaite sécurité, même à côté des populations les plus turbulentes ! Assurément, s'ils sont venus à Ischia, c'est là, et non ailleurs, que les Phéniciens se sont établis...

Et après tout, n'est-ce pas à eux que l'île doit son nom d'Iscla? S'ils se sont établis sur le Nerone, ils ont été assurément frappés de la couleur caractéristique de la roche qui supportait leur ville, et tout naturellement ils ont appelé cette ville « la Noire », c'est-à-dire,

(1) Thucydide, VI, 2, 6.

Schera ou *Schra*. Puis l'île qui en dépendait, qui en était la banlieue, est devenue « l'île de la Noire », *I-Schra* (1). Par la suite, quand la langue phénicienne a cessé d'être comprise, les deux noms ont été employés l'un pour l'autre, indifféremment. Il semble bien que, à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, ç'ait été là l'histoire d'un vocable analogue. *Spana* a été le nom d'un établissement phénicien; le territoire insulaire ou péninsulaire qui en dépendait s'est appelé *I-Spana*. Puis les Gréco-Romains sont arrivés, qui ont

(1) La racine *šḥr* (š = ch; ḥ = aspiration gutturale dure), qui signifie *être noir*, existe dans plusieurs langues sémitiques, notamment en hébreu, en araméo-palestinien et en syriaque. Elle se retrouve plusieurs fois dans la Bible (JOB, XXX, 30; LÉVIT., XIII, 31, 37; ZACH, VI, 2, 6; CANT, I, 5; V, 11; THRÈN, IV, 8). Le remplacement de la chuintante *š* par la sifflante *s* est fréquent dans les langues sémitiques (cf. pour notre racine l'arabe *saḥḥama, noircir*); et il s'impose à peu près dans une transcription grecque. Très probablement dans ESTHER, I, 6, *sōḥérét* avec la sifflante désigne spécialement une pierre noire; Schera pourrait donc être non seulement *la noire* mais *la roche noire*. (D'après M. l'abbé Cersoy, de la Cie de Saint-Sulpice, dont la haute compétence m'a été plusieurs fois on ne peut plus secourable.)

On sait que les racines sémitiques sont uniquement constituées par des consonnes, et que la vocalisation, tout accessoire, ne relève que de la morphologie. — Malheureusement le mot phénicien est ici inconnu comme presque tout de cette langue.

dit indifféremment Spana ou Ispana pour désigner l'Espagne à laquelle ce nom s'était étendu.

Lorsque les Phéniciens ont quitté notre île, ce nom rude, Ischra, abandonné à des gosiers grecs ou italiotes destinés à devenir des gosiers napolitains, s'est adouci : le son *r* a été remplacé par une *l*. Il semble que, dans les langues gréco-latines, le passage de la première lettre à la seconde soit déjà facile à admettre. Puis le dialecte napolitain en particulier emploie souvent une *l* là où l'italien met une *r*; ne devait-il pas en être de même de l'osque son aïeul? Au surplus, les Napolitains, qui prononcent à peine ou même ne prononcent pas du tout les finales non accentuées, ne feront guère entendre que *Iscr, Iscl, Isch,* et il n'y aura pas de différence bien appréciable à l'oreille. Enfin le passage d'*Iscla* à *Ischia* est récent et certain : n'est-il pas cependant plus imprévu que celui d'*Ischra* à *Iscla* au point de vue linguistique?

L'appellation moderne est donc très légitimement fille du phénicien *Schera,* dont *Schérie* n'est d'ailleurs qu'une simple transcription grecque. Ischia et Schérie sont ainsi un seul et même nom, et peuvent fort bien désigner

une seule et même chose; comme d'ailleurs, d'après notre premier chapitre, la Schérie d'Alcinoos doit se retrouver dans l'île, son identification avec la ville phénicienne du Negrone s'impose d'elle-même.

Quant aux Phéaciens, ils s'identifient à leur tour avec les Phéniciens habitants de Schéra, et leur nom le dit aussi clairement que possible. Φαίηκες s'explique par deux mots grecs : φαιός, *noir;* ἥκη (forme ionienne pour ἀκή) *pointe* ou *sommet :* il n'y a pas de doute possible, une fois que l'on a retrouvé le site de leur ville. Leur nom est donc une traduction du phénicien, comme tous les noms d'homme du Nostos (1).

Il traduit en grec ce même vocable Schéra dont Σχερίη était la transcription littérale : les Phéaciens sont les gens de la Roche Noire, ou le peuple de la Noire.

Nous aboutissons en définitive à trois équivalences onomastiques démonstratives :

Schera = Σχερίη = Nerone = la Roche Noire.
Ischra = Iscla = Ischia = l'île de la Roche Noire.
Schériote = Φαίηκες = le peuple de la Roche Noire.

Mais, me dira-t-on, depuis l'époque à laquelle

(1) Sur ἀκή signifiant *pointe,* voir la note p. 432.

vous faites remonter ce nom de Schéra, jusqu'à celle où l'histoire commence à l'enregistrer sous la forme Iscla, seize siècles se sont écoulés : l'hiatus est formidable! Et puis, le nom ancien de l'île est bien connu, et il est tout différent. Elle s'est d'abord appelée *Pithecusa* ou *Pithecussæ* (1); c'est le nom qu'elle portait dans le monde grec. Au premier siècle de notre ère, son nom officiel, surtout employé par les Latins, fut *Ænaria*, et c'est seulement au commencement du moyen âge que le nom d'Iscla apparaît, venu on ne sait d'où.

Je crois que l'histoire de l'île permet d'expliquer cet oubli apparent d'une appellation ancienne et sa résurrection tardive.

Lorsque, à côté de la phénicienne Schera, les premiers colons grecs venus d'Eubée s'installèrent dans l'île, ils y choisirent un site tout différent. Et cela pour deux raisons : d'abord, comme nous le verrons par la suite, les Phéniciens n'avaient pas abandonné la place, à laquelle d'ailleurs les phénomènes éruptifs entrevus par Alcinoos pouvaient ôter bien des avantages. En

(1) *Pithecusa* est la forme adoptée par Kiepert pour le nom antique d'Ischia. La forme pluriel a souvent désigné Ischia et Procida prises ensemble.

outre, d'une façon générale, les Grecs dédaignaient les emplacements occupés par les Phéniciens : ils n'étaient pas, eux, de purs commerçants, et se préoccupaient aussi de la culture ; d'ailleurs, plus guerriers et plus nombreux, ils savaient et pouvaient se défendre. Au promontoire insulaire, ils ont donc presque partout préféré une plaine fertile, largement ouverte et descendant à la mer ; c'est là qu'ils s'établissaient, à une certaine distance de la côte ; et, de la plage voisine à moitié abritée, ils faisaient un port d'échouage.

A leur ville nouvelle, les Eubéens ont donné, s'ils étaient en place neuve, ou conservé s'ils n'étaient pas les premiers occupants, le nom de Pithecusa. Elle fut, vraisemblablement à peu près détruite par la première éruption historique. La fondation des Syracusains qui vinrent ensuite dans l'île, eut une existence éphémère, et ne laissa pas de trace dans la toponymie.

Une troisième ville lui succéda, qui dut son origine ou plutôt sa prépondérance à une colonie venue de Naples. Vraisemblablement elle portait le nom d'Ænaria, et s'élevait, auprès de Lacco Ameno. Car, d'une part, c'est à la ville

construite par les Napolitains qu'il faut rapporter l'inscription trouvée aux environs, sur le mont Vico; et, d'autre part, c'est à Lacco et dans ses alentours qu'on découvre le plus de débris grecs et romains, et que se localisent les traditions à partir de la fin de la République romaine. En tous cas, l'arrivée des Barbares amena la décadence de cette ville. Quand, après le v[e] siècle, le besoin de se défendre prima toute autre considération, on songea de nouveau au vieux site phénicien. Comme les dernières éruptions dataient de plusieurs siècles, il parut de nouveau habitable. Sa plate-forme, si bien défendue par la nature, en fit le boulevard de l'île, et lui rendit la prépondérance qu'il conserva pendant tout le temps de la piraterie, c'est-à-dire, pendant tout le moyen âge. Le nom phénicien était resté attaché à la roche, et peut-être à une bourgade végétant sur son sommet ou à ses pieds; il fut, en même temps que le site, remis en honneur.

Or, d'une façon générale, dans le monde gréco-romain, les îles n'avaient pas d'autre nom que celui de leur chef-lieu. Il s'ensuivit qu'à chaque changement de capitale, le nom de notre île changea aussi. Elle s'appela ainsi

successivement Ischra (ou Schérie), Pithecusa, Ænaria, puis de nouveau Ischra, sous la forme de transition Iscla (1).

Ainsi restituée d'après toutes les probabilités, l'histoire onomastique d'Ischia donne une solution satisfaisante à la difficulté qu'on nous faisait.

Mais de ce que le Nerone a porté jadis la ville phéacienne chantée par Homère, il s'ensuit pour nous l'obligation de retrouver, dans cet îlot et dans ses alentours, les détails topographiques indiqués par le poème à propos de Schérie.

Pour cela, il faut tout d'abord nous reporter au texte, et en établir les indications avec toute la précision possible. Voici le passage le plus important traduit mot pour mot :

« Nous allons monter à la ville qu'entoure un rempart élevé;

de deux côtés s'étend un beau port avec une entrée étroite; on y fait pénétrer les navires avec précaution, et tous y trouvent un sûr abri.

des deux côtés s'étend son beau port; l'accès à la ville est étroit, et, le long du chemin qui y conduit, on tire les navires à terre, et tous y trouvent un sûr abri.

(1) Dans son périple d'Italie, Scylax indique l'île de Pithecussæ avec « sa ville grecque » qu'il ne désigne pas davantage. Cette rédaction me semble bien supposer que la ville portait le même nom que l'île.

« C'est là (auprès de cet abri) et autour du bel autel à Poséidon que s'étend l'agora pavée d'énormes blocs solidement assis; c'est là aussi qu'on répare les agrès des noirs navires, les câbles et les cordages, et qu'on polit les rames (1). »

Comme on le voit, ce texte, dans son passage le plus important, est susceptible de deux sens également acceptables. M. Bérard, assurément bon helléniste, a pris le premier, sans soupçonner le second (2); M. Pierron, non moins bon helléniste, a pris le second sans soupçonner le premier (3). Et ce n'est pas tout. Si, avec nos deux sens, nous essayons d'imaginer, ou mieux d'esquisser sur le papier le lieu décrit, nous aboutissons à cinq topographies différentes.

Trois pour le premier sens :

Voici d'abord la ville sur une plate-forme

(1) *Odyssée*, VI, 262 et suiv. Voici le texte dans sa partie litigieuse.

.....πόλιος ἐπιβείομεν, ἣν πέρι πύργος
ὑψηλὸς, καλὸς δὲ λιμὴν ἑκατερθε πόληος,
λεπτὴ δ' εἰσίθμη· νῆες δ'ὁδὸν ἀμφιέλισσαι
εἰρύαται· πᾶσιν γὰρ επίστίον ἐστιν ἑκάστῳ.

(2) C'est ce qui résulte bien clairement de sa discussion des sites possibles à Corfou.

(3) Les notes de sa belle recension de l'*Odyssée* sont explicites et formelles (Pierron, *l'Odyssée d'Homère*, texte revu d'après les diorthoses alexandrines; notes du chant VI, 262, et suiv.).

avancée; à droite et à gauche, deux baies, fermées l'une et l'autre par une entrée étroite.

Mais le premier sens permet de supposer une seule entrée étroite et par conséquent une seule baie fermée : l'autre port peut alors s'ouvrir jusqu'à être une plage simplement arquée.

Troisième disposition, toujours avec une seule entrée étroite : une baie assez vaste ne s'ouvrant que par un goulet; dans le fond de la baie, la ville sur un rocher abrupt tombant dans les flots : la plage circulaire, coupée en deux par ce rocher, forme un port à droite et un port à gauche.

Deux topographies pour le second sens :

Quatrième disposition, tout à fait différente de celles qui précèdent : la ville est sur un promontoire péninsulaire qui se détache nettement de la ligne générale du rivage; ce promontoire n'est relié à la côte que par un isthme étroit; les ports sont entre la ville et le continent, à gauche et à droite de l'isthme.

Cinquième disposition, simple modification de la précédente : l'isthme est plus ou moins large; ce qui est étroit, c'est seulement ou c'est surtout l'accès immédiat à la ville, le chemin

qui, une fois l'isthme traversé, monte à la ville sous forme de sentier resserré.

Si maintenant nous essayons de faire dans tout cela un choix, nous modernes, dont les navires restent à flot, nous pencherons assurément pour les premiers types. Mais les anciens, qui halaient leurs bateaux à terre, comme le font encore les Italiens et tous les Orientaux, avaient en médiocre estime les havres fermés; ils préféraient une plage au moins abritée contre les plus mauvais vents, et se relevant à la côte par une pente de sable, suffisamment douce pour que le traînage ne soit pas trop pénible, suffisamment raide pour qu'il ne soit pas trop long.

Les Phéniciens en particulier avaient horreur des rades à goulet : c'est ainsi que Carthage, bâtie sur la lisière de la rade de Tunis, lui tourne résolument le dos. Ils préféraient les isthmes, qui offraient une marine à droite et une marine à gauche, avec deux orientations opposées. Si, par suite du vent, une des deux plages était difficile à aborder, on allait à l'autre. Quand l'isthme était bas et étroit, on pouvait aussi reprendre la mer indifféremment à droite ou à gauche; seulement, d'un côté, le

traînage était un peu plus long. Puis la masse relevée du promontoire offrait un sérieux abri contre les vents du large. A tous ces avantages maritimes, joignez ceux qu'offre, au point de vue de la sécurité, le promontoire isolé en avant, plus ou moins escarpé, et souvent taillé en forteresse par la nature; et vous avez le meilleur commentaire possible du texte de Thucydide : « les Phéniciens s'établissaient dans les îlots tout près des côtes, ou sur les promontoires à la mer ».

Assurément un Phénicien, entendant la description homérique de Schérie, n'aurait pas hésité; il y aurait vu notre quatrième type. Nous ferons comme lui.

Et maintenant retournons au Nerone, et voyons si l'identification se fait d'une façon satisfaisante.

Tout d'abord, comme le veut la Géologie, nous invitons Poséidon, le dieu qui ébranle la terre, à soulever progressivement d'une seule pièce toute la région, et à nous rendre l'isthme qui était là, il y a trois mille ans. Et voici que, sous l'effort du dieu, les rivages de l'île principale commencent à émerger et semblent mar-

cher vers la mer. Quand l'exhaussement vertical dépasse un mètre, nous faisons une remarque très intéressante : la ligne sinueuse des maisons qui, depuis des siècles, délimite la ville actuelle sur la rive de l'île principale, se trouve, grâce au dieu, à une certaine distance du flot, et laisse devant elle l'espace nécessaire pour reconstituer la marine traditionnelle des petites villes italiennes.

Prions Poséidon de reprendre sa tâche; l'île recommence à s'avancer vers le Nerone, et en même temps le môle artificiel sort entièrement des flots; et le voici bientôt, bordé sur ses deux faces d'une plage émergée, qui se termine en pointe vers le Château, et se raccorde avec l'île principale au moyen de courbes à grand rayon. Quand la pointe arrive à se souder au Nerone, le mouvement vertical atteint au plus trois mètres; après un nouvel exhaussement de deux à trois mètres, nous invitons notre divin serviteur à en rester là; il a à peu près compensé l'affaissement reconnu en trois points voisins : à Capri, au temple de Sérapis, et à l'est de Casamicciola.

La jetée une fois supprimée, nous avons devant nous l'isthme, large du côté de l'île, étroit

vers le Château qu'a dû voir le poète du Nostos (1).

Une remarque est pourtant nécessaire.

Dans ce qui précède, je donne à l'isthme homérique sa forme la plus vraisemblable, si l'on suppose sa formation due à un apport des flots, venant du nord et du sud, et construisant une digue avec les sables qu'ils déposent dans la zone commune où se neutralise leur effort. Il pourrait fort bien au contraire avoir été le résultat d'une érosion s'attaquant à une bande de terre préexistante et primitivement assez large. Cette érosion s'expliquerait bien par la mobilité des détritus volcaniques, et l'affaissement du sol qui pouvait être déjà commencé. Dans cette hypothèse, la partie la plus étroite de l'isthme ne se placerait pas nécessairement au bas du Negrone, mais à l'endroit où le sol aurait été à la fois le plus facile à démolir et le plus vigoureusement attaqué par la vague. Elle pourrait ainsi se trouver beaucoup plus rapprochée de l'île principale, tandis qu'une plate-

(1) Il convient d'observer que la mobilité des courants, et les remaniements qu'ils imposent aux fonds en des périodes très courtes, nous interdisent de tracer l'isthme ancien d'après la courbe actuelle des niveaux de cinq mètres : c'est pourquoi je ne tiens pas compte de cette courbe.

forme triangulaire s'élargirait aux pieds du Château.

Quel que soit le mode de formation préféré, l'existence ancienne de l'isthme homérique demeure certaine, étant donnés l'affaissement postérieur de l'île et le peu de profondeur du bras de mer qui le remplace actuellement.

« Selon toutes les vraisemblances, m'écrit M. Issel dans la lettre déjà citée, la roche du Château d'Ischia était, il y a un certain nombre de siècles, réunie à l'île au moyen d'un isthme naturel, disparu depuis sous l'action d'une submersion lente. » — « Nous avons tout lieu de croire, écrit de son côté M. Johnston-Lavis, que, mille ans avant l'ère chrétienne, l'isthme naturel était au-dessus de l'eau. Ce serait le résultat obtenu, si nous soulevions Ischia au niveau qu'occupait primitivement le pavé inférieur du temple de Sérapis à Pouzzoles... L'isthme, une fois submergé, a dû être activement érodé par les courants dans ce qui était ainsi devenu un détroit. » (Lettre citée plus haut.)

Dessiné par l'isthme, et par lui reconquis sur la mer, le double port des Phéaciens est donc enfin devant nous, tel que nous l'ont indiqué le texte et les analogies historiques.

Le dos d'âne de l'isthme, se terminant en pointe vers la roche, ou rétréci par les vagues plus près de sa base, c'est l'accès étroit à la ville; à droite et à gauche, et aussi loin que nous voudrons sur la terre ferme, ce sont les marines à traînage : en arrière de la double ligne des vaisseaux tirés à terre, voici l'endroit où se font les réparations, où l'on prend soin des agrès, et où l'on fabrique les rames. En face du chemin qui vient de la ville, se dresse l'autel de Poseidôn, entouré par l'agora, place dallée avec des sièges de pierre réservés aux chefs (1). En arrière s'étend l'emplacement consacré aux jeux publics (2). Puis viennent sans doute quelques constructions, embryon du faubourg du moyen âge, servant d'abris d'été et même de logements permanents à des matelots et à des pêcheurs.

Perchée sur son Negrone, la ville phéacienne était bien « la ville à laquelle il faut monter », la ville haute du texte (3). La falaise dont elle couronnait la crête, était déjà réellement abrupte; mais c'est seulement vers 1440 que les travaux de défense, exécutés par Alphonse

(1) *Odyssée*, VIII, 6.
(2) *Odyssée*, VIII, 108, 109.
(3) *Odyssée*, VI, 262.

d'Aragon, l'ont rendue inaccessible. A cette époque, qui est celle de la construction du château et des remparts actuels, ce prince creusa, dans les entrailles de la roche, le tunnel en pente par lequel on monte actuellement à la forteresse; du même coup, les témoignages historiques en font foi, il détruisit l'ancien chemin d'accès qui grimpait à l'air libre.

Quel était le tracé de ce chemin d'accès? je l'ignore. Il est probable qu'aux temps homériques, il tournait d'abord à droite; il trouvait alors à sa gauche le moyen de s'élever sur le flanc du rocher. S'il se contentait d'être chemin muletier, il pouvait escalader au plus court, comme le sentier fameux d'Anacapri qui grimpe une falaise presque verticale, en des lacets hardis, habilement ménagés, et cependant établis à peu de frais. Si, plus ambitieux, il cherchait à être carrossable, il devait monter plus lentement en contournant la masse rocheuse, et atteignait au midi, ou même dans le sud-est, à deux cents mètres environ du môle actuel, la plate-forme supérieure qui se trouve là, dans sa partie la plus basse, à vingt ou trente mètres au-dessus de la mer. Dans les deux cas, embrassant de très près le rocher, suspendu en d'aé-

riennes corniches, pris ici ou là entre la falaise et le rempart, il constituait à la lettre une route étroite et resserrée, en même temps qu'un travail audacieux méritant de fixer l'attention (1). Il se peut donc fort bien que ce soit ce chemin, et non l'isthme, que le poète ait en vue lorsqu'il indique, comme un trait saillant du lieu, l' « accès étroit qui mène à la ville ».

Quel que soit le tracé que l'on adopte pour le chemin, c'est bien au pied des pentes sud-est, les moins abruptes et les moins élevées au-dessus des flots, que nous placerions l'embarcadère. A Schérie comme à Ithaque (2), les navires, une fois remis à flot et prêts à partir, s'avancent à l'entrée du port, au bas de la falaise la plus rapprochée de la ville; c'est là qu' « amarrés à la pierre trouée (3) », ils prennent ou déposent leurs passagers et les marchandises les plus pré-

(1) Les trachytes du Negrone étaient certainement encastrés à l'origine dans d'autres terrains, également de provenance volcanique, qui ont disparu depuis. La Géologie permet de supposer que cette dénudation n'a été achevée que par le travail d'érosion dû aux courants marins, consécutifs au bradysisme descendant qui a coupé l'isthme. Il n'est donc pas impossible que le chemin phéacien ait trouvé son assiette sur ces terrains encore en place.

(2) *Odyssée*, II, 389 et suiv.

(3) *Odyssée*, XIII, 77.

cieuses. Cet embarcadère, le texte homérique le place précisément comme nous; il est, nous dit-il, dans le domaine du Notos (1), ce qui veut dire, au midi ou au sud-est.

Lorsque Ulysse, après avoir franchi l'isthme à la hâte, monte à la ville, il rejoint, dans la pente, une jeune fille, qui monte elle aussi, chargée d'une urne qu'elle est allée remplir aux sources du rivage (2). Cette jeune fille qui n'est autre qu'Athènè, accepte de le conduire au palais d'Alcinoos; tous deux ensemble, ils franchissent la muraille, et c'est lorsqu'ils sont à l'intérieur de l'enceinte qu'Ulysse embrasse d'un seul coup d'œil les ports, la file des navires, l'agora des héros, puis les longues et hautes murailles (3).

Voilà qui répond bien à la topographie toute spéciale du Nerone. Dans un autre site, le rempart arrêterait la vue, et c'est avant de mener son héros dans la ville que le poète lui ferait admirer tout le panorama (4); ici, par suite de la disposition des lieux, les murailles se placent

(1) *Odyssée*, VIII, 55.
(2) *Odyssée*, VII, 19 et 20.
(3) *Odyssée*, VII, 40 et 43, 44, 45 combinés.
(4) C'est d'ailleurs ce que fait M. Bérard, commettant ainsi une légère infidélité à l'égard du texte. (*Ouvr. cité*, I, p. 532).

naturellement sur les flancs supérieurs de l'escarpement; à l'époque d'Alcinoos, comme maintenant, elles jouent à la fois le rôle de rempart et de terrasse, et déroulent aux pieds du spectateur la longue file de leurs parapets et de leurs couronnements (1).

De la porte par laquelle il a franchi l'enceinte, Ulysse gagne directement le palais d'Alcinoos. Je place sans hésitation la demeure royale au nord du Negrone. Car elle trouve là un emplacement tout indiqué ; c'est celui qu'occupe actuellement le château dans la partie culminante de la ville. Il est clair, comme le dit Nausicaa, que la maison de son père est facile à reconnaître, et qu'un enfant pourrait y conduire.

La plate-forme — ou plutôt la coupole — du Nerone, c'est-à-dire l'ensemble des pentes relativement douces qui reposent sur l'escarpement et qui sont aujourd'hui comprises dans l'enceinte établie par Alphonse d'Aragon, peut présenter une superficie de cinq hectares. A

(1) *Odyssée,* VII, 45. Ce vers dit que le rempart est garni de pieux. M. Pierron fait précisément remarquer que ces pieux doivent couronner le haut de la muraille. (*Odyssée,* texte grec revu d'après les diorthoses alexandrines, note au vers VII, 45.)

côté du château, assez encombrant par lui-même, de la cathédrale et de plusieurs églises, elle a logé, au quinzième siècle, jusqu'à dix-huit cent quatre-vingt-douze familles (au moins huit mille âmes), s'il faut en croire les papiers publics de l'époque, ou plutôt l'interprétation qu'on leur donne. Elle pouvait donc, au temps d'Homère, contenir la ville des Phéaciens, assurément moins considérable. J'imagine d'ailleurs que la cité homérique et celle du moyen âge, malgré le silence du poète et des chroniqueurs, possédaient, toutes les deux, un faubourg sur l'île principale.

Évidemment, nous ne trouverons pas, auprès du palais d'Alcinoos, « les deux fontaines dont l'une sert à arroser le jardin, tandis que l'autre fournit de l'eau aux habitants (1) ». Mais vraisemblablement, comme le lieu le demande et comme on l'a fait depuis, on y avait ménagé deux citernes, et Homère, qui voit tout avec les yeux admiratifs d'un flatteur et d'un poète, les a transformées en eaux vives. Au surplus, cette transformation pourrait bien être surtout l'œuvre des commentateurs ; car le mot du texte

(1) *Odyssée*, VII, 129-130.

paraît signifier aussi bassin, réservoir à eau (1). En tout cas, ces prétendues fontaines étaient, de l'aveu du poète, d'une mince utilité pour les habitants ; car les voisins d'Alcinoos eux-mêmes semblent bien prendre leur eau en dehors de la ville, aux sources de l'île principale (2).

Faut-il croire aussi qu'une amabilité exagérée pour les ingénieurs phéaciens détermine seule Homère à conduire le char de Nausicaa jusqu'au palais d'Alcinoos, alors qu'en réalité la princesse aurait été obligée de le laisser en bas, et de transborder son beau linge blanc sur le dos de ses mules pour monter à la ville? Je n'y ferais pas grande difficulté : c'est une de ces libertés qu'un poète peut prendre avec la topographie. Mais je n'en vois pas non plus la nécessité, d'après l'état des lieux. A ce sujet, il est tout à fait intéressant de remarquer que les Phéniciens ont été plus soucieux que les Grecs et les Romains des questions de voirie urbaine. C'est ce que montrent bien clairement les ruines de Soluntum, une des rares cités phéni-

(1) Κρήνη semble avoir tous les sens usuels de notre mot « fontaine » qui désigne une source, un réservoir dans un jardin, un vase pour garder de l'eau à la maison, etc. Cf. Thuc., II, 15, où ce mot signifie fontaine construite de main d'homme.

(2) *Odyssée*, VII, 20 et 28, 29, combinés.

ciennes dont nous puissions encore apprécier les dispositions primitives. Dans un site escarpé, à trois cents mètres au-dessus de la mer, Soluntum avait deux routes d'accès pavées d'énormes blocs « péniblement amenés et profondément assis », suivant l'expression d'Homère à propos du dallage de l'agora de Schérie (1).

Il se peut enfin que le Nostos ait agrandi le jardin planté d'arbres fruitiers qui touche au palais, et auquel il donne quatre gyes; cependant quatre gyes, selon toutes probabilités, ne représentent que quarante ares (2).

Nous en avons fini avec le site de Schérie proprement dit. Un mot maintenant de ses alentours.

Sur le chemin qui, de la ville, conduit au fleuve témoin de la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa, et tout près du port, se trouve, au temps d'Homère, « un beau bois de peupliers

(1) Soluntum était voisine de Palerme, fondation grecque qui la supplanta de bonne heure, et en fit une ville morte pour de longs siècles; c'est cette circonstance qui nous l'a conservée dans son ensemble, malgré des retouches de l'époque romaine.

(2) A ce sujet, voir une note dans mon étude sur *les Héros d'Homère. Science sociale*, mai 1893, p. 349.

consacré à Athênè. Une fontaine y sourd, et une prairie l'entoure ; à côté se trouvent le *téménos* et les jardins fleuris appartenant au roi (1), et ce téménos est à une portée de voix de la ville ».

C'est par le chemin de Bagno que Nausicaa s'en ira au fleuve de la Rencontre; et voici précisément dans cette direction, à sept cents mètres du Château à vol d'oiseau (2), l'*acqua* Pontano, ainsi nommée du fameux Jovianus Pontanus qui avait là une maison de campagne au quinzième siècle. Comme l'espace intermédiaire est occupé en grande partie par la mer qui porte admirablement le son, il est facile de se faire entendre de là jusqu'au Negrone; rien au surplus n'empêche de supposer que le téménos royal se trouvait plus près dans la direction de la ville.

(1) Le jardin dont nous avons parlé tout à l'heure est une dépendance de l'habitation; celui-ci est une attribution faite au roi aux dépens du domaine public, du πέδιον de la ville.

(2) Je dois cette indication précise, et plusieurs autres, à l'obligeance du professeur Vincenzo MIRABELLA, auteur d'une intéressante brochure, les *Notizie intorno all' isola d'Ischia*, qu'il a bien voulu compléter pour moi par des renseignements manuscrits. — J'ai d'ailleurs constaté leur exactitude et étudié sur place la topographie d'Ischia, au cours d'une visite que j'ai faite dans l'île en décembre 1904.

L'acqua Pontano reste aujourd'hui à quelques mètres au-dessous du sol; mais l'expression homérique n'y contredit pas. Elle est en outre chaude et minéralisée : ne serait-ce pas là précisément la raison pour laquelle la source phéacienne est dédiée à Athênè, déesse de la santé à l'époque classique? (1) En tout cas, la fille d'Alcinoos sait assurément que cette fontaine n'est pas utilisée couramment par les habitants, car elle conseille à Ulysse de s'y arrêter vers le coucher du soleil, pour ne pas éveiller l'attention. Singulier conseil, si les femmes de la ville y viennent puiser!

Mais, puisque la source du Bois de peupliers ne sert pas aux usages domestiques, nous voici dans l'obligation d'en trouver une autre plus utilisable; car le Negrone manque d'eau, et Ulysse, en y montant, rejoindra une jeune

(1) « C'est sans doute parce qu'Athèna entretient et développe la force de la jeunesse qu'elle devient une déesse de la santé, *Athèna Hygieia,* à laquelle on attribuait des guérisons extraordinaires... En souvenir d'une guérison miraculeuse, Périclès éleva à [Athèna] *Hygieia* une statue d'airain... Au Pirée et à Oropos, elle portait dans le même sens le surnom de *Pæonia*, et se trouvait associée à d'autres divinités médicales telles qu'Apollon Pæonios et Panakeia. De là aussi son épithète de *Alexicacos.* » (P. DECHARME, *Mythologie de la Grèce antique*, 1886, p. 83.)

fille chargée d'une urne. Justement la rive de l'île, dans la partie voisine du môle, offre l'eau presque à fleur de terre; et Chevalley de Rivaz note en particulier une fontaine que la mer envahit de son temps, mais qui a servi aux besoins des habitants du Château pendant tout le moyen âge (1).

Après les environs terrestres de Schérie, passons à ses environs maritimes, c'est-à-dire, au fameux vaisseau pétrifié qui fait la terreur d'Alcinoos, et lui présage de si grands malheurs. Nous avons déjà montré qu'il faut y voir la manifestation subite d'un phénomène volcanique : l'émersion, sous la poussée des forces internes, d'une boursouflure restreinte du sol sous-marin, ou même d'un cône éruptif plus ou moins développé. Évidemment le phénomène s'est produit en mer et à une petite distance de la ville : « Qui donc, se disent les Phéaciens, a lié ce navire au milieu des flots? Déjà il s'approchait du port; déjà nous le voyions dans tous ses détails » (2). Vraisemblablement aussi, il a eu lieu dans la direction

(1) Chevalley de Rivaz, *ouvr. déjà cité*, édition italienne de 1838, p. 44 en note.
(2) *Odyssée*, XIII, 168.

que suivent les vaisseaux venant de Grèce, c'est-à-dire, arrivant en dernier lieu par le cap Campanella, et de là se dirigeant vers le Negrone au mieux du vent (1). Ce qui, dans les parages du Château, peut répondre à trois directions : la ligne droite venant de Capri, et une déviation plus méridionale, arrivent par le sud-sud-est; mais deux autres routes plus au nord sont également possibles, l'une au midi de Procida, l'autre rasant la côte nord de cette dernière île.

Avec ces indications, avons-nous chance de retrouver, aux environs du Negrone, l'îlot volcanique qui fit trembler Schérie? Assurément non. Car de deux choses l'une : ou bien le phénomène a avorté, ou bien au contraire il s'est développé. Dans le premier cas, le cône, resté à peu près au niveau de la mer, était, comme tous les cônes volcaniques (2), composé en majeure partie de tufs et de scories, et il a été rapidement démoli par les vagues. Dans le second cas, l'îlot a fait place à un volcan qui a

(1) Il ne faut pas oublier que les navires homériques ne pouvaient faire, comme nous le verrons plus loin, que des angles très faibles avec la direction du vent.

(2) Voir à ce sujet De Lapparent, *Traité de Géologie*, Genèse des Volcans : dans l'édition de 1885, p. 451 et suiv.

pu disparaître lui aussi (1), et qui, s'il subsiste, doit couvrir une surface bien plus considérable.

Si nous nous arrêtons à la première hypothèse, quelque haut fond sous-marin pourrait seul, à l'heure actuelle, marquer la place du phénomène. Un coup d'œil à la carte hydrographique des Passes d'Ischia et Procida (2) nous fait remarquer, dans le sud du Château, la *Secca d'Ischia*, prolongement sous-marin de l'île, recouvert de trente à trente-cinq mètres d'eau, et répondant bien à la première direction. Plus près de Vivara, à deux kilomètres et demi du Negrone, voici le haut-fond de la *Catena* qui, à vingt-cinq mètres de la surface, domine des fonds immergés par quatre-vingts et cent mètres. Enfin, à dix-huit cents mè-

(1) On connaît l'histoire de l'île Julia, volcan apparu entre Pantellaria et Sélinonte le 18 juillet 1831, à une place où les cartes hydrographiques les plus récentes indiquaient 200 mètres de fond : elle dépassa 33 mètres de haut et 4.800 mètres de tour; mais, formée uniquement de scories volcaniques, elle avait complètement disparu le 28 décembre de la même année. En juillet 1863, elle s'est de nouveau montrée et, après avoir atteint en quelques semaines une hauteur de 60 ou 80 mètres, elle a disparu complètement, démolie pierre à pierre par l'action des vagues. (DE LAPPARENT, *Traité de Géologie*, 1885, p. 445.)

(2) N° 130 de l'*Hydrographie italienne*, revue en août 1901.

tres N.-E. du Château et à huit cents mètres O. de Vivara, les *Formiche* dressent leurs sommets rocheux à quatre ou cinq mètres au plus sous les flots. Ces trois hauts-fonds (1), assurément volcaniques, répondent bien à ce qu'il nous faut; mais on pourrait en indiquer d'autres, car la région sous-marine des champs Phlégréens s'étend tout aux alentours.

Si nous préférons la seconde hypothèse, les rivages d'Ischia nous offrent une solution vraiment séduisante au point de vue de l'histoire de l'île. A deux kilomètres et demi au N.-O. du Château, voici le cratère-lac de Bagno, que les géologues rapportent à l'origine des temps historiques (2), et dont les alentours immédiats pourraient très bien avoir été sous les flots à l'époque d'Alcinoos. Le mystérieux vaisseau serait dû aux phénomènes avant-coureurs de la formation du cratère. Puis, après un intervalle plus ou moins long, l'éruption annoncée par l'îlot aurait suivi son cours. Un passage de Pline l'Ancien est tout à fait dans ce sens; il constate

(1) Ils sont indiqués sur la carte d'Ischia par les lettres S. C. et F.

(2) Voir à ce sujet Fuchs et Mercalli, aux endroits cités précédemment.

en effet que la tradition a gardé le souvenir de « *l'émersion* d'un lac » dans l'île d'Ischia (1). L'expression, très significative, cadre bien avec l'idée d'une éruption débutant par une phase sous-marine.

Ces diverses hypothèses répondent d'une façon satisfaisante aux données du texte, pour la distance et l'orientation ; la dernière elle-même n'impose qu'un crochet insignifiant au vaisseau revenant d'Ithaque. Il n'est vraiment pas possible d'en dire autant du *Karavi* corfiote, cher à M. Bérard. Celui-ci est bien à cinq lieues au nord de sa ville de Schérie, et pourtant la route d'Ithaque se trouve en plein sud ; il est donc beaucoup trop éloigné, et tout à fait au rebours de la direction indiquée par le texte. Au surplus, si je dédaigne les *karavi*, ce n'est pas qu'ils fassent défaut à Ischia. Notre île en a tout simplement trois à notre service, médiocrement placés à la vérité, surtout le premier, mais mieux cependant que celui de M. Bérard ; au S.-O., c'est l'écueil assez important de la *Nave;* au S. c'est la *Barchetta* près du cap Sant'Angelo ; au S.-E., c'est la

(1) *Histoire naturelle,* livre III, ch. LXXXVIII.

Navicella, voisine du cap San Pancrazio (1).

Nous venons de passer en revue toutes les indications topographiques du Nostos se rapportant à la ville d'Alcinoos et à ses alentours. Il faut maintenant nous mettre en quête du fleuve de la Rencontre, où Ulysse prend terre après son naufrage, où Nausicaa vient chercher les clairs lavoirs à eau courante, où enfin se place la scène merveilleuse qui met en présence le héros grec et la jeune phéacienne, une des plus belles assurément de toute la poésie homérique.

Puisque le divin fils de Laërte et la vierge aux bras blancs doivent se rencontrer près du fleuve, il faut le choisir de telle façon que l'un et l'autre puissent s'y rendre, chacun de son côté. C'est ce que paraît avoir trop oublié M. Bérard, lorsque, dans son hypothèse de Corfou, il porte son choix sur le fleuve de la baie Ermones.

Nous avons déjà vu qu'Ulysse, alors réduit à l'état d'épave et devenu, depuis quarante-huit heures, le jouet du vent N.-E., est condamné à tourner le dos à cette baie de Corfou

(1) Je prends ces indications dans V. Mirabella, *ouvr. cité*, p. 44 et dans la carte de l'état-major italien au dix-millième.

orientée en plein S.-O.; il ne peut donc arriver au fleuve qui en occupe le fond. De son côté, Nausicaa aurait à faire, pour s'y rendre, un voyage invraisemblable : entre la pointe Kattro où serait la ville des Phéaciens et la baie Ermones, il n'y a pas moins de treize kilomètres. Quel que soit l'amour des ménagères phéaciennes pour les eaux limpides, en vérité treize kilomètres le matin pour aller trouver un lavoir, et treize kilomètres le soir pour en revenir, me semblent constituer une course trop longue, surtout par des chemins rudimentaires et dans un pays où les eaux ne sont pas rares. Assurément, si la Nausicaa de Kattro était une Parisienne de nos jours, elle n'hésiterait pas à envoyer son linge aux blanchisseuses de Londres, comme nos jeunes élégants; ou plutôt, elle prendrait le rapide pour aller elle-même le porter à ces remarquables artistes!

Dans l'île d'Ischia, voici au contraire, sur une côte exposée au Nord, et à une distance acceptable de la ville d'Alcinoos, à moins de six kilomètres, un *fleuve* qui satisfait bien à nos deux indications essentielles; c'est la Lava, qui descend de l'Epomeo pour se jeter à la mer à égale distance des pointes Perone et del Pozzo.

Il faut tout d'abord remarquer qu'un « fleuve », dans la langue homérique, et même dans la langue grecque de toutes les époques, est tout autre chose que ce que nous désignons par là, nous autres gens d'Occident. Le moindre ruisselet tombant à la mer répond suffisamment au terme grec. Celui auquel nous conduisons nos héros est privé, à l'heure actuelle, d'une notable partie des eaux que lui avait données la nature. Sa source principale, qui jaillit du Buceto, a été captée, à la fin du XVI[e] siècle, pour l'alimentation de la ville d'Ischia; quatre autres sources, provenant de la même région, l'ont été à leur tour, il y a une vingtaine d'années, pour le service de Casamicciola. Il formerait encore aujourd'hui, au sortir des vallées Ombrasco et Oliva (1), un ruisselet présentable, si on ne l'avait transformé en égout couvert dans la partie inférieure de son cours, et si son embouchure n'était pas encadrée entre deux édifices : le Monte della Misericordia sur la rive droite, et l'Orfanotrofio sur la rive gauche. Rendons-lui par la pensée

(1) N'est-il pas piquant de remarquer que c'est au bas de ces vallées qu'Ulysse va se coucher sous deux *oliviers* au milieu d'épais *ombrages?*

les eaux qu'il a perdues, et qui faisaient jadis tourner un moulin (1), rendons-lui aussi ses épais ombrages et le vert gazon de ses rives, et ce sera un *potamos* très acceptable, répondant bien aux exigences très limitées du texte.

Remarquons en outre que l'appellation moderne *Lava* (torrent) est un nom commun qui rend exactement le nom commun *Potamos*. Un nom propre a toujours été inutile, notre rivière étant la seule de la région vraiment habitée.

Quand, à cheval sur la dernière poutre de son radeau, Ulysse « se soulève au-dessus des vagues, il voit la terre qui est toute proche... »

« Il nageait, s'efforçant de fouler de ses pieds la terre; or, comme il n'en était éloigné que de la portée de la voix, il entendit le bruit des vagues contre les rochers, et les vastes flots se brisaient effrayants contre la côte escarpée, et tout était enveloppé d'écume. Il n'y avait là ni port ni abri pour les nefs, et la rive était hérissée d'écueils et de rochers. »

Bientôt « une vaste lame porte Ulysse vers l'âpre rivage » ; pour n'être pas brisé, « de ses

(1) V. Mirabella, *ouvr. cité,* p. 64.

deux mains il saisit une roche, et l'embrasse en gémissant, jusqu'à ce que le flot immense se soit déroulé; il se sauve ainsi, mais la vague, en se retirant, le frappe et le remporte en mer...; et la peau de ses mains vigoureuses s'est déchirée au rocher ». Je le crois sans peine, car les roches volcaniques de cette côte nord-est sont aussi âpres, aussi rugueuses que possible. Le flot le recouvre, et il va infailliblement périr, lorsque Athênè vient à son secours; avec l'aide de la déesse, « il traverse les lames qui le poussent à la côte, et il nage, examinant la terre et cherchant s'il trouve quelque part un port, ou du moins une plage sur laquelle s'étale le flot. Et voici qu'il arrive en nageant à un fleuve aux belles eaux; il voit que cet endroit est excellent, débarrassé de rochers et abrité contre le vent; et, dans son esprit, il supplie ainsi : « Entends ma prière, ô roi! je viens à toi, je te désire avec ardeur... Les dieux sont toujours pitoyables aux désespérés... j'embrasse tes genoux, ô roi! prends pitié, je suis ton suppliant! » Il dit, et le fleuve arrête son cours, se fait tranquille devant lui, et le recueille à son embouchure. Les genoux et les bras vigoureux d'Ulysse sont rompus, et son

cher cœur est accablé... Sans haleine et sans voix, il tombe brisé dans le lit du fleuve, et une violente fatigue l'accable. Bientôt il respire, et recouvre ses esprits... Sortant alors du fleuve, il baise la terre... (1) »

Comme, dans cette page magnifique, l'intérêt est merveilleusement ménagé! Ulysse, que l'on croit sauvé quand il a vu la terre, est d'abord sur le point de périr, écrasé contre une roche. Puis, au moment où il pénètre dans l'embouchure du fleuve, voici que la fatigue et la joie se réunissent pour l'accabler encore... Mais nous ne devons pas oublier que, si nous l'avons lue, c'est pour faire de la topographie.

Comme nous l'avons indiqué précédemment, Ulysse descend des mers du Latium, il passe donc au large du cap Zale, puis de la côte nord de notre île; il laisse successivement sur la droite le mont Vico et la baie de Lacco Ameno; si les destins le poussent vers l'embouchure de la Lava, c'est entre Lacco et cette embouchure qu'il devra se rapprocher de la

(1) *Odyssée*, v. 390 et suiv.; traduction de Leconte de Lisle abrégée et modifiée.

terre et essayer de prendre pied, pour aborder en fin de compte un peu plus loin. Sa première tentative sur la côte inabordable se place donc d'elle-même au bas de la falaise longue de douze cents mètres qui, entre Lacco et Casamicciola, soutient au dessus des flots les pentes de Lédomada. Sauf en un point de sa partie occidentale, cette falaise présente partout une muraille à pic haute d'une vingtaine de mètres, et garnie à son pied de blocs éboulés sur lesquels le flot vient se briser en écumant. Elle est, à la lettre, inabordable, et répond à merveille à la description et à la scène homériques. A son extrémité orientale, vers le ruisseau, elle fait brusquement place à la marine de Casamicciola, qui est elle-même continuée en arrière par une vallée triangulaire sans profondeur, en grande partie couverte de matériaux roulés par la Lava. On est déjà en ce point dans le delta terrestre de notre petit fleuve. Cependant, à l'époque actuelle, son embouchure ne se rencontre qu'à quatre cents mètres de la falaise, et il faut reconnaître que le texte ne laisse pas soupçonner l'existence de la plage sableuse qui borde la mer sur une partie de cette longueur et constitue la marine de Casamicciola. A cette

difficulté, deux solutions se présentent, l'une littéraire, l'autre scientifique.

Au premier point de vue, remarquons que, même sur le point de sauver Ulysse, le poète veut tenir son lecteur en suspens : cette intention apparaît manifestement dans tout le passage. Il va donc créer, à la dernière minute, une péripétie qui puisse être fatale à son héros; par un procédé poétique bien des fois employé depuis, il rapproche du fleuve la côte abrupte. Ulysse pourra ainsi courir le risque de périr broyé, tout près du potamos libérateur auquel seul, pour des raisons que l'on saisira plus loin, il faut qu'il doive son salut.

On doit remarquer ensuite que nous sommes précisément sur cette côte nord où Chevalley de Rivaz trouve l'action démolissante des vagues particulièrement brutale, où M. Issel vient de découvrir des ruines submergées, où ce dernier déclare que l'affaissement du sol, dans le sens vertical, est de cinq à six mètres pour le moins (1). C'est aussi tout près de là que le promontoire della Scrofa a vu disparaître, en avant de lui, un groupe de douze écueils que la carte

(1) Voir p. 72, 81 et 82.

de Jasolino indique bien clairement en 1586; c'étaient « la Truie et ses Marcassins », auxquels la pointe doit son nom. Détail fort intéressant pour nous, car il prouve que, dans cette région, les roches elles-mêmes sont à peine dures, et que la vague peut détruire celles que l'affaissement du sol n'engloutit pas. Au surplus, si, prenant cette côte dans son état actuel, nous la relevions de cinq à six mètres, elle gagnerait immédiatement sur la mer une bande large de cent cinquante mètres en moyenne (1).

Il faut donc admettre qu'en ce point la rive foulée par Ulysse n'existe plus; et nous sommes autorisés à croire que le héros a pu très réellement se cramponner près de la Lava à des roches alors redoutables, et disparues depuis, ou bien que à travers la bande aujourd'hui détruite, le ruisseau obliquait à gauche et venait déboucher au fond du petit port de Casamicciola « en un endroit excellent, débarrassé de rochers et abrité contre le vent ».

Le fils de Laërte est enfin sorti du fleuve,

(1) Voir la carte 130 de l'*Hydrographie italienne* déjà citée. Notons que les courants ont pu emporter au loin une partie des matériaux démolis, et que la côte ancienne pouvait être beaucoup plus large.

et son premier souci est de se reposer; il cherche un endroit où les arbustes épais le préserveront du frais de la nuit, monte sur une éminence toute voisine, et se couche sous deux oliviers entrelacés, après avoir amassé un épais lit de feuilles mortes. Puis, il s'endort d'un sommeil profond et ne se réveillera qu'au bout de vingt-quatre heures. Voici précisément, à droite et à gauche de la Lava, deux éperons vigoureusement projetés en avant par le plateau supérieur; ils laissent entre eux un triangle traversé par la rivière, et qui, sur le troisième côté, s'ouvre à la mer. L'éperon de droite domine les bâtiments du « Pio Monte della Misericordia »; et porte la villa Balsamo; celui de gauche, plus abrupt, le Paradisiello, prolonge jusqu'au ruisseau les hauteurs de la Piccola Sentinella. Nous laisserons Ulysse goûter, probablement sur la seconde colline, la plus rapprochée, les douceurs d'un repos qu'il a si bien gagné.

Le lendemain matin à l'aurore, la fille du roi, Nausicaa, part pour les lavoirs avec ses servantes. Elle est montée sur un char attelé de mules agiles; car, le texte en fait l'observation, les lavoirs sont éloignés. En suivant la route

actuelle (1), la distance approche de six kilomètres; mais à l'époque de Nausicaa, elle devait être moindre : les laves de l'Arso, et les contreforts du Montagnone, du Rotaro et du Tabor, qui se sont formés depuis, n'étaient pas là pour imposer au chemin phéacien d'assez nombreux détours. C'est une heure employée le matin pour l'aller; il en faudra autant le soir pour le retour; cela cadre bien avec le texte et avec les vraisemblances; la journée restera longue pour le travail et pour le repos.

Après avoir dépassé le bois et la fontaine d'Athènè tout voisins de la ville, Nausicaa et ses compagnes « traversent les champs et les travaux des hommes (2) »; aujourd'hui encore, malgré les cratères et les laves qui l'ont envahie, la région parcourue multiplie ses invites à la culture. Elles ont décrit un arc de cercle avant d'arriver au fleuve limpide, et quand elles atteignent ses rives, elles sont, comme le veut le texte (3), dans un endroit d'où la ville est invi-

(1) Cette route est indiquée sur la carte par une ligne sinueuse et pointillée, d'abord parallèle aux laves de l'Arso, contournant ensuite le cratère de Lago, puis enveloppant le nord du Tabor.

(2) *Odyssée,* VI, 259.

(3) *Odyssée,* VI, 178.

sible, cachée qu'elle est par les contreforts de l'Epomeo.

Les voici maintenant en face « des lavoirs intarissables, où coule une eau claire et abondante. Elles délient les mules... ; saisissant ensuite dans le char les beaux vêtements, elles les plongent dans l'eau des bassins et les foulent en disputant de promptitude. Quand elles les ont lavés et purifiés de toute souillure, elles les étendent en ordre sur les cailloux du rivage. Et s'étant elles-mêmes lavées (1) et parfumées d'huile luisante, elles prennent leur repas sur le bord du fleuve. Et les vêtements sèchent à la splendeur du soleil.

« Après que Nausicaa et ses servantes eurent mangé, elles jouèrent à la balle, ayant enlevé le voile de leur tête. Et Nausicaa aux bras blancs commença une mélopée. Ainsi Artémis marche sur les montagnes, joyeuse de ses flèches, et sur le Taygète ou l'Érymanthe se réjouit des sangliers et des cerfs rapides. Et les nymphes agrestes, filles de Zeus tempétueux, jouent avec elle, et Latone se réjouit dans son

(1) S'il s'agit d'un vrai bain, elles le prennent dans la mer; car, dans la rivière, on ne peut que s'asperger d'eau. Cf. *Od.*, VI, 210 jusqu'à 226.

cœur. Artémis les dépasse toutes de la tête et du front, et on la reconnaît facilement, bien qu'elles soient toutes belles. Ainsi la jeune vierge brillait au milieu de ses femmes.

« Mais quand il fallut plier les beaux vêtements, atteler les mules et retourner vers la demeure, alors Athênè, la déesse aux yeux clairs, eut d'autres pensées, et elle voulut qu'Ulysse se réveillât et vît la vierge aux beaux yeux, et qu'elle le conduisît à la ville des Phéaciens. Alors la jeune reine jeta une balle à l'une de ses femmes, et la balle s'égara et tomba dans le fleuve escarpé. Et toutes poussèrent de hautes clameurs, et le divin Ulysse s'éveilla... (1) »

D'après la configuration des lieux, c'est à une très faible distance d'Ulysse que Nausicaa et ses compagnes poussent leur grand cri. Elles ne jouent pas sur la plage, remplie de galets, le poète vient de le dire, et qui d'ailleurs cède sous le pied, comme toutes les plages méditerranéennes, auxquelles les marées sont inconnues. Elles sont dans le vallon triangulaire sur le bord de la Lava « où elles ont pris leur

(1) *Odyssée*, VI, 85 et suiv.; traduction Leconte de Lisle, avec quelques modifications.

repas », et déjà assez loin de la mer pour que le ruisseau soit encaissé par ses rives plus élevées, par conséquent à peu près au pied de la colline où dort le héros. Ulysse n'a que quelques pas à faire pour paraître devant la vierge aux bras blancs.

Nous avons épuisé les indications données par Homère sur la ville d'Alcinoos et le fleuve de la Rencontre ; les voici retrouvées d'une façon satisfaisante dans le Nerone, la Lava de Casamicciola et leurs alentours, et je pourrais sans doute m'en tenir à cette reconstitution. Mais j'en ai promis une autre aux lecteurs qui ne voudraient pas admettre l'affaissement, pourtant certain, de notre île ; il faut s'exécuter.

Cette fois, nous nous transportons au sud d'Ischia.

Un promontoire élevé qui se projette fièrement dans la mer, la Punta Sant' Angelo, sera ici notre ville ; il est d'une superficie et d'une altitude analogues à celles de la roche du Château ; mais ses pentes sont moins raides. Il constitue, lui aussi, une forteresse naturelle de premier ordre, et, de plus, un *Nerone* fort présentable :

en effet, ses escarpements montrent partout des trachytes noirs (1).

Il est à deux cent cinquante mètres environ de l'île, à laquelle le rattache un isthme très bas sur l'eau. Cet isthme, qui n'a pas cinquante mètres de large dans sa partie la plus étroite, présente, à droite et à gauche, deux plages abritées au sud par la masse du Sant' Angelo. Celle de l'ouest est à peu près en ligne droite; l'autre décrit un demi-cercle : deux ports homériques très acceptables, qui peuvent d'ailleurs se prolonger sur la terre ferme.

Une fois l'isthme franchi en tournant le dos au promontoire, nous voici dans le village qui pourrait occuper l'emplacement de l'agora et de l'autel à Poséidon. En nous dirigeant vers la rivière voisine, nous rencontrons, à 400 mètres de l'isthme, une source chaude, dont les éruptions posthomériques ont peut-être élevé la température, et qui, telle qu'elle est, convient à merveille à Minerve *medicatrix*. A douze cents mètres plus loin, la rivière de Scarrupata se jette dans la mer; c'est le plus important des

(1) C. W. C. Fuchs, *Monografia dell' isola d'Ischia*, déjà citée, p. 17.

ruisseaux de l'île. Sa rive droite se relève assez fortement à partir de la mer.

La roche de l'Échouement devrait se placer à l'est, soit à la punta Maronti, soit au capo Cavallaro, quoique la distance en soit un peu forte (800 et 1.200 mètres), et que les falaises y soient trop élevées pour cadrer avec le texte. Enfin Ulysse a pu être jeté sur le capo Cavallaro par le vent d'est qui est encore du domaine de Borée, ou lui appartient en commun avec l'Euros, son voisin du sud-est (1).

Pour aller du cap à la rivière, il lui faudrait obliquer légèrement au nord; mais à cela, il n'y a pas d'empêchement; car, d'après le texte, il nage à partir du point où il a touché terre, et d'ailleurs le vent est tombé.

Avant de considérer nos recherches topographiques comme terminées, il nous reste à découvrir à Ischia la côte du Bouclier.

Lorsque Ulysse, descendant du nord-ouest, voit, au matin du dix-huitième jour de naviga-

(1) Borée est, à proprement parler, le vent N.-E. Mais comme Homère ne connaît que quatre vents : Borée (N.-E.), Euros (S.-E.), Notos (S.-O.), et Zéphyros (N.-O.), on est obligé de rapporter à un de ces quatre vents ceux qui soufflent d'un point intermédiaire.

tion, les montagnes de Schérie se dresser devant lui, l'île, « *dans sa partie la plus rapprochée,* dessine à ses yeux comme un bouclier au-dessus de la mer nébuleuse (1) ».

M. Bérard a, comme nous, rencontré cette comparaison; mais il la déclare peu compréhensible, et passe outre (2).

Interrogeons cependant M. Helbig qui a fait une étude approfondie des documents archéologiques contemporains de *l'Iliade* et de *l'Odyssée;* il nous apprendra que le bouclier le plus usité au temps des poèmes présente une forme ovale, qu'il est fortement bombé en dehors, et que, vers son centre, il porte une ou plusieurs saillies appelées *omphaloi* (3).

Si, après avoir posé à plat un bouclier construit d'après ces indications, l'on s'arrange de manière à le voir de profil, on n'a plus sous les yeux qu'une moitié de la surface bombée, qui se termine, à sa partie supérieure, par une silhouette en forme d'accolade dessinée horizontalement.

(1) *Odyssée,* V, 279-281.
(2) *Ouvr. cité*, p. 502, en note.
(3) Helbig, *l'Épopée homérique,* Paris, 1894, ch. xxiii, le Bouclier.

Transportons-nous maintenant dans les mers d'Ischia, en face du cap Zale (1), qui, au nord-ouest de l'île, avance sa large façade au-devant des navigateurs arrivant des rives du Latium, par où j'ai amené Ulysse en vue d'Ischia; c'est précisément notre silhouette en accolade que dessine la masse arrondie et très surbaissée de la montagne principale qui couronne la ligne des falaises; deux courbes, à peu près symétriques, partent de la droite et de la gauche, à plusieurs centaines de mètres l'une de l'autre, et s'élèvent lentement vers un point culminant et à peu près central. Elles vont se réunir à une altitude approximative de cent mètres, quand elles se relèvent brusquement en un cône terminal d'une dizaine de mètres; ce cône est la Guardiola di Zale qui, aujourd'hui encore, constitue un amer, grâce à son sommet en pointe très reconnaissable.

Vu du large et bien en face à quatre kilomètres au moins, le promontoire présente nettement l'aspect supposé par la dénomination antique. La Guardolia et ses environs

(1) Ne pas confondre avec la Torre di Zale indiquée à l'est de la punta Cornacchia. Le cap Zale est la masse rectangulaire dont le front s'étend de la punta Cornacchia à la punta Caruso.

immédiats se dessinent sous forme de trois masses arrondies, de trois *omphaloi* centraux, bossuant fortement en son sommet la façade du promontoire; à droite et à gauche, cette façade s'abaisse lentement par deux courbes symétriques. Aux deux extrémités, la punta Caruso vers l'occident, la punta Cornacchia vers l'orient, mettent un ressaut au bas de la courbe et paraissent ourler le bouclier d'une moulure circulaire vue de profil. Cet aspect bien caractérisé, que j'ai constaté de mes yeux, au point précis qu'indique le poème superposé à la topographie ischienne, n'authentique-t-il pas vraiment notre identification de Schérie et d'Ischia (1)?

La première partie de notre tâche est terminée. J'ai passé en revue *toutes* les indications géographiques et topographiques fournies par le texte, et j'ai toujours cherché à les prendre *dans le sens de l'auteur*, d'abord discuté et précisé.

(1) On pensera peut-être qu'Homère a dessiné là un monticule sans grande importance relative à côté de la masse de l'Epomeo qui le domine en arrière, comme on aura déjà trouvé qu'il faisait beaucoup d'honneur au mince filet d'eau qu'il rend témoin de la Rencontre; mais le poète avait sans doute à cela des raisons que nous essaierons de deviner plus loin, p. 336 et suiv.

D'autre part, j'ai restauré l'état ancien des lieux, non pas à ma fantaisie, mais d'après les données combinées de la science et de l'histoire.

Ceci fait, l'identification s'en est suivie, sans effort et comme spontanément. En voici, brièvement résumés, les principaux traits :

1° Il y a des probabilités pour que Schérie se trouve dans la mer Tyrrhénienne, et plutôt vers son centre; Ischia est, dans cette mer, à peu près à égale distance de son extrémité nord et de son extrémité sud;

2° Selon toutes vraisemblances, Schérie est à dix-sept jours et dix-sept nuits de navigation de Gibraltar par l'un des deux itinéraires côtiers connus des anciens. L'itinéraire des côtes septentrionales nous amène en dix-sept jours et dix-sept nuits au golfe de Naples : Ischia est en face;

3° Schérie est une île; Ischia est une île;

4° L'une et l'autre sont montagneuses;

5° Schérie est assez grande pour suffire aux besoins de ses habitants, et suffisamment éloignée du continent pour les isoler de terriens ignorant la navigation; Ischia répond bien à ces deux indications;

6° Schérie est, à l'époque d'Homère, le siège

de phénomènes éruptifs : Ischia est volcanique, et a été le théâtre d'éruptions vers cette époque;

7° A Schérie, le sol est noir dans certaines parties; il en est de même à Ischia;

8° Schérie est d'une fécondité merveilleuse; elle offre un séjour délicieux; Ischia est fameuse par sa fertilité et le charme de son climat;

9° Schérie doit se trouver dans les parages de Cumes la Campanienne; Ischia en est à treize kilomètres;

10° Les deux noms d'Ischia et de Schérie ont une même racine et une même signification : ils sont phéniciens tous les deux;

11° Phéniciens de langue et de race, les Phéaciens ont dû s'établir à Ischia à la mode phénicienne, c'est-à-dire, dans un îlot ou sur un promontoire naturellement fortifié; le Château d'Ischia, où nous les installons, est une forteresse naturelle de premier ordre;

12° Pour ses fondateurs, la ville d'Alcinoos était « la Noire »; Iscla elle aussi est « la Noire »; la roche qui a porté ces deux villes s'appelle encore « la Noire »; les Phéaciens sont les habitants « de la Noire ». *Schérie, Iscla, Nerone, Phéaciens,* expriment tous quatre le même trait caractéristique d'un même site;

13° Restitués d'après les données de la Géologie, le Nerone et ses alentours immédiats reproduisent, jusque dans ses détails, la description du site phéacien ;

14° Le fleuve de la Rencontre s'identifie bien avec le ruisseau de Casamicciola, par son embouchure exposée au nord, par son débit naturel, par la hauteur qui le domine, par ses alentours et sa distance de la ville;

15° Malgré les destructions que lui ont infligées un affaissement et des érosions considérables, destructions qui auraient pu le rendre méconnaissable, le rivage à l'ouest du ruisseau répond encore au texte par son orientation, et ses murailles à pic, inabordables et garnies de roches dangereuses;

16° Enfin, le « Bouclier », salué par Ulysse à son arrivée du nord-ouest, est reconnaissable dans la silhouette en accolade du mont Zale, à peu près à égale distance de la pointe Caruso et de la pointe Cornacchia.

Nous pouvons donc affirmer que la Terre des Phéaciens s'identifie, et de façon à ne pas laisser de doute, avec l'île d'Ischia par sa situation géographique, par sa physionomie générale, par ses caractères d'ensemble, comme aussi

par les détails de sa topographie; en un mot, par tous les traits de la peinture homérique.

D'ailleurs, tout ceci sera merveilleusement confirmé à la fin de cette étude. D'une part, le Nostos nous apparaîtra alors comme le poème d'une migration thébano-eubéenne à Schérie, en même temps que les traditions historiques indiqueront précisément des Eubéens dans les premiers colons grecs d'Ischia. D'autre part, nous constaterons que, sauf Calypso, tous les lieux visités par Ulysse rayonnent autour d'Ischia, et sont les compléments naturels et nécessaires d'un centre commercial établi dans cette île.

Si nous pesons alors la valeur des arguments employés, nous constaterons que notre identification de Schérie repose *principalement* sur six preuves dont le faisceau est tout à fait solide, et autour desquelles viennent se grouper toutes les autres : 1° L'indication très exacte de la distance Gibraltar-Ischia par l'itinéraire côtier septentrional, d'ailleurs soulignée par l'exactitude de la distance parallèle Charybde-Gibraltar; 2° La nature volcanique de l'île,

imposée par l'obligation de trouver un sens au discours d'Alcinoos et aussi par l'étymologie de Schérie « la noire »; 3° Le voisinage de Cumes, poste commercial de premier choix que des Phéniciens n'ont pas pu abandonner, surtout pour reculer dans les mers grecques; 4° Le sens identique des trois appellations *Schérie, Phéaciens*, *Negrone,* s'appliquant à la même « roche noire », et parallèlement la possibilité de rattacher *Iscla* au vocable sémitique *Ischra;* 5° La tradition historique faisant des Chalcidiens à une époque très ancienne les premiers colons grecs d'Ischia, à rapprocher des allusions nombreuses du Nostos à la région eubéenne et aussi à une installation grecque chez les Phéaciens; 6° Les relations très apparentes de voisinage et de commerce entre Schérie et tous les sites visités par Ulysse.

A ces arguments dont la concordance est si frappante et qui se réfèrent tous à des traits généraux de la terre des Phéaciens, M. Bérard n'a presque rien à opposer. Il a en effet négligé ce côté de la question, pour s'attacher surtout à l'étude des détails topographiques.

De ce deuxième côté, sa thèse sur Schérie trouve-t-elle une compensation et des argu-

ments suffisants? Je ne le pense pas, pour deux raisons : Elle présente d'abord, ici et là, des faiblesses ou des impossibilités que j'ai montrées. Mais surtout elle a le défaut radical d'attacher aux détails topographiques une importance qu'il devient impossible de leur reconnaître, une fois que l'on a constaté l'ambiguité du texte dans la description des ports; comment en effet prendre pour base et pour pivot de toute une démonstration un passage susceptible de cinq interprétations? En somme un fleuve orienté à rebours, et trop éloigné, — puis un port dont la topographie est choisie arbitrairement entre les cinq possibles, — plus un *Karavi* à cinq lieues dans le nord, quand il devrait être au sud et tout près, ne pourrait-on pas dire que c'est là presque toute la Phéacie de M. Bérard (1)?

Ne craignons pas de le répéter : par suite de l'imprécision du texte relatif au port et à la

(1) Indépendamment des objections contre Corfou, p. 59 à 65, non rappelées ici, on en trouvera une autre fort grave, p. 266-269 et note, p. 269.

Les partisans de Corfou contesteront peut-être l'affaissement du sol, pourtant certain, à Ischia. Je leur fais remarquer que, sans s'en rendre compte, M. Bérard constate le même phénomène à l'entrée du golfe de Corinthe. Il retrouve avec raison dans les

ville, l'identification des détails topographiques ne peut jouer qu'un rôle secondaire dans la découverte du pays des Phéaciens; il ne faut donc pas lui demander d'être, à elle seule, démonstrative. C'est dans un ordre d'idées différent, dans l'étude des données générales, qu'il convient d'aller chercher les arguments décisifs. C'est ce que je me suis efforcé de faire dans les pages précédentes.

Montagues les Roches Pointues sur lesquelles Télémaque craint de se briser. Or, immergées comme elles sont par 5 mètres d'eau, ces roches seraient inoffensives pour un navire homérique dont le tirant est au plus de 1^{m},50 (voir plus loin). Les Roches Pointues étaient donc plus élevées, il y a trois mille ans. D'ailleurs ce nom (dont l'appellation moderne est une tradition) ne suppose-t-il pas qu'à l'origine elles étaient à fleur d'eau et très apparentes? J'ajoute que le texte les appelle expressément des *îles* (xv, 299).

SECONDE PARTIE

LES PHÉACIENS

I

LES PHÉACIENS SONT DES PHÉNICIENS

Voici les Phéaciens homériques rentrés en possession de leur terre d'Ischia. Certes, elle était bien réellement à eux; et ils avaient bien pris soin de confier à Homère leurs titres de propriété. Mais la postérité, à qui le poète avait transmis ces titres, ne savait plus les lire; ils étaient devenus lettre morte entre ses mains, et constituaient une sorte de cryptographie, dont nous croyons avoir retrouvé la clef.

Nous connaissons donc maintenant, pour employer le terme propre de la Science sociale (1), le *lieu* dans lequel se place la société,

(1) Je mets en œuvre, dans cette partie, les procédés cri-

objet de cette étude. Et nous le connaissons dans sa situation géographique, dans sa géologie, dans son climat, dans ses productions, comme aussi dans le site tout à fait remarquable qu'il offre à l'établissement d'une ville et d'un port.

Une fois le lieu reconnu et décrit, c'est, pour nous, dans cette étude comme dans toute autre, le moment d'analyser, de classer, puis de synthétiser, par les procédés de notre méthode, toutes les notes sociales que nous possédons sur ses habitants.

Dans cette nouvelle tâche comme dans la précédente, Homère sera notre guide, et c'est son poème qui nous fournira des informations. Nous ne devrons cependant l'interroger qu'avec des précautions spéciales.

Sans doute nos précédentes recherches ont bien prouvé sa sûreté et son exactitude en face des documents topographiques, et nous voici tout disposés à croire à sa probité en face de documents d'un ordre quelconque. Mais les lieux, comme les objets matériels en général, sont faciles à décrire; c'est une tâche à laquelle

tiques qu'indique la *Science sociale,* constituée par F. Le Play et H. de Tourville.

suffit un peu d'attention. Par contre, les peintures morales, avec lesquelles notre poète se trouve maintenant aux prises, offrent de tout autres difficultés.

C'est que, placé en face d'institutions étrangères, le peintre, quand il n'a pas à son service une méthode précise, a toujours peine à en saisir le vrai caractère et l'originalité; malgré lui, il ne voit ces institutions qu'à travers les siennes propres. Par le fait même, il se trouve exposé à un double danger : d'abord, à chaque coup de pinceau, il court le risque d'introduire inconsciemment dans son tableau des traits empruntés à son milieu à lui; puis, même quand il reproduit les institutions et les mœurs sans altération ni mélange, il n'arrive pas toujours à en saisir l'esprit; et il fausse ainsi la psychologie des étrangers qu'il met en scène.

Il pourra donc se faire que, par mégarde, les Phéaciens d'Homère agissent quelquefois comme des Grecs; et, là même où leurs faits et gestes seront bien phéaciens, il est à craindre qu'ils ne raisonnent en vrais Grecs, et ne donnent à leurs actions les motifs ou les explications qu'y verrait un Grec.

Le moyen d'éviter cette double cause d'erreur, c'est de ne mettre au compte des Phéaciens que deux catégories de traits sociaux : ceux qui sont nettement étrangers à la société homérique, puis ceux qui se lient de très près aux précédents, et dont la concomitance se légitime, ou par le jeu des lois sociales, ou par l'observation de types sociaux analogues et scientifiquement comparables. Ce discernement est relativement facile à l'auteur de cet ouvrage, puisque, dans une étude plus ancienne (1), il a dégagé les traits caractéristiques du type achéo-ionien, tel qu'Homère l'a fixé dans l'ensemble de ses poèmes.

Évidemment les notes sociologiques fournies par Homère au sujet des Phéaciens sont incomplètes.

Traitées cependant d'après notre méthode, elles fournissent un certain nombre d'indications nettes. Dans l'exposé qui va suivre, je grouperai ces indications en vue des conclusions les plus intéressantes à dégager.

(1) *Les Héros d'Homère, contribution à l'étude des origines grecques,* dans *la Science sociale*, novembre et décembre 1891 ; avril, octobre et novembre 1892 ; mai, juillet, octobre et novembre 1893.

Dans ce chapitre nous verrons :

1° Que les Phéaciens sont des navigateurs;

2° Que ces navigateurs sont des commerçants.

Nous conclurons ensuite qu'ils appartiennent, sans doute possible, à la nationalité phénicienne.

1° *Les Phéaciens sont des navigateurs.*

Le site de Schérie en est une première preuve. D'après ce que nous en avons dit, ce site constitue une station de choix pour les marines primitives. Il y a donc tout lieu de croire que ce sont des marins de profession qui l'ont choisi et s'y sont installés.

Déjà forte par elle-même, cette induction est, aussi clairement que possible, confirmée par le texte. En vingt endroits, une affirmation positive, ou une allusion transparente, ici une phrase, ailleurs une épithète, prouvent que les Phéaciens sont des navigateurs, et, aux yeux d'Homère, des navigateurs émérites. Presque tous leurs noms propres sont empruntés aux choses de la mer. C'est Poséidon qui préside à leur agora, et elle n'est qu'une dépendance du port. « L'affaire des Phéaciens, dit Athènè à Ulysse, c'est de traverser les grands abîmes

de la mer, confiants dans leurs navires légers et rapides. C'est là le don que leur a fait Poséidon; leurs vaisseaux sont rapides comme l'aile, rapides comme la pensée (1) ».

Si accusé en lui-même, ce trait a encore plus de relief par contraste, au milieu de l'œuvre homérique. L'*Iliade* est, d'une façon bien nette, un poème de terriens; en dehors du Catalogue des vaisseaux, les allusions à la mer y sont rares et courtes. La navigation tient assurément une place importante dans l'*Odyssée;* et cependant combien Ulysse, qui est, par le fait même de son origine, capitaine de mer, a peu les allures d'un capitaine « au long cours »! C'est bien malgré lui qu'il navigue dans les eaux tyrrhéniennes; chaque fois qu'il faut reprendre la mer, il en gémit (2). Pour faire admettre, au moins à l'époque où il le place, la présence de son héros en des régions si lointaines, le poète n'a pas pu en faire un aventurier hardi, un explorateur audacieux, ce qui pourtant lui eût donné beaucoup plus d'allure. Son Ulysse n'est vraisemblable qu'à la condition d'être une sorte de naufragé perpé-

(1) *Odyssée*, VII, 34-36.

(2) *Odyssée*, IX, 105; et ailleurs.

tuel, entraîné loin de sa route et de son pays par les vents contraires; il n'a d'ailleurs qu'un seul désir, un seul but, rentrer chez lui par la voie la plus courte.

Les Phéaciens sont donc certainement de réputés et habiles navigateurs. Mais qu'y a-t-il au juste sous ce terme? Comment est-ce qu'on navigue au temps d'Homère? Où en est la marine d'alors? Quel est le type de ses vaisseaux? Demandons-le à l'archéologie, en la contrôlant par notre poème.

Un millier d'années avant l'ère chrétienne, les grands navigateurs, les seuls qui fassent de longues navigations dans la Méditerranée, ce sont les Phéniciens. Les navires dont ils se servent alors ressemblent encore de très près à ceux qui étaient en usage environ six siècles auparavant, au temps de la dix-huitième dynastie égyptienne. Il nous paraît d'autant plus intéressant de décrire ce type de vaisseau avec quelques détails, qu'il est resté, pendant plus de trois mille ans, le type fondamental du vaisseau méditerranéen. « Les navires égyptiens et grecs, à mille ou onze cents ans d'intervalle, ne différaient pas beaucoup, dit Jal dont la compétence est bien connue; ces rapports intimes

ne doivent pas nous surprendre...; dans les galères du XVe siècle *avant* notre ère, je reconnais tout à fait la galère qui naviguait quinze ou seize cents ans *après* la mort de Pline, le préfet de la flotte romaine à Misène (1). » L'instrument de travail du marin méditerranéen étant ainsi resté le même, au moins dans ses lignes essentielles, pendant trois millénaires, on peut affir-

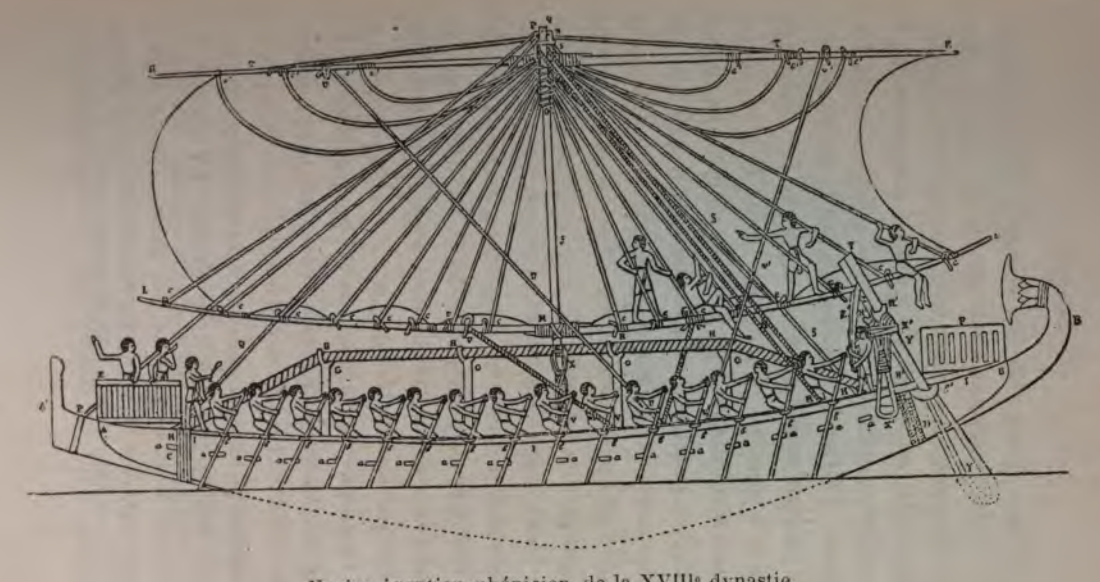
(1) A. Jal, *Archéologie navale*, Paris, 1840, I, p. 50. Cette affirmation se retrouve d'ailleurs souvent dans ses différents mémoires, sous une forme ou sous une autre.

La planche ci-contre est extraite du mémoire *De quelques navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée*, par M. Maspéro; dans le t. VIII de la *Bibliothèque Égyptologique*, Paris, 1900. Le navire ici représenté provient de Déïr el-Bahari; il appartenait à la flotte envoyée par la reine Haïtshopou aux Échelles de l'Encens, probablement sur la côte des Somâlis.

A B, longueur de la coque; A', éperon; B' aplustre; C, D, attaches de l'éperon et de l'aplustre; E, château d'avant; F, château d'arrière; *a, a, a*, baux supportant le pont; H, H, câble-armature; G, G, mâtereaux à fourche sur lesquels il passe.

I, lisse du plat-bord; *b, b, b,* estropes des rames; Y, Y, gouvernails; H', H', montants; Z, Z', barres; X", nœud maintenant les rames contre le montant; *b'*, estrope du gouvernail; X', cordes qui assurent le montant.

J, mât; X, entrelacs de cordes qui l'amarrent au pont; Q, étai d'avant; P, faux étai d'avant; S, étai d'arrière; K, vergue; L, contre-vergue; M, ligature maintenant la contre-vergue fixée au mât; R, drisses de la vergue; T, T, ses balancines; *c', c,' c'*, balancines auxiliaires; *c, c, c*, balancines de la contre-vergue; U, U', bras de la vergue; V, V', bras de la contre-vergue. (Indications extraites du mémoire de M. Maspéro.)



Navire égyptien-phénicien de la XVIIIe dynastie.

mer que ses méthodes de navigation n'ont pas considérablement varié pendant le même laps de temps; il n'y a en effet que très peu de manières de se servir d'un même instrument.

Pour le dire en passant, l'affirmation de Jal, basée d'ailleurs sur des travaux considérables, et généralement admise, explique fort bien que nous ayons pu retrouver, dans Scylax, deux itinéraires homériques ayant encore la même durée à plusieurs siècles d'intervalle; la coïncidence avait pu, à quelques-uns, sembler plus curieuse que probante; elle est maintenant expliquée et justifiée.

Voici donc, sommairement, ce que nous savons sur le navire égyptien-phénicien de la XVIII[e] dynastie, lequel, d'après ce que nous venons de voir, est aussi, sauf des détails, celui de l'époque homérique.

La coque du vaisseau n'est pas, comme celle du bateau moderne, construite sur une quille à peu près rectiligne et horizontale, avec laquelle l'étrave et l'étambot, se dressant verticalement, font des angles presque droits. L'étambot et l'étrave n'existent pas; la quille, assez fortement cintrée, dessine un arc de cercle à grand rayon, dont la courbe est accentuée en son

milieu par une brisure. Il s'ensuit que le bateau plonge assez fortement dans sa partie centrale, et émerge progressivement vers l'avant et vers l'arrière; en fin de compte, la coque et la quille elle-même, continuant à se relever, sont tout entières au-dessus de l'eau, à deux ou trois mètres de la proue et de la poupe.

La coque « mesure, d'une extrémité à l'autre, de 20 à 22 mètres » (1), 4 mètres passés de largeur en son plus large (2), et, toujours approximativement, 2 mètres de profondeur de la quille au niveau du bordage (3) (mesure prise sur le petit axe). Elle est donc étroite et basse, et va en s'amincissant et aussi en se relevant, vers les deux bouts. Elle se termine à l'avant par un éperon, à l'arrière par un aplustre, tous les deux en métal.

« Pour mieux résister aux coups de mer, la proue et la poupe sont consolidées par un appa-

(1) Tout ce qui, dans cette description, est entre guillemets, est emprunté textuellement à M. Maspéro, *De quelques navigations des Égyptiens* dans la *Bibliothèque Égyptologique*, t. VIII, p. 86 et suiv.

(2) D'après A. Jal, *Glossaire nautique*, au mot *Navis longa*.

(3) Cette mesure résulte de deux autres, données plus loin par M. Maspéro.

reil bizarre sans analogue dans les autres marines de l'antiquité » : un câble énorme, fixé à la quille en avant et en arrière, s'enlève d'abord obliquement à partir de l'attache de proue, jusqu'à 2 mètres au-dessus du pont; il est ensuite soutenu et bandé par quatre mâtereaux à fourche, disposés selon le grand axe du navire et faisant office de chevalets; puis il redescend obliquement pour gagner son attache de poupe; il joue évidemment, par rapport à la quille, d'une façon imparfaite d'ailleurs, le rôle du tirant en fer dans l'armature d'une poutre moderne.

Contrairement à ce que l'on a cru d'abord, la coque est pontée dans toute sa longueur; seize baux, qui supportent le pont, s'assemblent dans les deux flancs qu'ils traversent (1).

« La cale n'a pas plus d'un mètre cinquante de creux en son plus creux; encore va-t-elle en s'étrécissant vers les deux extrémités. Elle renfermait le lest, les marchandises et les provisions. »

La proue et la poupe sont l'une et l'autre chargées d'une plate-forme horizontale, élevée,

(1) Voir sur l'opinion définitive de M. Maspéro, au sujet de ces baux, V. Bérard, *ouvr. cité*, I, 167, en note.

carrée ou rectangulaire, garnie sur trois côtés d'une balustrade, et faisant office de gaillard d'avant et de gaillard d'arrière. « Des soupentes ménagées en dessous pouvaient à la rigueur abriter quelques hommes, à condition qu'ils restassent allongés, ou tout au plus accroupis » ; avec la cale, où il fallait se plier en deux pour pénétrer, c'étaient les seuls logements couverts.

« La muraille s'élève d'environ 0^m,50 au-dessus du pont ; son plat-bord est garni d'une lisse sur toute la longueur. Les bancs des rameurs, étroits et courts, sont disposés contre la muraille à tribord et à bâbord, et laissent libre au centre un espace à mettre la chaloupe, s'il y en a une, ou bien à loger des ballots de marchandises, des soldats, des esclaves, des passagers supplémentaires. » Les rameurs sont au nombre de quinze par bande, et font face à l'arrière. Les rames sont fixées sur la lisse du plat bord. « Le gouvernail se compose de deux rames épaisses supportées chacune par un montant placé de chaque côté de la poupe, et manœuvrées chacune par un timonier debout devant elle. »

Le mât est unique et d'une seule pièce; il a

au moins 8 mètres au-dessus du pont, est planté perpendiculairement au centre de la quille et traverse le pont, avec lequel il s'assemble.

Il est soutenu par des *étais* (1), deux à l'avant, un à l'arrière; partant du haut du mât, ces étais vont s'amarrer à la proue et à la poupe. Quoique le dessin ne les indique pas, il faut admettre que des haubans latéraux, prenant leurs points d'appui sur les bords, le garantissent contre les poussées de droite et de gauche (2).

Vers son sommet, le mât porte l'appareil nécessaire au support et à la manœuvre des vergues; et aussi, dans la plupart des cas, un poste destiné à une vigie.

La voile unique est tendue entre deux vergues horizontales, et présente une surface sensiblement rectangulaire, plus large que haute. Les vergues auraient, d'après notre dessin, 16 ou 17 mètres; mais cette longueur, certainement très exagérée, est inadmissible par comparaison

(1) Il s'agit là d'un cordage.

(2) A. Jal dit à ce sujet : « Un mât sans appuis latéraux..., cela répugne à la raison; le plus vulgaire bon sens les imposerait, même en l'absence de tout témoignage...; mais le *large boat* de Kom el-Ahmar a cinq haubans de chaque bord ». (*Archéoogie navale*, I, p. 78; cf. p. 80.)

avec les dimensions du navire (1). Chaque vergue est formée de deux morceaux liés l'un à l'autre; la vergue supérieure est droite, tandis que la contre-vergue se recourbe et se relève aux extrémités.

« On hissait et on amenait la vergue par deux drisses amarrées à l'arrière devant les timoniers. Elle était portée sur deux balancines principales descendant de la tête du mât et aboutissant assez près des pointes »; elle avait en outre six balancines auxiliaires. « La contre-vergue serrée au mât par une ligature à deux mètres environ au-dessus du pont était assurée par seize balancines, qui, de même que les balancines de la vergue, passaient au sommet du mât dans les anneaux d'un *calcet*. Les *bras* n'étaient pas, comme chez nous, fixés à chaque bout; ils prenaient la vergue au sixième, la contre-vergue au quart environ de sa longueur, et s'amarraient chacun sur le bordage correspondant un peu en arrière du mât. »

« La disposition des bras le long des ver-

(1) C'est l'opinion catégorique de Jal, à propos d'un dessin analogue au nôtre. (*Archéologie navale*, I, mémoire déjà cité.) Sur cette question, celle des haubans, et d'autres moins importantes, je suis en contradiction avec M. Maspéro.

gues, la forme des voiles, la ligature de la contrevergue au mât semblent montrer que les vergues ne devaient jamais faire avec l'axe de plus grande largeur qu'un angle de 15 à 20 degrés au plus. » D'ailleurs la coque, immergée sur une trop faible longueur, n'eût pas assuré une stabilité suffisante contre l'effort latéral du vent. Aussi notre vaisseau « ne pouvait-il marcher à la voile que vent arrière ou à peu près ». Cette conclusion de M. Maspéro est confirmée d'une façon décisive par un détail très curieux d'une peinture de Kom el-Ahmar; dans le vaisseau qu'elle représente, le mât est constitué par deux pièces verticales, espacées à leur base, et se réunissant à leur sommet sous un certain angle; elles sont d'ailleurs reliées entre elles par des traverses qui font ressembler le tout à une échelle : très résistant dans le sens du grand axe du navire, ce mât serait évidemment faible contre les poussées latérales (1).

« L'équipage comprenait trente rameurs, quatre gabiers, deux timoniers, un pilote de proue, chargé de transmettre aux timoniers les indications nécessaires à la manœuvre du gouver-

(1) Voir la reproduction dans Jal, *Archéologie navale*, I, p. 63.

nail, un capitaine et un chef de chiourme; en tout trente-neuf hommes. Plus une dizaine de soldats qui devaient camper au centre du vaisseau. » Ce qui donne un total de cinquante hommes environ. « Je connais, ajoute M. Maspéro, des vaisseaux d'équipage moindre, et par conséquent plus petits, je n'en connais pas encore qui soient plus grands ou montés par plus d'hommes (1). »

Remarquons tout de suite que c'est bien, au moins dans les grandes lignes, ce modèle de navire que possèdent les Phéaciens. Chez eux, l'équipage monte à cinquante-deux hommes; Alcinoos indique expressément ce chiffre pour le vaisseau qui va reconduire Ulysse (2).

Les bateaux de la mer Égée, que les monuments égyptiens nous font connaître un peu après l'époque où ils viennent de nous montrer le navire de course d'Égypte et de Phénicie, présentent avec le type décrit de grandes analogies : « Les Égéens, dit M. Maspéro, à force d'examiner les galères phéniciennes, qui croi-

(1) Il convient cependant de noter que la peinture de Kom el-Ahmar, dont nous avons parlé tout à l'heure indique, pour un bateau du Nil, vingt-deux avirons de chaque bord.

(2) *Odyssée*, VIII, 35, 48.

saient chaque année dans leurs eaux, s'étaient instruits dans l'art des constructions navales. Ils avaient copié les lignes, imité le gréement, appris la manœuvre de vogue et de combat (1) ». Cependant la proue et la poupe, sans subir de modifications importantes, ont changé d'aspect; elles se relèvent, toutes deux symétriquement, à la façon d'un cou de cygne. Infidélité plus grave, la copie, tout en reproduisant le même type, est restée inférieure au modèle. Si l'on s'en rapporte à certains monuments figurés (2), les vaisseaux égéens sont plus petits; et, d'après la stature des hommes qui les montent, ils ne doivent pas être pontés.

Plusieurs siècles après, les bateaux achéo-ioniens, que décrit Homère, répondent encore à ces deux indications. Plus petits d'abord, ils n'ont très probablement, au moins pour la plupart, que vingt hommes d'équipage (3). Puis, au

(1) Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, II, 465.

(2) Ce qui empêche sur ce point et sur quelques autres les comparaisons d'être décisives, c'est que, dans chaque marine, il y avait assurément plusieurs types.

(3) Il y a vingt hommes à bord du navire armé par les Prétendants pour attaquer Télémaque en mer à son retour de Pylos; par conséquent, le fils d'Ulysse n'a pas un équipage plus nombreux. Ailleurs le navire, au mât duquel est comparée la

moins dans certains vaisseaux homériques, dans la flottille d'Ulysse en particulier, le mât est mobile; quand on arrive au port, après avoir cargué la voile, on lâche les étais, on enlève le mât lui-même, et on le couche. On fait au départ la manœuvre inverse (1). Il est clair que le mât phénicien ne se prêterait pas à pareille manœuvre, avec sa hauteur, son poids, et les deux vergues longues et lourdes qu'il supporte. Enfin les rames ioniennes sont plus courtes (2); ce qui fait croire que les « nageurs » sont plus près de l'eau; les navires doivent, par conséquent. être moins élevés de bord.

Quant à l'absence de pont, qui est généralement admise pour la marine homérique, on s'accorde à en trouver l'indication dans le terme

massue du Cyclope, est un navire à vingt rames. Par contre, Ulysse, au moins chez Circé, paraît avoir quarante-six hommes à son bord, lui compris ; mais ou bien le texte est altéré, ou bien le navire *amiral* est à peu près seul de la dimension que ce nombre suppose, car dans la flotte d'Ulysse on dresse en général le mât pour mettre à la voile (*Odyssée*, IX, 77).

(1) *Iliade*, II, 432 à 435, 480; *Odyssée*, IX, 77; XV, 289-291; XV, 496. Quant à VIII, 52 et XI, 3, ils semblent se rapporter à des navires désarmés depuis un temps plus ou moins long.

(2) En effet, le texte appelle les Phéaciens « des marins aux longues rames ».

de « navire creux » si fréquent dans Homère, et, à ses yeux, assurément caractéristique. On allègue encore dans le même sens le mot *antlon* qui désigne, dans deux passages (1), le plancher du bateau, et qui, dans le grec classique, signifie sentine, réservoir à fond de cale où s'amassent les eaux.

En résumé, il y a tout lieu de croire que, par ses dimensions, le vaisseau de Schérie est une sorte de vaisseau de haut bord aux yeux des Grecs de l'*Odyssée.*

Mais la supériorité écrasante des navires phéaciens n'est pas tant dans leurs proportions que dans leur rapidité. « Leurs navires, a dit Athènè, sont légers et rapides; rapides comme l'aile et comme la pensée. »

Il est d'abord vraisemblable qu'ils portent plus de toile, proportion gardée, et qu'à la voile ils vont déjà vite pour leur époque. En tout cas, il est certain qu'avec leur nombreuse équipe de rameurs, ils peuvent, mieux que

(1) *Odyssée*, XII, 410, et XV, 477-479. Il convient de remarquer que, dans l'un de ces deux passages, il s'agit d'un navire phénicien, où peut-être le mot *antlon* ne devrait pas être pris à la lettre. Cependant les Phéniciens avaient sans doute plusieurs modèles de vaisseaux.

leurs concurrents, aider le vent et le remplacer. Et c'est à cela surtout qu'ils doivent leur rapidité : aussi Homère appelle-t-il indifféremment les gens d'Alcinoos « d'illustres marins » ou de « merveilleux rameurs »; pour lui, c'est tout un.

Aider le vent, nos rameurs le font encore aujourd'hui fréquemment. Mais ils n'ont à le remplacer que dans le cas de complète accalmie, ou lorsqu'il faut aller vent debout; ce qui, en somme, est assez rare. Dans les marines anciennes, le rôle utile de la voile est bien plus réduit. Elle ne peut servir que vent arrière, ou à peu près, avons-nous dit. Aussi des navires qui n'auraient que la voile à leur disposition ne pourraient vraiment pas entreprendre de longs voyages. Par contre, un vaisseau est d'autant moins exposé aux haltes forcées, d'autant plus maître de ses mouvements et de sa direction, qu'il possède une équipe de rameurs plus nombreuse et plus habile. Celui-là seul peut faire rapidement un voyage déterminé; celui-là seul est un navire rapide.

Ce qui augmente encore les avantages comparatifs de la rame, c'est que, construits comme ils le sont, les navires phéniciens eux-mêmes

doivent, au témoignage de M. Maspéro (1), redouter tous les gros temps. Dès que le ciel devient menaçant, vite, il faut se mettre en sûreté et gagner la plage prochaine. Que deviendrait alors un navire à voiles, dont le gréement si peu souple ne permet pas de biaiser avec le vent?

En résumé, construction et gréement font une loi de ne pas se risquer en haute mer, de ne jamais perdre les côtes de vue. Cette nécessité en impose une autre. Il faut, en règle générale. s'arrêter chaque soir, pour ne repartir que le lendemain matin. Car la navigation côtière est dangereuse et très souvent impossible la nuit, pour une marine qui ignore totalement les phares et la boussole. Une lune à peu près pleine et sans nuages, une mer calme, une côte facile, doivent être réunies pour que l'heure des ténèbres ne soit pas trop redoutable.

Et du même coup, voici expliqué pourquoi le navire reste si peu hospitalier et si peu confortable. Les matelots n'y peuvent dormir qu'assis sur leurs bancs de nage, ou couchés dans la

(1) Cf. *De quelques navigations des Égyptiens*, dans la *Bibliothèque Égyptologique*, VIII, p. 93.

coursie (1) sur des ballots de marchandises, ou tapis dans quelque coin de la cale. « Les officiers du bord » eux-mêmes et les passagers de marque n'ont à leur disposition que les plates-formes d'avant ou d'arrière, où ils s'étendent enveloppés de couvertures ; encore celle d'avant est-elle occupée toute la nuit par le chef des timoniers qui doit redoubler de vigilance. Sur les gaillards, comme dans la coursie, on est exposé aux intempéries, à l'embrun des rames, ou aux paquets de mer. Rien n'est prévu à bord pour un repos vraiment réparateur, ni pour un séjour se prolongeant sans interruption.

« Aussi quelles délices, quand », après plusieurs jours de navigation, « on arrive à terre, de s'allonger tout de son long et de rester étendu sur la plage, roulé dans son manteau pour digérer la fatigue et la peine ! Et puis, à bord, on n'a pas grand'place ni grand temps pour faire la cuisine » ; quand on ne s'est nourri pendant quelques jours que de bouillie de farine arrosée de vin, « on se sent un gros appétit de viande et de vivres frais (2) ».

(1) C'est l'espace libre vers l'axe du pont permettant d'aller de l'avant à l'arrière entre les bancs des rameurs.

(2) V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, 173.

d'Ulysse (1); et pourtant, Nausicaa le déclare nettement, « les Phéaciens ne se soucient ni d'arcs, ni de carquois; un navire, des mâts et des rames, c'est seulement cela qui les occupe (2) ». Et, remarquons-le bien, ce texte est décisif; des marins guerriers, ayant souvent à combattre de leur bord, ne peuvent pas se passer d'armes de jet; à l'époque où nous sommes, ils devraient donc être des archers consommés. Ulysse, en bon pirate qu'il est, le sait fort bien, et pour son compte, il est à l'arc de première force; la scène fameuse des Haches et tout le Massacre des Prétendants en sont des preuves sans réplique (3).

En même temps, les jeux publics en honneur à Schérie indiquent nettement chez les Phéaciens l'absence d'éducation guerrière. Le sport favori de la jeunesse, celui dont le roi lui-même est le plus fier, ce n'est ni la lutte, ni le pugilat, ni rien de pareil; c'est la danse, une danse mêlée de gymnastique et d'acrobatie, évidemment

(1) Sur l'amour du pillage chez Ulysse, et d'une façon générale chez les guerriers homériques, voir *les Héros d'Homère* dans la *Science sociale*, livraison de décembre 1891, et surtout, p. 527 et suiv.

(2) *Odyssée*, VI, 270, 271.

(3) *Odyssée*, XXI et XXII; Cf. VIII, 215.

propre à faire valoir la grâce et l'adresse, mais n'ayant aucun rapport avec le véritable développement des forces et la science des combats. Et c'est chose amusante de voir l'estime naïve qu'attachent les Phéaciens à ce sport futile. Deux groupes de danseurs viennent de faire montre de leurs talents; un tonnerre d'applaudissements éclate; Ulysse se croit obligé d'exprimer une admiration bien sentie : « Roi Alcinoos, c'est avec raison que tu avais annoncé de prestigieux danseurs; je suis stupéfait et émerveillé... » Alcinoos se réjouit dans son cœur : « Chefs et maîtres, dit-il, notre hôte est tout à fait judicieux : faisons-lui donc tous un présent; cela est convenable (1). »

Voilà qui est bien entendu : navigateurs, nos Phéaciens le sont; mais écumeurs de mer et détrousseurs de côtes, non pas. Ils sont trop peu guerriers pour un pareil métier. En effet la piraterie est, par définition, une variété du *métier* de la guerre; c'est le pillage systématiquement entrepris au moyen d'expéditions armées.

Mais alors, pourquoi donc « mettent-ils leur bonheur à traverser les vastes abîmes (2) »?

(1) *Odyssée*, VIII, 263, 265 et 370-395.
(2) *Odyssée*, VI, 272; VII, 35.

Il ne reste qu'une hypothèse : c'est qu'ils soient commerçants! commerçants, dans le sens très large d'alors : commerçants vivant surtout d'échanges et d'achats régulièrement pratiqués, cela va sans dire, mais aussi de rapines et de vols, toutes les fois que l'intérêt bien compris n'impose pas l'honnêteté; commerçants sachant faire aux dépens du prochain un chargement gratuit, ou bien enlever une femme et voler un enfant, en un mot profiter des aubaines du commerce, mais seulement à l'occasion, et par ruse beaucoup plus que par force.

Voici précisément qu'Homère affirme leur formation commerciale par une remarque des plus significatives : leur grand dieu, ou du moins celui auquel ils sont le plus dévots, c'est le dieu du commerce, c'est Hermès, « auteur des biens »; c'est Mercure, « le très profitable (1) ». A Poséidon, ils doivent leurs vaisseaux et leur science de la mer; et cependant c'est à Mercure qu'ils font chaque jour *leur prière du soir*. Quand Ulysse pénètre à la nuit dans le palais d'Alcinoos, « il trouve les chefs et

(1) *Odyssée*, VIII, 322 et 325.

maîtres des Phéaciens, en train de faire une libation en l'honneur de Mercure qui veille toujours; car c'est à lui qu'ils ont l'habitude d'offrir leur dernière libation quand ils songent au sommeil (1) ». Assurément Mercure a pour le vol toutes les indulgences possibles; mais des pillards se recommanderaient de Mars.

Dans une étude consacrée à d'autres grands commerçants, aux caravaniers de Germanie (2), c'est déjà Mercure, sous le nom d'Odin, qui nous est apparu comme le dieu suprême, le dieu national. Il est clair, disais-je alors, que ce ne sont ni des guerriers, ni des pasteurs plus ou moins chasseurs, ni des agriculteurs, qui ont placé un pareil dieu au faîte de leur Olympe. Le dieu du commerce suppose nécessairement des adorateurs commerçants.

D'autre part, on conçoit fort bien que des commerçants, transporteurs par mer, estiment encore plus le commerce que la navigation; le premier est le but, l'autre le moyen; le premier est la source des richesses, l'autre en est sim-

(1) *Odyssée*, VII, 136-8.
(2) Ph. Champault, *Le personnage d'Odin et les caravaniers iraniens en Germanie* dans la *Science sociale*, mai, juin et juillet 1894

plement le canal. Mercure doit donc, en bonne logique, primer Poséidon.

Or, ces marins peu guerriers, à l'encontre de ce que seraient des Grecs,

ces marins plus forts sur mer que les Grecs,

ces marins plus adonnés au commerce que les Grecs,

ont fondé, d'après Homère, un établissement maritime florissant dans l'île d'Ischia, une génération avant la guerre de Troie, par conséquent à la fin du XIIIe siècle; et auparavant, ils étaient déjà établis, dans les mêmes parages, à Cumes la Campanienne.

Qui étaient donc ces marins-là?

La réponse apparaît clairement; ces marins-là portent un nom bien connu, et en même temps un nom unique dans l'histoire : ces marins-là, ce sont des Phéniciens! Il n'y a pas de doute possible; les traits que nous venons de résumer leur conviennent tous à merveille, et ne conviennent qu'à eux seuls.

Nous pouvons donc l'affirmer sans hésitation, la Schérie d'Homère n'est pas autre chose qu'une colonie phénicienne.

C'est par conséquent le type phénicien lui-

même qui vit dans le Nostos et que nous y retrouvons. Cette conclusion, maintenant certaine, double assurément l'intérêt de la présente étude.

Elle va d'ailleurs trouver de nouvelles preuves à chaque page des trois chapitres suivants.

II

LES PHÉACIENS FONT LE COMMERCE EN PAYS NEUFS, A LA RECHERCHE DES MINES MÉTALLIQUES.

Nous venons de voir que les Phéniciens établis à Schérie sont, en conformité avec leur milieu d'origine, des navigateurs et des commerçants.

Mais on peut être commerçant de plusieurs manières. Quelle sorte de commerce nos Phéniciens sont-ils donc venus faire dans la mer Tyrrhénienne? C'est là ce que nous rechercherons maintenant.

Je me propose de montrer :

Qu'ils font le commerce en pays neufs;

A la recherche des minerais;

Que, pour cela, ils sont organisés en un clan spécial et approprié, c'est-à-dire en compagnie de navigation et de commerce ;

Enfin, que le résultat se traduit pour eux

par de gros profits et une véritable opulence.

1° *Les Phéniciens de Schérie font le commerce en pays neufs.*

L'*Odyssée* connaît, dans les mers de Grèce, « d'illustres marins de Phénicie, fourbes et voleurs », qui font métier de vendre ici et là, dans les villes côtières, des pacotilles variées. Dès qu'ils sont débarqués, ils installent à côté du vaisseau noir leur *déballage* aux « dix mille articles »; puis, chacun d'eux se transformant en colporteur, ils s'en vont à travers les rues, et jusque dans les maisons, offrir des assortiments composites. Ils ont tout ce qui répond aux besoins ou aux caprices journaliers : des ustensiles domestiques et des étoffes, des armes et des outils, de menues parures pour les femmes, des jouets pour les enfants, etc. Tout cela a plus d'apparence que de qualité; cependant les connaisseurs trouveraient aussi chez eux quelque coupe artistement ciselée, quelque collier d'ambre rehaussé d'or. Des merveilles d'Orient (j'allais dire « des nouveautés parisiennes »), il y en a pour toutes les bourses; et tout le monde s'y laisse prendre, dans la ville grecque où la fabrication indigène, peu déve-

loppée, est maladroite et sans cachet. En échange, les denrées et les productions du pays, achetées à bon compte, s'entassent dans le creux du navire (1). Quand le chargement est complet, les « illustres marins » vont le vendre à la colonie phénicienne la plus rapprochée. En même temps ils renouvellent leur pacotille. Puis ils recommencent. — Est-ce tout simplement ce commerce que nos Phéaciens pratiquent sur les côtes d'Italie?

Assurément non, car ils ont un souverain mépris pour ces gens qui sont à la fois des « matelots et *des vendeurs,* et qui couvent timidement leur cargaison, leurs provisions de route et les maigres bénéfices dont ils sont si avides (2) ». A la vérité, c'est un commerce facile et sans gros risques que l'on fait là-bas, en Orient, presque aux portes de la patrie. Mais les profits sont modestes, et puis quelle vie incolore et maussade! De pareils lourdauds ne connaissent pas la joie d'un coup de vigueur ou d'adresse, l'émotion d'une aventure, l'orgueil d'un danger vaincu. Ils ne sauront jamais quelle gloire il y a à être énergique

(1) Cf. *Odyssée,* XV, 415 et suiv.
(2) *Odyssée,* VIII, 161-164.

et vaillant (1). Aussi, l'on a pour eux, à Schérie, le beau dédain du « loup de mer » pour le batelier d'eau douce, du notable commerçant pour le déballeur de passage, du chef de comptoir d'Afrique pour l'épicier qui détaille le sucre et le café à l'ombre de son clocher natal!

C'est que les navigateurs de Schérie ont conscience d'être de tout autres hommes; ils sont autrement taillés, autrement râblés, au moral comme au physique; gens d'initiative et d'audace, ils ont, et ils se sentent, de la tête et de la poigne.

Et pourquoi cette supériorité?

Tout simplement parce qu'ils constituent une élite sélectionnée par la nature spéciale de leur travail. Chez eux, le commerçant se double forcément d'un explorateur et d'un conquistador (2). C'est qu'ils appartiennent à l'avant-garde des marins d'Orient lancés à la conquête des mers occidentales. C'est que, établis dans la Méditerranée du nord-ouest, ils se sont donné

(1) Cf. *Odyssée*, VIII, 147-148.

(2) Ce terme s'applique mieux ici que l'étymologie ne paraît l'indiquer. Les conquistadores ont eu surtout pour but l'exploitation minière et commerciale des pays riches qu'ils occupaient.

la tâche de fouiller dans tous les sens, et d'exploiter, pour le compte de la civilisation d'alors, toute une région de pays neufs à peine connus. C'est qu'ils sont les Cortez et les Pizarre de cette jeune Amérique, les Portugais de ces Indes primitives, les Hollandais de cette Batavia avant la lettre!

Et que l'on ne vienne pas dire que nous exagérons; qu'après tout, l'Italie est voisine de la Grèce, et que, si le commerce de la mer Égée est un commerce en pays déjà civilisé, la navigation dans la mer Tyrrhénienne ne peut pas être une navigation en pays neufs; que, si la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, la Gaule sont peuplées de pastoraux à peu près barbares, l'Étrurie, le Latium, et ce qui sera la grande Grèce, paraissent habités par des cultivateurs d'origine pélasgique et sont près de la civilisation.

A cette objection, je ferais une double réponse :

Admettons qu'à l'arrivée des Phéniciens, l'Italie centrale ait été déjà formée à la culture (ce que l'évolution postérieure, étrusque et romaine, porte à croire, en effet), cela n'empêche en aucune façon qu'elle ne fût encore à

peu près vierge au point de vue des relations étrangères d'une part, de la fabrication et des arts mécaniques d'autre part. A ce double point de vue, elle était assurément de plusieurs siècles en retard sur la Grèce. Elle offrait donc une proie enviable à nos prospecteurs de mines et à nos importateurs de produits fabriqués. En ce qui concerne les produits fabriqués, sa capacité d'absorption était précisément augmentée par son développement cultural et urbain.

Quant à ce qui s'est appelé dans l'histoire le royaume des Deux Siciles, ses populations sont encore de nos jours bien incomplètement pliées à la culture, malgré le contact plusieurs fois séculaire et vraiment éducateur des colonies grecques et romaines. Étant donné leur état actuel, on peut regarder comme certain que, fort longtemps, elles ont surtout vécu d'art pastoral et de cueillette, et qu'aux temps phéniciens en particulier, elles étaient assez loin de la civilisation. Il est fort intéressant, à ce point de vue, de relire ce que dit le Nostos des Cyclopes et des tribus *sauvages* des Géants (le mot est dans le texte) (1) :

(1) *Odyssée*, VII, 206.

« Ils ne plantent rien de leurs mains, et ils ne labourent pas; mais, sans qu'ils aient semé ni labouré, le froment, l'orge et la vigne leur sont donnés par les pluies de Zeus (1) »; ils ont d'ailleurs de grands troupeaux de chèvres et de brebis et se nourrissent abondamment de laitage (2). Ils occupent volontiers « les hautes montagnes où ils habitent dans des grottes (3) »; ailleurs ils ont aussi des huttes ou des cabanes (4) et construisent, pour enfermer leurs troupeaux, des enceintes de bois et de pierres (5). Au reste, chacun d'eux gouverne comme il l'entend ses femmes et ses enfants; ils ne s'occupent pas les uns des autres, ils ne savent pas ce qu'est une réunion qui gouverne ou un chef qui juge » (6). Ils n'ont ni foi ni loi et sont ennemis féroces des étrangers (7). Enfin, ils possèdent des havres admirables, et n'ont cependant aucune idée de la navigation (8).

Quoique certainement poussé au noir, ce ta-

(1) *Odyssée*, IX, 108, suiv.
(2) *Ibid.*, IX, 167, 184, 237, 218 et suivantes.
(3) *Ibid.*, IX, 113, 114.
(4) *Ibid.*, IX, 167.
(5) *Ibid.*, X, 184 et suiv.
(6) *Ibid.*, IX, 114, 115, 112.
(7) *Ibid.*, IX, 273, suiv.
(8) *Ibid.*, IX, 116 et suiv.

bleau ne répond-il pas au régime de la cueillette mélangée d'art pastoral, avec sa dislocation du clan familial et sa formation à la guerre et au brigandage? Les belliqueux Samnites de l'époque romaine, les brigands calabrais si justement réputés, et à un autre point de vue, les paysans indolents et misérables de la Basilicate ne retrouvent-ils pas là des ancêtres? Or justement ceux à qui Homère applique cette peinture, ce sont les Œnotriens, leurs grands-pères à tous! Il a même plus particulièrement en vue les habitants de la région de Naples, c'est-à-dire, d'une région propre entre toutes à inviter des cueilleurs-pasteurs à la culture (1). L'Italie des Œnotriens, telle qu'on l'entrevoit dans notre texte, n'est-elle pas, dans tous les sens, un pays neuf?

2° *Les Schériotes font la traite* (2) *des minerais.*

Les pays neufs n'attirent vraiment le com-

(1) Je rappelle l'identification décisive faite par M. Bérard entre les Cyclopes et les Œnotriens (voir p. 43 suiv. et IVe partie, ch. 1).

(2) On sait que cette expression désigne, d'une façon générale, tout commerce de troc avec des populations plus ou moins sauvages.

merce qu'à la condition d'offrir aux civilisés des matières premières de grande valeur, permettant de gros profits. Les diamants de l'Inde, les perles de Golconde, l'or des Aztèques ou des Incas, voilà l'idéal; à défaut, les épices des régions tropicales, l'ivoire d'Afrique, les caoutchoucs du Brésil, les parfums de l'Arabie, le quinquina du Pérou, l'ambre de la Baltique, les pelleteries du Canada, le thé, les soieries, les porcelaines d'Extrême Orient, voilà encore des aliments merveilleux pour notre commerce. Tout cela, on le trouve à bas prix dans les pays neufs, et on le revend aux pays civilisés avec des bénéfices magnifiques. Mais la mer Tyrrhénienne n'offre rien de semblable. Qu'est-ce que les Phéniciens établis à Ischia sont donc venus chercher dans cette mer?

Des marchandises alors très précieuses à cause de leur rareté, et pourtant indispensables aux fabricants de la mère patrie et à toute leur clientèle d'Orient; ce que, depuis de longs siècles déjà, leurs compatriotes, s'avançant tantôt au nord-ouest, tantôt au sud-ouest, von chercher tout le long des côtes de la Méditerranée; ce qu'ils ont d'abord demandé à l'Asie Mineure et à la mer Égée, à la Tunisie et à

l'Algérie; ce qui leur a fait sonder les fleuves de la mer Noire et les replis de l'Adriatique; ce qui les a conduits en Sicile, et de là sur les côtes d'Italie, en Sardaigne, en Corse, à Marseille; ce qui, au temps de la guerre de Troie, leur fait franchir le détroit de Gibraltar; ce que, au delà, de proche en proche, ils vont demander, cette fois dans l'Océan, aux côtes occidentales d'Espagne et de Gaule, et enfin aux lointaines et mystérieuses Cassitérides : des minerais de différentes sortes, principalement de l'étain; ici de l'or ou de l'argent, ailleurs du cuivre; probablement du plomb et du zinc; peut-être aussi du fer; puis, dans certains cas, d'autres produits naturels très estimés, comme l'ambre et parfois la pourpre.

On sait que le bronze joua longtemps, dans l'antiquité, le rôle de métal usuel et de métal artistique. Le grand souci de la métallurgie était alors de se procurer l'étain, qui entre dans la composition de cet alliage, et qui n'a jamais existé à portée de la civilisation chaldéo-égyptienne. La tâche principale des flottes de Phénicie, et, en même temps, la grande cause de leur avancement rapide vers l'ouest, ce fut la recherche de ce précieux métal.

Elles ne le trouvèrent d'une façon abondante qu'aux îles Cassitérides, les Sorlingues des modernes. C'est aussi tout à fait dans l'ouest qu'elles avaient découvert les magnifiques gisements de cuivre, d'argent et d'or de l'Espagne. On conçoit que, menant à ces deux Eldorados, leurs établissements du détroit de Gibraltar aient eu, aux yeux des Phéniciens, une importance de premier ordre.

Mais, en même temps qu'ils avançaient le long des côtes africaines, les navires de Sidon abordaient en Italie et en Sicile, et s'élevaient au nord dans la mer Tyrrhénienne. Ils y trouvèrent des mines qui, moins riches assurément que celles de l'extrême Occident, purent cependant lutter avec elles, parce que leurs produits, beaucoup plus rapprochés des lieux de consommation, n'étaient pas grevés de frais de transport aussi considérables.

Indépendamment de ses fameux minerais de fer, très riches, faciles à convertir en acier, et qui, pour cette double raison, ont pu être particulièrement recherchés même dans l'antiquité homérique, l'île d'Elbe possède du cuivre et de l'étain. Aristote atteste qu'à une époque très ancienne, ces deux métaux, ou tout au moins

le cuivre, y étaient exploités, et que les habitants de l'île employaient le bronze à toute sorte d'usages (1).

Sur la côte génoise et toscane, les mines de cuivre s'échelonnent actuellement depuis Sestri Levante jusqu'à Grosseto, l'antique Rusellæ, les unes tout au bord de la mer, les autres un peu dans l'intérieur (mines actuelles de Sestri Levante, de Monte Catini près Volterre, de Boccheggiano près Montieri, de Massa Marittima, de Rocca Tederighi, etc.). Dans cette même région, un filon d'étain affleure à Cento Camerelle, près de Campiglia Marittima. Montieri et Massa Marittima ont aussi du plomb argentifère.

A côté du plomb et de l'argent, l'île de Corse offre du cuivre; il en est de même de la Sardaigne, dont les gisements de plomb argentifère sont considérables, et qui a en outre des mines de zinc. On sait l'importance de ses mines d'argent dans l'antiquité et au moyen âge.

Enfin plus loin dans le nord-ouest, le Rhône,

(1) *De mirabilibus auscultationibus*, 93; dans l'édition Didot, t. IV, p. 90.

bien connu des Phéniciens, ouvre la route vers les richesses minières de la Gaule.

Il est clair qu'une station maritime établie à Cumes ou à Ischia est admirablement placée pour rayonner vers toutes ces mines relativement peu éloignées, et centraliser ensuite leurs produits avant de les expédier dans les mers orientales.

C'est là évidemment le secret de la prospérité hâtive, prolongée, exceptionnelle du port de Cumes, phénomène très caractérisé et par conséquent tout à fait significatif.

En outre, plusieurs indications historiques confirment bien cette valeur de la situation Cumes-Ischia, au point de vue du transit des produits miniers du nord et de l'ouest.

Voici d'abord le témoignage de Strabon qui attribue en partie au trafic des métaux la fortune rapide des premiers colons grecs d'Ischia (1). A la vérité, son texte, dans l'état actuel, désigne le trafic de l'or, τὰ χρυσεῖα. Mais comme ce métal manque totalement dans l'île et dans toute la région, et que les colons

(1) Strabon, V, 4, 9.

dont il parle sont originaires de Chalcis en Eubée, c'est-à-dire d'une ville qui doit au bronze son nom et sa fortune, M. Ettore Pais propose, avec beaucoup de vraisemblance, de lire τὰ χαλκεῖα, le commerce ou l'industrie du bronze (1). On pourrait également lire τὰ ἀργυρεῖα, et mettre l'argent en cause; la suite montrera pourquoi.

Dans la première moitié du v[e] siècle, l'Étrurie entreprend contre Cumes une expédition, assez imprévue dans son histoire plutôt pacifique. Cette guerre s'explique bien, si l'on remarque que l'Étrurie est devenue une grande puissance maritime, et si l'on admet qu'elle veut détruire une concurrence gênante qui lui dispute le commerce du nord, ou lui ferme les débouchés du sud.

En troisième lieu, vers la même époque, Hiéron, roi de Syracuse, envoie une colonie à Ischia. Les relations commerciales de Syracuse avec le nord-ouest de la mer Tyrrhénienne sont alors très actives, et portent à croire que Hiéron regarde Ischia comme un point de relâche indispensable sur la route de cette région.

A la fin du v[e] siècle, en 420, Cumes tombe

(1) *Storia della magna Grecia*, Turin, 1894, p. 159.

brusquement au pouvoir des Samnites qui passent les habitants au fil de l'épée; et alors c'en est fini à Cumes de toute activité maritime. Naturellement les ports voisins, c'est-à-dire, Naples et Ischia, sont appelés à recueillir son héritage commercial. Or à cette époque ou un peu plus tard, malgré une éruption épouvantable et récente, les Napolitains occupent militairement Ischia, et y construisent un fort; n'est-ce pas qu'ils tiennent à monopoliser entre leurs mains la succession de Cumes, et à empêcher un établissement étranger, tyrrhénien ou sicilien, de les y concurrencer?

En cinquième lieu, à partir du IVe siècle, toute la région est unifiée sous la domination romaine; débarrassées des complications politiques, les convenances commerciales reprennent leur libre jeu; et c'est un faubourg de Cumes, Pouzzoles, qui devient le port principal de la mer Tyrrhénienne. Sa prospérité est prodigieuse à la fin de la République et au commencement de l'Empire. Elle est surtout due à ce que Pouzzoles est l'entrepôt du commerce entre l'Orient d'une part, Rome et la Méditerranée du nord-ouest d'autre part. Elle abrite alors une colonie considérable de Sémites et de

Levantins; et, au témoignage de Diodore, une des causes de sa prospérité, c'est le transit des métaux du nord (c'est-à-dire, à cette époque, des fers de l'île d'Elbe) s'acheminant vers les mers orientales.

Après les invasions, c'est encore tout près de là que Cumes renaîtra, à Amalfi, et poui plusieurs siècles!

Est-ce que maintenant les faits légendaires du Nostos ne viennent pas se souder intimement à cette chaîne de faits historiques? N'est-il pas bien clair d'une part que, en installant ses Phéaciens à Cumes, l'époux de Péribée a pris possession du meilleur poste commercial de la région; et d'autre part que Nausithoos, en les transportant à Ischia, n'a fait que conserver la position dans un site voisin et à peine différent? D'ailleurs, comme pour démontrer la réalité de ces deux faits, les Eubéens, successeurs de Nausithoos, feront, à l'aurore de l'histoire, le mouvement inverse : obligés de quitter Ischia, ils reprendront possession de Cumes.

C'est donc bien vers le Nord qu'au printemps de chaque année, « les illustres marins » d'Alcinoos dirigent leur flotte. Ils s'ar-

rêtent d'abord à Gaëte; l'estuaire du Tibre et les plages de l'Argentaro les reçoivent ensuite. Agyla et Rusellæ aux noms sémitiques (1) leur donnent aussi l'hospitalité. Aux alentours de Populonium qui, par sa position unique en Étrurie, semble bien une station de marine étrangère, les vaisseaux phéaciens se séparent en plusieurs groupes : les uns s'arrêtent à l'île d'Elbe, les autres vont rejoindre la côte voisine de Corse, et descendent jusqu'aux comptoirs phéniciens de Sardaigne; d'autres encore s'attardent sur les côtes d'Étrurie ou dans les environs de la Spezzia. Enfin les plus audacieux contournent le golfe de Gênes, et vont saluer l'Hercule phénicien de Monaco, Marseille qui leur doit son aurore, et l'embouchure du Rhône.

Partout ils reprennent avec les indigènes les relations des années précédentes. Leur monnaie d'achat se compose surtout de produits de l'industrie phénicienne. Aux Étrusques, ils offrent peut-être déjà des armes ou des vases de choix, comme les coupes d'argent trouvées à Cœre et à Préneste. Mais en Ligurie, en

(1) Cf. V. Bérard, *ouvr. cité*, I, 442.

Gaule, en Corse ou en Sardaigne, ils n'apportent guère que des pacotilles de troc, des marchandises de traite, qui sont à peu près les mêmes à toutes les époques, parce que les besoins ou les caprices des populations primitives ne varient guère : des haches ou des couteaux grossièrement fabriqués, des armes démodées, de menus objets de bronze, des verroteries et des parures grossières, des étoffes, des poteries, du sel, des vins capiteux et des mélanges enivrants, etc.

En échange, les minerais convoités s'entassent dans les navires; des esclaves (1), des grains, certains marbres précieux, ou d'autres produits naturels viennent, en cas de besoin, compléter la cargaison.

« Dans les Cassitérides, dit Strabon, les indigènes qui vivent de leurs troupeaux et sont sans domicile fixe, possèdent des mines d'étain et de plomb; ils en échangent les produits aux marchands contre des poteries, du sel et des objets de bronze; ils vendent aussi des fourrures (2). » D'après ce texte, aux îles Cassitérides, les indigènes se chargent de l'extrac-

(1) Cf. *Odyssée*, VII, 9.
(2) Strabon, III, 5, 11.

tion des minerais; les Phéniciens se bornent au rôle de prospecteurs et d'ingénieurs. Vraisemblablement, il en est de même sur les côtes méditerranéennes.

Leur chargement achevé, les « illustres marins » reprennent le chemin de Schérie; à la fin de l'été ou au printemps suivant, les minerais s'achemineront vers l'Orient.

Mais pourquoi les flottes phéniciennes se sont-elles, pendant de longs siècles, livrées à cette véritable chasse aux mines à travers toute la Méditerranée et jusque dans l'océan Atlantique?

C'est que, successivement, Arad, Sidon et Tyr se sont faites les pourvoyeuses en métaux des civilisations du Nil et de l'Euphrate. Elles leur ont fourni des matières premières en quantité considérable, mais aussi, de très bonne heure, des objets fabriqués. Après avoir été d'abord des transporteurs par mer, les Phéniciens devinrent bientôt des métallurgistes (1),

(1) D'après Sanchoniathon, ce fut Khousor, l'Héphaistos ou Vulcain phénicien, qui le premier construisit un bateau, fabriqua un hameçon et osa naviguer avant tous les mortels (Philon de Byblos, dans Muller-Didot, *Fragmenta historicorum græ-*

et c'est au développement de leur fabrication qu'ils durent en partie leurs richesses et les progrès de leur marine. Initiés aux procédés égyptiens et chaldéens, les ouvriers de Sidon étaient passés maîtres dans la fonte, le martelage, la ciselure et l'émaillage. Quelques-uns, véritables artistes, savaient produire des œuvres admirables pour les riches marchands de Phénicie et les grands seigneurs de l'Orient. Mais la plupart se bornaient à la fabrication industrielle et mercantile; ils manufacturaient, dans les genres les plus variés, des objets courants et à bas prix, destinés surtout à l'exportation en pays civilisés. Sans grande originalité, ils se bornaient souvent à copier avec plus ou moins de soin des modèles égyptiens ou assyriens, et il leur arrivait de mélanger les formes et les décors d'une façon maladroite. Naturellement, ils fabriquaient aussi les objets que nous venons de voir employés au troc dans les régions primitives de l'Occident.

Les navires, qui avaient apporté à Sidon les

corum, III, p. 566). Ce patron des métallurges inventant la vie sur mer et la navigation, n'est-ce pas l'indication que la Phénicie doit, dès origine, son développement maritime au commerce des métaux?

précieux minerais, s'en retournaient chargés des objets les plus divers.

A côté de pacotilles de traite savamment composées et répondant aux besoins multiples de la clientèle, ils emportaient parfois de véritables merveilles artistiques, destinées aux habitations luxueuses des chefs de comptoirs occidentaux.

N'ont-ils emporté que des produits, et, dans certains cas au moins, n'ont-ils pas emmené des métallurges, allant établir des fonderies, parfois même des ateliers de fabrication, dans certains centres phéniciens d'Occident? Il y a de tels avantages à ne transporter que des métaux en partie élaborés, et à fabriquer sur place les articles grossiers destinés à la traite, que, malgré la jalousie de la métropole, les colonies phéniciennes d'Occident les plus importantes ont dû arriver à établir des ateliers secondaires. Il n'est pas douteux, par exemple, que la Grèce ait possédé, non seulement des mines, mais aussi des fonderies et des fabriques phéniciennes.

En a-t-il été de même d'Ischia avant l'époque chantée par Homère, et nos Phéaciens ont-ils pu réaliser ce qui devait être le désir de toute

colonie définitivement assise au centre d'une région productrice de métaux? Rien dans la lettre du poème ne permet de le supposer. A la vérité, nous constaterons tout à l'heure chez Alcinoos un véritable luxe d'objets métalliques dont la matière et le travail frappent Homère d'admiration; mais assurément ces belles choses n'ont pas été fabriquées sur place; les ateliers phéaciens ne seraient pas capables de ces tours de force. Dans les palais des vice-rois et des gouverneurs anglais aux Indes, on trouverait ainsi des merveilles venues d'Europe qui n'ont rien à faire avec la fabrication anglo-coloniale.

C'est avec intention que je viens de dire « avant l'époque chantée par Homère »; car la fabrication jouera un rôle dans les hypothèses que nous ferons plus loin sur les circonstances qui ont amené le composition du Nostos.

3° *Le commerce et les transports, faits en commun dans une région déterminée, constituent vraisemblablement les Phéaciens en compagnie de commerce et de navigation.*

A l'aller comme au retour, les marchandises d'Occident ont des distances considérables à

franchir; dans tous les cas, il s'agit de plusieurs centaines de lieues, et parfois de milliers de lieues. Si de cette constatation, on veut bien en rapprocher une autre, à savoir que le vaisseau d'alors passe le moins souvent possible la nuit en mer, et qu'en tout cas un gros temps le force à chercher au plus vite un port de refuge, il s'ensuit que l'établissement de ces longs itinéraires n'est pas une petite affaire. Il faut absolument les jalonner de stations appartenant, les unes à des peuplades amies ou alliées chez qui on peut aborder sans trop de défiance, les autres à de vrais postes phéniciens tenus par un petit nombre d'hommes, et qui s'échelonnent le long des côtes sur des promontoires naturellement fortifiés, à peu près comme nos postes militaires s'égrènent les uns après les autres à travers les régions soudaniennes. Et cette double nécessité s'accroît à mesure que les lignes de transport, se rapprochant de la mère patrie, deviennent plus chargées et traversent des pays où les marines indigènes plus développées font davantage redouter les surprises et les coups de main.

Il faut donc se représenter la Méditerranée

phénicienne comme recouverte d'un vaste réseau de « reposoirs » (1) appartenant à l'un des deux types que nous venons de dire, avec de vrais ports phéniciens aux embranchements et dans les sites privilégiés.

Ces ports fractionnent les itinéraires, et servent en même temps de lieux de transbordement pour les marchandises; rien en effet ne permet de croire qu'un même navire fasse habituellement le voyage de Gibraltar, ou même de Schérie, aux côtes lointaines de Phénicie; car, d'une part, les transbordements sont très peu de chose avec ces bateaux dont la cale n'a pas de profondeur, et, d'autre part, cette division du travail permet d'avoir dans chaque région des équipages plus familiarisés avec les mille difficultés des côtes. Ce qui montre bien que les transbordements ne comptent pas, c'est que parfois on remplace sans difficulté un détour maritime par la traversée plus courte d'un isthme, ou une navigation périlleuse par un voyage en terre ferme qui ne supprime que des dangers. C'est à un transit du premier genre que se rattache la prospérité de la Thèbes

(1) C'est l'expression des voyageurs méditerranéens des XVII[e] et XVIII[e] siècles.

primitive, entrepôt phénicien à cheval entre le golfe de Corinthe et les mers eubéennes. M. Bérard croit retrouver un portage du second type entre la creuse Lacédémone et la Pylos de Nestor; celui-ci aurait eu surtout pour but d'éviter les tempêtes des côtes messéniennes.

Ainsi donc, le long de la Méditerranée, comme dans le Sahara et la Germanie (1), le fractionnement des itinéraires est imposé par la longueur et les difficultés de la route, combinées avec l'imperfection et la lenteur des moyens de transport; toujours comme dans le Sahara et en Germanie, il en résulte, pour les commerçants transporteurs exploitant la même ligne, une identité et une communauté d'intérêts, qui amènent entre eux la formation d'un clan directeur, approprié au but poursuivi. Dans les pays producteurs, c'est surtout une compagnie commerciale; dans les régions où l'on fait surtout du transit, c'est une association de transports. Ici et là, cette compagnie a son nom particulier, parce qu'elle représente une union effective, et souveraine dans une région déterminée, dont elle constitue *les pouvoirs publics*.

(1) Ph. Champault, *Le personnage d'Odin*, etc., dans la *Science sociale*, juin 1894, p. 539.

C'est ainsi que j'explique ce nom de Phéaciens que portent les gens d'Alcinoos, ce nom rattaché uniquement à leur ville, et qui a fait oublier celui du peuple auquel ils appartiennent, ce nom qui paraît d'ailleurs n'avoir eu que l'existence éphémère d'un groupement commercial, puisque l'histoire ne l'a pas enregistré.

Si cette hypothèse est vraie, la Phéacie ne se restreint pas à la seule île d'Ischra; elle s'étend au contraire au groupe de factoreries, de comptoirs, de stations, en un mot à toute la région commerciale dont Schérie est la capitale.

Tel paraît bien être l'avis d'Ulysse; débarqué tout endormi à Ithaque par ses conducteurs qui sont repartis, il ne reconnaît pas d'abord son île, il ne sait où il est, et il s'écrie, rempli d'inquiétude : « Hélas! en quelle terre, chez quels hommes, suis-je maintenant parvenu? Plût aux dieux qu'*ici* je fusse encore chez les Phéaciens! Je pourrais aller trouver *un autre* de leurs rois magnanimes; celui-là m'accueillerait avec amitié et me ferait reconduire... En vérité, ces chefs et maîtres de Schérie qui m'ont jeté sur une côte inconnue, ne sont ni justes, ni hu-

mains » (1) ! Au fond de cette plainte, n'y a-t-il pas clairement l'opinion que, bien loin d'Ischia, on pourrait se trouver encore en terre phéacienne?

Ces compagnies commerciales ont d'ailleurs de fréquentes relations les unes avec les autres : d'abord, dans certains cas, elles dépendent les unes des autres ; puis, même lorsqu'elles ne sont ni correspondantes, ni subordonnées, et qu'elles doivent se considérer comme concurrentes, elles ne peuvent oublier qu'elles appartiennent au même peuple, à la même marine, et elles ont encore bien des produits secondaires à échanger. Cela suffit à expliquer que l'on connaisse si bien la durée des navigations entre le détroit de Messine et Gibraltar, par les côtes de Sicile et d'Afrique ; puis entre Gibraltar et Ischia, par les côtes d'Espagne, de Gaule et de Ligurie.

4° *Les Phéniciens de Schérie sont enrichis par le commerce.*

Si les Phéaciens font avec les pays neufs le commerce, évidemment très rémunérateur, que

(1) *Odyssée*, XIII, 200 et suiv.

nous venons d'indiquer, et surtout s'ils le font au moyen d'une organisation puissante, ils doivent réaliser des bénéfices considérables. Et c'est bien ce qui se produit; l'opulence des marchands de Schérie, leur vie large et somptueuse, éblouissent et stupéfient Ulysse.

Ce qui le frappe surtout, ce qui indique surtout chez nos gens le développement de la richesse, c'est le luxe de la décoration architecturale et de l'ameublement, se traduisant, comme il convient dans le cas présent, par la profusion des métaux précieux et par des merveilles de fonte, de forge, de ciselure et d'émaillage.

La coupe du roi est en or; comme le lécythe qui renferme l'huile parfumée pour le bain, comme l'aiguière avec laquelle on verse de l'eau sur les mains de l'hôte en signe d'hospitalité. Le plateau qui supporte cette aiguière est d'argent; d'argent aussi est la poignée de l'épée d'Euryalos dont le fourreau est en ivoire sculpté (1).

Mais c'est surtout la grande salle du palais d'Alcinoos, le *mégaron,* qui est éblouissante. Le

(1) *Odyssée*, VIII, 430; VI, 79; VII, 172; VIII, 403, etc.

seuil est d'airain; la porte est revêtue d'or; les pilastres qui l'encadrent brillent de l'éclat plus doux de l'argent; d'argent aussi est le linteau, dont le motif central est en or. Des plaques de bronze recouvrent les murs, à droite et à gauche, depuis l'entrée jusqu'au fond; au-dessus règne une frise de métal azuré (1), et, dans le bas, les étoffes multicolores et les fines broderies des sièges en atténuent la sévérité. Deux sphinx d'argent et d'or gardent la porte; ils sont l'œuvre d'Héphaistos lui-même. Des statues d'or supportant des torches éclairent la salle. C'est, dans la haute demeure, comme l'éclat de la lune et la splendeur du soleil (2)... Longtemps il a été de règle, parmi les critiques, de faire une pause après cette description, pour en prouver, par raisons démonstratives, les impossibilités et les fantaisies extravagantes. Puis, un beau jour, les fouilles de Tirynthe et de Mycènes vengèrent le vieux poète en montrant l'historicité de ce luxe oriental. Au surplus, c'est sans doute à bon droit que les érudits avaient déclaré que

(1) Il s'agit probablement du plomb provenant de Sardaigne (voir plus loin).

(2) *Odyssée*, VII, 33 et suiv. La chambre de Nausicaa est aussi « travaillée avec art » ; les deux servantes éclatantes de beauté qui en gardent la porte, pourraient bien être des statues.

rien de tout cela n'est hellénique; mais ils avaient eu le tort de ne pas voir que tout cela convenait à merveille aux habiles et opulents métallurges de Phénicie, et à leurs compatriotes des stations occidentales emportant avec eux les habitudes et le luxe de leur pays d'origine.

Le luxe des Phéaciens se manifeste d'ailleurs de bien d'autres manières : c'est ainsi qu'ils ont le goût des belles étoffes, des vêtements de pourpre, des fines toiles de lin, du linge blanc et fraîchement lavé. Ce dernier trait frappe évidemment Homère : « Mes frères, fait-il dire à Nausicaa, réclament toujours du linge fraîchement lavé quand ils vont à la danse; et à toi, père bien-aimé, il te faut des vêtements nets de toute souillure pour assister à la *boulè* » (1). C'est que les Achéo-Ioniens s'habillent surtout de laine, comme tous les peuples riches en troupeaux, et la laine se passe plus facilement que la toile de blanchissages fréquents. Ce luxe des vêtements est d'ailleurs, pour le dire en passant, un luxe aussi nettement phénicien que celui des vases d'or et des statues « divinement »

(1) *Odyssée*, VI, 61 et 64.

ciselées. La pourpre sidonienne est restée fameuse ; la fabrication de la toile tenait une place importante chez les habitants de la Phénicie, et les Égyptiens, leurs voisins et leurs frères en civilisation, portaient, au dire d'Hérodote, « des vêtements de lin toujours fraîchement lavés ; ils y attachaient le plus grand soin, et allaient jusqu'à préférer la propreté à l'élégance » (1). Ne dirait-on pas qu'Hérodote a entendu les femmes d'Égypte répéter la phrase de Nausicaa?

Autres habitudes qui supposent la richesse, et en même temps des goûts raffinés : Alcinoos tient table ouverte pour tous les chefs des Phéaciens, et ses repas somptueux sont rehaussés par la musique et la poésie. Démodocos est attaché à sa maison, et c'est principalement dans la salle du festin que se fait entendre « l'aède chéri de la Muse ».

Par une conséquence assez naturelle de la richesse, nos gens sont fort amis de la mollesse et des plaisirs. Les ripailles plantureuses et les parties fines ne sont pas pour leur déplaire ; et leur morale a bien des indulgences. Avec une bonhomie paternelle, mêlée d'une pointe de

(1) Hérodote, III, 37. J'emprunte cette traduction à M. Bérard.

vanité, Alcinoos se fait gloire des péchés mignons de son peuple : «... Jamais, dit-il, nous ne sommes rassasiés des festins, ni de la harpe, ni de la danse, ni des vêtements fréquemment renouvelés, ni des bains chauds, ni de l'amour » (1).

Résumons tout ceci :

Déjà démontré par le culte très spécial qu'ils ont voué à Mercure, le grand commerce, auquel s'adonnent nos Phéaciens, se prouve encore et se caractérise :

1° par leur établissement au milieu de pays neufs et riches en mines;

2° par leur organisation très probable en société commerciale, exerçant les pouvoirs publics;

3° par leur richesse et leur luxe.

Ces divers traits conviennent d'autant mieux à des Phéniciens que les produits riches des pays occidentaux ne trouvent alors de vrais débouchés qu'en Phénicie.

(1) *Odyssée*, VIII, 248. — La fête, *évidemment orientale*, à laquelle de Amicis assiste à Tanger en 1875, paraît reproduire la fête *phénicienne* de Schérie dans sa physionomie et dans bien des détails (courses, danses, luttes, ballet acrobatique du ballon, conteur public, le tout daus une agora extérieure). *Tour du monde*, 1879, I, p. 167.

III

SUPPLÉANTE DU MARI ABSENT, L'ÉPOUSE PHÉACIENNE GOUVERNE LE FOYER ET ADMINISTRE LA CITÉ.

Une conséquence nécessaire, évidente, de la vie maritime et commerciale que mènent les Phéniciens de Schérie, c'est qu'ils sont souvent et longtemps absents de chez eux.

Sans doute on part dès que le printemps le permet. Mais il est clair, tout d'abord, que les opérations de troc avec les indigènes demandent d'interminables palabres, accompagnés de réjouissances, de beuveries et de festins pantagruéliques ; si l'on trouve ce dernier terme déplacé, disons « de festins homériques », et ce sera exactement la même chose. En marchandages, en politesses reçues et rendues, on perd déjà beaucoup de temps.

Puis le programme prévu au départ se complique assez souvent; le chargement se fait attendre; ou bien il ne peut se compléter sur place, et il faut aller plus loin; parfois aussi des brouilles arrêtent les transactions; ou bien ce sont des relations nouvelles à établir, des reconnaissances à faire dans l'intérieur. A tout cela, il faut de la diplomatie et de la patience.

Si, à ces longueurs qui sont le fait de l'homme, on ajoute les hasards de la mer, on ne s'étonnera pas que l'arrivée de l'hiver rende la saison de navigation trop courte au gré de nos marins. Les hasards de la mer, combien ils sont redoutables au vaisseau d'alors, avec sa coque basse et mal pontée, avec sa voile unique et son gréement peu souple, surtout avec la navigation côtière obligatoire et toujours si dangereuse!

Fréquemment, les vents sont contraires pendant de longs jours, et vous tiennent bloqué dans une anse où l'on n'a rien à faire; c'est ainsi que, descendu dans l'île du Soleil pour y passer la nuit, Ulysse y reste tout un long mois (1). Parfois une brise favorable vous a invité à sortir du port, et à peine est-on en mer que la tem-

(1) *Odyssée*, XII, 325.

pête menace ou éclate; il faut rebrousser chemin à force de rames, ou gagner au plus vite la côte prochaine. « Au départ du pays des Cicones, dit Ulysse, Zeus qui assemble les nues nous envoya le Borée et une tempête effrayante; les nuages couvraient la terre et la mer; la nuit tombait du ciel. Les navires furent pris en travers; aussitôt les voiles de s'en aller en morceaux. Il fallut gagner la terre en toute hâte, et tirer les nefs à la côte; là, deux jours et deux nuits, nous rongions notre cœur dans la fatigue et la souffrance (1). »

Trop heureux d'en être quittes en pareil cas à si bon compte! Car ce ne sont là que des accidents sans importance à côté de ceux qui vont suivre. « Quand l'Aurore aux beaux cheveux ramène le troisième jour, nous reprenons la mer: les mâts sont dressés, les blanches voiles déployées; nous nous abandonnons au vent et aux pilotes. Au cap Malée, j'étais sur le point d'arriver sain et sauf dans la patrie; mais voici que les courants et le Borée nous entraînèrent au large de Cythère; pendant neuf jours, des vents funestes nous emportaient à travers la mer pois-

(1) *Odyssée*, IX, 67-75.

sonneuse, et le dixième nous abordâmes à la terre des Lotophages (1). »

Il fallut dix années au pauvre Ulysse pour revoir les fumées de sa patrie, lui qui, auprès de Cythère, n'en était qu'à deux jours de traversée!

Parfois, c'est pis encore. « Le sifflant Zephyros se rue sur nous dans un tourbillon furieux. Du coup les deux étais se brisent; le mât s'abat sur l'arrière, entraînant tous les agrès dans la sentine. Le crâne fracassé par le choc, notre timonier tombe mort de la plate-forme. Zeus tonne épouvantablement, et sa foudre frappe le navire; tout est rempli de soufre. Le vaisseau disloqué se brise. Précipités dans les flots, mes compagnons s'éparpillent alentour et coulent. Hélas! pour eux plus de retour! (2) »

De tout celà, il suit que, d'une façon habituelle et normale, la navigation occupe toute la belle saison, c'est-à-dire les deux tiers de l'année. Elle ne cesse qu'aux approches de l'hiver, sous la menace des intempéries qui rendent la mer trop fréquemment intenable; alors on hiverne, c'est la loi des marines phéniciennes,

(1) *Odyssée*, IX, 76-84.
(2) *Odyssée*, XII, 408-419.

comme de toutes les marines qui les ont remplacées dans les mers levantines. Nos Phéaciens passent donc seulement à Schérie les quatre mois de la mauvaise saison.

Encore arrive-t-il chaque année à plus d'un vaisseau de ne pouvoir revenir au pays en temps utile ; il suffit de quelques jours de retard à la fin d'une campagne pour être forcé d'hiverner au loin.

Et puis, il y a ceux qui ne reviendront plus !

Le foyer phéacien et avec lui la famille, les industries domestiques, les cultures, sont donc privés de leur chef naturel, habituellement les deux tiers de l'année, assez souvent toute l'année, et trop souvent, hélas ! pour toujours. Que deviennent donc alors le foyer et tout ce groupe d'intérêts vitaux qu'il abrite ou symbolise? Dans cette crise perpétuelle, la famille ne va-t-elle pas sombrer, ou tout au moins subir de graves atteintes? Si le foyer et la famille restent prospères, qui donc en a la direction et le gouvernement? Qui est-ce qui assure la sécurité de la demeure, l'éducation des enfants, la protection des vieillards, la production et la récolte des subsistances, la direction des indus-

tries domestiques, et enfin la conservation des richesses familiales? Il y a là des fonctions de premier ordre à remplir, et la dernière n'est pas la moins importante chez des gens riches, qui apprécient la richesse et travaillent surtout pour s'enrichir.

Or la Science sociale a, plus d'une fois déjà, rencontré des sociétés dans lesquelles l'absence du chef de famille, *travaillant en atelier lointain*, a posé le problème qui nous préoccupe.

Et partout, dans les milieux les plus divers au point de vue ethnographique, les faits sociaux concomitants ont donné une même réponse : partout la situation de la femme a grandi et s'est relevée; partout l'épouse, restant seule au foyer d'une manière à peu près constante, s'est substituée à l'homme dans la direction de la famille, et dans la gestion de tous les intérêts domestiques; partout elle est devenue l'*associée suppléante ou prépondérante* du chef de famille; évidemment les modalités diffèrent ici et là, d'après la formation antérieure et les circonstances ambiantes; mais partout elles laissent apparaître la même loi générale.

Aux environs de Saint-Malo, dans les villages

de la côte, tous les hommes sont à la mer, non pas comme pêcheurs, mais comme marins de cabotage ou de long cours; leur absence dure parfois des années entières; ces marins-là sont d'ailleurs les descendants de longues générations de corsaires, pour lesquels la vie maritime offrait des incertitudes plus redoutables encore.

La conséquence très nette, dit M. Demolins qui a étudié ce type (1), c'est que « la femme prend la direction du ménage et, dans certains cas, l'autorité sur l'homme. Elle pourvoit seule à l'éducation des enfants qui connaissent à peine leur père. Elle fait face au rude travail de la culture, soit par elle-même, soit avec des journaliers qu'elle dirige; enfin elle conserve et fait fructifier l'épargne familiale, en la défendant parfois contre le mari lui-même. »

Dans les villages grecs de la Roumélie montagneuse et maritime, les hommes s'expatrient facilement pour un temps plus ou moins prolongé, et le mari lui-même est le plus souvent adonné à un commerce qui le conduit au loin pendant une bonne partie de l'année. La maison, le jardin et les arbres à

(1) *Autour d'une plage bretonne* (*Science sociale,* septembre 1890).

fruits (1) sont attribués à la fille qui reste étrangère à cet exode, tandis que le fils reçoit du bétail ou de l'argent. Il va sans dire que la femme mariée a la gestion du foyer et des cultures. D'ailleurs si ces biens lui sont attribués, c'est précisément parce qu'elle est mieux que le fils en position de les conserver et de les faire valoir. Il suit de tout cela que le foyer et ses dépendances se transmettent, autant que possible, de mère en fille (2).

Chez les Hurons-Iroquois, les absences très répétées des hommes sont dues à la chasse et à la guerre en courses lointaines, et ce sont les femmes qui assurent, par la culture du maïs, l'élément essentiel des subsistances. Le mode successoral et l'organisation familiale, simplement indiqués dans le type qui précède, font un pas décisif en avant. L'héritage d'un chef ne va ni à son fils, ni à son collatéral le plus rapproché par les hommes (3), mais bien à son

(1) Je dis les arbres à fruits et non le verger, car dans bien des cas les arbres seuls sont appropriés, appartenant à celui qui les a plantés; le sol appartient au village.

(2) Je tiens ces renseignements d'un jeune Grec appartenant à ces régions, mais que la vie de collège avait pris tout jeune, et qui, pour cette raison, ignorait les détails complémentaires.

(3) Je rappelle que très fréquemment chez les patriarcaux,

parent le plus proche et le plus âgé ne lui tenant que par des femmes, d'abord à un frère de mère, puis au fils d'une sœur utérine, etc. (1). Et ainsi le lien par les femmes constitue la parenté légale, et, par extension, le clan (2).

Indiqué à Saint-Malo, ébauché en Roumélie, ici le type matriarcal est complet.

Mais il va s'accentuer encore chez les Touareg du Sahara. Là, les hommes passent leur vie en caravanes ou en expéditions de pillage, tandis que les femmes, gardiennes du foyer et centre de la famille, vivent en groupes nomades avec les troupeaux, ou bien en groupes sédentaires dans les oasis, où elles dirigent en même temps des cultures. La situation relevée de cette épouse, monogame au milieu de sociétés polygames, honorée et presque instruite, à côté de femmes patriarcales traitées comme des bêtes de somme, a frappé tous les voya-

c'est le frère plus âgé, et non le fils qui hérite. Ce qui fait l'originalité du type ci-dessus et de l'hérédité matriarcale en général, ce n'est pas la dévolution collatérale, c'est la dévolution collatérale par les femmes.

(1) A l'exclusion du frère de père, du fils d'un frère, etc.

(2) Paul de Rousiers, *les Hurons-Iroquois*, dans la *Science sociale*, janvier, février et août 1890; et surtout janvier, p. 102 et suiv.

geurs, même les moins attentifs. Ici aussi les biens sont dévolus au parent le plus proche par les femmes; d'où une double conséquence : les biens de la femme, c'est-à-dire, ceux qu'elle a acquis ou augmentés par son travail, vont à ses fils; et les biens du père vont aux fils (ordinairement au fils aîné) de sa sœur aînée, ou, à défaut, de la parente la plus proche à laquelle il ne se rattache que par des femmes. Et alors une conséquence extrême et tout à fait curieuse apparaît, là où la loi religieuse n'est pas venue l'interdire expressément : le frère épouse la sœur, ou, à défaut le neveu, la tante maternelle; ou l'oncle, la nièce par une sœur. Avec un pareil régime successoral, c'est en effet, pour le commerçant ou le pillard enrichis, le moyen pratique, et le seul, de laisser à son fils le fruit de son travail : le fils hérite alors, parce qu'il est en même temps le neveu par une sœur. C'est ainsi que, pour faire de son fils l'héritier du trône, le Pharaon, issu du type désertique dominateur d'oasis, épouse sa sœur ou sa tante maternelle. M. de Préville a fort bien montré tout cela dans son étude sur l'*Égypte ancienne* (1).

(1) Dans la *Science sociale*, dix articles de mars 1890 à

En Perse, évidemment pour la même raison, la tradition des rois Achéménides est d'épouser leur sœur. Au-dessous d'eux, les textes nous montrent la même pratique dans des castes aristocratiques en particulier dans la caste des Mages d'où sont sortis les rois, et qui, selon toute probabilité, doivent aux transports à longs parcours leurs richesses et leurs mœurs.

Puis, dans la région qui avoisine le Caucase au sud et au nord, chez les Scythes caravaniers, apparaît le type fameux des Amazones inexpliqué jusqu'ici. Je crois avoir montré que les Amazones ne sont pas autre chose que le clan sédentaire des femmes, analogue à celui des matriarcales du Sahara, devenu ici groupement de la vie publique et s'organisant en force armée pour la défense du foyer et des richesses confiées à sa garde (1).

Le relèvement de l'épouse devenant l'asso-

mars 1892. Voir surtout, pour la question qui nous occupe, octobre 1890, p. 356 et suivantes, et septembre 1891, p. 249 et suivantes.

(1) Pour le type persan et le type scythe, voir mon étude sur *le Personnage d'Odin et les caravaniers iraniens en Germanie*, dans la *Science sociale*, mai, juin et juillet 1894, et spécialement le numéro de juin, p. 528 et suivantes.

ciée suppléante ou prépondérante du mari, telle est donc, dans ces sociétés si diverses, la solution adoptée par la famille pour parer à l'absence du mari, son chef naturel, travaillant en atelier lointain.

Et maintenant quel est, dans la société phéacienne, le rôle et l'attitude de la femme? A-t-elle la situation secondaire, effacée et parfois avilie, de l'épouse du type patriarcal? Dans ce cas, notre théorie sur la société phéacienne en serait ébranlée. A-t-elle au contraire la situation considérable de l'épouse matriarcale, ou très accentuée comme chez les Touareg et les Égyptiens, ou au moins ébauchée comme chez l'épouse malouine? Et alors ce sera une nouvelle raison, après plusieurs autres, d'affirmer la réalité du type phéacien, tel que nous l'avons restitué.

A Schérie, le Nostos met en scène deux femmes.

La première, une jeune fille à l'âge où le cœur s'ouvre à l'amour, séduit tout d'abord par sa grâce printanière, sa réserve pudique, sa joie de vivre, et cette bonté secourable aux

malheureux, si touchante à voir dans les âmes qui n'ont pas encore souffert. A ces dons si charmants, Nausicaa joint une prudence qui calcule, et une décision ferme. Voyez son attitude résolue quand Ulysse apparaît, et d'autre part ses précautions pour n'avoir, ni aux yeux du peuple, ni devant son père, la responsabilité de l'avoir accueilli. Ces deux dernières qualités nous surprennent un peu chez cette jeune fille. Elles font l'effet d'être au-dessus de son âge. A un autre point de vue, remarquons que, si elle épousait Ulysse, elle ne suivrait pas son mari qui devrait au contraire se fixer à Schérie. Simples indications, je le veux bien, mais indications déjà intéressantes.

La seconde femme du poème, c'est Arètè, la mère de Nausicaa, l'épouse d'Alcinoos. La première, à son aurore, sémillante quoique réfléchie, nous attirait. La seconde, à l'automne de la vie, imposante et presque majestueuse, commande le respect, mais nous tient à distance. L'impression qu'elle produit se résume admirablement dans le titre qu'elle porte : δέσποινα, la maîtresse (1).

(1) *Odyssée*, VII, 53, 347. Ce titre est également donné à Pé-

Et, en vérité, elle semble mettre trop de conscience à mériter ce titre. Elle écrase passablement le pauvre Alcinoos, que les bonnes âmes sont tentées de plaindre, et les autres de trouver ridicule.

Ce que nous savons d'elle au point de vue de la vie privée n'est pas sans valeur : « A partir du jour où il l'épousa, Alcinoos l'honora comme aucune épouse n'est honorée sur terre, aucune de celles qui gouvernent une maison sous un mari ; et c'est encore ainsi qu'il l'honore maintenant, et ses fils avec lui (1) ».

La femme achéenne a déjà dans son ménage une situation relevée, suffisamment indépendante, ne manquant ni de considération, ni d'autorité ; pour la résumer d'un mot, j'ai dit autrefois que le mari traite avec elle d'égal à égale (2).

Mais il est clair que, aux yeux de notre poète, la situation de l'épouse phéacienne est bien supérieure ; Homère est évidemment très

nélope et à la femme de Nestor, qui sont aussi femmes de marins : il ne se retrouve pas ailleurs.

(1) *Odyssée*, VII, 65 à 70.

(2) Voir *Les Héros d'Homère* dans la *Science sociale*, et en particulier, pour la présente question, numéro de juillet 1893, p. 69 et suivantes.

frappé de son importance familiale et sociale : par conséquent, cette importance dépasse tout ce qu'il connaît; c'est du reste ce qu'il vient de nous dire en propres termes.

Voici maintenant une scène qui se passe sur les confins de la vie privée et de la vie publique, celle des adieux d'Ulysse.

L'heure du départ trouve le Laertiade à la fin d'un « illustre » repas qui a duré presque toute la journée, comme il convient. Il prend la parole pour faire ses adieux « aux Phéaciens amis de la rame et surtout au roi :
« Puissant Alcinoos, le plus illustre du peu-
« ple, faites tous une dernière libation, et ren-
« voyez-moi sain et sauf. Adieu, à vous tous...
« qui restez ici. Puissiez-vous faire le bonheur
« de vos épouses et de vos enfants; que les
« dieux vous donnent toute prospérité et qu'ils
« écartent tout mal de ce peuple. » Il dit, tous le félicitent... et déclarent qu'il a bien parlé. » En vérité, ils ne sont pas difficiles; le discours nous paraît sec, le roi n'y tient pas beaucoup de place, et le souhait adressé aux maris et aux pères ne rehaussera certes pas leur prestige familial. Quoi qu'il en soit, Alcinoos ordonne la dernière libation. Le Laertiade « se lève, va vers

Arètè, lui présente la coupe à deux anses, et lui adresse ces paroles ailées : « Salut, ô reine ! « à toujours sois heureuse, jusqu'à la vieillesse « et à la mort ; hélas ! ce sont là choses hu« maines. Pour moi, je pars. Jouis, dans la « haute demeure, de tes enfants, de tout le peu« ple et du roi Alcinoos. » Il dit, et franchit le seuil (1)...

Ainsi le dernier salut, et par le fait même le plus solennel, s'adresse à Arètè ; il est personnel, tandis qu'Alcinoos a dû se contenter d'un adieu collectif ; il est d'ailleurs accompagné d'un cérémonial qui manque dans le premier cas. Enfin, tandis qu'Alcinoos, en sa qualité de mari phéacien, *fera le bonheur* de sa femme et de ses enfants, Arètè *jouira,* dans sa demeure, de son mari et de ses enfants. La préséance et la primauté de la femme sont ici bien indiquées.

Alcinoos est donc assez mal traité comme époux ; pour sa consolation, il ne l'est pas mieux comme roi. Arètè est saluée du titre de reine ; lui, il n'est que le plus puissant et le plus illustre du peuple. Le roi doit se conten-

(1) *Odyssée*, XIII, 36 à 63.

ter d'un souhait vague et qui s'adresse en même temps à tous les chefs : « Que les dieux vous donnent toute prospérité, et qu'ils écartent le mal de ce dème. » — « O Reine! est-il dit par contre à Arètè, comme tu jouiras de ta famille, jouis aussi de ce peuple. » Le peuple lui appartiendrait-il plus qu'à son mari? Nous en venons à nous demander si Alcinoos est aussi peu roi qu'il est peu chef de famille!

Mais, dira-t-on, ne sommes-nous pas en face d'un fait anormal, accidentel et, en définitive, contraire aux institutions? Ce que nous avons devant nous, n'est-ce pas tout simplement une femme altière et intrigante d'une part, et un mari faible et débonnaire d'autre part?

Cela reviendrait à supposer l'habile Ulysse assez maladroit pour souligner, dans un toast public, les faiblesses royales, et faire rougir le roi devant toute sa cour. Assurément, Homère, bien décidé, comme nous l'avons constaté plusieurs fois, à tout voir en beau à Schérie, ne lui fait pas commettre cette balourdise. A supposer qu'Alcinoos soit réellement au-dessous de son rôle, le bon Homère aurait grand soin de ne pas enregistrer les faits tels quels; il commencerait par les corriger et par les redresser.

Il n'est pas poète et flatteur pour rien. Nouveau saint Éloi, discrètement, tout bas, il inviterait le roi à reprendre la culotte, insigne de l'autorité virile, et à renvoyer la reine à sa quenouille, au moins le temps fort court de paraître dans ses vers; et ainsi c'est une majesté correcte qu'il présenterait à ses auditeurs. Quelque imprévue qu'elle soit pour nous, l'attitude d'Arètè découle donc assurément des mœurs nationales et d'une institution proprement dite.

Au surplus, poursuivons notre enquête; interrogeons cette fois le bon peuple de Schérie. Il va nous renseigner, lui; par tout pays, le peuple fronde volontiers les grands, et se moque de leurs travers. « Les citoyens, reprend le poète, honorent grandement Arètè; ils la regardent comme une divinité, et l'accueillent par de flatteuses acclamations, toutes les fois qu'elle va par la ville. D'ailleurs, elle est bien loin d'être dépourvue de sagesse, et, quand elle leur veut du bien, elle termine les différends des hommes eux-mêmes (1). » Voilà qui donne tout à fait tort aux hypothèses désobligeantes de tout à l'heure. Évidemment

(1) *Odyssée*, VII, 71 à 74.

le peuple partage pour la reine le respect du roi et de son fils, et le manifeste d'une façon bruyante et enthousiaste. Elle a même assez d'autorité pour rendre la justice à l'occasion et imposer ses décisions.

De leur côté, les membres de la boulê, ce conseil étroit qui gouverne sous la présidence d'Alcinoos, admettent la participation effective de la reine au pouvoir et à la direction des affaires publiques. J'en trouve la preuve dans la démarche faite par Ulysse pour obtenir son rapatriement, et surtout dans les conseils de Nausicaa et d'Athènè qui ont dicté et inspiré cette démarche.

Lorsque Ulysse pénètre, à la nuit tombée, dans le palais d'Alcinoos, il y trouve les divins basileis (1) rassemblés à la table d'Alcinoos; il s'y attend d'ailleurs, la déesse le lui a annoncé. Il sait donc fort bien que sa démarche aura ainsi pour témoins ceux qui, bientôt après, décideront de son sort. Rendu invisible par Athènè, il s'avance à travers la demeure... jusqu'auprès d'Arètè et d'Alcinoos; ils sont tous les deux au fond de la salle : lui, sur un trône

(1) *Odyssée*, VII, 49.

auprès du foyer, occupé à boire comme un immortel; elle, assise à la splendeur du feu, le fuseau empourpré à la main (1). Tout à coup, Ulysse apparaît aux pieds de la reine, venu l'on ne sait d'où; il embrasse ses genoux et la supplie ainsi : « Arètè, fille de Rhexénor égal aux dieux, je viens vers ton mari, je suis à tes genoux, je viens vers vos convives! J'ai tant souffert Que les dieux vous donnent à tous de vivre heureux et de remettre, chacun à vos enfants, vos biens, votre demeure et votre rang. Accordez-moi le retour; faites que j'arrive au plus tôt dans ma patrie (2)! »

Notre impression est que le prudent Ulysse a cette fois manqué de tact, et qu'il vient de commettre une maladresse, en ne s'adressant pas directement au roi et aux basileis qui l'entourent. Son erreur paraît encore plus grave, si l'on se rend compte que le rapatriement d'un étranger n'est pas du tout à Schérie une simple question d'assistance ou de charité, qui reviendrait assez bien à une femme et à une reine. Loin de là, c'est, comme nous le verrons plus loin, une affaire qui intéresse la

(1) *Odyssée*, VI, 305 à 309.
(2) *Odyssée*, VII, 139 à 152.

sûreté de l'État, et présente tout à fait la gravité qu'aurait chez nous une question d'espionnage. Il faut croire pourtant que, dans l'assistance qui se compose surtout des membres de la boulê, personne ne partage nos scrupules, et qu'en fait la reine a bien qualité pour recevoir une requête aussi importante. Car, sans observation, sans hésitation, Alcinoos et les divins basileis, ses convives, « décident et ordonnent » que l'étranger sera reconduit dans son pays (1).

Brusquée sans doute par ce que l'apparition d'Ulysse a eu de mystérieux, la décision est trop prompte à notre gré. Une discussion s'engageant, il eût été tout à fait intéressant de voir quel rôle Arètè y aurait joué.

Y aurait-elle ouvertement pris part? Nous l'ignorons, mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, directement ou indirectement, elle eût trouvé le moyen de faire prévaloir son avis : « Ne t'occupe pas de mon père, a dit Nausicaa au Laertiade. Va tout droit à ma mère, étends les mains vers ses genoux, et demande-lui, à elle, de voir le jour de ton rapatriement; si tu ga-

(1) *Odyssée*, VII, 226.

gnes sa bienveillance, aie bon espoir, tu reverras tes amis et ta demeure (1) ». Athênè, la déesse qui sait tout, donne exactement la même note : « Tu trouveras dans le palais les rois nourrissons de Zeus, prenant part à un festin; entre tout droit, chasse la crainte de ton cœur; la confiance et l'audace rendent l'homme plus fort en toutes choses, même au milieu des étrangers. Va d'abord trouver la Maîtresse dans le mégaron... Si elle te veut du bien, aie bon espoir de revoir tes amis et ta demeure (2). » Voilà deux témoignages décisifs et venus de personnes évidemment bien renseignées.

La Phéacienne a donc une importance et une autorité tout à fait imprévues pour Homère. Dans l'administration du foyer, elle est l'associée et même l'associée prépondérante du mari. Puis, si elle est femme de chef, elle jouit dans la vie publique d'une situation analogue; aux yeux du peuple et des grands, elle participe légitimement et d'une façon effective au pouvoir de son mari et au gouvernement de l'État.

Pour apprécier plus complètement le rôle de l'épouse, il serait très intéressant de connaître

(1) *Odyssée*, VI, 304 et suivants.
(2) *Odyssée*, VII, 49-53; et 75-78.

le système des alliances et des successions dans la famille royale. Malheureusement, ce que nous savons, dans cet ordre d'idées, est fort incomplet. La plus ancienne génération indiquée par Homère l'est sous forme mythique : Poséidon, dieu de la mer, épouse Périboia, fille du roi des Géants; cela paraît bien signifier en bon français, ou plutôt en bon grec (1), que le chef d'une colonie de marins phéniciens s'est établi sur la côte du pays des Géants : au point de vue des indications familiales, c'est complètement négatif. Nausithoos, fondateur de Schérie, est le fils de l'ancêtre mythique : nous ignorons qui fut sa femme, et s'il avait des frères et sœurs. Il laissa deux fils, Rhexênor et Alcinoos, qui paraissent avoir été ses seuls enfants. L'aîné, dont la femme nous est malheureusement inconnue, ne laissa qu'une fille, Arètè. Alcinoos a donc épousé sa nièce, enfant unique de son frère aîné. Qu'y a-t-il sous ce mariage? l'intention de rappeler l'union caractéristique du matriarcat, en l'absence de toute parente par les femmes? Peut-être. Le désir de réunir, aux

(1) A l'origine de beaucoup d'histoires locales en Grèce, on trouve cette sorte de mariage; elle me paraît avoir à peu près partout la signification que j'indique ici.

biens mobiliers dont il hérite comme chef de famille, la possession du foyer familial, et, par contre-coup, la totalité de l'héritage moral du vieux Nausithoos, désir que l'on pourrait avoir en Roumélie? Peut-être encore.

En tout cas, il faut noter que, dans la pensée d'Athènè et d'Ulysse, l'origine de la reine explique en partie sa puissance. D'une part, c'est pour décider son protégé à s'adresser à celle-ci que la déesse lui apprend ce que nous savons de la famille royale (1); et, d'autre part, la leçon a été si bien comprise que, en se jetant aux genoux de la reine, Ulysse ne s'écrie pas : « Arètè, épouse du magnanime Alcinoos... », mais bien : « Arètè, fille du divin Rhexênor... » Et pourtant la première formule eût corrigé ce que sa démarche pouvait avoir de déplacé aux yeux d'Alcinoos; et pourtant, dans le monde grec, Ulysse n'en eût pas employé d'autre : « Vénérable épouse d'Ulysse Laertiade », dit-il

(1) *Odyssée*, VII, 56 à 66. Si on admet ici une interpolation, le type matriarcal en devient plus net et plus accentué; tout ce que nous saurions au sujet de la famille se réduirait à ceci : « Arètè est née des mêmes parents qui ont engendré Alcinoos ». Elle serait à la fois la sœur et l'épouse d'Alcinoos; et nous pourrions en conclure que le matriarcat phénicien ressemble de très près au matriarcat égyptien.

lui-même, par trois fois, à Pénélope, dans une longue conversation où, avant de s'être fait reconnaître, il joue le rôle d'un étranger (1).

Il est d'ailleurs certain que le type familial donne à la parenté par les femmes une importance qui rappelle de près le clan féminin : « Pourquoi, demande Alcinoos, pleures-tu ainsi au récit des malheurs d'Ilion et des Argiens? As-tu perdu là-bas un allié, c'est-à-dire, un gendre ou un beau-père, lesquels nous sont très chers, même en comparaison de notre sang et de notre race? Ou bien serait-ce un vaillant et aimable compagnon aussi aimé qu'un frère? » La perte d'un gendre ou d'un beau-père, voilà, pour Alcinoos, la véritable calamité familiale; par conséquent à ses yeux c'est son beau-père plutôt que son propre père que l'homme marié est appelé à continuer.

Y a-t-il dans la tâche de l'épouse commandant au foyer, dans la tâche de la Maîtresse, quelque besogne particulière au milieu phéacien, et qui, à ce titre, soit intéressante à noter?

Nous en connaissons une, dont il convient de dire quelques mots. Les femmes ont à Schérie un

(1) *Odyssée*, XIX, 165, 262, 336.

travail aussi apparent, aussi caractéristique aux yeux de l'étranger que peut l'être la navigation pour les hommes : « Autant les Phéaciens surpassent les autres peuples dans la direction des rapides navires, autant leurs femmes l'emportent dans l'art de tisser la toile. D'Athènè, elles ont reçu, plus que toutes les femmes, l'habileté native et la science des beaux ouvrages (1) ».

La fabrication de la toile, telle est donc la tâche manuelle, et le travail national de la Phéacienne ; et voilà pourquoi, dans le mégaron, l'épouse, et la reine elle-même, apparaissent toujours un fuseau à la main, filant le lin empourpré. Arètè est à cette besogne dès l'aurore, et le soir elle y est encore après la nuit tombée, même pendant qu'elle préside au repas des chefs et maîtres dans la vaste salle (2). Elle dirige d'ailleurs dans sa demeure tout un atelier de tissage : « Cinquante esclaves habitent le palais ; les unes écrasent sous la meule le blond froment ; les autres tissent la toile, ou manient le fuseau, aussi mobile sous leurs doigts que la feuille du peuplier au souffle du vent » (3).

(1) *Odyssée*, VII, 108-111.
(2) *Odyssée*, VI, 52, 305.
(3) *Odyssée*, VII, 103 suiv.

Rien ne nous permet de croire que « les travaux irréprochables » de la Phéacienne soient des tapisseries compliquées ou de fines broderies. Ce qu'elle fait, c'est avant tout de la brave et bonne toile, avec laquelle elle confectionne ensuite les vêtements de la famille. Arètè reconnaît son travail dans le vêtement que sa fille a donné à Ulysse.

Assurément, chez nos marins, les tisseuses ne préparent pas simplement les habits des deux sexes, mais aussi la voile des navires. A côté du métier royal qui produit de fins tissus de pourpre, les servantes fabriquent la toile résistante qui doit asservir le vent. A ce point de vue aussi, la Phéacienne est une collaboratrice indispensable du navigateur.

Et c'est bien la fibre du lin ou du chanvre, et non la toison des troupeaux, qu'elle travaille. M. Helbig a montré qu'il ne peut y avoir de doute à ce sujet ; certains noms d'étoffes, certaines épithètes de vêtements employés à Schérie indiquent la toile à l'exclusion de la laine (1).

Cette remarque entraîne deux conséquences d'ordre différent.

(1) Helbig, *l'Épopée homérique*, 1894, chapitre xi. Les étoffes des vêtements, p. 209 et suiv.

La première, c'est que nous avons là, comme nous l'avons déjà indiqué, un motif de plus d'identifier le peuple d'Alcinoos avec les Phéniciens. « Le tissage de la toile, dit en effet M. Helbig, était une industrie très florissante en Égypte, en Phénicie et dans les colonies phéniciennes (1). » L'emploi de la pourpre comme teinture a une signification plus précise encore; il est comme la marque de fabrique des manufactures sidoniennes et de leurs filiales.

La seconde conséquence, c'est que, chez les Phéaciens comme chez tous les peuples tisseurs de toile, la formation culturale est assez développée. D'une part, la culture des plantes textiles exige des soins multiples et relativement compliqués. D'autre part, il paraît impossible que le chanvre ou le lin arrivent à Schérie par voie d'échange : les champs de Phénicie et d'Égypte sont trop éloignés, et les Italiotes voisins, « qui ne plantent point de leurs mains et ne labourent jamais (2) », sont des cultivateurs trop rudimentaires.

Par tradition et par nécessité, les Phéaciens sont donc amenés à produire eux-mêmes les

(1) Helbig, *ibid.*, p. 215.
(2) *Odyssée,* IX, 108.

plantes textiles. Et voici que, dans la dépendance de chaque famille, ou au moins de chaque famille notable, il nous faut imaginer des champs de lin à côté des moissons nourricières et des cultures arborescentes.

A ce propos, il est intéressant de noter que le texte homérique, qui indique ou sous-entend l'indivision du sol dans les villes achéennes (1), mentionne au contraire un partage des terres lors de la fondation de Schérie (2). Cette indication, étant faite d'un mot, reste malheureusement insuffisante. Mais elle cadre bien avec la vraisemblance; car, en règle générale, l'appropriation du sol se développe en même temps que la culture et la richesse. La présence des plantes textiles et l'importance des fortunes privées ont dû amener depuis longtemps, dans les villes phéniciennes, la disparition de la communauté du sol cultivable.

C'est donc un ensemble cultural assez complexe, demandant toute l'année des soins variés et suivis, que l'épouse phéacienne a sous sa direction. Nous la connaissons assez maintenant

(1) Voir à ce sujet *les Héros d'Homère*, livraison de mai 1893 dans la *Science sociale*, p. 346 et suivantes.
(2) *Odyssée*, VI, 10.

pour être sûrs que sa vaillance ne s'en effraie pas.

Ainsi donc, pendant la majeure partie de l'année, toutes les familles de marins, c'est-à-dire toutes les familles qui comptent dans la ville et font le type national, vivent forcément sous la direction unique de l'épouse. Le mari, qui passe peu de temps au pays et ressent d'abord le besoin de s'y reposer, se soucie peu de se remettre au courant des mille détails de la gestion familiale. Il a d'autres soucis : son chargement à écouler, son navire à réparer, les arrangements de la prochaine campagne à prévoir; et il pense avec raison que, avec quelques directions et certains redressements qu'il impose, l'épouse peut continuer, malgré sa présence, l'administration des biens et le gouvernement de toutes choses au foyer. C'est d'ailleurs sagesse; mais il en résulte que, en certaines matières, l'indépendance de la femme devient complète, et son autorité absolue. Voilà pourquoi elle est bien réellement *la Maîtresse*.

Des motifs analogues, quand elle est femme de chef, lui donnent une réelle importance dans la ville. Appelée à remplacer le mari absent

dans son rôle de chef de famille, elle le remplace aussi dans son rôle de chef de clan; le clan n'est en somme que la famille agrandie, et elle patronne la clientèle comme le ferait son mari; elle assiste les uns dans leurs besoins, elle arrange ou solutionne les difficultés des autres, elle prend en main les intérêts de ceux qui ont maille à partir avec des concitoyens étrangers au clan. Et restant toute l'année en contact avec tous, elle rend plus de services que son mari : celui-ci en effet ne peut jeter qu'un coup d'œil distrait et passager à ces affaires multiples.

Si, de chef de clan, le mari devient chef de la Cité, la transition n'est pour lui ni brusque ni difficile ; à beaucoup de points de vue, la Cité n'est guère autre chose que le clan devenu groupement de la vie publique. La transition n'est pas plus laborieuse pour son associée suppléante; et, à côté de lui, l'épouse se met à l'administration de la Cité. C'est avec intention que je dis « à l'administration ». Évidemment les fonctions publiques de l'épouse restent surtout des fonctions de gestion intérieure ; elles doivent être d'ordre réglementaire, policier et judiciaire, comme nous dirions aujourd'hui.

C'est avec le conseil supérieur des grands marchands de mer que le mari gouverne. Ce conseil, qu'Homère appelle, d'un nom grec, la *boulê,* est le véritable souverain, et Alcinoos est très humble à son égard : « Douze basileis éminents commandent à ce peuple, dit-il, et je suis le treizième » (1). D'ailleurs le droit de convocation et d'initiative appartient aux membres aussi bien qu'au roi (2), et Alcinoos n'est guère que le président de la *boulê*. Mais il est en même temps chargé d'exécuter ses décisions, et ce rôle l'arme d'un pouvoir redoutable; aux yeux du peuple, « c'est lui qui a la puissance et la force » (3); et « il faut lui obéir comme à un dieu » (4). Il présente ainsi, en réduction, des traits communs avec le chef d'une grande république de marchands, avec le doge, faisant trembler Venise, et tremblant lui-même dans la main du Conseil des Dix.

Au-dessous, Homère indique une assemblée populaire, l'*agora,* mais qui paraît n'être consultée que pour la forme. Nous la voyons fonc-

(1) *Odyssée,* VIII, 390
(2) *Odyssée,* VI, 55.
(3) *Odyssée,* VI, 196.
(4) *Odyssée,* VII, 10.

tionner à l'occasion du rapatriement d'Ulysse. La veille, dans le mégaron du roi, le poète a eu soin d'indiquer une vraie décision, prise à l'unanimité (1). Ici l'exposé d'Alcinoos n'est suivi d'aucun vote, ni d'aucune acclamation, ni ratification; d'ailleurs, il se borne à deux points : « Voici un étranger qu'il convient de rapatrier; désignez les hommes chargés d'exécuter cette corvée publique (2). »

C'est donc l'élément viril, représenté par une oligarchie, qui gouverne, fait les lois, gère les relations extérieures, et en un mot dirige la Cité et la vie nationale. Mais l'épouse du chef est, à beaucoup de points de vue, agent d'information et agent d'exécution; et elle l'est douze mois de l'année; aussi les divins basileis, qui sont si longtemps à la mer, tiennent d'elle le plus grand compte.

Malgré ce que son rôle a de subalterne, l'épouse du chef est en somme l'autorité la plus continue, la plus apparente, et celle qui règle le plus souvent les mille détails qui intéressent la masse ; aussi c'est à elle, c'est à *la Maîtresse*, que le populaire attribue les responsa-

(1) *Odyssée*, VII, 226.
(2) *Odyssée*, VIII, 24 et suivants.

bilités en bien comme en mal; et c'est elle qu'il acclame, quand il est content de « l'état de choses ».

C'est aussi la Maîtresse que voit agir l'étranger qui, par hasard, peut pénétrer dans la ville phéacienne, et, par une conséquence naturelle, c'est elle qui, à ses yeux, incarne et symbolise la Cité. De retour dans son pays, il dira donc qu'à Schérie il était chez Arètè, comme à Ithaque il était chez Ulysse, et à Lacédémone chez Ménélas.

Naturellement les autres colonies phéniciennes, constituées sur le même type, lui laisseront le même souvenir, et on saura en Grèce qu'au pied d'Atlas, la Colonne du ciel, puis sur les côtes d'Italie dans l'île d'Eéa, ce ne sont pas des hommes, mais des femmes, qui gouvernent.

Or, pour le premier site, la position géographique, et, pour le second, l'origine sémitique du nom d'Eéa (1), indiquent clairement la présence des Phéniciens. En outre, ici la mystérieuse Calypso, là l'enchanteresse Circé portent ce titre de déesse que le peuple de Schérie décerne à Arètè (2) ; et toutes deux se présentent, comme

(1) *Ai*, île; *aié*, épervier femelle (exactement traduit par κίρκη).

(2) *Odyssée*, V, 61, pour Calypso; et X, 136 pour Circé.

elle, avec le fuseau empourpré et le métier à tisser, ces attributs caractéristiques de la Phénicienne (1). Enfin ce sont des amantes égoïstes et fatales qui ne veulent plus se séparer des étrangers qu'elles ont une fois connus. Nous verrons dans le chapitre suivant que cet amour irrésistible et redoutable, ou plutôt le trait caractéristique qu'il symbolise, est, pour les étrangers, le grand danger de Schérie, tout aussi bien que des autres établissements phéniciens d'Occident.

Le type social d'Arètè, une fois analysé et compris, donne ainsi l'explication de ces demi-déesses homériques, indéchiffrables depuis de longs siècles, mais qui, pour les contemporains d'Homère, étaient des personnifications assurément transparentes des colonies phéniciennes.

Ne semble-t-il pas qu'il explique aussi le rôle si considérable attribué par l'histoire légendaire à Didon, la fondatrice de Carthage? Ou bien la grande Phénicienne a réellement pris l'initiative de l'expédition qui devait donner naissance à un nouvel empire; elle y était suffisamment préparée par son éducation de

(1) *Odyssée*, V, 61, et X, 221.

Tyrienne et de fille de roi tyrien. Ou bien son rôle a été en réalité plus modeste; et elle a cependant représenté les fondateurs aux yeux de la postérité, parce que sa naissance lui fit attribuer l'administration de la cité nouvelle, et qu'elle joua ainsi, devant la tradition et l'étranger, le rôle d'Arètè à Schérie, de Calypso à Ogygie, et de Circé dans l'île d'Eéa.

Je résume ci-dessous les principaux résultats de nos recherches sur la Phéacienne :

A l'encontre de la femme patriarcale qui est la servante et la chose du mari toujours présent au foyer,

l'épouse phéacienne, émancipée par les absences fréquentes et prolongées de l'époux,

devient son associée et sa suppléante;

elle le remplace dans la direction de l'établissement sédentaire : foyer, cultures et fabrication ménagère, et aussi dans la garde et la conservation des richesses mobilières;

puis, s'il y a lieu, dans l'administration et la police de la cité dont le mari ne garde que le gouvernement.

Il s'ensuit que la famille et la société ont nettement évolué dans le sens matriarcal, sans

que nous puissions dire d'une façon précise jusqu'où est allée cette évolution

Elle n'en est pas moins certaine et bien caractérisée. Elle confirme puissamment tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la formation commerciale des Phéaciens et par conséquent de leur nationalité phénicienne.

Le prochain chapitre, consacré aux relations avec l'étranger, va nous faire découvrir à Schérie deux autres traits caractéristiques du grand commerce, dont l'un au moins se retrouve chez les Phéniciens de la période historique.

IV

LES ÉTRANGERS EN CONTACT AVEC LE COMMERCE PHÉACIEN : CLIENTS ET CONCURRENTS

Dans l'histoire du grand commerce international, les étrangers jouent, nécessairement et à toutes les époques, un rôle considérable.

Ils se répartissent, dans tous les cas, en deux catégories au moins : les clients d'une part, les concurrents d'autre part.

Parfois intervient une troisième sorte d'étrangers : les auxiliaires.

Nous allons maintenant étudier les Phéaciens dans leurs relations avec leurs clients, les indigènes des pays neufs; puis avec leurs concurrents, les marins des pays en voie de développement.

Au cours de notre troisième partie, nous les

trouverons en contact avec d'autres étrangers, qui paraissent bien jouer auprès d'eux le rôle d'auxiliaires.

1° *Les Phéaciens dans leurs relations avec leurs clients des pays neufs.*

De toutes les formes que peut prendre le travail, la plus défavorable au développement de l'esprit guerrier, c'est assurément le commerce international. La culture, l'art pastoral, la fabrication, le commerce intérieur, peuvent, dans une même société, s'arranger du voisinage de la formation guerrière; le commerce international, non pas. Les relations avec l'étranger, qu'il suppose nécessairement, sont, nécessairement aussi, des relations pacifiques, et même des relations amicales. C'est pourquoi les peuples exclusivement ou principalement adonnés au grand commerce n'ont jamais été guerriers.

En ce qui concerne les Phéniciens, c'est un fait bien connu que, à toutes les époques de leur histoire, ils ont répugné à la guerre. Dès le début de leur vie maritime, ils servirent d'intermédiaires à deux grandes civilisations, celle du Nil et celle de l'Euphrate, toutes

deux déjà constituées en puissances militaires; ce n'est pas aux dépens de clients aussi puissants et aussi policés que le commerce pouvait apprendre à se doubler de piraterie.

Plus tard, après l'épanouissement de sa formation commerciale, la Phénicie put être incorporée, sans dommages décisifs, tantôt à l'Égypte, tantôt à l'Assyrie et enfin à la Perse. C'est que, intensivement tournée vers la mer, elle avait, pour ainsi dire, oublié de se constituer un empire de terre ferme, et que, par suite, la conquête ne l'atteignait dans rien d'essentiel. Le travail de la race et les sources de sa prospérité restaient suffisamment indemnes. Ni l'Égypte, ni l'Assyrie, ni la Perse, n'avaient de marine méditerranéenne, et ne pouvaient enlever à la Phénicie son monopole commercial et sa toute-puissance maritime; tout au contraire, elles avaient besoin de la Phénicie et de sa prospérité. De son côté, quel que fût son maître du jour, la Phénicie continuait à l'exploiter en le servant, et vivait à côté de lui de sa vie propre (1).

A cette école des faits, Tyr et Carthage son hé-

(1) J'emprunte cette remarque à M. de Tourville, *Notes inédites*.

ritière, apprirent si bien à juger les relations extérieures au poids du commerce, qu'elles évacuèrent sans coup férir les régions tyrrhéniennes, le sud de l'Italie et une partie de la Sicile; auparavant Sidon avait fait de même pour les îles de l'Archipel. Il était en effet inutile de garder des colonies, des comptoirs et des flottes dans des régions où le commerce échappait, ou bien cessait d'être productif. Comme les Anglais à différentes reprises dans le XIX[e] siècle, Carthage sut, sans amour-propre mal placé, éviter ou liquider les guerres qui ne devaient pas payer. Quand la lutte devenait inévitable, sa formation militaire insuffisante et sa toute-puissance au point de vue de l'argent l'amenaient, encore comme l'Angleterre, à faire la guerre à coups de bank-notes et avec des armées de mercenaires. Ses soldats ont été, comme les Écossais ou les Irlandais, des peuples vaincus, que l'appât du gain, et une formation guerrière datant de loin, disposaient à cette servitude.

En face de ces grandes lignes de l'histoire, on imagine facilement que les explorateurs phéniciens lancés vers les pays neufs et les commerçants de même race qui s'avançaient

derrière eux, aient dû se présenter partout avec des allures pacifiques. D'ailleurs ces allures n'étaient pas seulement la conséquence de leur formation antérieure, et de ce que l'on peut appeler leur psychologie nationale. Elles leur étaient imposées par leur petit nombre, qui en faisait une véritable nécessité; d'autant plus que l'insignifiance des effectifs n'était pas compensée pour eux, comme elle devait l'être plus tard pour Cortez et Pizarre, par l'écrasante supériorité des armes à feu (1).

N'exagérons rien cependant, et surtout n'allons pas supposer des façons humiliées ou timides à l'un des peuples les plus audacieux et les plus énergiques de l'histoire. Nos Phéniciens savent évidemment, quand il le faut, par eux-mêmes ou par des mercenaires, frapper un coup terrible et décisif; mais ils doivent le calculer et le préparer avec soin, et ils y recourent le moins souvent possible.

Sans aucun doute, leurs succès auprès des indigènes sont dus à deux moyens d'action

(1) Tout-puissants par leurs armes et d'ailleurs sortis d'un milieu essentiellement guerrier, Cortez et Pizarre recourront trop souvent à la guerre et aux massacres. C'est ainsi que chaque race règle son action d'après sa formation antérieure et ses moyens actuels.

principaux : à la diplomatie insinuante du commerçant d'une part, au prestige écrasant du civilisé d'autre part. Ce sont là deux qualités, deux manières d'être, qu'ils doivent à leur milieu et à leur formation, et qui, chez eux, opèrent déjà d'une façon spontanée. Assurément, ils mettent tous leurs soins à en tirer le meilleur parti possible.

Des siècles de négoce et de négociations ont donné à leur race ce savoir-faire commercial qui sera plus tard, pour les Italiens,une si merveilleuse école de diplomatie. L'esprit d'observation, le flair divinateur, la finesse de touche, le don d'insinuation, la science de la flatterie qu'ils apportent pour ainsi dire en naissant, sont des qualités précieuses pour des manieurs de peuples. A force d'habileté, de souplesse et de patience, nos Phéniciens font naître des sympathies, gagnent des amitiés et entretiennent des alliances dans les milieux les plus divers.

Ils savent d'ailleurs que les seuls arrangements durables sont ceux auxquels les deux parties trouvent leur compte, et ils ont bien soin de faire que les indigènes aient intérêt à les accueillir et à les conserver. Leurs effectifs

sont peu nombreux, et leurs points d'appui très éloignés; dans leurs postes intermédiaires, deux ou trois chefs phéniciens groupent simplement quelques soldats indigènes. Malgré tout, grâce à leurs prodiges de diplomatie, ce frêle réseau s'établit, se développe et dure des siècles, à côté de populations qui en vingt endroits pourraient le briser!

En même temps que leur habileté native, ils apportent, dans les pays neufs, le prestige inséparable de la civilisation. Aux yeux des populations primitives, ils apparaissent comme des êtres tout à fait supérieurs, et cette supériorité réelle, ils savent fort bien la faire valoir, la grandir encore, et l'employer comme moyen de domination. Ici, par leurs mines, ils découvrent des trésors cachés dans le sein de la terre; là, ils offrent des débouchés à des productions naturelles auparavant sans emploi; ailleurs ils enseignent des arts usuels et des méthodes de travail. Services moins importants, mais plus appréciés, ils apportent des armes et des outils perfectionnés, des étoffes superbes, des liqueurs enivrantes, etc. En un mot, ils sèment sur leurs pas les bienfaits et les merveilles de la civilisation. Et ce n'est pas

tout; ils connaissent les vertus des plantes et les secrets de la médecine; sans doute, ils commandent à la maladie et un peu à toute la nature. Sous toutes les formes, ils ouvrent des sources inconnues de richesse, de bien-être et de plaisirs. Évidemment, ils ont toute science, toute sagesse, toute puissance; ils sont au-dessus des hommes, ils sont de la race des dieux...

Voici précisément que, pour nos Phéniciens de Schérie, le Nostos enregistre en plusieurs endroits cette supériorité écrasante, cette puissance prestigieuse; et il l'enregistre en les associant à la divinité, en les confondant presque avec la divinité.

C'est Poséidon, dieu de la mer, qui les a conduits dans la région, et il a pris le soin de donner lui-même le jour à leur premier roi. Nausithoos, fondateur de Schérie, est son fils, ou au moins son descendant, au sens physique du mot (1). Ce dernier, qui vivait hier, était un dieu , ou à peu près (2). Il en a été de même de Rhexènor, son fils aîné (3). Quant à son

(1) *Odyssée*, VII, 56.
(2) *Odyssée*, VI, 7.
(3) *Odyssée*, VII, 146.

second fils, Alcinoos, qui lui a succédé, il converse avec les dieux et n'agit que d'après leurs conseils (1). D'ailleurs les dieux sont familiers avec tout le peuple des Phéaciens; ils descendent souvent du ciel au milieu d'eux; ils se manifestent à eux dans les sacrifices; ils s'assoient à leur table et prennent part à leurs repas. A cela d'ailleurs, rien d'étonnant, les Phéaciens sont tous un peu de la race des dieux, et ils tiennent de très près aux dieux (2); Zeus lui-même le reconnaît et le déclare (3). Enfin ce sont des déesses qui règnent à Schérie, à Ogygie et dans l'île d'Eéa (4).

Assurément les Grecs avaient la divinisation facile, surtout lorsqu'il s'agissait des premiers ancêtres; mais, de l'aveu général, le phénomène présente ici une ampleur tout à fait inusitée. Et les modernes en profitent pour déclarer que décidément les Phéaciens sont des êtres fantastiques et sans l'ombre de réalité; qu'évidemment Homère nous mystifie avec ces gens-là, et que cette manie d'apothéose en est une

(1) *Odyssée*, VI, 12.
(2) *Odyssée*, VII, 199-205.
(3) *Odyssée*, V, 35.
(4) *Odyssée*, VII, 70; V, 78; et X, 400.

preuve nouvelle et manifeste, un peuple de chair et d'os ne pouvant pas se donner à ce point des allures de dieux et de demi-dieux...

En êtes-vous bien sûrs, bons critiques? Lisons cependant, si vous le voulez bien, ce que dit Reclus, un géographe peu imaginatif par devoir professionnel, des Hollandais, gens peu imaginatifs par tempérament :

« A Java, les maîtres étrangers disparaissent pour ainsi dire dans la mer d'hommes qui les entoure...; on s'étonne que les ordres d'un gouverneur puissent être obéis par tant de millions de sujets, alors qu'il dispose de forces matérielles si peu considérables... » Voilà bien le problème, voici maintenant la solution : « La règle première pour les blancs est d'assurer le prestige de la race, en marquant les distances qui doivent séparer les naturels de leurs dominateurs. Avant 1864, il était interdit aux Javanais d'apprendre la langue hollandaise; l'être inférieur ne devait pas s'élever jusqu'à la compréhension de l'idiome du maître... Aujourd'hui encore on se garde de rapprocher les distances en leur prêchant la religion chrétienne...

« Naguère, le Javanais qui recevait une lettre

en présence d'un Européen ne manquait pas de la remettre à celui-ci, pour qu'il la lût le premier. Sur les routes, tous se prosternaient au passage de la voiture d'un blanc, même à cent cinquante mètres de distance : ceux qui portaient un parasol s'empressaient de le fermer, restant exposés à l'ardeur du soleil, et se tenaient le dos tourné, se gardant bien d'élever leur humble regard jusqu'à la figure du maître... Devant le blanc, la foule observe encore aujourd'hui un silence religieux... Ne pouvant s'imposer par le nombre, les Hollandais ont dû, comme leurs prédécesseurs hindous et musulmans, mettre leurs soins à maintenir les populations dans l'obéissance par une sorte de terreur religieuse. C'est ainsi que, tenus envers leurs maîtres à des témoignages de respect qui ressemblent à l'adoration, les Javanais ont fini par les adorer, par les craindre et les implorer comme les dispensateurs de la vie et de la mort... (1). »

Quand on voit, de nos jours, les Hollandais, chrétiens rigides et dévots, se faire adorer là-bas, et cela par des populations relativement

(1) E. Reclus, *Géographie universelle*, t. XIV. L'Insulinde, p. 306, 363, 365, 366, 367.

civilisées, ne devient-il pas évident qu'il y a dans ce phénomène, une conséquence naturelle, spontanée et à peu près inévitable de la juxtaposition de deux races, dont l'une est, en fin de compte, très supérieure à l'autre?

Nos Phéaciens à moitié dieux s'expliquent ainsi sans difficulté. Il devient inutile de montrer, un millier d'années après eux, la Scandinavie et la Germanie divinisant à leur tour, pour des raisons analogues, un commerçant transporteur et un civilisé éminent qui s'appelait Odin (1); et bien plus tard, les indigènes du Mexique et du Pérou se précipitant aux genoux de Cortez et de Pizarre pour les adorer.

Si donc nos Phéaciens sont peu guerriers comme nous l'avons vu précédemment (2), et s'ils affectent de se dire proches parents des dieux, comme nous venons de le voir ici, ce sont là deux conséquences directes de leurs relations commerciales avec les habitants des pays neufs leurs clients. Et ce n'est pas du tout par fantaisie que le poète, dans la peinture qu'il fait d'eux, indique ces deux traits bien caractéristiques.

(1) Voir mon étude déjà citée sur *le Personnage d'Odin*, etc.
(2) Voir à ce sujet, p. 167.

2° *Les Phéaciens en relations avec leurs concurrents, les navigateurs venus des pays en voie de développement.*

De l'histoire du grand commerce, se dégage une loi sociale que l'on peut formuler ainsi : « Toutes les fois que des commerçants transporteurs ont découvert une route avantageuse pour arriver à des pays neufs producteurs, ils mettent tout en œuvre pour se réserver à eux, et à leur groupement commercial, le monopole de l'exploitation de cette route ».

Cela, une loi du grand commerce? me dira-t-on peut-être. Eh! non, c'est une règle de sens commun! — Sans doute; mais heureusement l'un n'empêche pas l'autre; une loi sociale n'est souvent qu'une règle de bon sens, mise en jeu à des époques différentes et dans des milieux différents par la reproduction d'un même concours de circonstances; il y a des lois sociales qui sont autre chose, mais il y a des lois sociales qui sont cela, et rien que cela.

Si, dans le cas présent, on veut bien admettre d'avance la loi commerciale que je propose, j'en limiterai la démonstration à quelques grands faits (1).

(1) Pour ce qui suit, j'ai surtout consulté SELDEN, *Mare clau-*

Au moyen âge, le commerce maritime de l'Europe est tout entier entre les mains de l'Italie au sud et de la Ligue Hanséatique au nord.

Les villes italiennes, Venise à l'est, Amalfi, Pise, Gênes, à l'ouest, pour s'en tenir aux principales, élevèrent, chacune de leur côté, la prétention d'accaparer le monopole commercial de la Méditerranée. Leur rivalité domine toute l'histoire de l'Italie jusqu'après la Renaissance. Les guerres qu'elle fit naître durèrent plusieurs siècles, à peu près sans interruption, et finirent par la ruine plus ou moins complète des trois dernières. Les faits sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister. Ce que les républiques italiennes se sont ainsi disputé, c'est surtout l'aboutissement de lignes commerciales apportant les épices et les produits tropicaux d'Asie et d'Afrique.

Vers la même époque, le commerce du Nord

sum, Londres, 1636; HAUTEFEUILLE, *Histoire du droit maritime*, 1858; WORMS, *Histoire commerciale de la Ligue Hanséatique*, 1863; VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire de la Géographie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours;* E. RECLUS, *Géographie universelle*, XIV, Insulinde; Prince ROLAND BONAPARTE, *Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde* (1595-1602), dans la *Revue de Géographie*, 1884.

était tout entier aux mains d'une ligue monopolisatrice toute-puissante. La Hanse n'eut, à proprement parler, qu'un seul but : obtenir, au profit exclusif de ses adhérents, la liberté des voies de commerce, arracher des privilèges en leur faveur aux souverains étrangers, et s'assurer le tout au moyen de traités prohibitifs et de guerres. Par une de ces conventions les plus caractéristiques, le Danemark, moyennant les droits d'étape qu'il percevait à Bergen, lui garantissait le monopole des contrées septentrionales de la Norvège, et en interdisait d'une façon absolue l'approche aux Anglais et à tous autres commerçants. Remarquons en passant que la région ainsi monopolisée est, pour l'Europe du moyen âge, le pays des fourrures et des poissons salés et fumés (hareng, morue, saumon); elle joue alors le rôle important du Canada et de Terre-Neuve combinés.

Causées par sa politique d'accaparement, les guerres de la Hanse se placent d'abord en 1284, en 1311, en 1361 ; puis elles occupent à peu près tout le xve et tout le xvie siècles. Ses luttes avec l'Angleterre furent des deux côtés absolument sauvages. En 1462, tous les Hanséates, pris en territoire anglais, furent pendus

sommairement. De leur côté, les corsaires de la Ligue se livrèrent à d'effroyables ravages sur les côtes ennemies.

Plus tard, l'Angleterre est devenue une véritable puissance maritime; la reine Élisabeth en profite pour revendiquer un empire exclusif sur certaines mers qu'elle appelle avec orgueil des mers britanniques. En même temps, comme on pouvait l'attendre de sa bonne foi, elle repousse de bien loin les prétentions analogues des marines rivales sur d'autres mers.

D'ailleurs, à partir de la découverte de l'Amérique et de la route des Indes, toutes les puissances maritimes prétendent à l'exploitation exclusive des pays qu'elles découvrent et des routes maritimes qui y conduisent. A un moment donné, il faut l'intervention du pape pour empêcher, entre l'Espagne et le Portugal (1), des guerres analogues, dans leurs motifs, à celles de la Hanse et de l'Angleterre.

Les rivalités qui existent entre les nations se retrouvent non moins vives entre commerçants d'un même pays. Toute sa vie, Cortez lutte contre les Mexicains qui ne voudraient pas être

(1) Traité de Tordesillas, dû à la médiation d'Alexandre VI.

exploités, et non moins vivement contre des rivaux qui intriguent en Espagne pour les exploiter à sa place. Toutes les puissances maritimes d'Europe voient d'ailleurs naître dans leurs ports de grandes compagnies commerciales, fondées en vue de monopoles reconnus et souvent garantis par les pouvoirs publics.

L'histoire des Européens dans l'Insulinde est particulièrement instructive.

Quand les premiers navigateurs portugais arrivèrent dans ces riches contrées, ce fut un grand émoi à Venise, qui avait partie liée avec les Arabes pour l'exploitation de l'Extrême-Orient. Venise réussit, pendant des années, à semer de difficultés la route des nouveaux venus, à leur susciter des guerres, à leur fermer des ports de relâche, à leur rendre impossibles les relations commerciales avec certains souverains indigènes. Eux, de leur côté, afin de multiplier leurs découvertes et leurs prises de possession, imposèrent un capitaine européen à chaque bateau de commerce, malais, javanais, chinois, trafiquant avec Malacca (1).

(1) Cet Européen, s'en allant au loin tout seul avec un

En même temps, les itinéraires et les cartes, soigneusement cachés, étaient défendus contre toute indiscrétion, comme des documents d'État. Suivant sur ce point l'exemple de l'Espagne, le Portugal punissait de mort quiconque avait fourni à des étrangers le moindre renseignement à ce sujet.

Malgré les précautions de toute sorte dont on s'entourait en Portugal, un Hollandais, Van Linschoten, se glissa sur une escadre portugaise en avril 1583, et fournit à son pays les premiers renseignements. Puis le libraire Claesz, d'Amsterdam, parvint à se procurer des cartes. Les frères Houtmann, envoyés comme espions à Lisbonne pour compléter les pièces obtenues par Claesz, furent plus ou moins devinés et jetés en prison. Le Portugal commit la faute de laisser des marchands hollandais les racheter à prix d'or.

Une fois en possession des précieux documents, les Hollandais se gardèrent bien, eux aussi, de les publier. Chaque capitaine de vaisseau en reçut des copies dont il était responsable, et qu'il devait déposer au retour dans

équipage inconnu, ne devait-il pas, pour s'en tirer sain et sauf, bénéficier déjà d'un prestige *divin?*

les archives de l'Amirauté. En Hollande aussi, la peine de mort punissait la divulgation des itinéraires : les indiscrétions moindres entraînaient le fouet, la marque ou la prison.

A la fin du dix-huitième siècle, l'administration hollandaise refusait encore des pilotes et des secours aux navires étrangers en détresse dans les mers de la Sonde. Serait-il téméraire d'imaginer que parfois, au xvie et au xviie siècles, certains agents portugais ou hollandais avaient poussé le zèle jusqu'à se faire naufrageurs?

En tout cas, pendant longtemps, des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, les typhons de la mer des Indes, et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de corail.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'antiquité.

Notre loi ne se manifeste pas dans les grandes lignes de l'histoire des marines grecque et romaine, pour deux raisons principales. D'une part, le développement de ces marines ne se place qu'après la période des grandes décou-

vertes, dues aux Phéniciens. D'autre part, la Grèce est trop morcelée pour que sa marine soit capable d'une politique d'ensemble ; et la marine romaine, qui absorbe tout et devient la marine du monde, n'a plus de rivales à combattre.

Mais à vingt-cinq siècles de distance, nous allons voir les Phéniciens se conduire comme de simples Portugais, de vulgaires Hollandais, ou de lourds Hanséates.

« Les Phéniciens, dit Aristote (1), ne connurent d'autres lois que la force, et ceux qui refusaient de s'entendre avec eux en matière de commerce, étaient victimes de leur amour du gain et de leur brutalité. » Il est regrettable qu'Aristote n'ait pas été plus explicite. Son texte suffit néanmoins à prouver que les Phéniciens avaient la dent dure et le geste brutal, tout comme les grands commerçants des temps modernes, les Anglais aux belles manières.

« Descendants des Phéniciens, dit Pomponius Festus (2), les Carthaginois furent à tel point maîtres et seigneurs de la mer qu'il était devenu dangereux pour tout homme de naviguer. » Il

(1) *De mirab. auscultat.* Opp., t. II, p. 734.
(2) Cité dans Selden, *Mare clausum*, 1636, p. 98.

me semble que cela commence à se préciser.

« Les Phéniciens de Gadès, reprend Strabon (1), furent tout d'abord seuls à aller commercer aux îles Cassitérides, et ils en cachaient le chemin avec le plus grand soin à toutes les autres marines. Se voyant suivi par un navire romain, un de leurs capitaines se jeta, de propos délibéré, sur des bas-fonds pour y faire échouer l'indiscret. Ayant eu la bonne fortune d'en réchapper, il reçut une large indemnité du trésor public. » J'imagine qu'à Lisbonne on récompensa plus d'une fois de semblable façon les marins qui surent talonner, avec le même à propos, sur les bancs de corail de l'Extrême-Orient.

Le navigateur, assurait d'après sa propre expérience le Carthaginois Himilcon, peut à peine en quatre mois faire la traversée des Colonnes aux Cassitérides, tant les vents sont calmes et la mer paresseuse. A l'entendre, des monstres marins remplissaient aussi les mers hyperboréennes, et glaçaient d'effroi les navigateurs engagés dans ces parages (2). Ne disions-nous

(1) Strabon, III, p. 265.

(2) D'après Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie*, p. 40.

pas tout à l'heure qu'en plein XVIIIe siècle, des légendes hollandaises à l'usage des étrangers amplifiaient à merveille les tempêtes du Pacifique et les récifs de l'Insulinde?

« Les Carthaginois, ajoute Ératosthène (1), n'hésitaient pas à couler tout navire étranger se dirigeant vers la Sardaigne ou vers les colonnes d'Hercule. Et c'est la raison principale pour laquelle nous avons si peu de renseignements précis sur les pays occidentaux. » Le Portugal et la Hollande n'ont-ils jamais eu semblable méfait à se reprocher? J'en doute fort; en tout cas, on peut affirmer sans crainte que les Hanséates auraient trouvé le procédé tout à fait louable.

Malgré sa vigilance, le Portugal vit les Hollandais maudits arriver à Malacca. « En fin de compte, dit Strabon, les Romains, après bien des tentatives infructueuses, apprirent la route maritime des Cassitérides (2). » Mais auparavant, Carthage s'était défendue au moyen de traités prohibitifs qu'aurait contresignés la Hanse. Voici, d'après Polybe (3), des extraits

(1) Cité par Strabon, XVII, p. 802.
(2) Strabon, III. 265.
(3) III, 22 et 24.

d'une convention à peu près contemporaine de la fondation de la république à Rome :

« L'amitié de Carthage et de ses alliés est accordée aux Romains et à leurs alliés, aux conditions suivantes : Les Romains et leurs alliés s'interdisent toute navigation à l'ouest du cap Bon, sauf les cas de tempête ou de poursuite de l'ennemi. Même dans ces cas, ils ne pourront rien acheter ni rien recevoir en dehors de ce qui serait nécessaire aux réparations et aux sacrifices. Le cinquième jour au plus tard, ils devront avoir repris la mer... » Un traité postérieur répète l'interdiction précédente en l'étendant : « Aucun Romain ne pourra faire le commerce ni en Sardaigne ni en Afrique... »

Phéniciens et Carthaginois étaient allés à l'école des faits, comme les Européens du moyen âge et de la Renaissance, et ils y avaient appris la même leçon. Elle peut se résumer en deux lignes qui précisent notre première loi : « Les commerçants transporteurs considèrent les routes commerciales comme leur propriété légitime et exclusive ; quand ces routes ne sont connues que d'eux, ils emploient tous les moyens pour qu'elles restent secrètes ; quand elles sont connues de leurs concurrents, ils les

défendent par des traités, et, s'ils le peuvent, par la guerre. »

Carthage est morte d'avoir été jusqu'à la guerre.

Pour en revenir à nos Phéaciens, il me semble que tout cela éclaire d'un jour nouveau certains passages du Nostos déjà cités, — et d'autres aussi.

« Mes vaisseaux, disait Alcinoos au premier chapitre de cette étude, ont la sagesse et les pensées des hommes... ; ils traversent rapidement l'abîme de la mer en s'enveloppant de brumes et de brouillards. » J'ajoutais ce commentaire : « Il en est chez les Phéaciens, comme il en a été de tout temps chez les marins établissant des comptoirs en pays neufs et cachant jalousement, férocement même, leurs itinéraires pour garder un monopole commercial... ; *personne ne doit voir passer les nefs phéaciennes*, personne ne doit savoir où elles vont, ni d'où elles viennent, ni combien de temps elles sont en route ; et voilà précisément pourquoi elles ne voyagent que *dans une enveloppe de brumes qui les rend invisibles*. » Peut-être alors ai-je fait hocher la tête à certains

lettrés qui veulent juger des mœurs et des institutions comme en aurait jugé M. Jourdain, « sans l'avoir jamais appris ». Maintenant, mon commentaire n'est-il pas bien justifié?

On comprend mieux aussi pourquoi le même Alcinoos affirme sans rire à Ulysse que ses navires franchissent toutes les distances en des temps très courts et à peu près uniformes. Donner la vraie durée d'une traversée, ce serait déjà livrer un renseignement précieux, ce serait indiquer la distance; un Phéacien ne peut pas le faire, pas plus qu'un Portugais du XVIe siècle.

Nous avons donc vu avec raison, dans ces deux passages, la preuve que les navigateurs de Schérie cachent soigneusement aux étrangers leurs itinéraires maritimes, et en particulier les routes qui, des pays civilisés, conduisent dans leurs mers.

Le cas particulier d'Ulysse va nous permettre de vérifier tout de suite cette conclusion. En effet, si elle est exacte, il n'est pas admissible que l'on ait rapatrié le héros sans prendre à son égard les précautions nécessaires pour qu'il n'emporte pas avec lui le précieux secret. Et justement ces précautions, on les a prises: Homère

l'indique d'une façon voilée, mais transparente.

D'abord le voyage de Schérie à Ithaque, que les vaisseaux magiques sont censés faire en quelques heures, se place la nuit. Parti dans les ténèbres, Ulysse est dans son île natale avant l'aurore; il pourrait donc, tout le temps, tenir les yeux grands ouverts sans rien voir. Mais ce n'est pas tout; Homère a soin de plonger le héros dans un sommeil « profond, très doux et très semblable à la mort ». Il s'endort au moment où l'équipage prend les rames dans le port de Schérie; le seul renseignement que nous ayons sur lui pendant la traversée, c'est qu'il dort toujours d'un sommeil paisible. Arrivé à Ithaque, ses conducteurs l'enlèvent tout endormi du vaisseau et le déposent sur le rivage sans qu'il s'en aperçoive. Il ne se réveillera qu'un certain temps après, quand les Phéaciens seront déjà loin. Pour les critiques, il y a là une invention puérile et absurde. Quant à moi, je crois Homère beaucoup moins naïf que ses commentateurs; s'il endort son héros d'un sommeil invincible, c'est qu'il veut montrer aux Phéaciens que leur secret a été bien gardé, et que le fils de Laerte n'a rien deviné de leurs itinéraires.

Sans doute dans les mers grecques, où ils peuvent être espionnés, les Phéaciens ont d'abord grand soin de ne voyager que la nuit.

Peut-être aussi ce voyage nocturne et ce voyageur endormi sont-ils là pour indiquer, par une figure, l'usage que l'on pouvait avoir à Schérie de bander les yeux aux rares étrangers que l'on se décidait à rapatrier. Cette précaution serait suffisante, et n'aurait en soi rien d'invraisemblable. C'est celle qui se prend encore aujourd'hui, pour des raisons analogues, à l'égard des parlementaires qu'il faut mettre dans l'impossibilité de rapporter des indications au camp ennemi.

L'antiquité avait compris, à peu près comme nous, les circonstances du retour d'Ulysse. D'après Héraclide de Pont, les Phéaciens sont d'habiles gens qui prennent leurs précautions pour que personne ne vienne les troubler ; le héros lui-même serait dans l'incapacité de retrouver le chemin de leur pays. Les Scholies Harléiennes et Ambrosiennes n° 3 développent longuement ce système, et regardent le sommeil d'Ulysse comme un sommeil forcé (1).

(1) D'après A. Pierron, *Odyssée, texte grec revu*, etc., note

Ulysse a donc été rapatrié. Mais il faut bien se rendre compte que l'affaire n'a pas été toute seule; voici, à ce sujet, quelques indications.

Avant son entrée dans la ville, Athènè lui fait d'instantes recommandations : « Les hommes de ce pays, dit-elle, détestent les étrangers, et jamais ils ne les accueillent avec amitié. Ce sont des marins aux rapides navires qui font de grands trajets à travers les mers... (1). » Dans l'esprit de la déesse, y a-t-il liaison entre ces deux idées, et veut-elle dire que, si les Schériotes ne sont pas hospitaliers, la faute en est à leur métier? Je le croirais volontiers : car les deux phrases se suivent sur ses lèvres, et il est probable que la sage déesse ne parle pas à bâtons rompus. En tout cas, elle recommande à Ulysse la plus grande prudence : « Va rapidement et en silence, suis mes pas. Ne re-

au ch. XIII, 119. L'hébétude dans laquelle Ulysse reste plongé à son réveil pourrait résulter de l'emploi d'un narcotique, et justifierait assez bien cette explication, qui, au fond, ne diffère pas de la mienne. — Il convient de remarquer que la théorie des itinéraires cachés, une fois admise, porte un dernier coup à l'identification de Schérie avec Corfou. En effet, il serait puéril de vouloir cacher aux Ithakésiens la route d'une île voisine, à laquelle la côte elle-même conduit tout droit.

(1) *Odyssée*, VII, 32-35.

garde personne, n'interroge personne (1). » Elle sait d'ailleurs fort bien que la situation du héros est critique : « Entre dans le palais, et chasse la crainte : la confiance et l'audace sont des qualités précieuses, surtout en pays étranger (2). » Puis comme, malgré ses recommandations, elle n'est pas tranquille, elle prend soin d'envelopper Ulysse d'un brouillard qui le cache à tous les yeux. Il traverse ainsi le port, la ville et le palais; c'est seulement lorsqu'il est aux pieds d'Arètè qu'il cesse d'être invisible.

Mais alors il apparaît tout d'un coup au milieu de l'assemblée, sans que l'on sache d'où il tombe. Tout le monde est frappé de stupeur. Bien entendu, ce prodige impressionne en faveur d'Ulysse : « Cet étranger, dit Alcinoos, ne serait-ce pas un dieu? Nous sommes gens à qui les dieux apparaissent... (3). »

En Grèce, le roi déciderait à lui seul d'une question de rapatriement; quoi de plus naturel, pour des gens hospitaliers, que de donner à un naufragé le moyen de regagner son pays? Ici, malgré le prodige, le roi consulte tout d'abord

(1) *Odyssée*, VII, 30-31.
(2) *Odyssée*, VII, 50-52.
(3) *Odyssee*, VII, 199 et suiv.

les membres de la *boulè*, qui d'ailleurs se trouvent réunis à sa table, et il lui faut leur assentiment, ou plutôt leur décision; j'ai déjà fait remarquer que le texte indique un ordre donné par les convives (1).

Le lendemain, Alcinoos communique à l'agora, assemblée populaire, la décision prise, et lui fait désigner les hommes qui seront chargés, par corvée royale, de rapatrier Ulysse. En même temps il présente le héros. Évidemment l'agora, aux yeux d'Alcinoos, a peu d'importance, et il la mène de façon assez cavalière. Mais Athènè, sans doute moins rassurée, « chauffe » le public avec un soin amusant. « Au lever de l'aurore, la déesse parcourt toutes les rues de Schérie sous la figure d'un héraut. — Chefs et maîtres, dit-elle à chacun, allez à l'agora; que personne n'y manque. Il s'agit d'un étranger qui ressemble étonnamment à un dieu. — Ce disant, continue le poète, elle travaille les esprits et prépare l'opinion. » Puis elle fait pour le peuple un prodige équivalent à celui de la veille;« dès que l'assemblée s'ouvre, elle répand sur le fils de Laerte,

(1) « Ἐκέλευον ». *Odyssée*, VII, 226.

sur sa tête et ses épaules, une beauté vraiment divine, pour qu'il gagne toutes les sympathies (1) ».

Enfin Athènè peut se reposer sur ses lauriers. Non seulement Ulysse sera reconduit à Ithaque, mais le voilà populaire !

Nous le comprenons à la rigueur, nous, modernes, qui voyons, tous les jours, des politiciens n'ayant assurément rien de divin égarer à plaisir l'opinion publique. Mais il n'en est pas moins vrai que la besogne a été rude pour la déesse ; depuis la veille, elle a fait deux miracles ; elle a frappé la *boulè* d'une terreur religieuse ; elle s'est transformée en courtier électoral ; elle a donné la berlue au menu peuple ; au demeurant, elle a berné tout le monde. Évidemment, elle n'ignorait pas qu'à Schérie les dieux eux-mêmes sont ligués avec les hommes contre les étrangers : « Les dieux, nos parents, dit Alcinoos, ne manquent pas de nous avertir quand un étranger, même un seul, pénètre chez nous (2). » Sans Athènè, il est trop clair que le pauvre Ulysse était perdu !

Eh bien ! chose navrante pour les âmes droites

(1) *Odyssée*, VIII, 7-22.
(2) *Odyssée*, VII, 204.

et les cœurs sensibles, cette bonne action dont ils sont si peu responsables, les pauvres Phéaciens l'ont payée bien cher! Elle a violemment indisposé contre eux Poséidon, outré qu'on ait rendu service à un homme auquel il en voulait mortellement. Dans sa colère, le dieu pétrifie la barque, instrument du crime, et signifie aux Phéaciens défense absolue de reconduire à l'avenir aucun étranger. S'ils s'avisent de recommencer, leur ville et leur port seront supprimés : un bon petit volcan sur le tout, c'est bien simple!

Et le peuple de Schérie, soumis aux dieux, a fait taire son bon cœur. Ulysse a été le dernier étranger rapatrié. Tous ceux que leur mauvaise étoile conduit maintenant dans l'île, on les y garde. Ce qu'ils deviennent, Homère ne le dit pas; mais il est facile de le deviner; on les supprime comme chez les Sirènes, ou bien on les emprisonne misérablement comme chez Circé. Et ainsi, c'est par la volonté formelle d'un dieu que les Phéaciens sont devenus si cruels pour les étrangers.

Voilà bien ce que fait entendre Homère. Mais il est clair que l'intervention surnaturelle, alléguée par lui, ne s'est pas produite, et que les Phéaciens doivent leur hostilité pour les

étrangers à des causes tout autres, à des causes se rattachant à leur état social; et, ces causes, nous les avons clairement lues dans l'histoire du grand commerce.

Quoi qu'il en soit, ce défaut national du peuple qu'il affectionne, place Homère en face d'une double difficulté.

D'abord, cette haine pour les étrangers est absolument odieuse aux Grecs qui en ont sans doute souffert plus d'une fois, et qui, en tout cas, sont très hospitaliers, comme le prouvent cent passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Par conséquent, le poète, qui a entrepris de rendre les Schériotes sympathiques en tout point, est dans l'obligation de trouver une excuse à cette lamentable pratique.

De plus, s'il conduit Ulysse à Schérie, et si, après une hospitalité flatteuse, il l'en fait sortir avec les honneurs de la guerre, c'est pour montrer que, entre les deux peuples, les relations sont à la fois anciennes et cordiales; manifestement, c'est là un des buts de son œuvre. Mais comment faire admettre que les Schériotes, en réalité si durs aux étrangers, aient pu accueillir et fêter Ulysse, et finalement le reconduire à Ithaque?

Pour trancher ces deux difficultés d'un même coup, Homère suppose que les Phéaciens étaient jadis suffisamment hospitaliers, comme doit l'être tout peuple qui se respecte (1), et qu'ils ne sont devenus durs et cruels que bien malgré eux et après le passage d'Ulysse. Mais ce revirement si brusque et si complet, comment l'expliquer, sans leur en donner l'odieux? Par une intervention surnaturelle. Et voilà pourquoi nous apprenons que c'est Poséidon qui leur a ordonné, sous les pires menaces, d'être inhospitaliers!

L'invention est simple et sans réplique. Seulement Poséidon « écope », et assez fortement; mais, chacun le sait, les dieux tout-puissants ont bon dos, et, dans la conception homérique, ils sont au-dessus du juste et de l'injuste.

Au surplus, si Poséidon écope, il l'a passablement mérité; c'est bien réellement la mer, le et travail à la mer, qui ont rendu les Phéaciens inhospitaliers : ainsi entendue, la responsabilité du dieu est entière. Et il est à peu près certain qu'Homère l'a entendue ainsi,

(1) Des passages comme VII, 191; VIII, 31-33, n'ont pour but que de nous le faire entendre. Il est impossible de leur trouver un autre sens, à moins de les isoler de tout le contexte.

et qu'il a exprimé, sous une forme poétique, une relation, d'ailleurs évidente, entre le travail de la race et les nécessités qui en dérivent. Cela est d'autant plus vraisemblable que, tout à l'heure, certains conseils d'Athènè à Ulysse indiquaient la même pensée.

Il est d'ailleurs admissible, comme paraît l'indiquer Homère, que les mesures contre le étrangers soient devenues plus rigoureuses, à Schérie, après les temps d'Ulysse. Évidemment les Phéaciens ne défendaient leur monopole commercial que dans la proportion où il était menacé, et ils devaient redoubler de sévérité à mesure que le danger augmentait, c'est-à-dire, à mesure que la marine grecque, leur principale concurrente, se développait et devenait plus audacieuse. Or, au temps d'Ulysse, si nous prenons le Nostos au pied de la lettre, la marine grecque paraît encore bien timide.

Évidemment, ce n'est pas seulement à Schérie, c'est dans tous leurs établissements en pays neufs, et pour les mêmes raisons, que les Phéniciens ont été les ennemis de la concurrence et des indiscrets qui la préparent. Nous le savons déjà par la pratique des Carthaginois leurs des-

cendants, telle que l'histoire nous là montrait tout à l'heure. Mais le Nostos en renferme une autre preuve tout à fait intéressante, et qui confirme pleinement ce que nous venons de dire de Schérie.

Aux portes de l'Océan, un comptoir phénicien est symbolisé par sa fondatrice ou sa reine, « la puissante Calypso, divine entre les déesses ». Or Calypso, nous dit le poème, « n'a de relations avec personne, ni parmi les dieux, ni parmi les mortels (1) ». Quand, bien malgré soi, on arrive dans son île, c'est que la tempête vous y a jeté. Une fois là, il faut renoncer à l'espérance d'en sortir. Sous prétexte d'amour, la déesse vous garde jalousement; malgré larmes et prières, elle ne vous lâchera plus. Vous rapatrier! elle n'a ni vaisseaux ni marins pour une pareille besogne (2).

Calypso désignant en réalité une colonie phénicienne à côté d'un port, on comprend ce que veut dire ce besoin d'isolement farouche qui lui interdit les relations extérieures; on comprend aussi que l'amour dont elle fait pa-

(1) *Odyssée,* VII, 246-247.
(2) *Odyssée,* V, 140-142.

rade pour les étrangers arrivés malgré tout chez elle, c'est exactement l'amour de la prison pour son prisonnier. En ce qui concerne Ulysse, elle avait tout disposé pour le garder à tout jamais : elle voulait le rendre immortel dans sa captivité ! Si, après sept années, elle le laisse aller, c'est qu'elle y est contrainte et forcée par un ordre formel de Zeus. D'ailleurs Athènè, qui sait fort bien à quoi s'en tenir, dit sans figure « que le héros est prisonnier dans une île, où des hommes cruels et indomptables, ses maîtres, le retiennent par la force (1) ».

Un esclavage analogue attend l'étranger dans un autre établissement phénicien, encore incarné dans une femme, la magicienne Circé. Elle aussi, elle emprisonne à toujours les étrangers, et d'une façon particulièrement outrageante. Ulysse n'obtient l'autorisation de partir qu'au bout d'un an; et il ne l'aurait jamais obtenue sans l'intervention divine d'Hermès : lui et ses hommes eussent été à perpétuité des pourceaux *enfermés* dans une étable ! La maudite avait tout combiné « pour leur faire perdre tout espoir de retour (2) ».

(1) *Odyssée*, I, 197-9.
(2) *Odyssée*, X, 236.

Faut-il voir d'autres établissements phéniciens plus redoutables encore, dans d'autres monstres féminins, ces divines Sirènes qui attirent les étrangers, les massacrent et se repaissent de leurs cadavres ; ou dans cette redoutable Scylla qui, pour dévorer les navigateurs, va les enlever jusque dans leur vaisseau? Oui, assurément ; on ne peut s'empêcher de remarquer que, si les Phéniciens tiennent à fermer aux Grecs la mer Tyrrhénienne, un poste militaire à cheval sur le détroit de Messine est tout à fait indiqué (1).

En tout cas, si les Sirènes et Scylla n'ont rien de phénicien, elles composent à merveille, avec les Géants sauvages, avec les sanguinaires Cyclopes, avec les Laistrygons anthropophages, un ensemble de monstres légendaires bien propres à décourager les audacieux, et bien caractéristiques des monopoles commerciaux en pays neufs.

De tout ce qui précède, je tire cette conclusion que les Phéaciens défendent jalousement, férocement même, contre les espions étrangers, le

(1) Vers 485, Anaxilas, tyran de Rhegium, fortifia Scylla pour barrer aux Tyrrhéniens le détroit de Mesisne.

secret de leurs itinéraires : ce qui d'ailleurs est attesté par l'histoire de leur race, la race phénicienne, quelques siècles plus tard; ce qui, au surplus, est la pratique courante des navigateurs en pays neufs à toutes les époques. Et ce trait, si caractéristique et si décisif pour notre thèse, Homère l'a très fidèlement enregistré.

D'une façon générale, notre étude de ce jour ne montre-t-elle pas, mieux encore que les précédentes, dans ce poète que la critique traite de fantaisiste, un souci merveilleux de l'exactitude?

Le présent chapitre termine, avec la seconde partie de ce travail, la mise en œuvre des principaux documents sociologiques que fournit le Nostos sur les Phéaciens, et le tableau des traits les plus caractéristiques de leur type social.

Une conclusion générale s'impose : c'est que voilà bien partie en fumée l'opinion moderne que les Phéaciens sont des êtres irréels et merveilleux. Sous leurs traits les moins acceptables aux yeux des philologues, l'analyse sociale nous fait retrouver des réalités très palpables, et toutes ces réalités, bien concordantes, accusent vigoureusement dans les Phéaciens le type du

grand commerçant en pays neufs. Pour cette raison et plusieurs autres que le lecteur se rappelle, il faut identifier les Phéaciens du poème avec les premiers navigateurs méditerranéens, les seuls que connaisse l'histoire à l'époque où nous reporte Homère, avec les Phéniciens.

Avant de terminer, je crois à propos de résumer les principaux résultats sociologiques obtenus, en les présentant, autant que possible, dans l'ordre de la Nomenclature des Faits Sociaux, établie par M. de Tourville.

La société que le Nostos offre à notre étude est la société phénicienne, non pas dans son territoire national, mais dans une colonie lointaine d'Occident où elle a émigré. Dans une étude complète de la société phénicienne, si elle était possible, notre observation se placerait donc tout entière sous la rubrique *Expansion de la Race*.

Nous n'atteignons pas la famille ouvrière, mais seulement la *famille patronale,* celle du marchand de mer, chef de vaisseau.

Le *Lieu*, évidemment choisi d'après les conditions préexistantes du Travail (c'est le cas dans toutes les émigrations commerciales or-

ganisées) présente les caractères suivants :

Il est, en venant de l'Orient civilisé, à l'entrée d'une région de pays neufs riches en mines (côtes et îles septentrionales de la mer Tyrrhénienne, côtes et îles situées au delà). Isolé par la nature, puisqu'il est dans une île, il est en outre naturellement fortifié, et présente un port répondant bien aux besoins de la marine d'alors. Le territoire adjacent est riche et fertile.

Le *Travail principal et caractéristique* de la race a pour *objet* la traite des minerais en pays neufs, au moyen d'expéditions maritimes de *commerce* et de *transports*.

C'est l'*instrument* principal du travail matériel — dans le cas présent, le vaisseau, instrument des transports — qui détermine le groupement du *personnel*. Autour du *Patron*, marchand de mer, très probablement secondé par ses fils (1), il groupe environ cinquante subordonnés, libres et esclaves, ou autant de fois cinquante que le patron possède de navires prenant part à l'expédition.

L'*atelier* de ce travail complexe, c'est l'ensemble : port de chargement en pays neufs,

(1) En effet, les cinq fils d'Alcinoos, dont deux sont mariés, habitent au foyer paternel.

port de vente vers les pays civilisés, région maritime intermédiaire.

Ce travail principal, très rémunérateur, engendre la richesse qui s'accumule sous forme de *Biens mobiliers* conservés au foyer (*Épargne*).

Un *Travail accessoire*, qui mérite d'être signalé, est la fabrication de tissus de lin au moyen d'un atelier domestique. Par suite de l'éloignement de tout autre pays producteur de lin, il impose sur place une culture assez compliquée qui a dû contribuer à l'apparition de la *Propriété* privative.

Il y a, d'une façon normale, séparation forcée et prolongée entre l'*atelier lointain* du travail principal et le *foyer* auquel incombent, outre ses fonctions fondamentales, la fabrication domestique, la culture et la garde des richesses. Il s'ensuit une modification caractéristique du *Type familial* communautaire, qui évolue nettement vers le matriarcat.

L'*épouse* devient l'associée suppléante du mari, et la directrice (laissée à elle-même les deux tiers de l'année, et partant prépondérante) du foyer et des ateliers sédentaires qui s'y rattachent. Toute la condition sociale de la

femme, épouse, mère, fille, s'en trouve relevée.

Groupement de l'action patronale secondaire et dérivée, le clan, par la nature des intérêts qu'il protège, est ici surtout sédentaire. En conséquence, il est surtout géré par l'associé sédentaire du chef, c'est-à-dire, par son épouse.

Le rôle de cette dernière est, dans la circonstance, d'autant plus indiqué, et d'un autre côté d'autant plus important, qu'il s'agit principalement de patronner les familles ouvrières dont les chefs sont en mer à la suite de son mari à elle.

Lorsque, par la mainmise sur le pouvoir local, un clan particulier devient le clan officiel de la *Cité*, et prend la charge des intérêts publics, l'administration se trouve, en partie du moins, entre les mains de l'épouse du chef, par une conséquence naturelle de ce qui précède. La direction des intérêts vitaux de la Cité paraît bien cependant appartenir à un conseil de chefs.

Selon toutes les probabilités, les patrons marchands de mer, auxquels se réfère tout ce que nous venons de dire, sont à leur tour encadrés et patronnés par un conseil supérieur, composé des principaux d'entre eux, dont la direc-

tion, par le seul fait qu'elle s'étend à tous les marchands de mer, les constitue en *association générale patronale* de commerce et de transports.

Par suite du caractère très général des intérêts que gère cette association, et aussi des règles qu'elle édicte pour tous les lieux où s'exerce l'activité commerciale de ses membres, elle se superpose naturellement à tous les groupements déjà indiqués, et constitue le groupement supérieur des pouvoirs publics ou l'*État*. Il est d'ailleurs à croire que c'est ce conseil qui a pris, jadis, l'initiative et la direction de l'*émigration* (1), et c'est alors qu'il s'est constitué.

Les *Relations avec l'Étranger* ont nécessairement beaucoup d'importance chez des gens établis en terre étrangère pour faire du commerce international. Chez leurs *clients* des pays neufs, les Phéniciens s'insinuent par le savoir-faire diplomatique du commerçant, ou s'imposent par la supériorité prestigieuse du civilisé. Par contre, ils sont intraitables pour les marins des pays en voie de développement,

(1) La capitale étant Schérie, le personnel qui gouverne la Cité se confond ici avec celui qui gouverne l'État.

leurs *concurrents* de demain, et ils les suppriment impitoyablement.

Ce résumé, trop sommaire, omet des traits significatifs et toutes les preuves de détail; on pourra aussi lui reprocher de ne pas mettre en relief telle ou telle conclusion pourtant bien acquise. Mais, d'une part, il est clairement fondé sur des constatations faites dans les chapitres précédents; et, d'autre part, il a l'avantage de grouper les faits sociaux relatifs aux Phéaciens d'après leurs caractères essentiels et leurs rapprochements les plus intimes, et de montrer par là même les fondements et l'architecture puissante de l'édifice social dont Homère n'a parfois décrit que l'extérieur et les formes apparentes. Évidemment cette masse, robuste et bien liée, n'est pas l'œuvre capricieuse d'un fantaisiste. C'est la vie sociale, se développant sous l'action des lois sociales, qui l'a bâtie avec les vivantes pierres qu'on appelle les institutions et les mœurs.

TROISIÈME PARTIE

LES EUBÉENS

I

LES EUBÉENS A SCHÉRIE.

Le type social attribué par le Nostos aux Phéaciens a été manifestement élaboré par la vie; il est donc bien observé, et, conséquence plus importante, il est bien réel. En même temps que nous faisions cette constatation, nous avons pu rendre à nos gens leur nationalité.

Auparavant nous avions retrouvé leur pays, et nous leur avions fait une place dans la Géographie.

Nous allons maintenant essayer de leur donner une place dans l'Histoire, à eux d'a-

bord, et ensuite au poème merveilleux qui nous les fait connaître.

Si l'on prend au pied de la lettre les indications chronologiques du Nostos, et il semble maintenant qu'il convienne de le faire, c'est à peu près une génération avant la prise de Troie que se place l'établissement à Ischia des Phéaciens chassés de Cumes, et c'est dix ans après le même événement qu'Homère conduit Ulysse à Schérie.

Pour transporter ces dates dans la chronologie communément admise, celle qui place la destruction de Troie vers 1184, la première fondation de Cumes par l'ancêtre mythique, Poséidon, époux de Péribée, aurait eu lieu au plus tard au XIIIe siècle; l'émigration de Nausithoos à Ischia, tout à fait à la fin de ce siècle; et le passage d'Ulysse à Schérie, vrai ou faux, se placerait avant 1170.

Or ce XIIe siècle, au seuil duquel nous reporte Homère, a été une grande époque dans l'histoire des Phéniciens et de la navigation méditerranéenne. Il a vu les « illustres marins » atteindre l'extrémité occidentale de la Méditerranée, franchir les colonnes d'Her-

cule, et s'élancer dans l'océan Atlantique (1).

Par contre, leurs établissements de Grèce étaient alors plus ou moins atteints par la décadence. Pour ceux des îles de l'Archipel, elle ne faisait que commencer et devait durer jusqu'à la fin du IXe siècle. Mais leurs colonies de la péninsule, qui occupaient ici et là des postes de choix, avaient décliné plus tôt et plus rapidement. Au XIIe siècle, elles avaient achevé de disparaître au point du vue politique; mais, comme on va le comprendre tout à l'heure, elles se prolongeaient, et pour longtemps encore, par des relations commerciales, peut-être même par des dépôts ou des comptoirs commerciaux en territoire étranger.

Ce mouvement de recul fut dû, en certains points, à des luttes violentes et à la force brutale. Cependant, considéré dans son ensemble, il a été surtout l'œuvre progressive de causes économiques, moins impérieuses dans la forme, mais plus réellement efficaces. J'en aperçois deux principales : d'une part, c'est, dans la péninsule hellénique, la concurrence indigène qui s'éveille et ferme, petit à petit, le marché

(1) Strabon, I, p. 48.

grec aux étrangers; d'autre part, c'est l'Occident qui s'ouvre devant les flottes sidoniennes, et leur révèle ses richesses minières avec ses peuples neufs. La Grèce devient ainsi moins productive, tandis que les pays lointains sont de plus en plus attrayants. En bons commerçants, n'attachant pas une importance capitale à être ici plutôt que là, et habitués de longue date à tout juger par profits et pertes, les Phéniciens constatent que la Grèce paie de moins en moins, et ils se mettent à liquider leurs établissements de Grèce. Puis ils s'en vont, dans les mers occidentales, trouver un emploi plus rémunérateur de leurs flottes et de leurs capitaux.

Ces conjectures, qui ont pour base les lois générales du commerce, rendent bien compte des faits, tels que nous pouvons les apercevoir à travers la brume des siècles; de plus, elles sont tout à fait légitimées par la conduite des Phéniciens dans des circonstances analogues, mais à une époque plus rapprochée de nous et où l'histoire voit plus clair.

Au VIIIe et au VIIe siècle, en effet, les Phéniciens abandonnent la moitié orientale de la Sicile, et aussi le midi de l'Italie, où, depuis des centaines d'années pourtant, leur influence

régnait sans rivale. Ils reculent alors devant la marée montante des colonies grecques.

Ce phénomène de migration est assurément, pour les Phéniciens, moins irrésistible et moins impérieux que l'éveil à la civilisation de toute une race dans ses propres foyers; de plus, les pertes, qu'à cette époque va entraîner l'évacuation, ne seront plus compensées par la découverte de régions inconnues. La résistance serait donc ici plus indiquée et moins difficile que jadis dans les mers de Grèce, et pourtant elle ne se produit pas. Les Phéniciens se retirent sans lutte appréciable. Cette fois, on peut l'affirmer avec certitude : les renseignements sont suffisamment nombreux et suffisamment clairs.

On remarquera sans doute, dans ce procédé, un contraste réel avec l'attitude intransigeante et draconienne de nos Phéaciens en face des étrangers isolés ou peu nombreux. Mais qui dit contraste ne dit pas nécessairement contradiction. En réalité, les deux attitudes se tiennent : assez forts pour se débarrasser des individus, les Phéniciens de Grèce ou d'Italie ne le sont pas assez pour lutter contre un mouvement national, qu'il s'agisse d'un peuple s'éveillant à la civilisation ou d'une émigration imposante

par son ampleur. Il ne faut jamais l'oublier (car ce trait est l'un des plus originaux de leur histoire, au moins jusqu'à l'impérialisme de Carthage) : les Phéniciens sont des commerçants éminents, *mais peu nombreux*.

Au surplus, tout près de nous, les Portugais n'ont-ils pas abandonné sans coup férir l'Insulinde à la concurrence envahissante des Hollandais ?

Or, la concurrence des indigènes en Grèce à l'égard des Phéniciens était moins hostile et moins exclusive. L'industrie et le commerce grecs ne les évinçaient pas de toutes leurs positions, et leur conservaient, ou même leur ouvraient, des débouchés fort intéressants. A la vérité, le commerce de détail et une grande partie de la fabrication leur échappaient. Mais ils restaient les fournisseurs en gros des fabricants et des commerçants indigènes, pour une clientèle ayant appris à consommer davantage. Non seulement le commerce grec est encore obligé de recourir à eux pour certains produits fabriqués, dont ils gardent le monopole grâce à leur habileté technique (1) ;

(1) Les poèmes homériques renferment des allusions nom-

mais surtout l'industrie grecque reste leur tributaire pour les matières premières. Évidemment, elle offre des débouchés toujours grandissants aux minerais de cuivre et d'étain venus des régions occidentales, dont les Phéniciens sont les fournisseurs exclusifs (1).

Ce serait donc une erreur de croire que les gens de Sidon et de Tyr ne fréquentent plus les mers grecques, où d'ailleurs assez longtemps ils ont conservé des îles. Je suis au contraire persuadé que, au moins jusqu'au VIIe siècle, époque où les frontières occidentales de la Grèce furent reportées en Sicile, les navires phéniciens continuèrent à sillonner l'Archipel et à

breuses et bien connues aux beaux produits de la métallurgie phénicienne.

(1) C'est ce que voit très bien M. Bérard : « La civilisation homérique suppose une consommation très grande de *chalkos :* le chalkos y tient la place de la plupart de nos métaux usuels. C'est l'âge du chalkos : toute la civilisation urbaine en vit : sauf les instruments rustiques, tout est en chalkos, les armes, les ustensiles... la décoration des maisons... Car la Grèce ne fournit pas de cuivre... du moins elle n'a jamais pu suffire à sa consommation, même quand cette consommation était médiocre. Il lui fallait donc un fournisseur étranger: au dire de l'*Odyssée*, ce fournisseur est Sidon... Sidon a entre autres les grands gisements de la mer occidentale, où l'étain se trouve souvent mêlé au cuivre, ou voisin du cuivre... Voilà qui simplifie la question du chalkos pour les temps odysséens. » (*Ouvr. cité*, I, p. 438, 439.)

encombrer les ports de la péninsule. Les illustres marins ne sont plus chez eux dans la Grèce continentale, c'est entendu; mais ils y sont tout de même; ils y sont chez des clients, presque chez des amis.

Puis, ils n'ont pas été en certains points les maîtres pendant des siècles sans laisser derrière eux, dans la race grecque, des éléments tout à fait sympathiques; ce sont d'abord des familles phéniciennes retenues par leurs intérêts et leurs alliances; sans doute elles s'hellénisent progressivement, mais ce n'est pas sans garder le souvenir de leur origine. Ce sont aussi des groupes achéens en partie phénicianisés : par suite de leur petit nombre, les étrangers ont été forcés de s'associer ces indigènes, et de les mettre au courant de leur civilisation.

La région de la Grèce continentale où, pour toutes ces raisons réunies, l'influence phénicienne a été à la fois plus certaine, plus ancienne et plus durable, paraît bien être la région de Thèbes la Béotienne.

M. Bérard fait de ce site, au point de vue du commerce phénicien, une étude à laquelle je me réfère d'autant plus volontiers qu'on la

dirait inspirée par la méthode de la Science sociale.

« Le site de Thèbes prouverait, dit-il, à lui seul que ce bazar et cette capitale de la Béotie supposent un commerce étranger venu des mers orientales. Thèbes n'est pas au milieu de la cuvette béotienne, mais à l'une de ses extrémités. La capitale indigène et le marché agricole de la Béotie devraient être au milieu des champs et des récoltes, dans le centre de la cuvette, en quelque site comparable à l'Orchomène des Minyens. C'est à Orchomène, comme le veut la légende, que dut fleurir la première puissance indigène... Éloignée du centre, Thèbes a d'autres avantages : elle est au croisement des routes terrestres qui coupent la Béotie, et qui, pour des marins orientaux surtout, serviraient à relier les mers du sud et la mer du nord. Une thalassocratie phénicienne implique un comptoir et une forteresse en cet endroit... La Béotie pour nous est une plaine continentale, une terre de paysans et de bouviers... Pour les peuples de la mer... elle est un carrefour de routes isthmiques. « La Béotie, « dit Éphore, a une grande supériorité sur tous « ses voisins ; elle touche à trois mers, et le

« grand nombre de ses excellents ports fait « qu'elle est au confluent des routes qui viennent « des mers d'Italie, de Sicile et d'Afrique, d'une « part, de Macédoine, de l'Hellespont, de Chy- « pre et d'Égypte, d'autre part. » Cette heureuse situation de la Béotie entre les trois mers était proverbiale parmi les Anciens... »

« L'histoire de la Béotie moderne peut nous rendre son histoire primitive. Elle fut toujours sillonnée de caravanes étrangères. Au pouvoir des Occidentaux, Francs, Catalans, ou Vénitiens, la Grèce continentale eut son grand bazar, son centre de routes commerciales et militaires, en Béotie, dans la ville de Livadi. Le commerce occidental avait créé cet entrepôt, parce que Livadi était à l'extrémité sud occidentale de la cuvette béotienne, au point où débouchent, sur la plaine intérieure, les deux routes venues de a mer d'Occident, je veux dire... des deux mouillages les plus sûrs et les plus fréquentés du golfe de Corinthe sur sa côte nord-ouest..... »

« Si Livadi est le bazar des Occidentaux, c'est Thèbes qui, pour une marine orientale, tiendra ce rôle. A l'extrémité orientale de la cuvette béotienne, Thèbes occupe la position exactement symétrique... et une position tout aussi com-

mode. Ses collines aux pentes abruptes s'offrent aussi pour dominer la plaine voisine... Les routes de la mer orientale aboutissent ici : d'ici divergent à travers la plaine, vers les échelles dispersées aux quatre coins de l'horizon, les routes d'Ægosthènes, Kreusis, Thisbè et Bulis sur le golfe de Corinthe, d'Anthédon, Aulis, Délion et Oropos sur le détroit d'Eubée, d'Eleusis et Mégare sur le golfe Saronique (1). »

Or c'est précisément en ce point, si bien indiqué par la géographie, que la tradition place le plus important et le plus durable des établissements phéniciens en Grèce. Thèbes la Béotienne eut pour fondateur le Phénicien Cadmos. Et la tradition est sur ce point si constante, si précise, et si bien étayée par les étymologies, qu'elle pourrait s'appeler l'histoire. Sans rappeler en détail cette tradition et ses preuves, qu'il me soit permis de faire deux remarques : la première, c'est que ce Sémite éminent, qui passe pour avoir importé en Grèce l'écriture, les arts et la civilisation, apparaît avant tout comme un métallurge; on appelait, de son

(1) V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée, I. Une station étrangère,* p. 225 et suiv. Ce chapitre dans son ensemble est d'ailleurs un des plus solides de l'ouvrage.

nom, cadmie un minerai de zinc (1) servant parfois à la préparation du bronze; il passait pour être l'inventeur des armes de métal; son nom même signifiait armure; les grands métallurges, les Telchines béotiens étaient ses serviteurs et ses associés; on se figurait ses successeurs, les Cadméones, comme des princes bardés d'airain et couverts de pourpre et d'or (2).

Je remarque en second lieu que, à Thèbes, le pouvoir politique pourrait fort bien être resté entre les mains des Phéniciens jusqu'à la fin du XIIe siècle. D'un côté, cette ville est passée sous silence dans la description de la Grèce achéenne que donne l'*Iliade* sous le nom de Catalogue des Vaisseaux. Et d'un autre, Thucydide estime que la vraie conquête de Thèbes « celle qui, d'après lui, a substitué le nom de territoire béotien au nom de territoire cadméen », se place environ soixante ans après la ruine de Troie (3). Évidemment, même au delà du XIIe siècle, il restait encore, dans la contrée,

(1) La Grèce possède d'ailleurs de riches gisements de zinc.

(2) Cf. CURTIUS, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. I, p. 104 à 106.

(3) Thucydide, I, 12.

plus d'une famille phénicienne et bien des éléments sympathiques aux vaincus.

Il dut en être de même dans une autre ville que ses traditions, sa proximité, et l'industrie dont elle était le siège, mettaient dans la dépendance de Thèbes la Cadméenne. Je veux parler de Chalcis, qui, avec sa voisine Érétrie, avait été, à une époque très ancienne, fondée par des Arcadiens, venus à la suite de Cadmos (1). Bien que dans l'île d'Eubée, elle pouvait passer pour un port continental; car l'Euripe la séparait à peine de la rive thébaine, ayant en ce point moins de quarante mètres de large. En outre, dès les temps les plus reculés, elle avait été le siège d'une industrie alors monopolisée entre les mains des Phéniciens; les Chalcidiens étaient, en effet, les plus anciens et les plus célèbres métallurgistes du bronze en Grèce.

L'antiquité admettait qu'ils avaient dû cette spécialisation à des mines locales particulièrement riches, et réunissant les deux éléments constitutifs du bronze, le cuivre et l'étain (2). N'ayant pas retrouvé trace de ces mines, les modernes ont, avec raison, contesté cette affir-

(1) Strabon, X, 1, 8, p. 447.
(2) Strabon, X, 447.

mation (1). Mais il n'en reste pas moins universellement admis que Chalcis a été, à tout le moins, un grand marché du bronze et un centre important de fabrication (2), et c'est à elle que l'on rapporte l'origine des autres établissements métallurgiques de la Grèce.

Elle suivit évidemment la fortune de sa puissante voisine; comme cette dernière, elle était donc, vers les temps troyens, à peu près hellénisée. Non seulement sa population, mais son industrie et sa flotte étaient peu à peu devenues grecques.

Ainsi, par ses lointaines origines, s'explique l'avance considérable qu'avait Chalcis sur toute la Grèce au double point de vue de la fabrication et des transports (3). Ainsi s'explique du

(1) On a cependant retrouvé des traces des gisements cuprifères à des distances assez faibles : au nord et au sud de l'Eubée, puis à Sériphos. (Bérard, *ouvr. cité*, I, p. 438.)

(2) M. Bérard esquisse cependant une protestation. Rejetant l'étymologie courante de Chalcis « la cuivreuse », il découvre à ce nom une origine phénicienne signifiant « la pierreuse », sens qu'il croit retrouver dans le nom de la plaine voisine de Lélante (I, p. 437). Par malheur cette plaine, non seulement n'était pas pierreuse, mais était célèbre par sa fertilité.

(3) Preuve caractéristique de cette avance : l'échelle euboïque de poids et mesures fut prédominante en Grèce au VIII[e] et au VII[e] siècles. Elle était d'ailleurs d'origine orientale. (Grote, V, 233.)

même coup son besoin hâtif d'expansion coloniale ; il lui fallait des minerais et des débouchés

Plusieurs siècles avant la guerre de Troie, elle a des relations commerciales avec tout l'Archipel, notamment avec Lemnos, Délos et Égine, autres marchés de minerais, autres centres de fabrication. Puis, seule ou avec Érétrie son alliée, elle fonde des établissements, qui, par la suite, deviendront fort nombreux (1), dans la grande péninsule septentrionale, la péninsule Chalcidique, où l'attirent des mines de cuivre et aussi d'argent. En même temps, les voici, toutes deux, qui traversent d'un commun accord l'isthme béotien (la seule existence de Thèbes prouve que c'était pour elles une route bien frayée), et elles se dirigent vers l'ouest, en descendant le golfe de Corinthe. Chemin faisant, elles fondent sur la côte sud Ægée, fille de la ville eubéenne du même nom, et, sur la côte étolienne, une seconde Chalcis. Puis elles s'avancent dans les îles semées en avant du golfe et de la côte septentrionale, d'où elles noueront des relations commerciales avec la péninsule Italique (2).

(1) Ce groupe de colonies atteignit son apogée au VIII[e] siècle.
(2) Voir pour tout ceci, CURTIUS, *ouvr. cité*, I, p. 533, 538.

Des établissements thébano-phéniciens existaient en Acarnanie, à Leucade et dans les Échinades (1), probablement vers l'époque où, au sud de l'entrée du golfe, s'inscrivaient les noms bien phéniciens de Φεἰα et de Ἰάρδανος (2). Un peu plus haut, des Abantes, venus d'Eubée, ont fondé en Thesprotie la ville de Thronion et donné à la région le nom d'Abantide (3). Encore plus au nord, de vieilles légendes montrent Cadmos, sur le point de mourir, allant s'établir avec Harmonie, son épouse, chez les Enchéléens, aux environs d'Épidamne et de Dyrrachium sur la côte occidentale de la Macédoine (4). Plutarque indique à Corcyre une très ancienne colonie d'Érétriens. D'ailleurs, les îles Ioniennes et Corcyre elle-même ont gardé dans leur toponymie, des traces reconnaissables de l'influence et de l'occupation partielle des Eubéens et des Thébains (5).

(1) Voir Oberhummer, *Akarnanien, Ambrakia, Amphilochien und Leucas in Altertum*, München, 1887.

(2) *Iliade*, VII, 135.

(3) Pausanias, V, 23, § 3 et 4.

(4) Hérodote, V, 61.

(5) Curtius note à Ithaque, comme à Chalcis, une fontaine Aréthuse; puis à Corcyre les noms de Macris et d'Eubœa (I, p, 538). On peut ajouter qu'Ithaque et la Béotie avaient cha-

Traversons maintenant le détroit. Nous trouvons établis sur la côte d'Italie, à une date des plus lointaines, les Messapiens que M. Ettore Païs regarde comme venus non seulement des côtes grecques, mais des régions thébano-eubéennes (1).

Cette provenance s'établit par deux ordres de faits : communauté de noms géographiques et traditions. Deux noms de la côte italienne, Huria et Messapia se trouvent déjà à côté l'un de l'autre, près de l'Euripe, en face de Chalcis, où le mont Messapios domine la ville de Huria. D'après Strabon (2) c'était de là qu'était parti le héros Messapos auquel la Messapie italienne devait son nom. La Béotie aurait d'ailleurs elle-même, à l'origine, porté le nom de Messapie (3). Les Messapiens de Béotie, ayant quitté la mer d'Eubée avec leurs voisins les Locriens, s'étaient avec eux arrêtés sur les confins de

cune une ville d'Alalcomènes, et que le mont Ἄἶνος d'Ithaque porte le même nom que deux colonies de Chalcis, l'une en Chalcidique, l'autre en Thrace, Αἰνεῖα et Αἶνος.

(1) Voir dans son *Istoria della Sicilia e della magna Grecia*, Pise, 1894, la très belle dissertation sur les Iapigi et les Messapi.

(2) Strabon, IX, p. 105.

(3) Diodore, IV, 67; Srabon, VI, 265; Steph. Byz. v° Βοιωτια.

l'Étolie, où se retrouvaient aussi une Houria et une Métapa.

Sans doute ces Messapiens, comme les Abantes de tout à l'heure, étaient surtout des Pélasges ou des Hellènes. Mais étant donnés l'époque et le point de départ, il est invraisemblable que leurs « conducteurs de peuples » ne fussent pas phéniciens (1).

Un peu plus près de nous, des légendes historiques indiquent des établissements d'origine thébaine dans le golfe de Tarente. Le principal était Métaponte, la *Thebæ Lucanæ* des vieux auteurs, d'après M. Païs. A côté, se trouvait Tarente, dont l'éponyme Taras est peut-être originaire des côtes de Béotie, en face la pointe nord de l'Eubée (2). En tout cas, dans la ville qu'il a fondée, il passe pour fils de Neptune et d'une nymphe indigène; cette filiation de fondateur est le pendant exact de celle du phéacien Nausithoos, fondateur de Cumes, fils

(1) Diodore de Sicile (V, 15) nous montre Héraclès envoyant les Thespiens ses enfants en Sardaigne, sous la conduite d'Iolaos, *avec une troupe considérable de Grecs et de barbares*. Voilà bien la composition probable des colonies phéniciennes parties de Grèce; elle explique que les historiens grecs eux-mêmes n'aient pas trop su à qui attribuer ces expéditions.

(2) On y retrouve une ville de Talante ou Tarante.

de Neptune et de péribée, fille elle-même d'un roi indigène. La seconde généalogie étant certainement phénicienne, la première a bien des chances de l'être aussi.

Tout ce que nous venons de dire de Thèbes et de l'Eubée se place du XIVe au VIIe siècle, sans qu'il soit possible d'assigner des dates, même approximatives, à la plupart des faits. Il ne faut pas craindre, cependant, de faire remonter très haut le double mouvement d'expansion vers la Thrace et vers l'Occident, à la condition d'admettre que, dans sa première période, il est purement phénicien, que, dans une seconde, il est en partie phénicien et en partie hellénique, et qu'il ne devient purement hellénique que dans une troisième, commençant vers la guerre de Troie.

La succession des traditions légendaires se rapportant aux deux villes principales du golfe de Tarente est bien significative en ce sens.

Métaponte, qui a porté le nom de Thebæ Lucanæ, est fondée par Daulios, roi de Crisa, un des ports de Thèbes, sur le golfe de Corinthe. Puis elle est colonisée par la thébaine Arné qui a été enlevée par le dieu de la mer, et devient la souche des Béotiens et des Éoliens

d'Italie, lesquels sont adoptés par le roi de Métaponte. Après la guerre de Troie, Métaponte est conquise par une troupe de Pyliens, anciens sujets de Nestor. Enfin, dans les temps historiques, à la fin du VIIIe siècle, elle est définitivement occupée par une colonie venue d'Achaïe. Si l'on place la première de ces fondations vers le XIVe siècle, Daulios, roi d'un port cadméen, est un phénicien pur. Arné représente le mélange des deux races. Les Pyliens sont complètement dégagés des éléments phéniciens, bien qu'ils leur soient apparentés. Enfin les colons d'Achaïe sont des Grecs purs.

Cette histoire se répète à Tarente. Cette ville, nous l'avons déjà dit, paraît avoir été fondée par un Béotien Phénicien. Plus tard, elle est occupée par des Achéens venus de Sparte, d'où les a chassés la conquête dorienne; ceux-ci sont d'anciens sujets de Ménélas. Ce sont les *Partheni Tarantini* de la tradition (1). Enfin, à l'époque historique, ils sont renforcés ou conquis par d'autres Spartiates, ceux-là plus ou moins

(1) Voir à ce sujet GEFFCKEN, *Die Grundung von Tarent*, 1893. Sa thèse, que j'adopte, me paraît l'explication très indiquée de la légende.

doriens : les compagnons de Phalanthos.

Mais évidemment, pour des Phéniciens de Thèbes en quête de métaux, les côtes d'Italie n'étaient pas un but : elles ne pouvaient être qu'une étape.

La précieuse indication de Diodore, que Malte et Gozzo étaient des points de relâche pour les Phéniciens qui se dirigeaient vers Gibraltar et l'Atlantique, ne peut s'entendre que de navigateurs arrivant en dernier lieu de la pointe sud-est de Sicile; nos *Instructions Nautiques* indiquent qu'aujourd'hui encore, par suite de la direction habituelle des vents, et à cause des courants contraires qui longent la côte méridionale de Sicile, on a profit à descendre au sud quand on se dirige sur Tunis. Or des navigateurs anciens ne pouvaient arriver au sud-est de la Sicile que par le mer Ionienne et les îles situées à l'embouchure du golfe de Corinthe.

Mais ce n'est pas tout : des traditions historiques, dont on comprendra mieux encore par la suite tout l'intérêt, nous montrent, à une époque très reculée, les Phéniciens de Thèbes en relation avec la mer Tyrrhénienne et avec la Sardaigne.

Elles nous ont été surtout conservées par Pausanias.

« A l'origine, dit cet écrivain si consciencieux et si documenté, des Libyens passèrent d'abord en Sardaigne, sous la conduite de Sardos, fils de ce Maceris qui fut célèbre chez les Égyptiens et les Libyens, sous le nom d'Hercule. Quelque temps après, arrivèrent de Grèce Aristée et ses compagnons. » Dans toute sa légende, Aristée présente le type d'un importateur éminent de la civilisation, de plus il a épousé Autonoé, fille de Cadmos; c'est donc un Phénicien bien reconnaissable à ces deux traits. Il avait été amené par sa femme à s'exiler de Thèbes à la suite de la mort de son fils Actéon.

« Après Aristée, des Ibériens vinrent en Sardaigne, sous la conduite de Norax, fils de Mercure, qui fonda la première ville. » Cet Ibérien, fils du dieu du commerce, fondateur de villes, et dont la légende est en connexion avec Tartessos, est évidemment un Phénicien des lignes d'Afrique et d'Espagne qui vient exploiter les mines du midi de la Sardaigne. Il s'établit d'ailleurs, d'une façon bien significative, au sud de la région d'Iglesias, la plus riche en mines.

« En quatrième lieu, arrive Iolaos, chef thébain, neveu d'Hercule, ayant sous sa conduite une colonie de Thespiens », qui descendent d'Hercule par les femmes. Thespies est au pied de l'Hélicon près de Thèbes, et Homère connaît en Béotie la thespienne Hylé. Iolaos fonde en Sardaigne Ogrhylé, probablement dans la région d'Olbia; et cette dernière ville lui doit aussi son origine. L'expédition d'Iolaos est bien antérieure à la guerre de Troie (1).

Sauf l'indication qui précède, nous ne saurions dire à quelle région de l'île se sont surtout adressées les deux colonies thébano-phéniciennes d'Aristée et d'Iolaos. Mais elles apparaissent toutes les deux en connexion avec Cumes la Campanienne. C'est par Cumes qu'Aristée revient de Sardaigne en Grèce (2); et quand la colonie sarde d'Iolaos subit des revers, une partie de ses membres se réfugie à Cumes (3).

Évidemment les uns et les autres retrouvaient là d'autres thébano-phéniciens, leurs frères de

(1) Voir pour tout ceci, Pausanias, VII, 2.

(2) Salluste, *Fragmenta incerta,* p. 204 de l'édition *ad usum Delphini,* Paris, 1674.

(3) Diodore de Sicile, V, 15.

race, répondant aux générations mythiques qu'Homère englobe sous le nom de Poséidon, ancêtre de Nausithoos, et ayant, eux aussi, quitté la Grèce au XIVe ou au moins au XIIIe siècle.

D'une façon générale, ce n'est donc pas seulement par des colonies sortant de la mère patrie que la race phénicienne s'est avancée sur l'Occident. C'est encore (et surtout peut-être) par des essaimages au second degré, dus à des colonies anciennes projetant à leur tour des comptoirs le long de leurs routes commerciales. Évidemment la ville de Cadmos, depuis longtemps riche et prospère, ne fut pas moins féconde que ses sœurs, et c'est sans doute aux émigrations qu'elle dirigea vers l'Occident qu'elle dut en partie son épuisement.

Au surplus, ces nombreuses colonies pourraient bien n'être pas son principal titre à la reconnaissance de l'histoire. Il me paraît en effet très digne de remarque que l'Eubée, l'isthme et le golfe de Corinthe, les îles qui occupent l'entrée de ce golfe, avec l'Attique et la Mégaride qu'il faut ajouter, furent à la fois le principal théâtre de l'influence phénicienne en Grèce, et le centre d'apparition de

cette évolution maritime du type achéen qui a constitué le type ionien, évolution dans laquelle les influences commerciales ont eu une place prépondérante. Toujours est-il que dans le courant du VIIIe siècle, Chalcis était la plus prospère et la plus considérable des villes ioniennes, et qu'elle marchait alors à la tête de la civilisation grecque (1).

Lorsque, au XIe siècle, les Éolo-Ioniens de Grèce commencent à lancer leurs premiers essaims vers l'Asie Mineure, les traditions montrent l'Eubée ionienne envoyant une colonie, une seule, dans une direction opposée et particulièrement intéressante pour nous.

Vers l'an 1050, date calculée à une époque

(1) Dans ce qui précède, j'ai fait un assez grand usage de la toponymie et des légendes historiques, deux moyens d'investigation fort en honneur au milieu du XIXe siècle et fort décriés aujourd'hui. Mais je ne demande aux légendes et à la toponymie que des *confirmations,* ou de faits admis d'une façon générale (l'existence de Phéniciens commerçants et métallurges à Thèbes), ou de lois sociales qui s'imposent à toutes les époques (la nécessité pour des métallurges de se procurer des métaux, et l'attrait du commerce en pays neufs). Il y a là une *légitimation* certaine du procédé, et une différence *radicale* avec les fantaisies qui, cousant des étymologies et des légendes au petit bonheur, essayent d'en faire sortir de toutes pièces une thèse plus ou moins ingénieuse.

basse malheureusement (1), des Eubéens, d'une façon plus précise des Chalcidiens, auxquels se joignent des habitants d'Érétrie, pénètrent dans la mer Tyrrhénienne. Plus tard, leurs descendants fonderont Cumes sur la côte de Campanie; eux, pour le moment, ils vont s'établir dans une île qui nous est bien connue, dans l'île d'Ischia. « Les habitants de Cumes, dit Tite-Live, tirent leur origine de Chalcis en Eubée; ils s'établirent d'abord à Pithécuse; plus tard ils eurent l'audace de se transporter sur le continent ». « Des Chalcidiens et des Érétriens, dit Strabon, colonisèrent Pithécuse et y prospérèrent..., jusqu'à l'époque où les dissensions et surtout une éruption volcanique les en firent partir (2). »

(1) Saint Jérôme, *Chronique*, p. 100, et Eusèbe, p. 135 de l'édition Scaliger. Velleius (I, 4) mentionne l'évènement, à côté de la fondation de Magnésie, et avant les migrations éolienne et dorienne en Asie Mineure. Il a donc adopté la même façon de voir, mais il ne fixe pas de date.

(2) Tite-Live, VIII, 22; Strabon, V, 4, 9. — « Ils eurent l'audace... » Voilà qui justifie tout à fait Homère attribuant à Nausithoos le mouvement inverse de Cumes à Ischia, « parce que les Œnotriens le molestaient ».

La rédaction adoptée par Tite-Live indique d'une façon heureuse qu'aux yeux des chroniqueurs, Cumes est virtuellement fondée dès l'établissement à Ischia. C'est donc au départ de la colonie des mers grecques que doit se rapporter la date de

Chose curieuse, cette colonie ne fut alors, dans cette direction, suivie d'aucune autre. C'est seulement trois siècles plus tard que le flot des colonies helléniques s'orienta de nouveau vers l'Occident, et vint envahir la Sicile et l'Italie méridionale.

Ne comprenant rien à cette précocité hâtive, suivie d'une aussi longue stérilité, les modernes se sont crus autorisés à regarder la date de 1050 comme chimérique. Mais, en réalité, il y a là deux exodes vers l'Occident tout à fait distincts et sans lien véritable. La suite de cette étude nous amène à rechercher les causes du premier, le seul qui nous intéresse ici ; il sera facie de remarquer qu'elles sont tout à fait spéciales, et que la date traditionnelle, sans qu'on puisse la démontrer, répond bien aux circonstances, et par conséquent peut être regardée comme vraisemblable.

A Ischia, nous le savons à l'heure actuelle,

1050. J'adopte cette date, malgré ce qu'elle a d'hypothétique, parce que les conditions générales correspondantes paraissent justifier et expliquer l'émigration. D'ailleurs ceux qui la rejettent comme Grote (V, 74) admettent au moins qu'*un temps considérable* s'écoula entre la fondation de Cumes même et celle des autres colonies grecques. On verra plus loin que nous ne sommes pas loin de compte.

mais jusqu'à présent on ne l'avait pas soupçonné, les Eubéens de la tradition historique ne se trouvèrent pas en terre vacante. Un clan commercial de nationalité phénicienne, que le Nostos appelle les Phéaciens, occupait l'île depuis cent cinquante années, et en avait fait un centre maritime actif et prospère.

Quel motif les colons unis de Chalcis et d'Érétrie purent-ils donc avoir de venir s'installer dans une région aussi lointaine, au milieu d'une mer où ils n'avaient aucune autre colonie, dans une île où ils n'étaient pas les maîtres, à côté de voisins évidemment supérieurs au point de vue des affaires, et d'ailleurs franchement hostiles à ceux qui cherchaient à pénétrer chez eux contre leur gré?

A cette question, une seule réponse me paraît possible : c'est que les nouveaux venus n'étaient pas à Schérie des étrangers; c'est qu'ils y arrivaient probablement à la suite d'un appel des Phéaciens, et en tout cas comme des alliés et des auxiliaires; c'est qu'ils venaient grossir les effectifs d'une race à laquelle les rattachaient les liens du sang, et avec laquelle les circonstances leur avaient conservé des relations d'affaires et d'amitié. — En d'autres termes,

c'est que les Phéaciens de Schérie, Phéniciens ayant jadis habité la Grèce, ou du moins familiarisés avec la Grèce par une longue pratique commerciale, appelaient à eux, ou accueillaient sans difficulté des éléments devenus grecs, mais dans lesquels ils reconnaissaient leur race et trouvaient des amis.

J'imagine d'ailleurs que, plus d'une fois déjà, les Phéniciens, avaient dû emprunter, aux peuples qu'ils traversaient, des auxiliaires leur tenant de moins près par la race et par les traditions.

En effet, de l'immensité de la tâche accomplie par le peuple phénicien, si l'on rapproche l'exiguïté de son berceau, cette côte perdue au fond de la Méditerranée et possédant au plus sept ou huit ports, ce territoire faiblement découpé par la mer, et sans profondeur du côté des terres, fournissant peu d'hommes et surtout peu de marins, il apparaît clairement que, dans son expansion à travers la Méditerranée, ce peuple a dû être surtout un état-major de conducteurs d'hommes, groupant autour de lui et faisant servir à ses desseins tous les éléments suffisamment assimilables, ou au moins suffisamment maniables, qu'il rencontrait. Ce n'est donc pas seulement à se frayer un passage à travers les

peuples, comme nous l'avons vu précédemment, que les « illustres marins » ont employé leur diplomatie et leur prestige, c'est encore à plier les individus et les races à devenir leurs instruments ou leurs auxiliaires. Ici ils ont levé des esclaves, là des soldats ou des matelots; voilà pour les individus. Ailleurs, ils ont pris à leur solde des armées et des rois. Ailleurs encore, mais à la dernière extrémité, ils ont dû associer à leur vie, à leur commerce et à leur travail, non pas un peuple étranger tout entier, mais une tribu, un essaim, surtout s'ils étaient déjà détachés par l'émigration de leur milieu d'origine : voilà pour les races.

A la vérité, cette dernière opération, cette incorporation, est imprudente par certains côtés; elle peut, avec le temps, se retourner contre ses auteurs, surtout si l'on a affaire à forte partie, comme c'est le cas avec des Grecs. Mais des commerçants n'ont pas pour habitude de prévoir l'avenir de très loin; leur préoccupation est surtout de parer aux difficultés présentes, ou d'augmenter dans de fortes proportions les bénéfices en vue.

Remarquons-le bien d'ailleurs, ce que, dans notre hypothèse, ont fait les Schériotes, ce n'est

pas en réalité un appel à une race étrangère; c'est, pour donner aux mots un sens inusité, mais qui se comprendra, c'est plus simplement un rappel de race; quelque chose comme la France recevant en 1870 un aide du côté de volontaires canadiens, comme de nos jours le Transvaal demandant pour ses vaincus une intervention à la Hollande, comme demain peut-être Londres invitant Washington à sceller l'union anglo-américaine.

Qu'a-t-il donc fallu pour motiver, de la part des Phéniciens de Schérie, un appel aux Chalcidiens? A défaut de témoignages directs, certaines conjectures ont parfois une réelle valeur. Notons que nous avons d'un côté des fabricants tout à fait réputés, et de l'autre des commerçants de premier ordre; puis considérons le besoin constant que la fabrication et le commerce ont l'un de l'autre, et la fécondité évidente, toujours vérifiée, de leur union; ne devient-il pas facile d'imaginer que nos Phéniciens ont voulu installer à côté de leur port une fonderie et des ateliers? une fonderie, pour n'avoir plus à envoyer dans l'Est que du métal en gueuses, au lieu de minerais trop encombrants; des ateliers, pour fabriquer sur place

des objets courants et les articles destinés aux pacotilles de troc?

N'était-il pas naturel qu'ils s'adressassent pour cela à leurs demi-frères de Grèce, les métallurges de Chalcis, les héritiers des Curètes eubéens (1), ou, ce qui est probablement la même chose, des Telchines de Béotie? Au surplus, Chalcis était un de leurs meilleurs clients, et ils lui fournissaient depuis longtemps du cuivre et de l'étain. N'était-il pas tout indiqué de lui demander en retour les artistes et les ouvriers dont on avait besoin?

Or, la tradition a conservé, d'une façon inconsciente, un souvenir de cet appel de la race phénicienne aux colons partis d'Eubée. Le jour, dit Velleius Paterculus (2), la flottille qui portait les Eubéens était guidée par des colombes; la nuit, en avant des nefs, l'air s'emplissait du son des cymbales d'airain consacrées aux dieux. On sait que la colombe est l'oiseau préféré et le symbole d'Astarté, la grande déesse phénicienne. D'autre part, le son de l'airain sacré indique la présence des divinités tutélaires des métallurges. Ces coopérations célestes ne sont

(1) Velleius Paterculus, I, 4.
(2) Strabon, X, 3, 6.

elles pas le signe évident de l'alliance terrestre qui a décidé le voyage?

Il est donc bien vraisemblable que l'émigration érétrio-chalcidienne a été provoquée par les Phéaciens. D'autre part, à la date indiquée par la tradition, les événements en Grèce l'avaient puissamment préparée.

C'est que l'époque à laquelle les Eubéens ont, d'après la tradition, quitté leur patrie fut une époque troublée et douloureuse entre toutes. Comme une trombe dévastatrice, l'invasion dorienne s'était abattue sur la péninsule; plus d'une ville achéenne avait disparu dans la tourmente; les autres appartenaient maintenant à des étrangers presque barbares; la civilisation subissait un échec et un recul qu'elle devait mettre des siècles à racheter. Dans cette crise, Érétrie et Chalcis avaient souffert de plus d'une façon. Trop rapprochée du continent, l'Eubée n'était une île que de nom; et les Doriens, ces Albanais d'avant l'histoire, l'avaient facilement atteinte, malgré leur ignorance de la vie maritime. Puis l'industrie et le commerce dont vivaient les deux villes étaient en partie ruinés. A moitié déracinée, et ne trouvant plus à vivre sur le sol natal, leur population offrait bien des

éléments préparés d'avance à la transplantation. Un des résultats de l'invasion dorienne fut d'ailleurs, comme on le sait, de déterminer une émigration intense parmi les anciens possesseurs du pays.

Ce mouvement s'orienta très généralement vers l'Asie Mineure. Mais on comprend fort bien que des groupes eubéens aient fui dans une autre direction, au mieux de leurs relations de race et de commerce.

Dans le chapitre suivant, Homère va se charger lui-même de documenter et de prouver ce qui précède. Reportons-nous donc à son œuvre; nous allons constater que c'est précisément à l'établissement des Chalcidiens à Ischia qu'il nous fait assister.

II

LE POÈME DE L'ALLIANCE EUBÉO-PHÉACIENNE.

En étudiant les traditions historiques relatives à l'expansion eubéenne en général, et à la colonie chalcidienne d'Ischia en particulier, nous avons compris comment cette dernière colonie a dû être amenée à prendre la direction de la mer Tyrrhénienne. Nous l'avons vue céder, tout à la fois, aux désastres qui lui faisaient abandonner la Grèce, aux relations anciennes qui lui ouvraient l'Occident, et très probablement à l'appel de ses frères de race, les Phéaciens, premiers maîtres de l'île, inconnus pourtant aux traditions historiques.

Or, chose curieuse, cette rencontre des Eubéens et des Phéniciens à Ischia, oubliée par la tradition, mais si bien indiquée par le chapitre

précédent, se trouve précisément documentée par le Nostos. C'est en effet à l'établissement des Eubéens à Schérie, en terre phéacienne, que le poème nous reporte. C'est ce qu'il nous reste à montrer.

Une remarque préliminaire se dégage de l'ensemble du Nostos, c'est que le poète, et par conséquent les Grecs dont il est le porte-parole, considèrent les Phéaciens comme des gens supérieurs dont on attend beaucoup, et qu'il faut absolument gagner et se concilier. Son attitude est tout à fait celle qui convient à l'étranger au foyer d'un hôte riche et influent, au modeste employé devant le chef suprême de la maison de commerce, à la jeune bourgade naissant à l'ombre de la vieille citadelle; en un mot au client humble et insinuant, en face du tout-puissant protecteur. C'est l'impression nette que produisent les flatteries semées à tous les coins du poème, lorsque l'on s'est décidé à voir dans les Phéaciens des êtres de chair et d'os.

Puis, une analyse attentive nous fait remarquer, d'une part, que toutes les indications relatives aux pays grecs se rapportent à l'Eubée

et à la zone d'influence chalcidienne, et, d'autre part, que plusieurs passages renferment des allusions transparentes à la venue des compatriotes du poète chez les Phéaciens. Il devient donc tout à fait vraisemblable que les Grecs, au nom de qui parle Homère, sont précisément les colons chalcidiens de la tradition.

Tout d'abord, c'est la déesse Ino, fille de Cadmos, qui accueille Ulysse à son arrivée en face de la terre des Phéaciens. Battu par la tempête, le héros va périr quand apparaît « la blanche déesse qui jadis était une mortelle, mais qui, maintenant, habitant au milieu des flots, jouit des honneurs divins ». Elle lui apporte une bandelette magique qu'il fixera sous ses bras et qui le rendra insubmersible; c'est une véritable ceinture de sauvetage. En même temps, elle l'exhorte à nager vers la côte prochaine (1). Elle est tout à fait significative, l'intervention de cette déesse, phénicienne par ses origines, grecque par le lieu de sa naissance, et dont la vie mortelle s'est écoulée à Thèbes. Assurément elle est le trait d'union naturel et tout indiqué entre les deux races, entre ceux que

(1) *Odyssée*, V, 333-353.

représente Ulysse et ceux qui l'accueillent.

Lorsque le dieu de la mer, Poséidon, qui rêvait la perte du héros, abandonne la lutte, vaincu par le Destin, « il lance en avant ses chevaux à la belle crinière, et se retire à Ægée où s'élève son illustre demeure » (1). Aux temps primitifs, Ægée était le port principal de l'île d'Eubée en face de l'Archipel, et il passe pour avoir donné son nom à la mer Égée, qui le baigne.

Athènè, le soir venu, « se dirige vers Marathon, et vers Athènes aux larges rues, où elle pénètre dans l'acropole d'Érechthée (2) ». Apparaît-elle, en cela, étrangère aux traditions eubéennes? Assurément non, car, à différentes reprises, des Athéniens étaient allés se fixer dans l'île. Chalcis et Érétrie, en particulier, passaient pour avoir reçu, avant la guerre de Troie, des colonies venues d'Attique; l'une d'elles, à laquelle on faisait remonter l'implantation de l'élément ionien à Chalcis, avait été précisément conduite par un fils d'Érechthée, Pandoros (3). Après cette même guerre,

(1) *Odyssée*, V, 380-1.
(2) *Odyssée*, VII, 80-81.
(3) Apollodore, III, 15, 1.

les deux villes eubéennes virent encore arriver, la première Cothos, et la seconde Aiclos, tous deux athéniens (1). Remarquons que la déesse passe d'abord par Marathon, absolument comme si elle venait du midi de l'Eubée.

Alcinoos connaît bien l'Eubée; c'est la seule terre grecque qu'il nomme; il sait qu'elle est très éloignée par la route de mer, et il fait entendre que ses navires ne vont pas jusque-là habituellement; nous le croyons sans peine, nous qui savons que la vraie route phénicienne emprunte le golfe de Corinthe, et traverse l'isthme thébain. Mais il a gardé le souvenir d'une expédition dans laquelle un vaisseau phéacien a cependant fait le tour de la péninsule hellénique, pour aller conduire en Eubée le blond Rhadamanthys qui allait voir là-bas Tityos, fils de la Terre (2).

Quand Ulysse s'en va au Pays des Morts, c'est pour consulter un devin fameux. Et quel est ce devin? le Thébain Tirésias (3).

Au pays des Morts, il trouve en outre le géant Tityos, que nous venons de voir en

(1) Strabon, X, 1, 8.
(2) *Odyssée*, XII, 321 et suiv.
(3) *Odyssée*, X, 492; XI, 90 et suiv.

Eubée, puis, toute une série de personnages considérables dans l'histoire de Thèbes (1), entre autres Antiope, mère d'Amphion et de Zethos, les fondateurs de la ville située au bas de la Cadmée ; Mégare, fille de Créon ; Alcmène qui enfanta Hercule à Thèbes ; Épicaste, à la fois mère et épouse d'Œdipe... et aussi « la puissance sacrée d'Héraclès ».

Ailleurs une comparaison fameuse nous montre Artémis, la chasseresse divine, au milieu de ses Nymphes dans les solitudes du Taygète et de l'Érymanthe (2). Or Artémis était la déesse protectrice de Chalcis et d'Érétrie qui l'honoraient l'une et l'autre d'une façon spéciale, et ce culte commun était le symbole et

(1) A noter cette série de femmes au point de vue du matriarcat phénicien à Thèbes. On pourrait peut-être rattacher à Thèbes les légendes en relation avec Artémis (XI, 305-325).

L'apparition des Ombres, au chant XI, n'appartient pas tout entière au Nostos. Outre des additions postérieures probables, elle renferme trois groupes principaux de légendes : légendes thébaines, légendes pyliennes et laconiennes, légendes du cycle de l'*Iliade*. Sans discuter l'origine des dernières, on peut remarquer, pour expliquer leur présence ici, qu'elles sont en connexion étroite avec le personnage d'Ulysse. Les légendes pyliennes et laconiennes se réfèrent évidemment au voyage chez Nestor et Ménélas. Au contraire, les légendes du cycle thébain ne peuvent trouver leur raison d'être que dans l'intérêt spécial qu'elles inspirent aux auditeurs du Nostos.

(2) *Odyssée*, VI, 102-109.

la consécration du lien fédéral qui unissait les deux villes (1).

Son frère Apollon, plusieurs fois nommé dans le poème en passant (2), est à la vérité un des grands dieux de la Grèce; mais il est surtout le dieu du Parnasse thébain; et, pour le Nostos, c'est lui qui prophétise dans la divine Pythô aux pieds de la montagne (3).

Voici maintenant deux îles de l'Archipel en relations commerciales avec Chalcis : l'une c'est Lemnos, chère entre toutes à Héphaistos (4), dieu phénicien jadis, en train, lui aussi, de s'helléniser; l'autre, c'est Délos, le grand marché des métaux avant Chalcis. « A Délos, dit le héros à Nausicaa, auprès de l'autel d'Apollon, j'ai vu, moins gracieuse et moins élancée que toi, une jeune plante phénicienne, un palmier au verdoyant feuillage (5)... »

Nous allions oublier Ulysse, le grand rôle grec du poème; et pourtant, dans notre théo-

(1) Curtius, *op. cit.*, I, p. 534.

(2) *Odyssée*, VII, 311; VIII, 488, etc.

(3) *Odyssée*, VIII, 79. Les Hymnes homériques ne connaissent Apollon qu'en relation avec la Béotie (Delphes, le serpent Python, la nymphe Tilphussa, etc.).

(4) *Odyssée*, VIII, 283.

(5) *Odyssée*, VI, 162. Le mot φοίνιξ, employé par Homère, veut dire à la fois palmier et phénicien.

rie, sa place est indiquée : il faut aux îles Ioniennes un représentant. Il est clair en effet que les navires de Chalcis et d'Érétrie ne franchissent pas l'isthme. Par conséquent, dans le golfe de Corinthe et au delà, on a des correspondants et des transporteurs. La situation géographique et la formation qu'elle suppose ne désignent-elles pas, pour cet office, les navigateurs des îles Ioniennes? Évidemment, ce sont des émigrants partis d'Ithaque qui transportent l'expédition. Et qui, mieux qu'Ulysse, pourrait représenter ces derniers, Ulysse, cette incarnation toujours vivante de leurs gloires passées?

Pour des Eubéens d'ailleurs, le Laertiade n'est pas simplement un habitant des îles Ioniennes. Par sa mère, il appartient au pays thébain, et, qui plus est, il se rattache aux marchands de Thèbes. Autolycos, dont la fille a épousé Laerte et a donné le jour à Ulysse, « habitait une demeure fortifiée sur le Parnasse » (1), et de là, sans nul doute, il commandait la route qui, de l'Euripe, va rejoindre Crisa, le port de Delphes. « Or il s'était rendu fameux par son habileté à

(1) *Odyssée*, XIX, 410.

piller, et par sa fidélité inviolable à la parole jurée; et c'est le dieu du commerce qui lui avait fait ce don » (1). Demandez aux faits modernes ce qu'il y a sous cette phrase, et vous voyez apparaître, au-dessus d'un étroit défilé que les caravanes sont obligées de suivre, le nid d'aigle habité par le Klephte montagnard. De là-haut, les convois sont à sa discrétion; il pille ou rançonne tout ce qu'il lui plaît (2). Mais il respecte et protège soigneusement les marchands qui se sont rachetés et ont fait alliance avec lui. Ceux-là sont « son âme et la prunelle de ses yeux »; ils peuvent compter sur lui à la vie et à la mort (à la condition, toutefois, qu'ils paient régulièrement la redevance convenue). Voilà pourquoi, aux yeux de tout bon Grec, un klephte, gardien

(1) *Odyssée*, XIX, 394-397.

(2) Androutzos, l'un des héros de l'Indépendance, pourrait bien avoir habité la haute demeure d'Autolycos. « Il se jeta dans les montagnes du Parnasse, et se retrancha dans le château fort d'Arakhova d'où il pouvait défier toutes les attaques. Arakhova, que la Grèce appelle ses secondes Thermopyles, surgit comme un nid d'aigle... au sommet d'un rocher conique. Au-dessus de ce pic sauvage, il n'y a plus que les dernières aspérités du Parnasse; au-dessous un chaos de torrents et d'abîmes. D'un côté les montagnes de la Béotie ferment l'horizon, de l'autre, à travers une énorme embrasure de rochers, le regard aperçoit, au premier plan, le golfe de Corinthe (YÉMÉNIZ, *Scènes et récits des guerres de l'Indépendance*, 1869, p. 68).

de défilés, fait partie intégrante de toute organisation de transports bien entendue. Non seulement il lui assure la sécurité qu'elle n'aurait pas sans lui, mais il la débarrasse des concurrences gênantes !

Et c'est tout; le Nostos ne renferme pas d'autres allusions à la patrie grecque.

Mais celles que nous avons, au nombre de douze, se groupent *toutes* autour de cette petite patrie, l'Eubée et de sa zone d'influence; elles constituent donc un ensemble bien significatif.

Serait-il possible d'aller plus loin, et de découvrir, dans le poème, quelque allusion à la profession des nouveaux venus?

Je note en passant une comparaison qui montre « un habile ouvrier ayant appris d'Héphaistos et d'Athènè la perfection de son art, et unissant l'or et l'argent dans des œuvres superbes (1) ». Assez peu amenée par le texte, cette comparaison a des chances d'être suggérée par la composition de l'auditoire. Il convient ensuite de rappeler la description assez longue du mégaron d'Alcinoos, et les mer-

(1) *Odyssée*, VI, 232-4.

veilles de métallurgie que le poète y accumule à plaisir (1). L'insistance complaisante d'Homère sur ce point peut assez bien s'expliquer par l'intérêt qu'y trouvent des spécialistes; mais ici non plus, il n'y a rien de décisif. Par contre, l'histoire tragi-comique des malheurs conjugaux d'Héphaistos le grand dieu des métallurges, paraît bien plus significative. A elle seule, elle constitue un poème indépendant d'une centaine de vers (2); les détails en sont traités avec un soin méticuleux; d'ailleurs elle est chantée par l'aède royal et en pleine agora; évidemment, elle n'est pas sans importance aux yeux d'Homère. Or il est facile de se rendre compte que cette œuvre assez longue, particulièrement étudiée, et d'ailleurs charmante, n'a tout son intérêt et sa pleine saveur que pour des métallurges; c'est donc bien pour eux qu'elle semble écrite. D'un côté elle rend un complet hommage aux merveilles enfantées par leur art; elle les exagère même à plaisir; à ce point de vue, elle ne peut que flatter les plus difficiles. D'un autre côté, malgré ce qu'elle a d'irrévérencieux pour le dieu de la corporation, c'est

(1) *Odyssée,* VII, 84-102.
(2) *Odyssée,* VIII, 266-366.

à ce dieu qu'elle est tout entière consacrée, et par là même son sujet est bien celui d'un chant ou d'un poème corporatif. Si fiers qu'ils fussent de leur métier, et si dévots à leur patron, nos confrères du moyen âge ne gardaient-ils pas, dans quelque coin de leur mémoire, de bonnes vieilles chansons gauloises, où l'on daubait généreusement le saint protecteur, ce qui n'empêchait pas de l'invoquer fort pieusement à l'occasion?

Remarquons, en outre, que jusqu'ici ce morceau charmant produisait au milieu du Nostos l'effet d'un long hors-d'œuvre. Il n'était amené par rien; il semblait que le poète l'eût placé là, parce qu'il n'avait pas de raison de le mettre ailleurs; ce qui est toujours une faiblesse et, dans un poème génial, une invraisemblance. Avec l'interprétation qui précède, le voici vigoureusement incorporé à l'œuvre principale; il apparaît tout de suite comme l'un des passages que les auditeurs devaient le plus goûter. C'est un nouvel argument, d'ordre littéraire, à côté de l'argument d'ordre professionnel.

Et maintenant transportons-nous à Ischia, non loin de la Roche Noire, au bas des pentes

fertiles qui porteront Casamicciola. Cachés sous les oliviers au terne feuillage, qui tout à l'heure abritaient Ulysse, écoutons les confidences de Nausicaa à ses servantes : « Que pensez-vous de cet étranger, filles aux bras blancs? N'est-il pas beau comme un immortel? Plût aux dieux qu'il voulût rester ici et devenir mon mari (1)! » Le soir, auprès de son foyer, Alcinoos répétera le souhait de sa fille, en l'adressant cette fois à Ulysse : « Que je voudrais te voir rester ici et devenir mon gendre! Combien je serais heureux de te donner une part de mes biens et une maison qui serait ton foyer, si tu voulais rester ici (2)! »

A une première lecture, nous sommes mal impressionnés, n'est-il pas vrai? Nous les trouvons bien inflammables et bien peu réservés, l'un comme l'autre. Mais si, avec les auditeurs du poète, on voit sous ces phrases une allusion prophétique à l'alliance qui unira étroitement les deux races, à cette portion de sa terre qu'abandonnera Schérie, à ces foyers qu'elle offrira à ses enfants d'adoption, n'est-

(1) *Odyssée*, VI, 239 et suiv.
(2) *Odyssée*, VII, 311 et suiv.

ce pas que tout cela se transforme, et que, nous aussi, nous saluons le passage d'applaudissements enthousiastes?

Comme c'était déjà au temps d'Alcinoos une grosse affaire de mettre la main sur un mari sortable, la vierge aux bras blancs nous reparlera tout à l'heure de son mariage.

Voici maintenant que d'autres traits du poème se motivent et s'expliquent.

En face du peu d'importance de la côte du Bouclier dans la topographie de l'île, nous avons eu jadis une hésitation; et nous nous sommes demandé pourquoi Homère notait ce détail.

De nos jours, ce cap bien détaché, mais écrasé par l'Epoméo, mérite surtout l'attention parce qu'il signale au navigateur l'anse, toute voisine, de Lacco Ameno. N'en était-il pas de même au temps du poète, et la colonie chalcidienne ne s'était-elle pas déjà assise au fond de cette anse? Au-dessus de Lacco se trouve une enceinte profonde à peu près circulaire, évidemment un ancien cratère maintenant ouvert dans la direction de la ville. Cette enceinte a donné le nom de Caccavelli, qui en patois napolitain signifie *marmite,* au sommet de sa margelle le

plus en vue de Lacco. Or il est possible de trouver au nom traditionnel de la cité chalcidienne, Pithecusa, deux étymologies, l'une sémitique, l'autre grecque, donnant le même sens : en hébreu, *pot* (trou, fente) et *kos* (coupe) seraient « la coupe fendue », ou « le trou de la coupe ». En grec, πίθος, ἠχη donneraient l'éminence du *pithos* (le pithos était un vaisseau vinaire en poterie que l'on enfonçait aux trois quarts dans le sol; ce qui restait apparent avait assez bien, à l'extérieur et à l'intérieur, l'aspect d'une coupe; le pithos ressemblait d'ailleurs beaucoup à la marmite antique, la κακκάβη). Les trois appellations ont pour trait d'union la forme caractéristique du cratère, évidemment plus accentuée, il y a trois mille ans.

La fondation chalcidienne trouvait là un bon mouillage avec une banlieue fertile; elle occupait le site le plus grec de l'île, comme Schérie en occupait le site le plus phénicien. Or ce que nos Eubéens ont dû établir là, c'est une fonderie. Et voici que les noms le disent : Ænaria, c'est la *fonderie d'airain;* Ænaria-Pithecusa, c'est la *fonderie auprès du Caccavelli.* Pithecusa et Ænaria sont donc une seule et même ville, et c'est pourquoi nous les trouvons au

même site. Si les Romains ont préféré le nom d'Ænaria, c'est sans doute qu'il était plus près du latin (1).

Et maintenant pourquoi cet amour des eaux courantes attribué gratuitement, j'en ai peur, aux ménagères phéaciennes? Alors que par tout pays on lave au plus près et dans des eaux quelconques, n'y a-t-il pas quelque invraisemblance à conduire Nausicaa à un lavoir distant de six kilomètres? Ulysse, de son côté, ne pouvait-il aborder en un point plus rapproché de la ville? Évidemment Homère a des raisons spéciales pour placer à la Lava d'aujourd'hui (2) le théâtre de la Rencontre. Mais quelles sont ces raisons?

Je remarque tout d'abord en ce même lieu, tout près de notre fleuve, l'indication précise de ces deux arbres, minutieusement décrits, qui abritent le sommeil d'Ulysse. Ne s'agit-il pas là de deux arbres encore debout au temps du poète, auxquels se rattachait sans doute un épisode de l'arrivée, alors présent à toutes les

(1) Voir plus haut, p. 92.

(2) Ce nom de Lava veut dire *le torrent*, et non *le lavoir*. A Ischia, les ménagères et laveuses du XXe siècle se servent des eaux les plus voisines, et souvent des eaux de leur citerne.

mémoires, par exemple, une convention solennelle, un sacrifice offert en commun aux dieux protecteurs des traités? Ou plutôt, si l'on pèse tous les termes du texte (1), ces deux oliviers, « nés de la même souche, l'un franc de pied tandis que l'autre est greffé, d'ailleurs étroitement entrelacés pour protéger le sol des vents humides et de l'ardeur du soleil », ne se dressent-ils pas, au lieu de la Rencontre, pour symboliser ces deux tiges sorties du vieux tronc phénicien, l'une continuant à porter son feuillage naturel, l'autre ornée des fleurs et des fruits de la Grèce, et qui, désormais, vont couvrir le sol d'Ischia de leurs rameaux unis et des rejetons les plus vigoureux?

En outre, ce plateau, à l'orée duquel se dressent nos deux oliviers, c'est celui de Casamicciola, laquelle au XVI[e] siècle, d'après Jasolino (2), s'appelait encore Casa Nizzola. Peut-être ce nom va-t-il nous apporter quelque lumière nouvelle.

Comme nous le savons déjà, c'est dans la mer, non loin de Casamicciola, que la déesse Ino se

(1) *Odyssée*, V, 475-487.
(2) Jasolino habitait Ischia et était fort instruit; son témoignage mérite donc toute confiance.

montre à Ulysse. Arrivé par le nord-ouest où il a salué le Bouclier, le héros a continué dans la même direction, et il est en face de l'île à laquelle, sans le savoir encore, il doit aborder, lorsque Ino le rejoint. « Jusqu'à la terre des Phéaciens nage avec tes bras », lui dit-elle. Il n'est donc pas très éloigné de la côte puisque, avec la ceinture de sauvetage apportée par la déesse, il pourrait l'atteindre à la nage. De plus, au moment où elle lui apparaît, la libératrice « est partie d'une anse côtière ». Et le poète a soin de le noter deux fois, elle se manifeste sous la forme d'une mouette (1); un Phénicien aurait dit d'une *nis* ou d'une *nisa*. Pour ces différentes raisons, Casa Nizzola, « la maison de la Nisa », aurait fort bien pu être jadis le point de la côte prochaine servant de demeure à la mouette homérique (2).

(1) *Odyssée*, V, 337, 353. Avec leur à propos habituel, les scholiastes trouvent que c'est trop au moins d'une fois et considèrent le premier vers comme interpolé.

(2) On sait que *ola* est une simple terminaison diminutive. — Peut-être objectera-t-on que *nis* désigne plutôt un oiseau de proie; j'en conviens; mais je réponds que les Grecs paraissent avoir usé d'une certaine latitude dans les traductions de cette nature; le nom de περσέφαττα, *Persé la mouette*, en est la preuve; la persa des langues sémitiques est certainement, elle aussi, un oiseau de proie. — Si, malgré cette observation, qui n'est pas sans valeur, on rejette ma *nis*, je réponds qu'au té-

D'autre part le nom complet de notre déesse est Ino Leucothée, appellation moitié sémitique, moitié grecque, qui se traduit par « la déesse blanche des sources », ou « la divine Source blanche ». Or le fleuve auquel, grâce à elle, va enfin aborder Ulysse, le fleuve qui arrose la maison de la Nisa, jaillit des flancs de l'Epomeo, presque entièrement composé de tufs blancs et de marnes blanches. La divine Source blanche n'est-elle pas là admirablement localisée? Elle me paraît l'être d'autant mieux que cette épithète de divine répond le plus souvent à quelque chose de mystérieux, et s'appliquerait fort bien aux sources thermales si nombreuses ici. Il est d'ailleurs certain que notre déesse appartient à la Lava ou à ses alentours. En effet, au moment où le héros prend pied sur la rive du *potamos*, elle est là tout près, embusquée dans le fleuve même; mais elle a repris sa forme humaine comme il convient à une déesse rentrée dans son *home :* « Ulysse jette la bandelette dans le fleuve descendant à la mer; une grande

moignage de Jasolino les foulques et les oiseaux de toute sorte sont nombreux dans l'île et fréquentent surtout l'Abuceto, où se trouve la principale source de la Lava; l'αἴθυια devient l'oiseau de la source au lieu d'être l'oiseau de Casamicciola.

vague la repousse en arrière dans le courant. Ino la reçoit *aussitôt dans ses mains* ». Assurément, la déesse blanche, dont le type phénicien est d'ailleurs manifeste, incarne un établissement phénicien auprès de notre Lava.

En définitive tout porte à voir en elle l'ancêtre bien localisée de Casa Nizzola qui a conservé son nom, et non plus une déesse marine appartenant aux mers grecques, et venue dans la mer Tyrrhénienne juste à point pour sauver Ulysse.

Or c'est là une déduction tout à fait intéressante. Car Ino Leucothée n'est pas une Phénicienne vulgaire. Homère le dit en toutes lettres, c'est la fille de Cadmos, du fondateur de Thèbes en Béotie. Ce qu'elle représente donc ici parmi les sauveteurs d'Ulysse, ce n'est pas un groupe phénicien quelconque, c'est, d'une façon certaine, un groupe thébano-phénicien. Nous trouvons là une nouvelle raison (et cette fois décisive) de croire que les Phéaciens sont des Phéniciens hellénisés, jadis venus de Thèbes.

Les Oliviers symboliques au fleuve de la Rencontre, la Fonderie d'airain auprès de la Coupe et non loin du Bouclier, la divine Source blanche au pied de l'Epoméo, la Nisa ancêtre de

Casamicciola, voilà autant d'allusions à un établissement à Ischia, et autant d'allusions localisées dans l'ouest de l'île.

Mais ce n'est pas tout. Je crois que, dans la pensée du poète, la fille du roi de Schérie symbolise elle-même cette région hospitalière.

Telle me paraît être la raison pour laquelle la Rencontre se place au Potamos et pas plus près de la ville. Là-bas la fille du roi, c'est-à-dire, une bourgade naissante qu'Alcinoos vient de fonder à l'ouest, est chez elle, et c'est dans ses domaines qu'elle reçoit Ulysse.

Voyez d'abord les précautions que prend le texte pour nous montrer, dans toutes les circonstances de la Rencontre, l'indépendance avec laquelle agit la jeune fille. Elle est partie de chez son père au lever de l'aurore, et elle sera sa maîtresse toute la journée. Elle est partie de son propre mouvement : un dieu l'y a poussée, mais elle n'a reçu d'ordre ni de son père, ni de sa mère. Elle est partie seule avec des servantes, sans un homme pour l'escorter. Puis là-bas, elle accueille Ulysse à sa guise, et prend sur elle de le conduire jusqu'aux faubourgs de Schérie. Une fois là, par exemple,

son rôle cesse, et elle refuse d'introduire le héros dans la ville.

Il est d'ailleurs vraisemblable que, à l'époque où il se place, Alcinoos ait fondé cette colonie de l'ouest. Nausithoos, arrivant à Ischia, avait d'abord concentré ses forces sur la Roche Noire. A la génération suivante, son successeur devait songer à s'étendre, à prendre possession de l'île, et c'est alors qu'il a envoyé *sa fille* au delà du Potamos, dans le meilleur site après Schérie.

Mais, quel que soit son mérite, une femme seule est faible et impuissante. Alcinoos et Nausicaa le comprennent, et ils songent au mariage, chacun de son côté. D'autre part les grands du pays ne demandent qu'à épouser, cela se conçoit. Le peuple sait leurs tentatives, il en cause à l'agora ou sur le port, et il les approuve. Mais le roi et sa fille ont d'autres projets en tête.

Toujours est-il qu'à l'apparition d'Ulysse, Nausicaa profite de son premier moment de liberté pour dire à ses servantes qu'un mari comme cet étranger serait bien son fait (1).

Le soir sur la route, avec une diplomatie

(1) *Odyssée*, VI, 239 et suiv.; et ci-dessous, p. 335.

toute féminine, elle fait des invites au héros dans des discours suggestifs : « Séparons-nous avant d'arriver à la ville : les petites gens de là-bas sont si mauvaises langues ! Si l'on me voyait traverser le port avec toi, les critiques iraient bon train par derrière. Quel est, dirait-on, ce personnage si noble et si beau qui accompagne Nausicaa? Où l'a-t-elle déniché? Parions qu'elle va en faire son mari. Assurément c'est un étranger, venu de fort loin, qu'elle a rencontré; et la pauvre fille, qui a tant fatigué les dieux de ses prières, s'imagine qu'un dieu est descendu de l'ouranos tout exprès pour elle! Il faut bien après tout qu'elle prenne un mari au dehors, puisqu'elle dédaigne ses compatriotes; et pourtant les plus nobles d'entre les Phéaciens ambitionnent sa main, et ils sont nombreux! Voilà ce qu'ils diraient, et j'en rougirais (1). »

Le charme de ce morceau ne doit pas nous faire perdre de vue les deux choses qu'il a pour but de nous apprendre : l'une que Nausicaa désire vivement s'attacher l'étranger; l'autre

(1) *Odyssée*, VI, 273-288. N'est-il pas ravissant ce passage que les modernes, faute de le comprendre, trouvent d'une pauvreté insigne? Aussi, suivant l'usage, on déclare qu'il ne peut être d'Homère!

que, par contre, il y a, sur la Roche Noire, toute une cabale opposée à ses projets. Les ouvriers du port, gens à courte vue et à forte tête, sont les plus hostiles.

Mais Alcinoos, homme de gouvernement, tient bon pour l'appel aux étrangers; il sait, lui, que des métallurges feront très bien dans le paysage. Le soir venu, dans le tête à tête du foyer, il offre à son tour au héros la main de sa fille. Nous connaissons en partie ce passage : « Étranger, ma fille n'a point senti tout ce qui était convenable, puisqu'elle ne t'a pas amené elle-même dans ma demeure, toi qui l'avais implorée la première... Plaise à Zeus, à Athènè, à Apollon (1), que tu te décides à rester ici! Homme de valeur comme tu l'es, et à même de vivre avec moi en bonne harmonie, que ne veux-tu prendre ma fille et te faire appeler mon gendre ! Je te donnerais une demeure et des biens, si tu voulais rester. »

Tout à fait au début de l'épisode, lorsque, à peine sauvé, Ulysse implore Nausicaa sur le bord du fleuve, il ne la connaît pas, il ne

(1) Athènè est ici la divinité ionienne, Apollon la divinité phénicienne.

l'a jamais vue, il ignore même son peuple; mais il sait déjà qu'elle cherche un époux : « Aie pitié de moi, c'est à toi la première que je m'adresse ici... En retour, que les dieux t'accordent tout ce que ton cœur désire : qu'ils te donnent un époux, une famille et la douce concorde; car rien n'est si beau, ni si désirable, que de voir régner la bonne harmonie entre l'homme et la femme qui gouvernent leur maison. Elle fait le désespoir de leurs envieux, la joie de leurs amis ; eux-mêmes en recueillent les premiers fruits (1). » Dans la bouche d'Ulysse, nu et couvert de boue et de poussière, cette dissertation finale est ridicule, si elle n'a que sa portée apparente.

Voilà un ensemble d'allusions transparentes au *mariage* de la colonie occidentale avec les étrangers.

Sans doute le ménage « Ulysse et Nausicaa » grandit dans la paix et coula longtemps des jours heureux. Mais n'arriva-t-il pas une heure où la douce concorde fut troublée entre les deux époux? Les envieux parvinrent-ils enfin à diviser l'heureux ménage? Ou bien, devenue maîtresse

(1) *Odyssée*, VI, 149-185.

sur la Roche Noire, la cabale ennemie n'essaya-t-elle pas d'opprimer ceux qu'elle jalousait?

Remarquons-le d'abord, on ne souhaite guères la concorde qu'aux époux qui l'ont perdue, ou sont en passe de la perdre... Mais c'est surtout ailleurs que se trouve la réponse à ces questions. Les passages que nous venons d'analyser se groupaient autour de l'arrivée d'Ulysse; celui qui va suivre se place aux deux tiers de son séjour; il est donc probable qu'il reflète des événements éloignés de l'installation, et par contre assez rapprochés du poète.

Ulysse va prendre part au banquet le plus solennel de son séjour à Schérie, celui où il racontera ses aventures. Au moment où il pénètre dans le mégaron, Nausicaa l'arrête et « attachant sur lui un long regard : Je te salue, mon hôte, lui dit-elle; n'oublie jamais que c'est à moi, à moi la première, que tu dois la vie. — Chaque jour, reprend le héros, je t'adresserai mes vœux, comme à une déesse; c'est toi, jeune fille, qui m'as sauvé (1)! »

Au moment où elle se place, cette scène ne peut pas être une scène d'adieux. Elle n'a qu'un

(1) *Odyssée*, VIII, 457 et suiv.

sens possible : « Dans ce palais, Ulysse, tu vas rencontrer ceux qui nous jalousent, et veulent te détacher de moi ; n'oublie pas ce que j'ai fait pour toi ! » Au nom de ceux qu'il représente, Ulysse jure fidélité aux enfants de Nausicaa ; et ce n'est qu'après cela qu'il prend part au festin des gens de la Roche Noire.

Évidemment, lorsque chante Homère, des jours difficiles vont venir, ou ils sont déjà venus...

Peut-être les Chalcidiens en sont-ils arrivés à penser au départ. La description de l'île côtière vis-à-vis le pays des Cyclopes reflète la préoccupation d'un nouvel établissement et par conséquent des tendances séparatistes. Dans cette peinture enthousiaste et tentatrice, certains traits, et le tour de phrase qui les souligne, sont significatifs : « Très fertile, cette île *produirait* toutes choses selon les saisons ; les récoltes y *seraient* abondantes et la vigne toujours chargée de fruits. Comme la culture y *serait* facile ! D'ailleurs elle est déserte et si bien placée pour le commerce avec la côte ! » (1). Ces réflexions sont d'autant plus dans notre sens

(1) *Odyssée*, IX, 131 et suiv.

que, dans le reste du Nostos, on dit le présent ou le passé des sites décrits, sans une allusion au parti qu'on en pourrait tirer. Nous verrons plus loin que c'est de Nisida qu'il est ici question; or un simple coup d'œil sur cette île suffit à constater que, si l'on songe à se transporter à la grande côte, Nisida est l'un des points qui doivent le plus attirer l'attention.

Mais sans doute, cet exode ne ferait pas l'affaire des gens de la Roche Noire; s'ils voulaient détacher les Chalcidiens de Nausicaa, c'était pour les exploiter à leur profit, et ils sont disposés à tout mettre en œuvre, même la force, pour les empêcher de quitter Ischia. Alors pour les rappeler à l'ordre et peut-être au respect d'anciens engagements, le poète met les paroles suivantes dans la bouche d'Alcinoos, au moment même où il engage Ulysse à se fixer près de lui : « ... Combien je voudrais te voir rester ici! Cependant personne parmi les Phéaciens ne te retiendra malgré toi. *Que jamais Zeus ne permette rien de pareil!* Dès demain, moi-même, je m'occuperai de ton départ (1). »

A toutes ces allusions relatives à la naissance,

(1) *Odyssée,* VII, 315-8 : Cf. VIII, 32-3 et 546-7.

à l'accroissement et au déclin de la colonie Eubéenne d'Ischia, il s'en joint d'autres, non moins significatives, se rapportant aux événements qui ont, pour elle, précédé et amené en partie l'émigration à Schérie. Assurément le désir pressant que l'on éprouve d'un mari étranger, et l'accueil si engageant fait à Ulysse, montrent bien que la colonie de l'ouest a dû solliciter la venue des Chalcidiens. Mais eux, de leur côté, avaient faim et soif du repos qu'on leur offrait ; bien des expressions sous-entendent qu'ils étaient passés par de rudes épreuves. Ces épreuves n'ont-elles pas d'ailleurs un symbole caractéristique dans la tempête qui, deux longs jours, tient Ulysse entre la vie et la mort, et finit par le jeter sur la côte hospitalière? N'est-elle pas la preuve que l'émigration qui devait aboutir à la félicité d'Ischia avait été préparée par la tourmente dorienne, et que cette tourmente venait de briser sous leurs pieds et d'engloutir la nef de la patrie?

J'arrête ici ces recherches que le lecteur pourra prolonger à travers le poème. — En se reportant au texte, il sera d'ailleurs très frappé de la vie et de la couleur toutes nouvelles que prennent, à partir de ces vues, certains pas-

sages faisant jusqu'ici l'effet de pauvretés vraiment déconcertantes à côté de beautés de premier ordre. Et cette réhabilitation du texte ne sera pas, pour un esprit attentif, la moindre preuve de nos constatations.

J'ajoute que nous reconnaîtrons par la suite, chez Homère et ses auditeurs, un goût très vif et parfois exagéré pour les énigmes, les figures et les allégories (1). Tout ce qui précède en sera de nouveau confirmé.

Relisons maintenant les deux passages de Strabon et de Tite-Live que nous avons cités plus haut (2). Ils prouvent d'une façon évidente que ces deux auteurs, qui ont d'ailleurs ignoré le vrai sens du Nostos, ont de leur côté recueilli dans la tradition des informations très semblables :

« Des Chalcidiens et des Érétriens, dit le premier, fondèrent jadis un établissement dans l'île Pithécuse. La fertilité du sol et les industries métalliques (3), les firent prospérer. Des diffi-

(1) Voir pages 546 et 568.
(2) Page 314.
(3) Le texte, dans un état actuel, dit τα χρυσεῖα. J'ai déjà indiqué, p. 187, la correction à faire.

cultés intestines les inclinèrent à abandonner l'île; dans la suite, des tremblements de terre, accompagnés d'éruptions de lave, de jaillissements d'eaux brûlantes et d'inondations de la mer, les en chassèrent définitivement. »

« Les Chalcidiens, originaires d'Eubée, qui devaient plus tard fonder Cumes sur le continent, reprend Tite-Live, s'établirent d'abord dans l'île de Pithécuse. »

De ces deux passages si formels, rapprochons le synchronisme de la fondation de Magnésie indiqué par Velleius Paterculus et considéré avec raison par Eusèbe comme se rapportant au milieu du XIe siècle, et nous trouvons dans les traditions historiques la confirmation manifeste de notre interprétation du Nostos.

Du même coup le vieux poème, au moins dans sa partie relative à Schérie, apparaît comme ayant une valeur historique de premier ordre. Ailleurs nous avons pu nous convaincre de sa haute valeur sociologique. J'ajoute que notre quatrième partie démontrera bientôt son importance non moins grande au point de vue géographique.

Ici on pourrait cependant essayer une objection :

Si ce sont surtout des Chalcidiens et des Érétriens qui ont fondé l'établissement grec d'Ischia, et si le Nostos a surtout pour but de célébrer cet établissement, comment se fait-il que le héros du poème soit Ithakésien, et que l'élément eubéen ne soit représenté dans ses vers que par des allusions?

A cette difficulté, on peut faire au moins trois réponses :

La présence d'Ithakésiens dans la colonie est certaine, comme nous l'avons déjà indiqué ; non seulement Ithaque a été, de tout temps, l'intermédiaire naturel et obligatoire entre Thèbes et l'Eubée d'une part et l'Occident d'autre part, mais encore, dans la circonstance présente, les Ithakésiens ont été les transporteurs dont on ne pouvait se passer. Or il se peut fort bien que l'auteur du poème se rattachât lui-même à Ithaque par ses ancêtres, ou qu'il fût, à Schérie, l'hôte ou le client d'un chef ithakésien d'origine ; hypothèse d'autant plus vraisemblable qu'Ulysse « honore par-dessus tous les mortels » l'aède Demodocos, derrière lequel transparait l'auteur du poème (1).

(1) *Odyssée*, VIII, 471, suiv. et surtout 487.

Puis Ulysse, à moitié Thébain par sa mère, et par conséquent sympathique aux Chalcidiens, avait assurément à son actif des traditions qui le promenaient à travers la mer Tyrrhénienne. N'était-il pas tout indiqué de broder sur ce thème peut-être historique, et en tout cas populaire? Enfin, si, comme il est présumable, l'*Odyssée,* première et troisième parties, était déjà composée, le poète ne devait-il pas tout naturellement songer à mettre l'œuvre nouvelle sous le patronage d'une si merveilleuse aînée?

Les nouveaux venus avaient donc retrouvé la paix et la prospérité sur la terre d'Ischia. Mais, au témoignage de Strabon, la première éruption historique, dont la date est malheureusement inconnue, vint tout détruire. Auparavant déjà, des dissensions intestines s'étaient produites, assez graves pour déterminer des projets d'émigration. Ces événements amenèrent les Eubéo-Phéaciens à s'établir sur le continent; et c'est alors que se place la véritable fondation de Cumes.

Moins éprouvés par l'éruption, ou plus favorisés par d'autres circonstances (1), les Eubéens

(1) Ici comme sur d'autres points, la population grecque, plus

prirent cette fois l'opération à leur compte. Peut-être, comme le voudraient certaines traditions, furent-ils alors renforcés par des colons venus d'Asie Mineure (1); en tout cas, il est certain que ces derniers n'apportèrent pas, comme on l'a cru, le nom de Cumes dans leurs bagages. Antérieurement à la guerre de Troie, nous le savons, ce nom avait été attaché à la roche dominant la rive phlégréenne, et cela par des Phéniciens. Les chroniqueurs qui croyaient à l'origine grecque de ce nom, étaient d'ailleurs bien embarrassés pour l'expliquer; ils étaient arrivés à imaginer le compromis suivant : Cumes de Campanie fondée à frais communs par les Eubéens d'Europe, et par les Cuméens d'Asie, sous cette condition que la direction et le pouvoir seraient eubéens et que le nom serait

agricole, et par conséquent plus stable, appartenant d'ailleurs à une race plus nombreuse et pouvant plus facilement recevoir des recrues, a pu dominer, puis évincer graduellement la population phénicienne. C'est ce qui paraît s'être passé à Tarse en Cilicie, colonie grecque, jadis phénicienne ou syrienne (GROTE, IV, p. 358). Il en a été de même à Sinope devenue colonie de Milet, et aussi à Héraclée sur le Pont (DAREMBERG et SAGLIO, v° *Colonia*). Ce phénomène de substitution de Grecs à Phéniciens a probablement été plus fréquent qu'on ne pense.

(1) La chose est cependant peu probable, parce que l'Asie Mineure prit très peu de part aux fondations grecques de la mer Tyrrhénienne, et n'y intervint qu'au VII et au VI[e] siècles.

cuméen (1); le bon billet qu'auraient eu là les colons asiatiques!

On sait par l'histoire que Cumes arriva rapidement à une grande prospérité; elle était déjà florissante à une époque où elle était encore la seule colonie éolo-ionienne d'Italie. Voilà qui montre bien que son stage d'Ischia et ses origines à demi phéniciennes lui avaient donné le droit de commerce dans le monde phénicien. Nous savons en effet que la prospérité dans l'isolement était chose impossible, avec les conditions d'existence des marines antiques. Il fallait se rattacher aux pays civilisés et consommateurs par des stations amies et suffisamment rapprochées. C'est d'ailleurs dans cette direction, par un retour en arrière fort logique, que notre Cumes fonde la colonie de Zancle ou Messine (2). Il y a gros à parier que cette colonie, antérieurement sidonienne, ne devint grecque que par une lente substitution d'éléments cuméens à des éléments phéniciens préexistants.

De tout ce que nous avons dit sur les cir-

(1) Strabon, V, 4, 4.
(2) Thucydide, VI, 4, 5.

constances qui ont amené la composition du Nostos, il faut évidemment conclure que ce poème est né à Ischia.

Est-ce peu de temps après l'établissement des Eubéens? Je ne le crois pas; le Nostos doit au contraire être notablement postérieur à cet événement.

Il suffit en effet à sa naissance que les deux races soient toujours en présence dans l'île, et que l'harmonie des premiers jours n'ait pas été définitivement troublée. En tenant compte de ces deux conditions évidentes, est-il possible de conjecturer une date approximative?

Les auteurs anciens sont unanimes à dire que la véritable fondation de Cumes, celle qui fut faite par les Eubéens (la seule d'ailleurs qu'ils connaissent), précéda de beaucoup l'arrivée des premières colonies grecques du VIIIe siècle. Cette arrivée se place vers l'année 735. La fondation de Cumes doit être plus ancienne d'environ une centaine d'années, pour que l'affirmation des auteurs ait sa valeur; elle se placerait donc vers 835. Un peu auparavant a eu lieu la première éruption historique de l'Epomeo, qui avait été elle-même précédée par la période de dissensions dont parle Stra-

bon. Nécessairement antérieure à tout cela, la composition du Nostos doit par conséquent remonter au milieu du IXe siècle. Nous obtenons ainsi la distance minima de l'ère actuelle. Or il n'y a pas lieu d'aller au delà.

Le témoignage bien connu d'Hérodote, qui regarde Homère comme son aîné de quatre cents ans, rend déjà vraisemblable le milieu du IXe siècle.

D'autre part, les données du poème analysées en dernier lieu, nous ramènent absolument à la même époque. Elles se rapportent d'une façon évidente aux difficultés qui, d'après Strabon, firent naître des projets d'émigration, lesquels ne furent cependant réalisés qu'à la suite des éruptions volcaniques. Si le poète n'avait pas vécu huit siècles avant, on croirait qu'Homère a pris le texte de Strabon pour canevas.

Il est d'ailleurs impossible de placer la composition du Nostos à Cumes, après la seconde fondation, parce que le poème, si fertile en allusions, n'en renferme aucune qui puisse se rapporter à cette seconde fondation, ni au cataclysme qui l'a précédée.

De toute cette étude, il suit bien clairement

que, au moins dans la partie étudiée jusqu'ici, le Nostos n'est pas, comme on l'a cru souvent, une œuvre péniblement et savamment élaborée sur commande, dans une ville d'Asie Mineure, pour glorifier de vagues descendants d'Ulysse. C'est encore moins, comme l'imagine M. Bérard, la traduction poétique d'un périple phénicien sur lequel se serait escrimé un géographe éolo-ionien, s'attribuant la noble tâche de donner à ses compatriotes le goût des voyages de découvertes, et la connaissance des mers occidentales (1).

Certes, le Nostos est une œuvre autrement vibrante : un poème tout d'actualité et de circonstance, débordant de vie et d'émotion profonde! C'est vraiment, entre deux races, le chant de l'alliance déjà séculaire jaillissant des âmes dans un anniversaire national. Sous le beau ciel d'Ischia, en face « du sourire infini des vagues » tyrrhéniennes, un aède grec l'a conçu; un aède grec, heureux de vivre dans la paix de cette nature, possédé, obsédé, du besoin de dire aux dieux et aux hommes la

(1) C'est la théorie plusieurs fois indiquée au cours des *Phéniciens et l'Odyssée*, t. I; M. Bérard (p. 582) va même jusqu'à restituer le texte de ce périple en ce qui concerne Schérie!

joie harmonique de tout son être! Il a voulu célébrer la venue des siens sur la terre phéacienne, l'hospitalité reçue, le travail facile et fécond, et aussi les infortunes par lesquelles était auparavant passé son peuple. Et tout cela, il l'a chanté dans une allégorie transparente : Ulysse d'abord battu par la tempête, puis sauvé par Nausicaa, et bientôt devant à Alcinoos la joie de retrouver la patrie perdue!

Mais cet aède dont l'œuvre apparaît maintenant encore plus merveilleuse et tout à fait géniale, cet aède prodigieux, quel était-il?

Il est bien clair tout d'abord, malgré les modernes, que ce fut un poète seul. On devait déjà leur objecter qu'une œuvre géniale impose forcément l'idée de production individuelle, le concours de plusieurs génies à des époques très rapprochées étant de la plus haute invraisemblance. Il y a là une considération, pourtant élémentaire, qu'on a trop souvent perdue de vue dans les discussions relatives à la question homérique.

Il convient maintenant d'ajouter, et ceci est péremptoire, qu'une œuvre de circonstance exclut nécessairement l'idée d'un travail successif se prolongeant à travers plusieurs géné-

rations. Par conséquent, au moins dans la partie que nous avons analysée, le Nostos est (sauf, bien entendu, des remaniements peu importants) dû à un seul et même auteur.

Cet auteur unique et cet auteur de génie, quel était-il donc? Est-ce un aède inconnu, n'ayant produit que le Nostos? Est-ce au contraire le père du reste de l'Odyssée, probablement aussi le chantre de l'Iliade, au moins dans ses parties géniales? Est-ce en un mot le divin Homère?

Il semble qu'à cette question nous puissions maintenant répondre.

En des vers mystérieux et tout empreints d'une tristesse émouvante, le Nostos montre, dans le palais d'Alcinoos, l'aède « gloire de son peuple » se prépar t à chanter, « l'aède chéri de la Muse, qui lui a donné le bien et le mal; elle l'a privé de ses yeux, mais elle lui a donné la douceur des chants (1)... » Qu'y a-t-il sous cette allusion voilée de mélancolie? Une plainte échappée à Homère réellement aveugle, et se désignant lui-même comme le chantre grec de la patrie grecque en terre phéacienne, ou bien au contraire une allusion peu intéressante à un

(1) *Odyssée*, VIII, 62, 64.

aède quelconque, mais devenue par hasard la source des légendes qui font d'Homère un aveugle? On se le demande en vain depuis des siècles.

Deux lignes d'Héraclide de Pont fournissent à ce doute une réponse satisfaisante, si l'on admet que le Nostos a été composé à Ischia; deux pauvres lignes échappées à la destruction à peu près complète de l'œuvre principale d'Héraclide : « Après qu'Homère eut, comme on le dit, perdu la vue par suite de maladie, c'est par Céphallénie et Ithaque qu'il revint de Tyrrhénie; des témoignages l'attestent (1) ».

Homère, revenant de Tyrrhénie, Homère devenu aveugle en Tyrrhénie, cela semblait un conte à dormir debout, d'autant plus que la Tyrrhénie désigne le plus souvent l'Étrurie. Et les deux pauvres lignes étaient lettre morte. Mais si, comme il faut l'admettre maintenant, le Nostos a été composé à Ischia, dans la mer Tyrrhénienne, en face d'une côte qui fut longtemps au pouvoir des Étrusques, et que les Grecs contemporains d'Héraclide englobaient dans l'appellation de Tyrrhénie (2), n'est-ce pas qu'elles

(1) Heraclides Ponticus, *De Rebus publicis*, dans l'*Historicorum fragmenta*, II, de Muller-Didot, p. 222.

(2) Jusqu'en 425 et probablement depuis le VIIIe siècle, les

deviennent vraiment lumineuses? Lié à des faits tout à l'heure invraisemblables et maintenant prouvés, le témoignage d'Héraclide n'acquiert-il pas une valeur considérable? L'infirmité d'Homère ne devient-elle pas certaine, et certain aussi son séjour « en Tyrrhénie »? Du même coup, c'est bien la plainte du divin Aveugle qui retentit dans le poème en accents pathétiques, et le Nostos, œuvre anonyme pour les modernes, paraît définitivement signé!

Étrusques, maîtres de la Campanie, y avaient une confédération de douze villes dont faisaient partie Capoue, Nola, Pompei, Herculanum, Sorrente, Marcina, Salerne. D'ailleurs, avant d'être au pouvoir de ceux que les Grecs appelaient les Tyrrhéniens Étrusques, cette région avait, d'après eux, appartenu aux Tyrrhéniens Pélasges.

QUATRIÈME PARTIE

LES NAVIGATIONS D'ULYSSE

Les résultats précédemment acquis n'éclairent-ils pas d'un jour nouveau le mystère des Navigations d'Ulysse? Ne permettraient-ils pas de retrouver les itinéraires oubliés et perdus que le poète du Nostos fait suivre à son héros? Telle est la question à laquelle je vais essayer de répondre en quelques pages.

Les Navigations d'Ulysse! c'est sur ce chapitre surtout que la Critique moderne triomphe. Les légendes et les allégories dont Homère émaille son récit lui donnent beau jeu, et elle en profite pour refuser toute réalité aux indications géographiques. Il est cependant clair qu'il y a là deux questions absolument distinctes; l'une n'est pas liée à l'autre : les exemples abondent, dans

toutes les littératures, de récits légendaires localisés dans des sites très réels.

Tout au contraire, la tradition classique a, depuis l'antiquité, tracé les « Errements » sur la carte. Voici l'itinéraire le plus communément proposé :

Le pays des Lotophages, auquel Ulysse aborde sous la poussée des vents qui l'ont emporté loin des mers grecques, se place au golfe de Gabès, dans l'île de Djerba. De là, Ulysse remonte au nord, et touche à la Sicile où il rencontre les Cyclopes, ordinairement sur la côte sud-est, ou plutôt dans les environs de Catane. Pénétrant ensuite dans la mer Tyrrhénienne, il arrive chez Éole, dans l'archipel des Lipari, monte au nord jusqu'à Gaëte où sa flotte est détruite chez les Laistrygons, rencontre au cap Circello, à quelques lieues plus loin, Circé, l'inquiétante magicienne, descend au sud-est jusqu'aux Champs Phlégréens où il se trouve chez les Morts, salue les Sirènes aux îles Galli entre le cap Campanella et Amalfi, franchit le détroit de Messine et aborde à l'île du Soleil sur la rive orientale de Sicile. Il est ensuite jeté dans l'île de Calypso, aux alentours du cap Colonna, à l'entrée du golfe de Tarente. C'est de là qu'il arrive à Corfou,

chez les Phéaciens, pour gagner enfin Ithaque, sa patrie.

Il n'y a malheureusement aucun fond à faire sur tout cela pour l'interprétation des données homériques.

Puisque la Grande-Grèce avait complètement perdu le souvenir des Phéaciens d'Ischia, puisque Cumes elle-même, qui fut longtemps la ville principale de l'Occident hellénique, ne savait plus se reconnaître dans l'Hypéreia d'Homère, on ne peut s'étonner que les sites secondaires de l'*Odyssée*, appartenant d'ailleurs à une géographie préhellénique, à la géographie phénicienne, ne se soient pas inscrits sur la carte du monde grec (1). C'est la preuve que le Nostos, composé à Ischia par un aède de passage, n'a survécu que dans le pays de son auteur; ce qui d'ailleurs est en concordance avec l'histoire traditionnelle des poèmes homériques.

Les localisations classiques relevées tout à l'heure ne sont donc pas dues à une tradition

(1) La géographie grecque ne commence en Italie qu'après la fondation des premières colonies, soit 150 ans après Homère. Les recherches homériques dans la mer Tyrrhénienne se placent probablement beaucoup plus tard, après la recension de Pisistrate, et la vulgarisation des poèmes qui en fut la conséquence.

locale datant d'Homère; la tradition homérique s'était perdue; tout le monde, je crois, est d'accord sur ce point. Elles datent de recherches bien postérieures; c'est une curiosité naïve, et d'ailleurs fort peu soucieuse des textes, qui les a inscrites sur le sol et maladroitement attribuées à des lieux presque toujours très différents. Ce travail, dû à l'enthousiasme populaire ou à des vanités locales, se fit au petit bonheur.

C'est ainsi que Schérie se plaça à Corfou, parce qu'une lecture superficielle du poème faisait croire qu'elle était à moins d'une journée de mer d'Ithaque. La Grèce continentale avait Corfou sous les yeux, et cette identification est certainement l'une des premières faites. Plus tard, quand la Grande-Grèce se prit à homériser à son tour, Calypso, oubliant qu'elle était fille d'Atlas, abandonna sans esprit de retour le détroit de Gibraltar et s'installa à l'entrée du golfe de Tarente, parce que, dans l'*Odyssée*, il est question d'elle après Charybde et la Sicile. Puis une famille considérable de Campanie, la famille Lamia, qui, pour se faire des ancêtres, voulut « remonter aux croisades » homériques, invita le vieux Lamos, roi des Lestrygons, à s'établir chez elle, au milieu de ses terres de Formies.

Pendant ce temps-là, les Morts, authentiquement domiciliés sur les rives du fleuve Océan, venaient camper, comme ils pouvaient, sur le lac Averne, pour la plus grande commodité de Virgile.

Évidemment tout cela est fantaisiste. Il faut donc reprendre l'œuvre par la base et travailler sur nouveaux frais, en prenant pour seuls guides le texte et les constatations que nous en avons précédemment tirées.

Je dis non seulement le texte, mais encore les constatations faites précédemment. Car l'identification de Schérie avec Ischia une fois admise, la question se trouve renouvelée et change tout à fait d'aspect.

En effet si, comme on l'admet couramment, Schérie est à l'entrée de l'Adriatique, sur les côtes albanaises, et si le voyage d'Ulysse se place au loin dans une mer toute différente, aucun rapport, aucun lien spécial n'apparaît entre la narration du héros et son auditoire; c'est vraisemblablement par un pur caprice du poète que les Phéaciens entendent un récit qui pourrait s'adresser aussi bien à d'autres; et rien ne nous empêche de prendre au pied de la

lettre cette donnée du poème qu'Ulysse a voyagé à l'aventure, au gré du vent et des flots. Tout au moins nous ne saisissons ni la raison d'être ni la pensée directrice de son expédition, et nos recherches, insuffisamment guidées par le texte, flottent au gré d'étymologies incertaines et de traditions sans autorité.

Rappelons, au contraire, nos conclusions précédentes. Non seulement Schérie, aussi grecque désormais que phénicienne, appartient à la mer de Tyrrhénie, mais encore elle est le seul établissement grec de cette mer. De plus, c'est à Schérie même, au milieu de Gréco-Phéniciens, que parle, non plus seulement Ulysse, mais Homère en personne. Comme tous les poètes, et mieux que tous les poètes, grâce à son génie, il s'identifie puissamment avec ses auditeurs. Il vient de célébrer leur île, et nous savons avec quels accents vibrants, passionnés, patriotiques : c'est l'âme d'un Schériote qui chantait par sa voix. Et maintenant il célèbre cette mer qui commence là à la rive prochaine et s'étend radieuse à perte de vue, cette mer que l'on aime, cette mer dont on vit, cette mer qui est à la fois le domaine, la chose et la richesse de Schérie; et il la célébrerait froide-

ment comme un rhéteur! Évidemment, ici encore, la muse de Schérie le possède et l'inspire. Dans cette mer comme dans l'île, il va tout voir par ses yeux à elle; c'est elle qui, le prenant par la main, va le conduire ici et là, à travers cette mer, aux lieux les plus aimés des Schériotes.

Or les Schériotes sont des navigateurs et des commerçants. Ce qui les intéresse surtout, dans la mer Tyrrhénienne, ce ne sont donc pas les sites pittoresques, mais les ports sûrs et commodes, et plus encore les comptoirs où l'on achète, les marchés où l'on vend, puis les lignes de navigation et les stations de ravitaillement ou de défense qui soudent tout cela à leur île. Cet ensemble, c'est véritablement la Phéacie. Comptoirs, factoreries, marchés, ports et stations sont les compléments nécessaires de Schérie, et forment avec elle un tout plus ou moins organique lié par des relations de travail, une unité vivante dont la « Roche Noire » est la tête, et dont le corps est partout dans la mer Tyrrhénienne.

Participant lui-même à cette unité, le Nostos ne se propose donc pas de célébrer d'abord un peuple, puis une mer qui n'auraient pour trait

d'union que la présence fortuite d'un aventurier fameux. Non! il chante un peuple roi de sa mer, une mer servante de son peuple! Le séjour d'Ulysse chez les Phéaciens nous a fait connaître le siège et le personnel de cette compagnie commerciale qui exploite la Phéacie; les voyages d'Ulysse vont nous montrer ses succursales et sa clientèle, ses fournisseurs, ses acheteurs et ses correspondants. Ainsi compris, c'est la vie nationale prise dans son entier que glorifie le Nostos pris dans son entier!

Si tout ceci est vrai, les « Errements » d'Ulysse doivent nous conduire d'une part aux pays producteurs, c'est-à-dire aux pays neufs, et c'est précisément ce qu'ils vont faire, en nous menant dans le nord-ouest de la mer Tyrrhénienne.

Ils doivent, d'autre part, nous montrer le chemin des pays consommateurs, des pays civilisés, et c'est précisément ce qu'ils feront en nous conduisant dans le sud-est vers la Grèce, et dans le sud-ouest vers les lignes africaines du monde phénicien.

Ce sont là, pour nos Eubéo-Phéaciens, les voies du grand commerce. Mais il n'est pas possible que le poème soit muet sur les pays voisins de

Schérie, que tout son auditoire connaît et avec lesquels on fait assurément des échanges journaliers en vivres et en approvisionnements. Ces pays, Ulysse nous les montrera sur la côte de terre ferme, en face d'Ischia.

Il va sans dire qu'Homère n'a pas eu en vue ce quadruple exposé; mais, par la force des choses, il a dû s'en rapprocher beaucoup, si les « Errements » ont pour but de chanter la mer de Schérie, après Schérie elle-même.

Pour la commodité de cette étude, je parlerai d'abord des régions côtières voisines d'Ischia, puis des navigations vers le monde phénicien, ensuite de l'itinéraire vers la Grèce; nous terminerons par les pays neufs.

I

LA COTE ITALIENNE EN FACE D'ISCHIA

Prenons congé d'Alcinoos égal aux dieux, et de la divine Arètè, pour nous confier à la mer onduleuse. La nef d'Ulysse est là, au bas du Negrone, toute prête à nous recevoir. Nous voici embarqués. Tandis qu'elle fait voile vers la côte prochaine, dans la direction du nord-est, jetons un dernier regard à l'île que nous quittons (1).

Une remarque nous frappe tout d'abord : c'est que nous avons sous les yeux tous les points d'Ischia que le Nostos nous a fait retrouver. Cette côte de l'île est bien celle que devait occuper une marine se rattachant aux pays civilisés par les itinéraires côtiers du sud-est. Après d'autres

(1) Voir, pour ce chapitre, la carte d'Ischia et celle des îles Parthénopéennes.

géographes, M. Bérard a remarqué avec raison que les colonies s'orientent ordinairement vers les provenances de leur pays d'origine. Venus les premiers, les Phéaciens ont pris le site le plus indiqué à ce point de vue : c'était aussi le plus phénicien de toute l'île. Installés après eux, les Grecs se sont établis un peu au delà, mais dans un lieu plus cultural.

Ainsi occupée par les deux colonies, cette région nord sera d'ailleurs la seule à jouer un rôle dans l'histoire de l'île : la région méridionale ne comptera pas plus dans toute la suite qu'elle ne compte aux yeux d'Homère.

Ce groupe d'établissements indiqués ou sous-entendus par le poète est également tourné vers la partie la plus rapprochée du continent voisin. En face, voici le cap Misène; Cumes est à notre gauche, le Pausilippe avec l'île de Nisida à notre droite.

Toute cette côte, au dire d'Homère, est habitée par les Cyclopes, ou, pour conserver l'appellation phénicienne, par les Œnotriens. Les Œnotriens qui bâtissent à peine, et n'ont à peu près ni foi ni loi, sont des pasteurs transhumants (1);

(1) Voir p. 179-181.

et ils ne se trouvent à l'aise que dans la montagne (1), trait d'une observation parfaite. Ce sont aussi de rudes guerriers, et des voisins fort désagréables pour les gens de la plaine et des rivages, comme tous les montagnards.

En parfaite concordance avec Strabon, qui sait, par les traditions historiques, que les premiers habitants de Cumes ont eu maille à partir avec des Géants maîtres des Champs Phlégréens (2), Homère constate que les Œnotriens de la région phlégréenne, ceux qui ont chassé Nausithoos de Cumes, sont particulièrement mal notés à Schérie.

Là aussi, on a fait des Géants de ces terribles voisins, pour montrer à quel point ils sont redoutables. Puis, pour peindre leur absence de civilisation et leur férocité, on les a tout simplement transformés en anthropophages !

Quelque détestés qu'ils soient, c'est à eux qu'Ulysse consacre un chant entier. La longueur tout à fait exceptionnelle, et pour nous fastidieuse, de l'épisode montre clairement l'intérêt qu'y prend l'auditoire. Or cet intérêt s'explique

(1) *Odyssée,* IX, 113.
(2) Strabon, V, p. 243.

bien, s'il s'agit d'une terre que l'on a sous les yeux et où l'on va fréquemment.

Mais nous avons mieux que cette induction; voici des preuves. C'est à l'extrémité de Pausilippe qu'Ulysse rencontre les Cyclopes.

En face de la plage du pays des Cyclopes, raconte le héros, est un îlot qui conviendrait admirablement à un port, ni trop près, ni trop loin du rivage (nous savons par Thucydide (1) et par nos études précédentes que ces derniers mots signifient « presque soudé à la terre ferme, mais cependant isolé d'elle »). De cette île, on entend le bêlement des brebis et la voix des habitants de la côte, et quand le quartier de roche lancé par le géant tombe derrière la barque d'Ulysse encore toute proche de la terre, le remous qui la pousse en avant suffit à la faire échouer dans l'île. Le poète dit ailleurs que le port merveilleux de cette île « au fond duquel coule une eau limpide », offre toute sécurité; « on n'y a besoin ni de cordes, ni d'ancres jetées, ni de lier les câbles; le marin peut y rester aussi longtemps que son âme le désire et attendre le vent (2) ».

(1) Thucydide, VI, 2, 6.
(2) *Odyssée*, IX, 166-167; 536-542; 116-139.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette description l'île de Nisida désignée par ses trois caractères les plus saillants. Voici bien son cratère central, à demi noyé et à peine ouvert à la mer; la source est toujours là, sur la rive en face de l'entrée. Voilà sa distance de la plage dont huit cents mètres la séparent. Voilà enfin ses faibles dimensions : à peu près circulaire, elle mesure six cent cinquante mètres de diamètre. Sans doute, aux temps homériques, elle était légèrement plus grande et s'allongeait un peu vers Pausilippe (car, avec toute la région, elle a dû s'abaisser de quelques mètres sous les flots) et elle offrait alors plus de place aux vertes prairies qui ravissent le poète.

Nulle part ailleurs, sur les côtes œnotriennes, on ne trouverait une île répondant même de loin à la description très claire d'Ulysse; l'identification du promontoire voisin, le Pausilippe, avec la côte habitée par le Cyclope est donc certaine. Le Géant « moins semblable à un mangeur de pain qu'à une haute montagne couverte de forêts » a pris sa stature au cap immense.

Aux temps homériques, Pausilippe lui-même s'appelait le cap Polyphême, parce qu'il était peuplé d'orfraies, φήμη. Or Polyphême, d'après

le Prologue de l'*Odyssée*, était fils de Neptune et de la Nymphe Thoosa, « l'aiguë, » laquelle était elle-même fille de Phorcys, « le port » : Neptune avait épousé la nymphe dans des grottes profondes (1). C'est là une généalogie géographique facile à expliquer, et absolument probante au point de vue de nos localisations. Phorcys est *l'île du port* (2), Nisida. Sa fille Aiguë s'appelle encore aujourd'hui la Guglia, *l'aiguille;* c'est une roche trachytique en forme de paratonnerre qui dépend de la rive orientale de Nisida, et paraît en avoir été détachée : d'ailleurs elle est bien distincte de son père le grand îlot, et elle est réellement unie à Neptune, dont les flots l'étreignent de toutes parts. Pour les barques qui viennent du cratère immergé, elle jalonne la route du cap ; il faut d'abord lui rendre hommage à elle, avant d'aller saluer Pausilippe qui ne vient qu'après. Celui-ci semble sortir des flots paternels qui, un peu auparavant, ont baisé les pieds de la Nymphe. A la base du cap, les vagues se jouent dans de nombreuses grottes; et de leurs profondeurs, le regard retrouve encore là-bas Thoosa la brune s'a-

(1) *Odyssée*, I, 70-73.
(2) Φόρκυς est un nom commun signifiant *port*.

bandonnant aux caresses azurées de Neptune.

Suspendu à la pointe de Pausilippe, le tunnel attribué à Séjan n'est donc qu'un agrandissement et un prolongement de la grotte du Cyclope, « haute caverne près de la mer, à l'extrémité du promontoire voisin ». Sans doute aussi, la roche qui, entre Nisida et la côte, porte le lazaret, c'est « le sommet de montagne » lancé par le monstre contre la barque fugitive (1).

A certains détails relatifs à l'île, il est facile d'entrevoir que, dans les relations avec la terre ferme, on utilise Phorcys, le petit port de Nisida, si bien abrité contre la mer et contre les terriens (2). C'est là qu'on remise les marchandises; c'est de là que part vers la plage la nef qui va faire les échanges : de là aussi que le gros de l'expédition guette et surveille les indigènes pendant les transactions. Voilà qui explique bien que le cap puisse être, malgré sa masse énorme, dans la dépendance de l'Aiguille et de Nisida, qui paraissent microscopiques à ses pieds. Un habitant du continent n'y comprendrait rien; mais c'est tout à fait une vue de marins exploitant la côte au moyen de l'île et à partir de l'île.

(1) *Odyssée*, IX, 181-183; 481.
(2) *Odyssée*, IX, 136-141.

Les relations qu'on noue avec les indigènes à propos de commerce ont d'ailleurs un écho démonstratif dans les rapports d'Ulysse avec le Cyclope. Relisez l'épisode : d'une part, c'est la rouerie du commerçant mettant tout en œuvre : les présents séducteurs et l'alcool enivrant, l'étalage des beaux sentiments et les dieux pris à témoins, les clauses entortillées et les arguties aboutissant aux friponneries. D'autre part, c'est l'homme sans culture qui n'y comprend rien, mais sent qu'on veut le rouler ; quand il en a assez, il boxe, et quand il a boxé, il tue.

Avec quel plaisir ceux qui reviennent de Phorkys racontent les bons tours qu'ils ont joués à ces brutes méchantes et inintelligentes ! Ainsi s'explique le jeu de mots d'Ulysse sur Personne et l'imbroglio qui en est la suite pour les Cyclopes : « Dis-moi ton nom, pour que je te fasse un présent d'hospitalité, demande le Cyclope. — Mon nom ? reprend Ulysse, c'est Personne ; mon père, ma mère et mes compagnons m'appellent Personne. » Ensuite Ulysse crève l'œil du monstre et s'enfuit. Le Cyclope hurle en appelant ceux de sa race. « Pourquoi nous appelles-tu ? lui demandent ses pareils. Quelqu'un te vole-t-il ou te maltraite-t-il ? — Ah ! mes amis, Personne, Personne

— Si personne ne te violente, tu as une maladie de Jupiter; fais ta prière à Neptune, et laisse-nous en paix! » Nos lettrés trouvent l'invention puérile, et ils en haussent les épaules. Mais on en a beaucoup ri sur la Roche Noire, et dans le palais d'Alcinoos aussi bien qu'à l'agora!

Trois ou quatre phrases de la description de l'île par Ulysse (1) indiquent assez clairement que, dans l'auditoire du poète, s'agite la question de fonder à Nisida un établissement permanent. J'ai pu ailleurs en conclure sans témérité que le poème appartient à la fin du séjour à Ischia, au temps où les moyens de retourner définitivement sur le continent commencent à être à l'ordre du jour. A pareille époque, Nisida, suffisamment rapprochée, suffisamment isolée, doit attirer tout particulièrement l'attention. Elle est déjà l'escale à la côte, elle sera peut-être la Schérie de demain.

Cumes est, dans le Nostos, admirablement décrite en deux mots : c'est la ville *Haute* « à la plaine largement ouverte (2) ». Lorsque, après

(1) *Odyssée*, IX, 131-135.
(2) *Odyssée*, VI, 4.

avoir erré toute la journée dans la région bouleversée des Champs Phlégréens, le touriste arrive sur la roche à pic au-dessus des flots où s'élevait Cumes, ce qu'il y a de plus imprévu pour lui dans le panorama, c'est la vaste plaine de la Campanie qui s'étend à perte de vue dans le nord. Il y a là une impression d'étendue très frappante par contraste.

La plage de Cumes est aussi une plage sans fin, et c'est pourquoi la roche Haute me paraît être, en même temps la vierge « à la grande voix », *Périboia*, fille des géants, qu'a épousée l'ancêtre mythique de Nausithoos. J'ai dit ailleurs qu'il y avait dans ce mariage l'indication d'une colonie phénicienne venue jadis fonder Cumes à côté des indigènes de la région phlégréenne. Certes, Cumes est bien Périboia « la hurlante », quand la tempête déchaîne au loin, à droite et à gauche, la profonde clameur des « vagues retentissantes » !

Cumes, Nisida, Pausilippe, les Champs Phlégréens et les Œnotriens qui les habitent, c'est là tout ce qu'Homère nous montre de la côte voisine d'Ischia. Mais c'est bien la partie du continent la plus proche et celle qui doit surtout intéresser les colons de Schérie.

II

LA ROUTE VERS L'AFRIQUE PHÉNICIENNE

Une colonie phénicienne ne se conçoit pas sans communications avec les pays phéniciens. C'est évidemment vers la mère patrie et les pays d'Orient que Schérie écoule une forte part de ses produits; et c'est de là qu'elle tire, au moins en partie, ses pacotilles de troc. Homère indique les deux points principaux de cette ligne de rattachement au monde phénicien : le point où elle sort de la mer de Tyrrhénie, et le point où elle se soude aux côtes d'Afrique, déjà possessions phéniciennes.

A l'extrémité occidentale de la Sicile, en avant de Trapani et du cap Boeo, les Ægades, comme des sentinelles avancées, barrent la route aux vaisseaux qui, venant d'Afrique, voudraient s'é-

Les navigations d'Ulysse dans la mer Tyrrhénienne.

lever au nord par les itinéraires côtiers, les seuls recommandables, parfois même les seuls possibles aux navigations anciennes. C'est à cette porte occidentale de la mer Tyrrhénienne qu'il faut, à mon avis, placer l'Éolie. Presque au-dessous, l'Afrique lance vers la Sicile la masse avancée de la Tunisie; c'est là que, peu de temps après Homère, s'élèvera Carthage; c'est là que nous placerons déjà le pays des Lotophages.

Ayant ainsi touché la terre africaine au point désigné par la nature pour être l'escale la plus importante de la route entre la Phénicie et la Méditerranée occidentale, nous en profiterons pour faire un crochet sur l'île de Calypso qui se trouve au détroit de Gibraltar.

I. — L'ÉOLIE

La tradition met la demeure d'Éole, roi des Vents, dans l'archipel des Lipari, et plus exactement dans l'île Stromboli, la Strongyle des Anciens. Mais cette attribution ne paraît pas soutenable; ni la géographie, ni la météorologie n'ont préparé ces îles à ce rôle glorieux. Seulement, d'après Pline, le panache de fu-

mée qui, sans interruption depuis l'histoire, couronne le Stromboli, passait pour indiquer, trois jours d'avance, les changements de temps et la direction du vent. Or, de deux choses l'une : ou bien aux temps homériques, les volcans Lipariens étaient dans une période de repos, et alors l'archipel n'avait aucun droit à héberger le maître des Vents. Ou bien, ils étaient en activité, et dans ce cas il n'est pas admissible que le poète, conduisant son héros au pied d'un volcan. ne fasse aucune allusion aux phénomènes exceptionnels et merveilleux sur lesquels serait précisément échafaudée la royauté d'Éole. Par la suite, longeant avec Ulysse les côtes d'Italie, le poète apercevra dans le lointain les éruptions du Stromboli, et malgré la distance il les peindra sous de vives couleurs. Comment donc ici n'en dirait-il rien, alors qu'il aurait toute raison d'en parler?

Au contraire, placées en avant de la dernière pointe occidentale de la Sicile, en avant du cap Boeo, ce Finistère de l'Italie, les Ægades constituent, dans la Méditerranée, l'un des sites les plus exposés aux vents et aux courants. Avec tous les correctifs que comporte la différence des mers, on peut dire que leur situation a

quelque analogie avec celle de nos îles de Sein et d'Ouessant. Entre les Ægades et la côte, un courant assez fort porte généralement au sud, et produit, par le vent du midi, une mer courte et mauvaise pour les petits navires. Le vent d'ouest venant du large et le vent sud-est soufflant en même temps dans le canal de Malte se heurtent parfois à travers l'archipel en tourbillons furieux. Aux alentours du cap San Vito vers le nord, par les coups de vent, la mer brisant sur une série de petits fonds devient vite dangereuse. Dans le sud, aux alentours du cap Boeo, se manifeste, dans sa plus grande intensité, un phénomène des plus singuliers, qui appartient d'ailleurs, à toute la côte voisine; c'est la Marobbia, violente agitation de la mer qui commence généralement par temps calme, mais est considérée comme le précurseur certain d'un coup de vent. Son approche est annoncée par un calme plat de l'atmosphère et un ciel livide. Tout à coup, la mer monte presque de soixante centimètres et se précipite dans les anses de la côte avec une effrayante rapidité; puis en quelques minutes elle se retire avec la même vitesse, remuant les vases du fond, entraînant les herbes marines et produisant des effluves

nauséabondes. Ces mouvements se succèdent au moins pendant trente minutes, parfois pendant deux heures et quelquefois plus. Puis le vent se lève au sud et souffle en violentes rafales. Ce phénomène est ordinairement précédé par le vent d'ouest venant du large vers la côte nord de Sicile (1). Or ce vent arrive précisément des Ægades, où, pour les Siciliens, il paraît prendre naissance; le génie des Ægades se trouve ainsi présider à tout le phénomène et à la tempête qui le termine.

Ulysse donne d'ailleurs, au sujet de l'Éolie, une indication déterminante : « Éole prépara mon retour vers Ithaque; il enferma les Vents tempêtueux dans une outre pour qu'il n'en sortît aucun souffle... Puis il envoya le seul Zéphyre pour nous conduire, les nefs et nous... J'avais toujours le gouvernail en main... Nous naviguâmes pendant neuf jours et neuf nuits, et le dixième jour la terre de la patrie apparut, et nous aperçûmes les feux de ses habitants (2). » Il ressort bien clairement de ce passage que, de

(1) Voir pour tout ceci les *Instructions nautiques*, n° 563 : *Côtes de Tunis, îles Maltaises, Sicile, Sardaigne*. Paris, 1876, p. 67, 71 et 76; Reclus, *Europe méridionale*, p. 571.

(2) *Odyssée*, X, 18 et suiv.

l'Éolie à Ithaque, la direction générale est constamment d'ouest en est (1). Voilà qui convient fort bien aux Ægades, mais ne saurait s'accorder avec l'hypothèse rivale. Si l'on partait du Stromboli, il faudrait d'abord, pendant trois cents kilomètres naviguer en plein contre le Zéphyre pour gagner le cap Boeo; car le voyage ne se fait certainement pas par le détroit de Messine qu'Ulysse ne connaît pas encore ; nous le verrons en effet découvrir beaucoup plus tard ce passage, et ne s'y aventurer que sur l'ordre de Circé. J'ajoute que les neuf jours et les neuf nuits de navigation entre les Ægades et Ithaque correspondent bien aux treize cents kilomètres qui, par la route des côtes, séparent ces îles.

Puis il est intéressant de noter qu'Éole, fils d'Hippotas ou du Cavalier, ne se montre au Laertiade qu'avec sa femme et ses douze enfants : ce qui fait avec le père quinze personnes pour la famille. Or les îles et îlots au large de la côte comprise entre le mont Eryx et le cap Boeo sont précisément au nombre de quinze : trois

(1) Quel que soit l'endroit où l'on place l'Éolie, l'orientation très imparfaite qu'il faut nécessairement trouver dans le texte justifie à merveille ce que j'ai dit jadis de l'itinéraire de Calypso à Schérie par les côtes d'Europe.

grandes îles, Favignana, Marittimo, Levanzo : deux moyennes, Borrone et Longa, aujourd'hui réunies en une seule, Stagnone (1); puis dix petites : Columbaria, Formica, Maraone, Faraglionello, Preveto, Galera, Galeotta, San Pantaleo, Santa Maria et la Scuola (2).

De la femme et des enfants, nous n'avons rien à dire; mais le Cavalier, père d'Éole, mérite quelque attention.

Tout à l'heure, nous avons rencontré la roche Aiguë, fille du Port, et nous avons traduit l'Aiguille *sur la rive de* Nisida; Polyphème, fils de Poséidon et de l'Aiguë, et nous avons compris Pausilippe *au milieu* des flots et *dans le voisinage de* l'Aiguille. Ailleurs nous trouverons Scylla, fille de Crathaïs (la coupure), et déjà nous traduisons : Scylla *voisine du* grand Détroit (3); puis Calypso, fille d'Atlas, s'expliquera par l'île de la Cachette *au pied de* la montagne qui soutient le ciel. Voilà donc quatre cas (par la suite,

(1) Réunies aujourd'hui par un marais salant, Borrone et Longa portent encore deux noms distincts sur la carte de l'État-major italien. L'atlas de géographie ancienne de Smith les sépare par le *Longurus sinus*.

(2) Le nombre de quinze est ici rigoureusement exact; la carte de l'État-major italien n'indique pas un seizième nom.

(3) M. Bérard traduit « Scylla, la pierre coupée » : il néglige à tort l'idée de filiation.

j'en trouverai un cinquième et un sixième non moins démonstratifs) dans lesquels une filiation apparente indique en réalité des relations de voisinage, ou pour mieux dire, de dépendance géographique.

Je crois qu'il en va de même ici ; l'Éolie est fille de *l'île du Cavalier.*

Ce nom appartenait, assurément, aux temps phéniciens, à l'une des deux grandes îles orientales de notre archipel, à celle qui, en grec, s'est appelée Phorbantia, c'est-à-dire, *la Cavale.* Ces deux îles, étant les plus rapprochées des mers tyrrhéniennes, pouvaient l'une et l'autre, pour nos Phéaciens, être la mère des autres, qu'ils ne rencontraient qu'après. Nous chercherons tout à l'heure à déterminer laquelle a été Phorbantia ; indiquons d'abord comment Phorbantia, *la Cavale,* a pu être Hippotas, *le Cavalier;* c'est là d'ailleurs une transformation que la langue grecque ne peut expliquer.

Les Ægades, comme toutes les côtes de la Sicile occidentale, restèrent au pouvoir de la race sémitique jusqu'au milieu du IIIe siècle, époque où les Carthaginois en furent chassés par les Romains. Ayant en grec un sens clair, l'appellation Phorbantia ne date pas de la conquête

romaine qui lui aurait imposé un nom latin, mais de la longue période précédente, pendant laquelle les Grecs de Sicile venaient commercer chez les Carthaginois de Sicile. Elle coexistait donc avec un nom sémitique remontant évidemment aux premiers Phéniciens venus dans ces mers, et elle n'était qu'une traduction grecque de ce nom. Ce nom lui-même dérivait sans aucun doute de la racine sémitique *prš*, d'où l'hébreu et l'araméen ont tiré *pārāš* et le syriaque *parrāšā*, *cheval,* et surtout *cheval de selle.*

Or dans ces trois langues, ce mot signifie non seulement *cheval*, mais aussi *cavalier;* au point de vue philologique, les deux pārāš, comme les deux parrāšā, présentent bien quelque différence de formation; mais ils sont identiques dans tout ce que saisit l'usage : dans la prononciation comme dans l'écriture, dans la forme singulier comme dans la forme pluriel. Pour un Phénicien, l'île Pārāš était donc indistinctement l'île du Cheval ou l'île du Cavalier. Dans ces conditions, on conçoit qu'au IXe siècle Homère ait traduit par *cavalier,* alors surtout qu'il avait besoin d'un sens anthropomorphique; puis que, deux ou trois cents ans plus tard, les colons de la grande Grèce, en relations avec les Carthagi-

nois, faisant une nouvelle traduction, aient pris le sens de *cavale*. Ainsi l'Hippotas d'Homère s'identifie clairement avec Phorbantia.

Et maintenant, à laquelle de nos deux grandes îles orientales faut-il rapporter le nom grec de Phorbantia? Est-ce à Levanzo, comme le font les géographes modernes? Ne serait-ce pas plutôt à Favignana, l'île principale du groupe, à laquelle ils attribuent le nom ancien d'Ægusa? Cela, je le répète, n'a pas d'importance au point de vue de notre thèse : Pārāš-Hippotas appartiendra, dans un cas comme dans l'autre, aux Ægades et se retrouvera à l'est de l'archipel; cela nous suffit.

Si nous y regardons de plus près cependant, la configuration des lieux, ici et là, nous détermine à changer l'attribution, toute moderne, de ces noms anciens. Favignana, longue, plate et basse est traversée dans sa longueur par une montagne abrupte qui la domine du haut de ses escarpements de trois cents mètres, et chevauche fièrement au-dessus de ses plaines, écrasées par ce formidable cavalier; c'est elle qui a dû être Phorbantia. Au contraire, l'appellation d'Ægusa, l'île aux Chèvres, s'adapte à merveille à Levanzo, grand rocher très raboteux et sans une

plaine. — Ce serait ainsi le nom antique de Levanzo, et non pas celui de l'île la plus grande, qui se serait étendu à l'archipel des Ægades : mais je n'y vois pas de difficulté, car Levanzo est en face de Trapani, la Drepanum antique, et se trouve ainsi, pour la seule grande ville de la côte voisine, l'île la plus connue, celle qu'on a toujours sous les yeux, et avec laquelle on a les plus fréquentes relations.

On pourrait encore, en faveur de l'identification Phorbantia-Favignana, invoquer ce fait que la montagne chevauchante se termine par un cap *Faraglione* dont le nom semble être une déformation de Pārāš, qui se prononçait souvent Phārāš. Remarquons cependant, sans en faire une objection décisive, que, dans sa forme actuelle, Faraglione est plus rapprochée de l'italien *farragine* qui signifie *tas*, *monceau* (1).

Éole, fils du Cavalier, c'est-à-dire, de l'une des Ægades orientales, et très probablement de la principale, de la plus grande et de la plus

(1) J'ajoute que les Faraglioni de Capri et d'Aci Réale, tout comme le Faraglionello de notre archipel, sont des roches coniques et élevées, assez semblables à des meules de fourrage. Il n'en reste pas moins qu'à Phorbantia le passage de Phārāš à Faraglione pourrait s'expliquer par le besoin de retrouver un sens à une appellation devenue inintelligible.

fertile, doit se trouver quelque part dans l'archipel. C'est aussi l'avis de Ptolémée qui donne, pour les Ægades, cinq noms dans l'ordre suivant : Phorbantia, Ægusa, Hiera, Paconia, *Æoli insula*. Il est du reste impossible de voir, dans son Æoli insula, ou Pantellaria, car il la nomme ailleurs, ou l'une des Lipari qu'il aurait omise et noterait tardivement ; car il a déjà désigné huit Lipari, tandis que l'on n'en compte ordinairement que sept.

Mais où donc, dans notre archipel le grand géographe met-il l'*Æoli insula?* Je comprends, comme il suit, son énumération : l'île principale Phorbantia : les trois îles orientales, les plus rapprochées de la côte, Ægusa au nord-est, Hiera et Paconia au sud-est ; et enfin l'île la plus éloignée et la plus occidentale, Æoli insula. Cette dernière se placerait donc pour lui à Marittimo (1).

C'est bien là, en tout cas, que la place Homère. Étymologiquement d'abord elle peut être l'île

(1) Cette répartition des noms antiques a l'inconvénient de défaire les arrangements de nos atlas ; mais, je le répète, ces arrangements sont modernes, et n'ont pas de valeur. Il est facile de s'en rendre compte en parcourant les quelques passages anciens qui font allusion à ces îles ; nous venons d'ailleurs de le montrer pour les deux les plus importantes.

« Montagne », *ai-ola :* or Marittimo n'est à proprement parler qu'une montagne s'élevant d'un seul jet de la mer jusqu'à une altitude de sept cents mètres. De plus, elle est entourée de falaises à pic et presque partout inaccessibles. Et c'est bien ce que suppose Homère : « Un vrai mur d'airain, dit-il entoure l'Éolie : la roche escarpée la borde de toutes parts (1) ».

Puis Marittimo est, bien plus que ses voisines, intéressante au point de vue des navigations phéniciennes. Elle est d'abord la plus rapprochée de l'Afrique; c'est la dernière étape en terre italienne avant la traversée de la vaste étendue de mer qui sépare du cap Bon; elle devait donc être, comme l'indique le texte, « très fréquentée par les vaisseaux (2) ». De plus, elle possède dans sa *punta Troja,* qui porte encore aujourd'hui le château de l'île, un poste admirablement préparé pour une station : presqu'île bien détachée, haute d'une centaine de mètres, orientée vers la Tyrrhénie, et constituant une forteresse naturelle; isthme bas et assez étroit, bordé à droite et à gauche de deux plages de sable; enfin sommet principal dominant un vaste hori-

(1) *Odyssée*, X, 4.

(2) *Odyssée*, X, 3 : πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ.

zon, et constituant une guette de premier ordre. Et c'est bien un établissement phénicien que représente Éole. Ce personnage « cher aux dieux immortels » n'est pas lui-même un dieu; cette épithète ne convient qu'à un homme. Puis Ulysse l'appelle « mon ami ». Enfin il héberge le héros un mois durant, et accorde ou refuse à ses vaisseaux l'autorisation de retourner en Grèce. Il a tout à fait l'allure d'un demi-dieu de chair et d'os, ayant pour le moins autant de réalité que Circé et Calypso, qui représentent d'une façon certaine des établissements phéniciens.

Mais si l'Éolie est sans doute possible une colonie, elle n'en est pas moins placée, au dire d'Homère, de façon à commander aux vents et aux tempêtes. Et, d'après nos vues météorologiques de tout à l'heure, c'est là une raison de plus pour l'établir à l'extrême ouest.

C'est donc bien l'île de Marittimo que représente Éole, comme son père représente l'île de Favignana.

En vérité, voilà pour nous, modernes, un état civil assez imprévu; mais c'est bien clairement la conception homérique : le grand-père est l'île principale; le père et la mère sont les deux îles qui viennent ensuite, la plus grande et la plus

haute étant le mari, comme il convient; les enfants, de tailles différentes, se partagent les îlots répondant exactement à leur nombre. En définitive voilà une famille dont Homère dit la composition, les mariages, les habitudes et le genre de vie, et qui cependant n'est pour lui et ses auditeurs qu'une expression géographique revêtue de formes poétiques; et le cas n'est pas isolé dans son œuvre : nous avons déjà rencontré et nous rencontrerons encore d'autres exemples de cet anthropomorphisme. Or le véritable sens de ces images s'est perdu dès l'époque classique; les mythographes anciens et, à leur suite, les modernes en ont profité, bien à tort, pour augmenter leurs collections de légendes merveilleuses et leurs catalogues de demi-dieux.

Nous venons ainsi de prendre sur le fait un des procédés d'enfantement des mythes grecs; et c'est une constatation pour le moins aussi intéressante que la découverte de la véritable demeure d'Éole.

II. — LE PAYS DES LOTOPHAGES

Du royaume des Vents ainsi reconstitué, descendons vers l'Afrique; nous sommes sûrs d'y

trouver, ici ou là, le pays des Lotophages : « Le lotos que mangent ses habitants, dit Ulysse, est un mets né d'une fleur et aussi doux que le miel (1) ». Évidemment il s'agit de la datte, qu'il est impossible de peindre en trois mots d'une façon plus poétique et plus indicative (2). Voilà donc clairement désignées, à l'exclusion de tout pays européen, l'Afrique et de préférence la Tripolitaine ou la Tunisie. Partout dans ces deux dernières contrées, même sur les côtes, les dattes

(1) *Odyssée*, IX, 84, 94.

(2) D'après l'opinion courante, il s'agit du jujubier *rhamnus lotus* ou *ziziphus lotus*; mais les jujubes sont loin d'avoir le goût du miel, et sont très inférieures à la datte. On a proposé récemment le caroubier, *ceratonia siliqua* L. « Ses fleurs ont une saveur sucrée très agréable due aux petites gousses tendres qui commencent à se montrer bien avant que les corolles ne soient tombées : c'est ce qui justifie parfaitement cette locution ἄνθινον εἶδαρ, *mets fleuri*, qui a donné tant de mal aux interprètes. Quant aux longues gousses qu'on nomme caroubes, il suffit d'en avoir goûté pour leur trouver immédiatement cette saveur mielleuse qui rappelle le μελιηδέα καρπὸν, fruit mielleux d'Homère, » (Hoefer, *Histoire de la botanique*, p. 22). Je préfère la datte pour deux raisons : parce qu'elle est d'une valeur alimentaire et d'une saveur bien supérieures, et parce que le dattier, à la différence du caroubier, est un arbre purement africain, et ne se retrouve ni en Grèce ni en Italie. D'ailleurs ἄνθινον signifie *fleuresque* (s'il est permis de forger ce mot) plutôt que *fleuri*. On peut encore remarquer que la datte fournit un sirop, sorte d'extrait mielleux, appelé par les indigènes *miel de dattes*.

jouent dans l'alimentation un rôle considérable, parce qu'on les récolte sur place, ou parce que des échanges, vieux comme l'humanité, les font pénétrer de proche en proche.

Mais auquel de ces deux pays avons-nous affaire? Est-ce à la Tripolitaine, est-ce à la Tunisie?

« Au moment où je doublais le cap Malée, dit encore Ulysse, les courants et le Borée nous firent dévier et nous rejetèrent au large de Cythère. Puis, neuf jours durant, des vents funestes nous emportèrent à travers la mer poissonneuse; le dixième jour nous abordâmes au pays des Lotophages. »

Nous avons tout à l'heure, à propos de l'Éolie, rencontré une autre navigation de neuf jours, laquelle valait environ treize cents kilomètres. Il y a tout lieu de croire que les neuf jours que nous avons ici ont la même valeur. Mais cette fois il faut compter nos treize cents kilomètres presque en ligne droite, puisqu'il s'agit d'une navigation sans obstacles à travers la haute mer. Réduisons cependant un peu, à cause des déviations qui ont pu se produire, et, avec une longueur de douze cents kilomètres comme rayon, décrivons un arc de cercle à partir du cap Ma-

lée ; nous coupons la côte d'Afrique d'abord vers Djerba, puis à l'ouest du cap Bon, vers Tunis. Voici la Tripolitaine mise hors de cause. Du même coup, les anciens sont excusés d'avoir choisi Djerba, évidemment acceptable si l'on croit le poème né en Asie Mineure, au milieu des marins d'Ionie.

Mais si, comme nous l'admettons maintenant, le Nostos a été composé dans la mer Tyrrhénienne et pour des navigateurs tyrrhéniens, les choses changent de face, et toutes les probabilités sont en faveur de la région de Tunis : cela pour deux raisons :

La première, c'est que, aux yeux d'un Tyrrhénien, le pays des dattes commence au cap Bon. Pour les marins de toutes les époques, en effet, un pays commence à son point le plus rapproché, à la côte que l'on touche d'abord par les voies ordinaires. Pour un Algérien de nos jours, aller en France signifie prendre terre à Marseille ; pour un Européen, aller aux États-Unis ou faire le voyage de New-York sont deux termes synonymes. Imprécise et vague pour nous, modernes, l'expression homérique avait donc pour des Phéaciens un sens très clair ; aller chez les Lotophages, c'était aller tout d'abord

au cap Bon ou dans ses alentours; car ce cap est le point le plus rapproché de la terre du lotos, et les nécessités de la navigation d'alors vous forçaient à prendre terre vers ce point, quel que fût le but final de votre voyage en Afrique.

En second lieu, la région du cap Bon ou de Tunis a, pour un navigateur de la mer Tyrrhénienne, surtout quand il est Phénicien, une importance considérable, tandis que Djerba n'en a aucune. Ce sont là deux propositions à peu près évidentes. Djerba pouvait être un point de relâche entre Carthage et la Cyrénaïque, mais fort éloigné de la Tyrrhénie et sans intérêt commercial pour elle. Au contraire la côte tunisienne entre le cap Bon et le cap Blanc, la région de Tunis, est le point de jonction naturel entre l'Italie et les pays barbaresques, entre l'Afrique et l'Europe méditerranéenne. Cette situation vraiment unique a fait, peu de temps après Homère, la fortune prodigieuse de Carthage et lui a donné l'empire de la Méditerranée. Sans doute, à l'époque où nous reporte le poème, Carthage n'est pas née. Mais la côte au nord-ouest de Tunis, où elle s'élèvera plus tard, est déjà occupée par une escale phénicienne de la ligne Tyr-Gibraltar : c'est Utique, sa voisine, ou plu-

tôt c'est l'antique Caccabé, ou Cambe qui plus tard sera rajeunie et supplantée par la ville de Didon. A l'existence de cette devancière, Carthage devra son nom de « Ville neuve », *Carthadast.*

Évidemment, c'est dans ce port, qui remonte au moins au XIVe siècle, que nos Phéaciens viennent souder leurs itinéraires aux itinéraires phéniciens. C'est déjà là que, du nord, aboutissent hommes et marchandises à destination de Sidon, et aussi parfois à destination de Gibraltar. Là, d'ailleurs, on est en terre phénicienne et comme en famille. On y reste le plus longtemps possible, et peut-être a-t-on quelque peine à reprendre la route du nord.

N'est-ce pas là précisément ce qu'indiquent d'une façon transparente, et la trop attachante hospitalité que reçoivent les compagnons d'Ulysse, et les marins qu'il faut mettre à fond de cale pour les remmener? « Certes ce n'est pas la mort que préparèrent les Lotophages à mes compagnons : ils leur offrent au contraire le lotos à manger. Et ceux-ci dès qu'ils eurent mangé le doux lotos, ne songèrent plus, ni à leur mission, ni au retour : mais pleins d'oubli, ils voulaient rester avec les Lotophages et manger du lotos. Je les reconduisis de force aux nefs malgré

leurs larmes, et je les attachai sous les bancs des nefs creuses; et j'ordonnai à mes chers compagnons de monter en hâte dans nos nefs rapides de peur qu'en mangeant le lotos, ils n'oubliassent le retour. » Remarquons-le bien, les indigènes des côtes barbaresques, Kabyles des petits plateaux ou pasteurs de steppes pauvres, ne trouvent, ni dans leur formation sociale, ni dans l'histoire, de raisons pour être jugés plus favorablement que les Italiotes de Naples ou les Sardes de la Laistrygonie; au contraire! Dira-t-on que le commerce les a rendus avenants pour les étrangers? Il se pourrait; mais pourquoi Homère tiendrait-il compte de ces effets chez les uns et pas chez les autres? En vérité, l'hospitalité attribuée aux Lotophages ne trouve son explication que dans l'hospitalité bien plus vraisemblable des habitants actuels du pays, des Phéniciens frères de race des Phéaciens.

Pour les Phéaciens d'Ischia, aller au pays des dattes ne signifiait donc pas seulement prendre terre au cap Bon, mais encore et surtout aller vendre ses produits sur les quais d'Utique ou de Caccabé, et se retremper là dans la vie nationale.

III. — L'ILE DE CALYPSO

Évidemment, par sa situation, l'île de Calypso appartient aux pays producteurs, et à ce titre c'est dans un chapitre suivant qu'elle devrait trouver place. Mais ce sont les Phéniciens des lignes d'Afrique qui l'exploitent : elle n'est donc pas un comptoir dépendant de Schérie, et nos Phéaciens voient en elle une gloire nationale plutôt qu'une source de profits directs. C'est pourquoi nous en parlons ici.

Calypso « habite tout à fait au loin, et elle est fille d'Atlas; son père possède la haute colonne qui soutient le ciel au-dessus de la terre (1) ».

On sait que, dans les mythologies orientales, le ciel est suspendu, aux quatre points cardinaux, sur quatre piliers immenses, qui devinrent par la suite des pics sourcilleux. Atlas est, pour Homère, le maître du pilier occidental ou plutôt il est ce pilier lui-même.

Comme le montre fort bien M. Bérard, la co-

(1) *Odyssée*, V, 55, I, 52-54.

lonne occidentale, d'abord presque voisine du Nil, s'est progressivement avancée vers l'ouest à mesure que les découvertes géographiques agrandissaient le monde. Au temps d'Homère, elle désigne le Mont aux Singes sur la côte marocaine en face de Gibraltar (1).

D'après ce que nous savons déjà des généalogies géographiques employées par Homère, l'île d'Ogygie, habitée par la fille d'Atlas, doit se trouver dans la dépendance, dans le voisinage de la grande montagne; elle appartient donc au détroit de Gibraltar ou à ses alentours immédiats.

La démonstration de l'éminent professeur est déjà solide par elle-même. Mon identification des deux itinéraires de Scylax, Messine-Gibraltar et Gibraltar-Ischia, avec les itinéraires homériques Charybde-Calypso, et Calypso-Schérie la confirme d'une façon décisive (2).

J'ajoute qu'Hésiode indique bien le même site. Pour lui, Calypso est fille de l'Océan et de Téthys (la Méditerranée). Elle doit donc se trouver au détroit qui réunit l'un à l'autre. —

(1) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 240 et suiv.
(2) Voir plus haut p. 24 et suiv.

Remarquons en passant qu'Hésiode emploie, lui aussi, nos généalogies géographiques.

Évidemment on est là-bas dans une région d'un intérêt capital pour les navigations phéniciennes, non seulement parce qu'elle ouvre l'Atlantique et en surveille l'entrée, mais surtout parce qu'elle tient la clef des richesses minières de l'Espagne méridionale. J'ai déjà indiqué tout ceci, je n'y reviens pas (1).

Mais il ne paraît pas sans intérêt de remarquer que l'île de Calypso, Ogygie, porte un nom qui se retrouve plusieurs fois dans la Béotie préhellénique. Ogygos était un fils de Cadmos; la Béotie elle-même a porté le nom d'Ogygia; une des portes de Thèbes était la porte Ogygienne. On n'en peut pas conclure que l'île de Calypso fût une colonie thébaine, mais il faut du moins admettre que la langue phénicienne se retrouvait ici et là.

Il nous reste à examiner une question : En quel point précis du détroit de Gibraltar convient-il de placer Calypso? Ceci demande quelques développements.

S'il est grec, le nom de Calypso (καλύπτω, je

(1) Voir plus haut p. 182-184.

cache) emporte certainement l'idée de cachette (1). M. Bérard en conclut que l'île habitée par la déesse est une île cachée; et il propose sans hésitation Péréjil, îlot de la côte mauritanienne, dissimulé derrière la pointe Leona pour les navigateurs venant de la Méditerranée, et se confondant d'ailleurs avec la côte, quel que soit l'aspect sous lequel on le regarde.

Comme le demande le poète, l'îlot mauritanien possède une grotte suffisamment vaste; mais cette grotte ne répond vraiment pas à l'ensemble du texte.

Elle s'ouvre dans la falaise, presque au niveau des flots; on ne peut y arriver qu'en barque; la rive, tout à fait abrupte, la rend inaccessible de l'île elle-même. Cependant Hermès, après avoir quitté la mer, a marché quelque temps avant d'arriver chez Calypso; il a traversé tout un bois où l'aulne et le peuplier se marient au cyprès, au thuya et au cèdre; il s'est arrêté au milieu d'une prairie verdoyante; il a même vu

(1) En l'absence de doublet, le sens de ce nom reste incertain; il peut en effet être phénicien, espagnol ou berbère. *Ispana*, pour lequel M. Bérard propose le sens de « île de la cachette » est ordinairement traduit par « île du trésor ». C'est d'ailleurs le nom ancien de l'Espagne et non pas celui de Péréjil.

des vignes couvertes de grappes enlacer les arbres et couronner la roche (1). Évidemment, ici et là, à Péréjil et chez Calypso, le tableau est tout autre.

Le contraste augmente encore si nous ajoutons que, en ses parties les plus favorisées, Péréjil ne possède qu'une végétation rabougrie et misérable. Par suite de son accès difficile, il est cependant impossible de supposer que les troupeaux du continent soient venus transformer sa futaie en maquis; la pauvreté de sa végétation est due à la pauvreté du sol ou à l'âpreté des vents du large.

Dans un autre ordre d'idées, les quatre sources arrosant la grotte odysséenne ou ses alentours immédiats ne se retrouvent pas dans l'îlot africain qui est entièrement dépourvu d'eau; pour séjourner à Péréjil, on serait obligé de recourir à des citernes ou bien aux sources du continent. Puis Péréjil ne peut être à aucun titre un *omphalos* de la mer (2), c'est-à-dire, un sommet dominant au loin l'horizon (3). Elle

(1) *Odyssée*, V, 56 et suiv.
(2) *Odyssée*, I, 50.
(3 Ce sens, proposé par M. Bérard, parait bien justifié par les ὀμφαλοί (proéminences arrondies) au centre du bouclier.

ne présente que deux tables horizontales, très basses relativement à la côte qui les entoure (1).

Enfin, au temps d'Homère, la grotte africaine avait bien des chances d'être en partie envahie par la mer. Nous verrons en effet tout à l'heure que, selon les probabilités, la région s'est assez fortement exondée depuis Homère; elle devait donc être notablement plus basse de son temps.

Si maintenant, en dehors des indications homériques, on se demande quel but s'étaient proposé des Phéniciens en fondant la station de Calypso au détroit de Gibraltar, on en trouve trois principaux; et en vérité Péréjil ne répond à aucun des trois.

Comme toutes les stations phéniciennes, Calypso devait d'abord être un port, et un port d'échouage, puisque les marines antiques n'en concevaient guère d'autres. Indépendamment des services qu'une station devra rendre, sa vie, à elle-même, est à ce prix. Or les côtes de Péréjil sont, de toutes parts, inaccessibles ou au moins abruptes; on y aborde difficilement,

(1) La masse arrondie qui, dans deux figures de M. Bérard, domine l'île, appartient au continent. Dans ces photographies (n°s 39 et 40) Péréjil n'est qu'une masse plus noire et très basse à la surface de la mer. (N'empêche que la fig. 39 n'aie cette légende : *Le nombril de Péréjil*, évidemment inexacte.)

même par le beau temps : « Nous débarquons, dit le récit reproduit par M. Bérard, sur la côte nord-occidentale qui est la plus accessible... l'abordage est possible, je ne dis pas facile, car, si nous avions eu une grosse mer, il eût fallu y renoncer (1) ». Est-ce là, je vous le demande, un port phénicien, auquel il faut une anse abritée au moins contre les vents régnants, et des plages sur lesquelles on puisse hâler les navires? Ici nous n'avons pas un soupçon de plage, et la côte la plus accessible s'ouvre au vent du nord-ouest et à la houle de l'Océan. Évidemment la manœuvre accomplie par le correspondant de M. Bérard est impossible une bonne partie de l'année. Elle est d'ailleurs faite avec un canot; se ferait-elle avec une nef phénicienne? En tout cas permettrait-elle à cette nef de charger ou de décharger des marchandises?

En second lieu, une station phénicienne se conçoit ou comme point de relâche dans une route maritime, ou comme point de départ de routes terrestres vers l'intérieur. Il est clair que, si peu hospitalier aux navires, l'îlot marocain n'a pas été choisi comme un lieu de repos, de

(1) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 275.

radoub et de ravitaillement sur la route de l'Océan. Il n'est pas non plus l'amorce de routes terrestres; le Maroc ne présente rien de tentant en fait de mines, et les escarpements du Mont aux Singes rendent les alentours de Péréjil particulièrement répulsifs aux transports. Évidemment la région intéressante ici, c'est l'Espagne; mais Péréjil est séparée de l'Espagne par un détroit de quinze kilomètres et par des courants continuels et violents.

En troisième lieu, Calypso peut se concevoir comme une sentinelle vigilante chargée de barrer l'accès des mers occidentales aux nefs étrangères arrivant de la Méditerranée. L'aventure même d'Ulysse montre que c'est bien là une de ses fonctions. Or, de l'îlot marocain, la Méditerranée est invisible : la pointe Leona, beaucoup plus élevée et avançant davantage vers le nord, masque absolument l'orient. Péréjil ne voit pas plus qu'elle n'est vue. Avec un bon vent, les navires venant de l'est arriveraient presque à sa hauteur avant qu'elle les ait aperçus. Ajoutez à cela que ses équipages auraient souvent peine à prendre la mer, et jugez ce que peut être son rôle de sentinelle. Elle est, dira-t-on, complétée par une guette en terre ferme, sur la pointe

Leona, par exemple? Si le Rif, qui produit des pillards aussi naturellement qu'il nourrit des troupeaux, est hospitalier aux étrangers, ce n'est pas à la pointe Leona que des gardiens du détroit se sont établis sur la rive africaine : la carte le dit clairement, c'est à Ceuta. Et si Ceuta est occupée, Periéjil ne compte plus comme sentinelle du détroit.

En un mot, notre îlot répond mal aux indications formelles du texte; et, ce qui est plus grave, il ne répond pas du tout aux besoins d'une station phénicienne en ces parages; cela d'ailleurs pour une raison bien simple : il est à peu près sans valeur maritime. Il n'a que le mérite d'offrir, entre sa côte orientale et la pointe Leona, un abri de quelques heures contre un coup de vent; ce n'est pas assez.

Passons à Gibraltar, sur la rive opposée du détroit. La scène change du tout au tout.

A quelques lieues seulement du Mont aux Singes, et de moitié moins haute, la Roche de Gibraltar à fort bien pu être regardée comme sa fille, au sens odysséen du mot (1).

(1) Nous verrons plus loin qu'Elbe et Pianosa sont *filles* d'établissements situés en Sardaigne, à 200 kilomètres.

Elle présente d'ailleurs une masse imposante par son isolement, et par le dôme qui la couronne ; c'est un magnifique *omphalos* au-dessus des flots.

Comme presque toutes les formations calcaires, le promontoire de Gibraltar est criblé de cavernes, et de couloirs naturels; leur grand nombre lui a valu le nom de montagne des Cavernes. Un intérêt spécial s'attache à quelques-unes d'entre elles par suite des découvertes paléontologiques et archéologiques qui y furent faites de 1863 à 1868... Les principales sont dans la partie méridionale, la plus voisine du détroit. Six d'entre elles, disposées en éventail au sud-est, au sud et au sud-ouest, sont à des altitudes faibles. Une septième, de beaucoup la plus célèbre, la grotte Saint-Michel, s'ouvre à 330 mètres au-dessus de la mer. Une entrée relativement étroite conduit tout d'abord dans une vaste salle haute de 20 mètres, longue de 70, et à laquelle de magnifiques stalactites donnent l'aspect d'une cathédrale; puis quatre salles semblables, réunies par de sinueux couloirs, s'enfoncent dans les profondeurs de la roche.

Au pied de cette grotte s'étendent le faubourg et la baie de Rosia; tout près de là, un épais

taillis termine le parc d'Alaméda; ce parc présente un magnifique ensemble d'essences résineuses mêlées à la végétation tropicale, et aboutit à la ville et au port principal.

Malgré son isolement, Gibraltar n'est pas dépourvu d'eaux naturelles; une belle source existe au sud dans la région des cavernes, et l'on a récemment découvert des eaux très abondantes dans les sables du front nord (1). Évidemment la source du sud peut être un reste des fontaines homériques; mais à une date récente, Gibraltar offrait bien mieux. Au XIIe siècle, le fameux géographe espagnol Edrisi décrit ainsi Djebel-Tarick (Gibraltar) : « C'est une montagne isolée, et arrondie à sa base : du côté de la mer, on y voit de vastes cavernes d'où découlent des sources d'eau vive : près de là, est un port dit Marsā ach Chadjara (le port aux arbres) » (2). La brièveté de cette description, qu'explique alors la prépondérance d'Algésiras, donne plus d'importance encore à l'indication des sources sous caverne. Un des traits frappants de l'œuvre

(1) Tout ce qui précède, d'après l'*Encyclopédie Britannique* v° Gibraltar, et d'après Germond de Lavigne, *Guide en Espagne*.

(2) P. 213 de la traduction de Dozy et Goeje, Leyde, 1866.

d'Edrisi, c'est d'ailleurs le soin avec lequel il note partout les points d'eau; ce Maure est bien en cela un descendant de caravaniers du désert familiarisé avec la vie maritime.

Est-ce la grotte Saint-Michel qu'il a surtout en vue? Je le croirais volontiers. En tout cas, c'est la demeure de Calypso qu'il semble décrire avec ses vastes dimensions, avec ses eaux, avec ses arbres; or, il n'y a vraiment de place à Gibraltar pour des arbres qu'au parc d'Alaméda, entre les deux ports qui peuvent être, l'un et l'autre, des *ports aux arbres*.

Évidemment il ne se cache pas, le rocher de Gibraltar, ce grand lion de pierre qui domine fièrement les flots; mais ses cavernes constituent autant de cachettes profondes, et justifient parfaitement l'interprétation grecque du nom de Calypso. D'ailleurs ce nom convient bien mieux à une déesse *qui cache* qu'à une déesse *qui se cache*.

Gibraltar, son golfe et ses plages ont été de tout temps hospitaliers aux navigateurs. Grâce à son élévation, la guette majestueuse qui domine le port fouille au loin du regard la Méditerranée et tous les replis de la côte africaine; elle voit à

merveille par-dessus Ceuta. Gibraltar appartient d'ailleurs à la terre d'Espagne, et à ce titre elle se conçoit fort bien comme le point de départ de routes terrestres pénétrant dans l'intérieur de la péninsule.

Ajoutons enfin que M. Bérard regarde « l'île de la Cachette » comme la traduction littérale du vocable phénicien *I-Spana*. Appliqué d'abord à la station maritime seule, ce nom aurait, d'après lui, étendu son domaine au fur et à mesure des découvertes, et il aurait fini par être celui de toute la péninsule espagnole. N'est-ce pas là une hypothèse tout à fait favorable à Gibraltar? Étroitement soudée à la côte africaine, Ispana-Péréjil n'aurait pu donner son nom qu'aux pays mauritaniens.

Une seule objection paraît possible contre le cap espagnol, c'est que, à l'époque actuelle, cette roche si fière est soudée au continent : elle n'est plus qu'une presqu'île. Mais tout d'abord, ce qui relie Gibraltar à la terre ferme, c'est une plage de sable assez large, mais très basse et découpée de lagunes; il n'existe pour atteindre la roche qu'un seul chemin, une chaussée large de quelques mètres; aussi le géographe Reclus, tenu cependant à plus de précision qu'Homère, ap-

pelle au moins deux fois Gibraltar une île (1).

Puis l'isthme était-il là il y a vingt-sept siècles? Les probabilités sont bien dans le sens de la négative. D'après La Marmora, il paraît certain qu'un sillon d'érosion creusé par la mer près de la tour du Grec à Gibraltar, et qui est aujourd'hui à dix mètres d'altitude, date, ou bien de la fin de la période quaternaire ou bien de la période actuelle (2). Le mouvement auquel est dû son exhaussement est évidemment postérieur; mais ne se place-t-il pas avant l'époque qui nous intéresse? Il se placerait au contraire après cette époque, suivant ce que m'écrit M. Issel. L'éminent spécialiste, aux lumières duquel j'ai déjà recouru à propos d'Ischia, estime en effet que, « pendant les deux ou trois derniers millénaires, la partie méridionale de l'Espagne pourrait avoir subi, par rapport au niveau de la mer, un exhaussement différentiel atteignant au maximum dix à quinze mètres (3) ».

Or, à l'heure actuelle, un affaissement assez faible suffirait à faire de Gibraltar une île; si le

(1) *L'Europe méridionale*, p. 728 et 765.

(2) La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, 1857; 3e partie, et surtout les figures 31, 32, 33, planche III.

(3) Lettre du 8 avril 1904.

mouvement de descente atteignait huit à dix mètres, le bras de mer entre la roche et le continent aurait de douze à quinze cents mètres de large (1). Évidemment l'interprétation la plus littérale du texte n'en demande pas autant.

En résumé, pour toutes les raisons que je viens de dire, Péréjil, d'une part, répond mal aux indications odysséennes, d'autre part elle ne répond pas du tout aux nécessités maritimes et commerciales, tandis que Gibraltar satisfait complètement aux unes et aux autres.

(1) Renseignement fourni par M. le consul de France à Gibraltar (avril 1904).

III

LA ROUTE VERS LA GRÈCE ET L'ORIENT

Nous allons maintenant voir Homère jalonner devant ses auditeurs la route de Grèce.

La Grèce, c'est d'abord pour beaucoup d'entre eux, la patrie; pour tous, c'est un marché très important dont le centre est à Chalcis en Eubée. C'est aussi le chemin des mers orientales.

Le poète indique en Grèce toute une région bien reconnaissable, que nous savons familière à ses auditeurs : c'est l'ensemble comprenant Ithaque, le golfe de Corinthe, Thèbes et ses routes isthmiques, enfin l'Eubée avec ses deux villes de Chalcis et d'Érétrie. Nous en avons longuement parlé précédemment, et nous n'y reviendrons pas. D'ailleurs ce qu'il en faudrait dire appar-

tiendrait plutôt à une étude de la Grèce homérique.

Je me borne à remarquer que, aux yeux du poète, cette région n'intéresse pas seulement la partie eubéenne de son auditoire, mais aussi l'élément phéacien. Il conduit en effet jusqu'à l'entrée de cette région, jusqu'à Ithaque, la nef phéacienne qui ramène Ulysse dans sa patrie : et il ressort de l'ensemble du récit que l'itinéraire suivi est familier aux conducteurs du héros. On se rappelle d'ailleurs que cette nef ne pénètre dans les eaux grecques qu'en s'entourant de mille précautions ; elle cache jalousement à tous, même à Ulysse, l'itinéraire qu'elle suit et le temps qu'elle y emploie.

Notons enfin que, dans une autre partie du poème dont nous verrons plus loin les liens étroits avec le Nostos, Homère indique, à travers le Péloponèse et par la Crète, une des routes qui mènent d'Italie en Égypte et en Phénicie (1).

Sur la route d'Ischia en Grèce, Homère jalonne quatre étapes : l'île des Sirènes, les Roches Errantes, le détroit entre Charybde et Scylla et le port du Soleil.

(1) Voir plus loin, p. 461.

Une remarque préliminaire s'impose à propos de cette route, qui, dans le poème, commence bien plus au nord, à l'île de Circé, c'est-à-dire, comme on le verra tout à l'heure, à Pianosa dans les parages de l'île d'Elbe : c'est que le texte n'en fait connaître, même d'une façon voilée, ni une distance, ni une orientation.

Sur ce sujet des orientations et des distances, les itinéraires homériques sont, par exception, assez précis entre le pays des Morts et l'île de Circé ; ailleurs ils restent très brefs et souvent énigmatiques ; ici pour le retour vers la Grèce à partir de Circé, ils deviennent absolument muets.

De plus, ce voyage se fait avec une vitesse fantastique. A peine est-on parti de chez Circé, à peine le héros a-t-il pris le temps de faire quelques recommandations à ses compagnons, que déjà la nef se trouve en vue des Sirènes (1). « Bientôt après », αὐτίκ' ἔπειτα (2), apparaissent les Roches Errantes ; puis tout de suite, voici Charybde et Scylla si rapprochées des Roches en apparence qu'on pourrait les confondre avec elles. Enfin le détroit est à peine franchi que la nef est « aussitôt » en vue du Port du Soleil. —

(1) *Odyssée*, X, 165-167.
(2) *Odyssée*, X, 201.

Or, sans parler de la dernière distance qui dépasse 50 kilomètres, il y a du détroit aux Roches Errantes, c'est-à-dire, au Stromboli, environ 75 kilomètres en ligne droite ; du Stromboli à Licosa où nous retrouverons les Sirènes, on en compte 150 à vol d'oiseau ; enfin des Sirènes à Pianosa, l'île de Circé, il n'y en a pas moins de 450 !

Cette rapidité vertigineuse nous déconcerte tout d'abord ; puis avec un peu de réflexion, nous nous rappelons les nefs phéaciennes franchissant toutes les distances en quelques heures ; or, ce que nous parcourons actuellement, c'est justement une portion de l'itinéraire que ces nefs couvriront en une nuit, au chant XIII, pour reconduire Ulysse à Ithaque. Ici, au chant XII et sur la même route, Homère ne pourrait être ni moins discret ni moins mystérieux. Voilà pourquoi il va si vite et ne nous donne ni une distance, ni une orientation.

I. — CHARYBDE ET SCYLLA

Le site homérique le plus facile à reconnaître sur la route de Schérie la Tyrrhénienne à l'Ionienne Ithaque, c'est assurément Charybde et

Scylla. L'identification de ces deux monstres marins avec le détroit de Messine est admise par tout le monde, et ne laisse place à aucun doute. Il sera cependant intéressant, au point de vue de nos recherches, de relire la description homérique et de la comparer à la réalité.

« Plus loin, dit Circé à Ulysse, tu trouveras deux rochers : l'un de sa cime aiguë atteint le vaste ciel ; une nuée sombre l'enveloppe, et la sérénité ne règne sur ce sommet ni en été, ni en automne. Un mortel ne saurait ni le gravir ni en descendre, eût-il vingt pieds et vingt mains ; car la roche en est lisse comme si elle avait été polie. Au milieu, s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée vers le nord et vers l'ouest ; dirige vers elle ton navire creux, glorieux Ulysse... C'est là qu'habite Scylla aux rugissements épouvantables..., monstre funeste que personne ne se réjouirait de voir ; non, pas même un dieu. Elle a douze pieds difformes ; six cous immenses sont surmontés chacun d'une tête horrible avec trois rangées de dents serrées et toutes pleines de la noire mort. A moitié enfouie dans la profonde caverne, elle avance ses têtes hors du gouffre horrible, et, portant de tous côtés ses regards, elle saisit les dauphins, les chiens de

mer, ou l'un des mille cétacés que nourrit la gémissante Amphitrite. Jamais les marins ne peuvent se vanter de lui avoir échappé sans dommage ; mais chacune de ses têtes enlève un homme au navire azuré.

« L'autre écueil est bien plus bas : ils sont près l'un de l'autre, à une portée de trait. Celui-ci, un grand figuier le couronne de verdure. Au-dessous, la divine Charybde engloutit l'eau noire. Trois fois dans la journée, elle la rejette ; trois fois elle l'engloutit horriblement. Quand elle la revomit, l'eau bouillonne comme sur un grand feu, et elle la lance en l'air, et l'eau pleut sur les deux écueils. Et quand elle l'engloutit, elle est bouleversée jusqu'au fond et rugit affreusement autour de la roche. Puisses-tu ne pas te trouver auprès d'elle quand elle l'engloutit ! Poséidon lui-même ne te sauverait pas. Approche donc des roches de Scylla, en poussant vivement ton vaisseau. Bien mieux vaut avoir à regretter six hommes de ton vaisseau que de les perdre tous (1). »

De cette magnifique description, rapprochons la réalité ; elle sera beaucoup moins terrifiante

(1) *Odyssée*, XII, 73-110 ; 237-243.

Le rocher de Scylla est un étroit promontoire, tout à fait à pic du côté de la mer, et couronné d'un château-fort d'où la vue, très étendue, surveille au loin la mer et tout le nord du détroit. A sa base s'ouvrent plusieurs cavernes, dans lesquelles le flot s'engouffre avec des hurlements qui s'entendent au loin. En lui-même, il n'a rien de sourcilleux, mais il commence l'Aspromonte qui se dresse en arrière et porte sa cime à deux mille mètres « au milieu des nuages ». Ce qui fait de ce roc un danger pour les navigateurs, ce sont les courants qui peuvent entraîner dans sa direction les nefs désemparées ou gouvernant mal.

Scylla est en dehors du détroit ou *phare* de Messine, qui ne commence en réalité qu'à deux kilomètres dans le sud-ouest, vers l'endroit où la Sicile, beaucoup plus basse en ce point que la rive italienne, projette en coin aigu le cap Peloro, tout à fait bas lui-même. Dans sa partie la plus resserrée, le canal a environ trois kilomètres de large; mais six kilomètres séparent le Peloro de Scylla.

Le détroit est balayé par des courants assez violents, peu réguliers, et changeant de sens toutes les six heures (Homère compte trois chan-

gements, sans doute dans la journée de navigation qui est de dix-huit heures). Il en résulte des remous et des tourbillons qui se produisent le long des deux rives, mais surtout vers la rive sicilienne, et plus particulièrement auprès du cap Peloro. C'est l'ensemble de ces tourbillons ou *garofali* qui constitue Charybde.

En outre devant les hautes terres, les vents *jouent*, et de fortes rafales tombent parfois des vallées et des gorges.

Surtout, pour cette dernière cause, un navire à vapeur peut ici, d'après les Instructions nautiques, arriver à ne plus être maître de sa manœuvre. Évidemment les petits bâtiments à voile sont beaucoup plus exposés. Courants, tourbillons et rafales, les prenant à l'improviste, pourront les faire tomber en travers à la lame; et alors si la vague est un peu forte, ils auront vite fait de chavirer, ou de couler à pic sous le poids des paquets de mer; ou bien encore, ils seront jetés à la côte. On conçoit donc que la traversée, facile par une mer calme et une brise bien établie, devienne rapidement malaisée, puis dangereuse. En somme le détroit de Messine est un des plus mauvais passages de la Méditerranée centrale, et les grandes pirogues des

marines antiques le redoutaient avec raison.

Mais il n'en reste pas moins évident que la description homérique a considérablement noirci le tableau. Elle ne donne pas une indication qui ne se justifie par l'état des lieux, et, pour n'en citer que deux exemples, M. Bérard retrouve bien sur place les phénomènes qu'elle attribue à Charybde, et, dans le *pesce-spada* ou espadon qui abonde ici, « les milles cétacés nourris par la gémissante Amphitrite ». Mais à côté de cela, Homère a beaucoup exagéré et grossi : le canal est étroit, il l'a resserré jusqu'à l'étranglement ; Charybde est dangereuse, il en a décuplé les dangers ; et la pauvre Scylla assez inoffensive en somme, il l'a dotée de monstres épouvantables.

Qu'y a-t-il donc sous ces exagérations ? Il me semble facile de répondre.

D'abord la peinture allégorique de postes phéniciens placés sur les deux rives, et surtout sur la côte italienne, pour interdire aux étrangers l'accès de la mer de Tyrrhénie. Voilà bien les monstres dévorants de la Roche escarpée ; toujours aux aguets, ses corsaires armés jusqu'aux dents se lancent comme d'immenses tentacules à travers le détroit ; ils le barrent dans

toute sa largeur; ils coulent ou massacrent tout ce qui essaie de forcer le passage

Puis c'est le souvenir, ou plutôt la réédition des vieilles légendes répandues à plaisir par nos Phéaciens dans les ports de Grèce et d'Orient pour décourager les marines concurrentes, les vieilles légendes accueillies là-bas par la crédulité populaire amie du merveilleux, et avec lesquelles a été bercée l'enfance des matelots d'Épire et du Péloponèse.

C'est aussi sans doute l'intention de montrer que les Phéaciens eux-mêmes considèrent le détroit comme difficilement praticable et qu'ils s'en servent le moins possible. Nous verrons plus loin par où passe leur commerce.

Il a d'ailleurs fallu les révélations et les conseils impérieux de Circé, peut-être aussi de Tirésias (1), pour décider Ulysse à affronter ce passage. Cette intervention serait absurde, s'il s'agissait d'une route libre, facile et fréquentée. Elle est donc, elle aussi, très significative.

Une conséquence évidente de tout cela, en ce qui concerne le héros, c'est qu'il n'a pris jadis le détroit, ni pour pénétrer dans la mer Tyrrhé-

(1) *Odyssée*, X, 538; XII, 37 et suiv.; 154-160.

nienne lorsqu'il a quitté les Lotophages, ni pour aller de l'Éolie à Ithaque, dans sa tentative avortée de retour. Certes, s'il était passé là, il s'en serait aperçu !

Ces descriptions effrayantes à forme mystérieuse et légendaire, nous allons les retrouver aux Roches Errantes et chez les Sirènes tandis que nulle part ailleurs, il n'y a rien de pareil. C'est que, un peu en arrière de Scylla, ces deux stations complètent la défense, ou au moins les épouvantails, de la mer Tyrrhénienne : la renommée les a dotées, elle aussi, de légendes effrayantes, et sans doute la réalité de corsaires redoutables. Voilà pourquoi les Sirènes pas plus que les Roches « ne laissent échapper aucun des navires arrivant à leur portée (1) ». Voilà d'où vient le charme fatal des fascinatrices maudites : « Quiconque s'en approche et les entend, est perdu, plus jamais son épouse et ses enfants ne l'entoureront dans sa maison retrouvée » (2). Voilà d'où vient l'attraction non moins fatale des Errantes sur lesquelles les nefs semblent se précipiter : « Loin de cette fumée et de ces flots agi-

(1) *Odyssée*, XII, 41-43, 66.
(2) *Odyssée*, XII, 41.

tés, pilote! Mais prends donc garde à ce rocher! Si la nef *t'échappe* et *se précipite dessus*, c'en est fait de nous (1)! »

II. — LE PORT DU SOLEIL

Quelque temps après avoir franchi le détroit en venant du nord, Ulysse s'arrête au port du Soleil.

Où se trouve-t-il alors, et à quelle distance est-il de Scylla? Il est impossible, nous l'avons déjà remarqué, de rien déduire à ce sujet des indications directes du texte.

Notons cependant un renseignement qui n'est pas sans intérêt : le poète dit formellement que le port du Soleil se trouve dans l'île aux trois pointes νῆσος θρινακίη (2). C'est là évidemment, et très nettement caractérisée, la Sicile. Il faut

(1) *Odyssée*, XII, 220, et aussi 67, 68, 71.
Si l'on trouve cette interprétation forcée, il n'en reste pas moins qu' « aucune nef n'échappe aux Errantes; seule, la fameuse Argo les a dépassées, et certes le flot la jetait sur elles, sans une protection spéciale de Héra! »

(2) Τρεῖς, ἀκή. Nous retrouvons ici, ἀκή ou ἠκή que nous avons déjà rencontré dans φαί-ηκ-ες, dans πιθ-ηκ-ουσα et que nous rencontrerons plus loin dans ἀρτ-ακ-ίη.

d'autant moins hésiter à la reconnaître qu'aucune autre île n'est à portée, sauf Malte. Or Malte est beaucoup plus éloignée dans le sud; et, lorsque, en la quittant, on rallie les mers grecques par les côtes, il faut gagner d'abord le sud-est de la Sicile, puis le sud de la Calabre; et, pour cette partie assez longue du voyage, le vent du midi, le Notos, est nécessaire. Or Ulysse dit, en propres termes, que pour quitter le port du Soleil et gagner les mers grecques, le Notos lui est aussi défavorable que l'Euros, le vent d'est ou de sud-est (1). Il n'est donc pas à Malte.

Pour la même raison, il ne se trouve pas dans la partie sud des côtes orientales de Sicile.

Nos recherches doivent donc se limiter à la partie nord de ces mêmes côtes, entre Catane et le détroit de Messine. Elles y seront d'ailleurs simplifiées par l'allure générale des rivages, presque partout rectilignes et inhospitaliers.

« Les déesses Lampétiè et Phaéthousa (la *brillante* et la *lumineuse*) sont, d'après Homère, filles de la divine Néaira. C'est d'Hélios Hypérion que leur mère les enfanta. Quand elle les eut élevées, elle les fit s'expatrier, et les envoya

(1) *Odyssée*, XII, 325.

au loin habiter l'île de Trinakie. Là, elles ont à garder des vaches et des brebis appartenant à leur père le Soleil (1). »

Lampétiè et Phaéthousa, filles et servantes du Soleil, représentent donc, sans hésitation possible, une station établie sur les côtes de Sicile, et une station fondée par des étrangers venus de loin. On peut ajouter, d'une façon presque aussi certaine, que ces étrangers sont des Phéniciens, cela pour deux raisons : d'abord les déesses Lampétiè et Phaéthousa ont un air de famille bien reconnaissable avec les déesses Circé et Calypso : puis elles sont, tout comme Néaira leur mère, particulièrement adonnées au culte du Soleil ; or ce culte tenait assurément une grande place dans la religion phénicienne (2).

Nous rechercherons plus loin la demeure de Néaira. Pour le quart d'heure, elle nous importe assez peu, puisque Néaira est certainement étrangère à la Sicile. Mais où donc, sur la côte orientale de l'île (partie nord), se trouvent Lampétiè, la brillante, et Phaéthousa, la lumineuse ? Où donc ces divines bergères gardent-elles leurs

(1) *Odyssée*, XII, 131.

(2) J. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire sémitique*, 1883, p. 178.

vaches et leurs brebis? Voilà qui nous intéresse davantage.

Avec leurs noms de *lumière*, toutes deux se placeraient à merveille au pied du grand volcan sicilien. Son panache de flammes, qui brille au-dessus des nuages, est, au nord comme au sud, le grand fanal des navigations nocturnes : *mons Ætna nocturnis mirus incendiis*, comme disait Pline. Au surplus, le vocable Etna lui-même a des analogies avec le nom de Lampétiè et de Phaéthousa : Αἴτνη, c'est la *brûlante*. Évidemment ces remarques ne sont même pas un commencement de preuve; je n'y vois, pour ma part, qu'une hypothèse nous mettant peut-être en main le fil conducteur.

Ce serait donc sur le rivage au pied du volcan que pourraient se trouver nos deux déesses. Apparemment, elles formeraient là une station double, escale et forteresse, ville basse à la rade, ville haute sur l'escarpement voisin; c'est l'explication la plus vraisemblable de leur dualisme et de leurs noms tout à fait synonymes (1).

(1) Il n'y a pas à les séparer, le texte s'y oppose formellement : les deux troupeaux sont à peu près confondus et se trouvent au même port. (*Odyssée*, XII, 265, 299.)

Or voici sur le flanc nord-est de l'Etna, une croupe montagneuse se profilant en avant de la ligne des rivages. Elle descend à la mer par des pentes raides, mais auparavant elle se découpe en un sommet légèrement détaché qui porte la moderne Taormina. A ses pieds, chose unique sur notre rivage, s'ouvrent trois baies en demi-cercle, orientées au nord, à l'est et au sud; près de la dernière, l'escale actuelle, Giardini, cache quelques maisons sous une végétation luxuriante. En haut, dans un des plus beaux sites de l'Europe, Taormina contemple à ses pieds l'infini de la mer Ionienne, et au-dessus de sa tête la cime de l'Etna, éblouissante le jour sous son manteau de neiges, resplendissante la nuit sous sa couronne de flammes. Voilà bien, aux pieds du grand volcan, une ville double comme celle que doivent habiter nos déesses jumelles, une ville dont le dualisme est imposé par la nature des lieux.

Or par son histoire, par sa légende, par son nom, comme par son site, Taormina, jadis Tauroménium, et plus anciennement la montagne du Torâ ou du Taureau, paraît bien avoir été, dans l'antiquité phénicienne, la ville du Soleil que nous cherchons.

Et d'abord par son histoire.

Tout près de là, sur un autre promontoire, beaucoup moins élevé, mais d'une fertilité admirable, des Grecs sont venus, au VIIIe siècle, fonder Naxos, la première de leurs colonies de Sicile. Or ces Grecs étaient des Chalcidiens.

Nous savons les relations, plusieurs fois séculaires, qui unissaient les Chalcidiens et certains Phéniciens d'Occident; et, après l'exemple si démonstratif d'Ischia, on peut déjà trouver, dans une arrivée de Chalcidiens vers les temps historiques, quelque raison de croire à une fondation phénicienne antérieure.

Mais cela n'est rien. Chose beaucoup plus intéressante, la Naxos hellénique se trouvait être là, aux pieds de Taormina, la gardienne et la prêtresse d'un autel très ancien d'Apollon *Archègétès*. Cet autel était en particulière vénération dans toutes les colonies grecques de Sicile, quelles que fussent leur date et leur primitive patrie. De tout temps, et même après la destruction de Naxos, les Théories siciliennes, envoyées en Grèce, s'arrêtaient là pour offrir des sacrifices (1).

(1) Thucydide, VI, 3.

Or tout indique que l'Apollon Archègétès de Naxos auprès de Taormina, n'est que le successeur et le continuateur de l'Hélios Hypérion d'Homère.

D'abord ce nom d'Archègétès, qui paraît signifier *chef des chefs*, n'appartient pas à la mythologie grecque de l'époque classique, et a, très vraisemblablement, une origine phénicienne.

Il ne se retrouve que trois fois en dehors de notre Naxos. A Mégare du Péloponèse, un des postes phéniciens de Grèce les plus caractérisés (1), il était attaché à une statue d'Apollon en bois d'ébène, « statue fort ancienne et très semblable aux divinités d'Égypte ». A Tithorée, au-dessus de Delphes, en territoire cadméen par conséquent, il appartenait à un temple d'Asclépios voisin d'un autre temple dédié à l'Isis égyptienne (2).

Enfin l'épigraphie l'a retrouvé à Malte dans une inscription bilingue consacrée à Melkart-Héraclès, et là il traduit le titre phénicien de *Baal*, chef souverain, maître et seigneur. Ἡρα-

(1) V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 192 et suiv.
(2) Pausanias, I, 42, 5, et X, 32, 12.

κλεῖ Ἀρχηγέτει, dit le grec; *domino nostro Melkart Baal*, répond le phénicien (1).

En face de ces trois faits, on ne peut douter qu'aux pieds de Taormina l'épithète d'Archègétès s'applique aussi à un dieu phénicien à peine transformé. « Hypérion », quand on y réfléchit, présente bien le même sens; Hypérion, c'est *celui qui est au-dessus*, le dominateur, le souverain. On le prend d'ordinaire au sens physique, et l'on traduit « celui qui est en haut, celui qui est dans le ciel », sans réfléchir que, dans la conception homérique, les autres dieux, les dieux *ouraniens*, sont bien plus haut que le Soleil, puisqu'ils habitent la face supérieure du ciel. Baal, Archègétès, Hypérion, sont donc trois termes synonymes.

Ajoutons que, en Assyrie et vraisemblablement aussi chez les Phéniciens, le Soleil porte d'une façon constante le titre de « juge suprême de l'univers » (2). N'est-ce pas à ce titre qu'Homère fait allusion quand il dit que son Hélios Hypérion voit tout et entend tout (3)?

(1) *C. I. G. Italiæ Siciliæ*. Melita insula, 600. Kaibel appelle cette inscription bilingue, quoique les deux textes ne soient pas la traduction l'un de l'autre.

(2) J. Halévy, *loc. et pag. cit.*

(3) *Odyssée*, XII, 323.

Tout voir et tout entendre, n'est-ce pas la caractéristique d'un juge universel?

Une autre raison de croire que le dieu homérique est une importation phénicienne, c'est qu'il tient de très près au panthéon égyptien.

Râ, le dieu solaire des bords du Nil, était le plus souvent représenté sous la forme d'un taureau, symbole de la puissance fécondatrice de l'astre. C'était alors le fameux Apis (1). Sous la forme humaine, il était encore le dieu à la tête de taureau, et il portait, entre autres, le nom de *Ka en bakh,* le Taureau de l'Orient. Puis sous un autre symbole, il était le dieu à la tête de bélier et s'appelait Noum. De plus, deux déesses, ses filles, personnifiaient sa lumière divine ; et elles étaient chargées de le servir et de l'assister dans sa course divine, l'une à sa droite éclairant au nord, l'autre à sa gauche éclairant au sud (2). Voilà évidemment pourquoi le dieu homérique a pour filles et pour servantes deux déesses de lumière, pourquoi son temple sicilien se place à Taormina, sur la mon-

(1) Apis est un taureau; M. Pierret remarque avec raison que c'est un non-sens absolu d'en faire un bœuf.

(2) Voir pour tout ceci P. PIERRET, *le Panthéon égyptien*, 1880, p. 1 et suiv. 112, 10, 31 et 32.

tagne du Taureau, pourquoi enfin les vaches et les brebis qui appartiennent à ce sanctuaire forment des troupeaux symboliques et sacrés.

D'un autre côté, dans la mythologie grecque, Apollon, est bien le dieu le plus voisin du Soleil phénicien, même quand on l'envisage dans son type général, et en dehors du vocable très spécial d'Archègétès. Il est bien le dieu grec le plus désigné pour recueillir la clientèle du Soleil phénicien dans un sanctuaire vénéré, lors de la substitution d'une race à une autre. La plupart des mythologues admettent même aujourd'hui qu'Apollon n'est qu'une adaptation et une transformation du dieu oriental, et précisément notre épisode odysséen présente en faveur de cette théorie un argument spécial.

Ce ne sont pas en effet des troupeaux ordinaires que gardent sur la rive sicilienne nos bergères divines.

« Dans l'île de Trinakie, dit Homère, paissent en grand nombre les vaches du Soleil et ses grasses brebis; sept troupeaux de vaches et autant de troupeaux de brebis; les uns et les autres renferment cinquante têtes; les animaux qui les composent n'ont pas de descendance et ils ne meurent jamais. »

Les compagnons d'Ulysse mangent cependant six ou sept de ces vaches immortelles. Le Soleil ressent vivement l'injure; on le conçoit à la rigueur; mais ce que nous nous expliquons moins, c'est le discours qu'il tient à Zeus pour obtenir vengeance : « Ces vaches étaient ma joie, quand je partais pour le ciel étoilé, et quand je redescendais du ciel vers la terre. Si les sacrilèges ne subissent pas un juste châtiment, je descends aux enfers, et je vais éclairer les morts;... je cesse d'éclairer les dieux et, sur terre, les mortels » (1). Que sont donc ces vaches mystérieuses dont le nombre ne doit jamais varier, et dont quelques-unes, par leur disparition, compromettent la fonction essentielle du Soleil, qui est d'éclairer la terre et de mesurer le temps aux hommes? Leur nombre même suggère la réponse : elles sont sept fois cinquante, c'est-à-dire, trois cent cinquante. Or c'est là, en chiffres ronds, le nombre de jours de l'année lunaire qui en comprend exactement trois cent cinquante-quatre; et l'année de douze mois lunaires, était l'année sémitique, comme elle fut aussi l'année primitive des Grecs (2).

(1) *Odyssée*, XII, 377-386.

(2) Cf. Maspéro, *Hist. anc.*, I, p. 208; Mangenot. dans le

Vraisemblablement, ces vaches, qui sont la joie du Soleil pendant tout le temps qu'il passe dans le ciel, symbolisent les jours ou les matins, tandis que les brebis figurent les nuits ou les soirs. Pourquoi le texte les réunit-il, les unes et les autres, en sept groupes de cinquante, c'est-à-dire, en sept groupes de sept fois sept unités plus une unité complémentaire par groupe? Il serait sans doute facile de répondre, si l'on connaissait, dans dans tous ses détails, le calendrier phénicien. Je me borne à quelques remarques : la première, c'est que ce groupement par sept et multiples de sept est assurément très sémitique ; la deuxième, c'est que, chez les Juifs, il s'écoule cinquante jours (sept semaines plus un jour) entre les deux grandes fêtes annuelles : la Pâque et la fête des Schebbouoth (des *semaines*) ; les Schebbouoth se placent le cinquantième jour. Puis chez eux aussi, un cycle fameux réunit sept semaines d'années, ou quarante-neuf années, pour les faire suivre d'une cinquantième, l'année jubilaire.

D'un autre côté, chez les Ioniens, et en particulier à Athènes, l'année était partagée en sept périodes (inégales à la vérité) par les sept gran-

Dictionnaire de la Bible, v° Calendrier ; Ch. E. Ruelle, v° Calendrier dans le *Dictionnaire des Antiquités*.

des fêtes d'Apollon. « Le caractère du dieu solaire, si reconnaissable dans la plupart des fêtes d'Apollon à Athènes, n'est pas moins sensible dans celles qui se succédaient à Delphes du printemps à l'automne ». D'une façon générale « le caractère le plus frappant sous lequel nous apparaît Apollon est celui d'un dieu de la lumière, qui tantôt se confond avec le Soleil et tantôt en est distinct. Les études orientales ont contribué à lui restituer ce caractère solaire, lequel avait été contesté, et lui assignent en même temps une origine asiatique... Suivant Plutarque, les anciens Grecs pensaient qu'Apollon et le Soleil étaient un même dieu... Le nom de Φοῖβος, le brillant, et sans doute celui d''Απόλλων lui-même rappellent son identité primitive avec le Soleil... Les récits qu'on faisait des migrations du dieu ont la même origine, et il faut encore expliquer de même le grand rôle que jouent certains nombres dans la religion d'Apollon... C'est au dieu solaire qui règle le cours du mois que le nombre 7 était consacré; c'est le septième jour du mois que l'on célébrait sa fête ; ce jour, où l'on plaçait sa naissance lui appartenait partout, comme aussi le premier jour du mois; de là les noms de Ἑβδομαγετής, Ἑβδομαιος, Ἑβδόμενος, de Ἑπτομηναιος

et celui de Νουμήνιος qui lui étaient donnés » (1).

En résumé, sauf des détails d'évolution, l'identification s'impose entre le Soleil égypto-phénicien, l'Hélios Hypérion d'Homère, et l'Apollon primitif dont l'Archègétès est une variante. L'Archègétès devait donc être ici le successeur des deux autres.

Au surplus, le culte solaire des Phéniciens n'avait-il pas une raison très spéciale de dresser ses autels au pied même de l'Etna? Les flammes éternelles du volcan n'étaient-elles pas, aux yeux de ces adorateurs du Soleil, un symbole tangible, et une incarnation terrestre de leur divinité? Le dieu servi par Lampétiè et Phaéthousa serait ainsi le volcan lui-même. En conformité avec cette hypothèse, Homère appelle la Trinakie « l'île du Soleil ». Or c'est là une appellation assez difficile à justifier; d'une part la Sicile ne peut pas être un pays méridional pour des Phéniciens qui connaissent à fond l'Égypte et la Libye (2); d'autre part, jamais ce peuple n'a pu

(1) L. de Ronchaud, dans Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités*, v° Apollon.

(2) D'ailleurs Hypérion ne désigne pas le Soleil en son midi comme on pourrait l'imaginer à première vue; car l'*Odyssée*, I, 24, parle des Éthiopiens qui habitent les uns vers Hypérion à son lever, les autres vers Hypérion à son couchant.

avoir la prétention de considérer une terre aussi vaste comme une simple dépendance de l'un de ses établissements dédié au Soleil. Par contre, tout s'explique si Hélios et Etna sont ici à peu près synonymes ; surtout pour des marines arrivant de l'est, la Sicile était à merveille la terre du grand volcan. — A Taormina, le nom de Tauros, désignait déjà la station du Taureau Céleste, maître suprême et juge souverain de l'Univers; voici qu'en outre il désigne la station du Volcan-Soleil.

A ces inductions de l'histoire et de la mythologie, concordant si bien avec la topographie et la toponymie siciliennes, on peut faire une objection; c'est qu'elles supposent sur le Tauros une station phénicienne antérieure à Naxos, une station que l'histoire ne connaît pas.

Mais il convient d'abord de remarquer que ce nom de Tauros est aussi sémitique que grec. En hébreu, taureau se dit *šăr;* en assyrien, *šūrū;* en arabe, *thawr;* en araméo-palestinien *tōr* (*ā*), en syriaque *tawr* (*ā*); d'ailleurs le rattachement du grec ταῦρος aux langues sémitiques est tout à fait classique.

Puis voici précisément que les *Chroniques* d'Eusèbe, d'après un anonyme récemment dé-

couvert (1), viennent documenter l'existence de cette station. Elles placent vers la fin des travaux d'Hercule (2) la première fondation de Tauroménium et, chose curieuse, elles attribuent cette fondation au mystérieux Minotaure, fils de Pasiphaé la Crétoise et du Taureau divin qui était venu en Crète sur les flots de Neptune.

Or il semble que nous retrouvions là, d'une façon reconnaissable, la légende homérique sur les origines de la station sicilienne.

Le Taureau divin amené en Crète par Neptune, c'est, d'après les analogies que nous connaissons, une colonie de marins phéniciens établie dans l'île de Minos, autour d'un temple du dieu Soleil; là, ils ont enlevé à l'obéissance de Minos et pris pour eux « celle qui brille devant tous », Pasiphaé, son épouse ou sa ville. N'est-ce pas cette même Pasiphaé qu'Homère, conservant sans doute l'appellation phénicienne, nomme Néaira, épouse de Hélios? Au témoignage de M. Bérard, Néaira, c'est *la rayonnante*, d'a-

(1) Anonymi *Historiarum Ecloge a mundi creatione ad Amasiam usque, Judæ regem, deducta*, édité par Cramer dans ses *Anecdota græca e codd. man. bibliothecæ regiæ parisiensis*, 1840, II, p. 194.

(2) C'est aussi l'époque où la légende place l'expédition d'Iolaos en Sardaigne.

près une racine commune à toutes les langues sémitiques (1). A son tour, Néaira-Pasiphaë engendra de son époux le Taureau céleste (l'Hélios Hypérion d'Homère), deux filles qu'elle envoya *au loin* (la distance de Crète en Sicile justifie bien cet adverbe) fonder une nouvelle colonie du Soleil; et cette deuxième colonie, comme le veulent Homère et Eusèbe, est à la fois issue du Taureau céleste et de la « Rayonnante », et vouée au culte de ce même Taureau céleste dans une contrée lointaine (2).

D'ailleurs Taormina présente bien, comme nous l'avons déjà dit, le « port creux » demandé par Homère. A ses pieds, trois baies en demi-cercle s'offrent au choix du navigateur; elles s'orientent au nord, à l'est et au midi. La plus hospitalière est celle du midi : elle est cependant balayée par le Notos qu'elle reçoit en plein,

(1) « Dans toutes les langues sémitiques, les racines *nour* et *nir* signifient *briller, rayonner, éclairer; ner* ou *neir* désigne en hébreu la lampe à sept branches. » (V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 383.)

(2) Supplantée par Naxos au VIII[e] siècle, cette ville du Tauros peut fort bien avoir été, à la fin du V[e] siècle, l'objet d'une seconde fondation, la seule connue de l'histoire. — *Tauroménium* et *Minotaure* semblent être deux déformations d'un même nom primitif emprunté aux langues sémitiques *em-noḥa Tor, la station du Soleil.*

et par l'Euros qui la prend encore en écharpe.

Ce sont précisément ces deux vents-là qui tiennent Ulysse prisonnier au port du Soleil. Dans un pareil site, lorsqu'ils soufflent, il n'y a qu'une chose à faire, tirer les nefs sur la plage; et c'est bien la manœuvre que la tempête impose au Laertiade. Ses hommes ont d'abord laissé leur navire à flots, puis, harassés d'émotions et de fatigues, ils se sont endormis. « Vers la fin de la nuit, Zeus envoie un vent violent; et dès qu'apparaît l'aurore, on tire la nef en lieu sûr; on la fait pénétrer dans une grotte où sont le chœur et la maison des Nymphes (1). Le Notos et aussi l'Euros peuvent alors faire rage pendant tout un mois. Précisément les falaises au bas de Taormina possèdent « de curieux rochers de marbre rouge grossier, percés de grandes grottes dans lesquelles s'abritent d'innombrables pigeons sauvages (3) ».

Ce serait au surplus ne pas tenir suffisamment compte du texte que d'attacher à l'incurvation de

(1) Cette expression, analogue à celle de XII, 3, désigne peut-être aussi une orientation.

(2) *Odyssée*, XII, 313 - 328.

(3) *Instructions nautiques*, n° 563. — A Messine, où M. Bérard fait aborder Ulysse, il n'y a, dans le port, aucune précaution à prendre contre l'Euros ni contre le Notos.

la côte une importance prédominante, et de placer l'épisode à Messine ou à Catane, sous prétexte que ces deux villes ont, plus que Taormina, des ports creux. C'est d'un simple mot, par une épithète homérique, que la forme de la baie est indiquée (1), tandis que la station odysséenne apparaît mainte fois en connexion, d'abord avec le Soleil Hypérion (2), puis avec ses grands troupeaux (3) et aussi avec les deux filles du dieu (4). C'est d'ailleurs nécessairement autour d'un sanctuaire du Soleil que roule tout l'épisode; une profanation sacrilège suppose une consécration, par conséquent un temple et un culte.

III. — LES ROCHES ERRANTES

Franchissons de nouveau le détroit de Messine, et remontons dans la mer Tyrrhénienne; nous devons y trouver l'île des Sirènes et les Roches Errantes.

A Ulysse qui descendait du nord, la déesse

(1) *Odyssée*, XII, 205.
(2) *Odyssée*, XI, 109; XII, 128, 136, 274, 343, 346, 353, 374.
(3) *Odyssée*, XI, 108; XII, 128, 136, 299, 343, 348, 353.
(4) XII, 132, 374.

a signalé d'abord les Sirènes; par conséquent, nous qui venons du sud, nous rencontrons d'abord les Roches Errantes. Ce sont, dit la déesse, « des masses rocheuses enveloppées de nuages, et environnées de tous côtés par les flots d'Amphitrite. Les dieux heureux les nomment les Errantes. Aucun oiseau ne peut passer au-dessus d'elles, pas même les colombes sauvages qui portent l'ambroisie à Jupiter : la roche en prend toujours quelqu'une. Aucun vaisseau des hommes, les ayant approchées, n'a pu en réchapper : les planches des nefs et les corps des hommes sont emportés par les flots de la mer et les tourbillons d'un feu dévorant » (1). Nous voici en face d'allusions manifestes à des phénomènes volcaniques. Ces îles enveloppées de nuages, ces Roches Errantes qui font songer à des bancs flottants de pierres ponces (2), ces dégagements de gaz mortels aux oiseaux, même aux palombes

(1) *Odyssée*, XII, 59-68.

(2) Les îles Lipari fournissent actuellement presque toute la pierre ponce consommée en Europe.

Les anciens ayant mentionné des Iles Errantes dans d'autres mers, on a aussi proposé d'attribuer cette appellation aux illusions d'optique qui paraissent faire varier la position respective des îles dans un archipel autour duquel on tourne. Ainsi interprété, le nom d'Iles Errantes serait encore indicatif de l'archipel des Lipari.

dont le vol est particulièrement élevé, enfin ces tempêtes de feu qui consument hommes et navires, le tout au milieu des flots d'Amphitrite, voilà, en quelques lignes, une peinture bien reconnaissable des volcans lipariens et surtout du Stromboli.

Cette fois, il n'y a plus de doute, le poète connaît le grand volcan des îles Lipari; mais s'il en parle seulement ici et le passe sous silence dans sa peinture du royaume d'Éole, manifestement ce royaume est ailleurs : il n'y a plus de doute possible.

« Je vis une grande fumée et de grandes vagues, et j'entendis un grand fracas; les rames s'échappèrent des mains de mes compagnons; ils éclataient en sanglots, et la nef s'arrêtait..... O mes amis, nous en avons vu bien d'autres, m'écriai-je... Courage! ramez vigoureusement et en ordre; Zeus, cette fois encore, nous sauvera de la mort... Loin de cette fumée et de ces flots agités, pilote!... Prends donc garde à ce rocher! C'est fini de nous, si la nef *t'échappe* et *se lance dessus!* »

Il semble bien que les Errantes exercent une attraction d'une autre sorte, mais aussi fatale que les gueules de Scylla armées de cous im-

menses... Ulysse, bien averti, laisse le Stromboli au large et range la côte de près ; il arrive *aussitôt* à Scylla. Comme je l'ai déjà remarqué, les deux sites semblent tellement rapprochés par sa course fantastique que plus d'un commentateur les a confondus.

IV. — LES SIRÈNES

Avant les Roches Errantes, le héros a rencontré l'île des divines Sirènes, « qui couchées au bord de la mer dans des prairies en fleurs, attirent le nautonnier par des chants harmonieux ; mais autour d'elles sont des ossements entassés et des cadavres pourrissants... Par leur chant, elles fascinent tous les mortels qui vont vers elles.... Celui qui, par malheur, s'approche et les entend, jamais plus son épouse et ses enfants ne l'entoureront dans sa maison retrouvée... »

On place ordinairement les Sirènes dans les îles Galli, à l'est du cap Campanella. Pour ma part, je soupçonne les Grecs de Naples d'avoir proposé cette identification pour garder près d'eux les séduisantes déesses, et je préfère de

beaucoup l'île de Licosa en avant du cap du même nom.

Tout d'abord les îles Galli, trop petites et trop éloignées du continent, sont à peu près inhabitables ; elles n'ont d'ailleurs à leur portée, en terre ferme, que des rivages peu accessibles, soit de l'intérieur, soit de la mer. Elles ne conviennent donc pas à une station phénicienne. Il en est tout autrement de Licosa, presque soudée au continent, et qu'a d'ailleurs remplacée par la suite, dans un lieu voisin mais bien plus grec, la célèbre Poséidonia, la Pæstum des Romains.

Puis notre île est en connexion avec la légende des Sirènes. Elle devrait, d'après Strabon, son nom à Leucosa, l'une des charmeuses, dont la sœur Parthénope serait allée fonder, à l'ouest du Vésuve, la cité Parthénopéenne qui devait s'appeler Naples.

J'ajoute que les Sirènes connues d'Homère sont au nombre de deux (1). Or, la station insulaire de Licosa devait, comme toutes ses pareilles, avoir en terre ferme une autre elle-même, une station jumelle, lieu de marché

(1) *Odyssée*, XII, 52.

et de palabres avec les gens de l'intérieur (1). Aujourd'hui encore, le cap et l'île sont comme les Sirènes, désignés par un seul et même nom.

Enfin c'est au milieu de prairies en fleurs descendant à la mer que chantent les redoutables charmeuses. Or, à quelques kilomètres de Licosa, commence la rive basse de Pœstum, renommée dans l'antiquité pour ses jardins fleuris et ses champs de rosiers.

Fort probablement d'ailleurs Licosa avait eu ou avait encore une réelle importance pour le commerce de Schérie. Très curieux d'éviter les passes difficiles et de réduire les navigations au minimum (2), le commerce phéacien se servait sans doute fort peu du détroit de Messine, surtout dans le principe. Il avait à sa disposition un portage joignant, par une voie beaucoup plus courte, le cap Santa Maria di Leuca à la région de Naples, et du même coup la mer Ionienne au centre de la mer Tyrrhénienne. Partant des très anciens établissements thébano-phéniciens de Tarente et de Métaponte, ce por-

(1) L'Ischia de la Roche Noire avait ainsi au moyen âge, sur la grande île, le faubourg d'Ischia.

(2) Au sujet des portages dans les navigations primitives, voir *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 61 sq.

tage remontait la vallée du Bradano ou celle du Basento, passait, après Potenza, dans le bassin du Selé, et par Salerne, Nocera et Naples (1), aboutissait à Cumes.

De là le commerce empruntait la voie de mer, pour gagner les mines d'Étrurie et de Sardaigne. Ainsi s'expliquent la préférence des Cuméens pour le continent bien qu'ils aient des îles à leur portée, et l'orientation assez imprévue de leur ville, tournant le dos aux provenances maritimes du sud (ce qui tend à faire croire que, pour elle, la route des pays civilisés n'est pas là) et ouvrant au contraire son port au nord-ouest, vers ce qui était alors ses seules relations par mer.

Auparavant sans doute un portage analogue, mais bien plus court, avait conduit les Phéniciens du golfe de Tarente à Témésa dans la Calabre méridionale. C'est en remontant la vallée du Crati qu'ils devaient traverser la péninsule pour arriver aux mines de cuivre connues de Mentès (2).

Plus encore que les navigations côtières, qui

(1) C'est encore aujourd'hui le tracé du chemin de fer de Naples à Métaponte, lequel d'ailleurs longe à peu près partout des routes antiques.

(2) *Odyssée*, I, 184.

ont cependant besoin de points de relâche fréquents, de pareilles voies de commerce sont dans la dépendance des indigènes. Au temps de Nausithoos, une rupture définitive avec les Géants (Œnotriens de la région de Naples) vint couper la route de terre dans sa partie nord, et priver la ville de ses communications avec l'Orient. Le portage dut nécessairement aboutir à la mer avant le massif montagneux qui enserre le golfe de Naples, par conséquent avant les Galli, et avant Salerne même. Il gagna donc la côte au midi de l'embouchure du Sélé, et arriva ainsi à portée de Licosa, le seul îlôt côtier de la région.

Du même coup, Nausithoos se vit, avec un regret maintenant facile à comprendre, forcé d'abandonner Cumes et de se transporter à Ischia; là il s'orienta vers les provenances maritimes de Licosa, et ce fut peut-être une des raisons pour lesquelles il s'établit sur la Roche Noire, de préférence à tout autre point de l'île.

A la vérité, nous autres modernes, qui sommes bien plus maîtres de nos bateaux et qui redoutons moins le fameux détroit, nous inclinons à croire que le portage complique, au lieu de les simplifier, les opérations de transport. Mais la

marine antique jugeait tout autrement la question ; la preuve en est dans la fondation, la prospérité et les rivalités des colonies helléniques de la Grande Grèce. Ces colonies ont eu pour but principal l'exploitation de portages analogues au nôtre; la géographie et l'histoire le disent d'une façon claire : Hipponia, qui depuis s'est appelée Vibo, est une création de Locres : Térina a été fondée par Crotone : Skidros et Laos sont deux colonies de Sybaris ; Elea ou Velia fut fondée par des Phocéens, d'origine ionienne comme les habitants de Siris, puis elle fut occupée par Sybaris et, après la chute de Sybaris, par Thurié ; enfin Poséidonia fut, elle aussi, une colonie de Sybaris.

Or Hipponia, Terina, Skidros, Laos, Ellea, Poséidonia, sont toutes sur la mer Tyrrhénienne. Locres, Crotone, Sybaris, Siris, Thurié sont toutes sur le golfe de Tarente et la mer Ionienne.

Il est facile de se rendre compte que partout la ville fondée est située en face de la ville fondatrice et que, de l'une à l'autre, les relations sont très faciles à travers l'isthme, tandis que, par mer, elles ne s'expliquent pas. De toutes les colonies de la mer Ionienne, Sybaris a été la plus riche, parce qu'elle était la mieux placée

au point de vue de l'abréviation des trajets maritimes, et aussi parce qu'elle concentrait, à travers l'isthme, les arrivages de quatre ports Tyrrhéniens. Ruinées par la concurrence qu'elle leur faisait, ses voisines se liguèrent sous la direction de Crotone pour la détruire.

A une époque plus ancienne, Scyllacium, sur la mer Ionienne, avait été fondée par des Chalcidiens qui s'établissaient aussi à Témésa sur la côte tyrrhénienne (1).

Les deux portages, antérieurs à tout cela, qui ont relié Tarente-Métaponte avec Licosa, et auparavant Tarente-Métaponte avec Cumes, ne sont donc qu'un cas particulier et plus ancien des portages lucaniens ; ils représentent la première manifestation de nécessités qui se sont, pendant des siècles, imposées à des marines plus nombreuses et mieux outillées. Ils expliquent d'ailleurs, unifient et synthétisent les plus vieilles traditions de la région Tarentine, la première fondation de Cumes et son orientation anormale, les démêlés de Nausithoos avec les Géants et l'installation des Phéaciens à Ischia.

Le portage par Licosa me paraît au surplus

(1) Pour ce dernier portage, voir Ettore Pais, *ouvr. cité.* p. 164 et 166.

avoir laissé de son existence deux preuves directes, l'une sur le sol, l'autre dans le poème.

Sur le sol : à cinq kilomètres nord-est de Licosa, s'élève au bord de la mer une modeste bourgade. Elle possède la meilleure *marine* de la côte, et a pu être jadis le point côtier correspondant à l'île phénicienne, c'est-à-dire la Sirène de terre ferme. Ou bien, si l'on suppose cette dernière établie à la pointe elle-même, elle a dû recueillir les habitants des deux Sirènes, lorsque la fondation de Poséidonia est venue ruiner le commerce de l'île. Or cette bourgade s'appelle encore aujourd'hui Ischia della Chitarra. La Cithare rappelle fort bien les Sirènes, dans lesquels la tradition n'a vu que d'admirables musiciennes (1); quant à Ischia, ce nom, tout à fait imprévu en un pareil lieu, s'explique très simplement, si l'on admet que la station de Licosa a été créée par les Phéaciens au moment où ils fondaient Schérie à Ischia : le poste secondaire a pris le nom de l'établissement principal, dont il était un complément et une dépendance.

J'ai dit en second lieu que le portage Licosa Métaponte-Tarente me paraissait avoir laissé

(1) Elle les a baptisées Molpé, *la chanteuse*, Ligeia, *la mélodieuse*, Aglaophoné, *la voix limpide*, etc.

dans le poème une preuve de son existence.

On admet généralement que le Nostos a été intercalé dans un poème préexistant, le poème Ithakésien, qui a pour but de célébrer le retour et la réinstallation d'Ulysse dans ses foyers, sujet évidemment cher à un peuple de marins.

Ce poème commence avec le chant I, s'interrompt après le chant II, et reprend dans le courant du chant XIII pour se poursuivre jusqu'à la fin du chant XXIV. Réduite à ceci, l'*Odyssée* offre une unité évidente. Il semble qu'on y ait ajouté ensuite deux longs épisodes : les Errements d'Ulysse dans la mer Tyrrhénienne, puis le voyage de Télémaque à Pylos et à Sparte. Le poème des Errements d'Ulysse, nous en avons trouvé l'explication à Ischia. Je crois que le double voyage de Télémaque s'explique par notre portage.

La ligne commerciale, qui soudait par terre Métaponte et Tarente à la mer napolitaine, avait pour résultat évident de constituer partie liée entre les Thébano-Phéniciens de Tarente et de Métaponte (1), avec les Thébano-Phéniciens de Cumes et d'Ischia. Plus que des transports par

(1) Voir ci-dessus p. 307.

mer, elle les unissait étroitement, en leur imposant la défense commune des postes terrestres intermédiaires, et en transportant, d'un bout à l'autre de la ligne, des chefs de convois métapontins ou tarentins dans un sens, des chefs de convois phéaciens dans l'autre sens.

Après la guerre de Troie et l'invasion dorienne, nous disent les traditions historiques, Tarente fut occupée par des Achéens chassés de Sparte, et Métaponte par des Achéens chassés de Pylos; un peu plus tard, des Chalcidiens allèrent s'établir à Ischia.

Nous savons l'authenticité de la tradition concernant les Chalcidiens d'Ischia; n'entraîne-t-elle pas déjà une assez forte présomption en faveur de ses sœurs les traditions pylienne et spartiate du golfe de Tarente? De leur côté, ces dernières ont le grand avantage d'expliquer la colonie Chalcidienne, et de montrer comment cette expédition d'Achéens avait pu être préparée par d'autres Achéens; elles nous font retrouver des étapes intermédiaires qu'il faudrait inventer. Du même coup s'explique une légende italienne d'après laquelle les Samnites auraient compté des Spartiates parmi leurs ancêtres. Cette légende n'est-elle pas vraisemblable si

les Spartiates de Tarente ont exploité le portage? Ils se sont plus ou moins mêlés aux montagnards italiotes.

Une union intime et des relations cordiales étaient naturelles entre les Hellènes de l'Italie méridionale et les Hellènes de l'Italie centrale, rapprochés d'ailleurs par le commerce.

Homère a donc pu saluer à Tarente d'anciens sujets de Ménélas alliés aux Chalcidiens d'Ischia, et à Métaponte d'anciens sujets de Nestor et de Pisistrate, alliés, eux aussi, aux Chalcidiens d'Ischia.

Bien plus, il a pu avoir, à Schérie même, des Hellènes de Tarente et de Métaponte dans son auditoire.

Voilà sans doute pourquoi, à côté des voyages d'Ulysse dans la mer Tyrrhénienne, il chante le voyage de Télémaque à Pylos et à Sparte. Dans son esprit, les voyages attribués à Ulysse et à Télémaque font corps ; ils ont pour but commun de célébrer les Grecs d'Italie !

IV

LA SARDAIGNE,
PRINCIPAL PAYS PRODUCTEUR.

Il nous reste à retrouver, dans la mer Tyrrhénienne ou dans ses alentours, trois sites odysséens : la Laistrygonie, l'île de Circé et le Pays des Morts.

La tradition les a placés tout près de Naples; nous allons les découvrir beaucoup plus loin, au nord de la Sardaigne et dans l'archipel Toscan.

Ils présentent ce trait commun : de constituer le seul groupe des pays neufs exploités par les Phéaciens que l'Odyssée nous fasse connaître.

I. — LE PAYS DES MORTS

Le Pays des Morts et l'île de Circé ont partie liée dans le *Nostos*. Homère dit en effet, de façon

claire, que le Pays des Morts est dans le sud-ouest de l'île de la Magicienne, et qu'il commence à la distance d'une grande journée de navigation (1).

On part le matin de chez Circé ; on vogue toute la journée sur la mer Tyrrhénienne ; le soir, « à l'heure où les rues sont pleines de ténèbres », on quitte cette mer pour entrer dans le fleuve Océan. La navigation se continue, et pendant la nuit on est d'ailleurs arrivé au pays de la nuit qui ne finit plus, le navire touche au rivage des Morts.

La distance des confins de l'Océan au Pays des Morts, nous ne pouvons l'évaluer ; mais il n'en est pas de même de celle de Circé à l'Océan. Une journée d'été (2), allant jusqu'à la nuit noire, représente près de dix-huit heures, c'est-à-dire, d'après la vitesse ordinaire des navigations antiques, 110 kilomètres environ, et aux alentours de 160 kilomètres d'après leur vitesse maxima (3). Or, il semble bien qu'il faille compter

(1) *Odyssée*, X, 505-[illegible] ; XI, [illegible].

(2) Les anciens ne naviguent que pendant la belle saison.

(3) La vitesse ordinaire des navigations antiques est de [illegible] à 150 kilomètres par vingt-quatre heures. Cependant pour certains itinéraires et d'une façon constante (Scylax, [illegible] 22 ; Strabon, 21[illegible]) [illegible] 26 kilomètres (Scylax, [illegible] *Geogr.*

ici sur la vitesse maxima, car le voyage se fait dans des conditions à peu près surnaturelles : il suffit, au départ, de tendre la voile au vent : Borée s'en empare aussitôt, et conduit la nef au but, sans que le pilote ait à s'occuper de rien (1).

D'autre part, Borée est le vent du nord-est ; c'est donc au sud-ouest qu'il vous mène ; l'orientation est bien nette, à la condition toutefois qu'on ne prenne pas l'indication « nord-est » avec sa précision moderne : Homère, en effet, ne connaît que quatre directions principales des vents, sans indications divisionnaires (2).

Distance et orientation nous sont donc indiquées avec une approximation suffisante.

Sur la route du Pays des Morts, avons-nous dit, le navigateur, entraîné dans le sud-ouest, a l'im-

Min., p. 90 de l'édit. Didot ; Strabon, p. 612, Hérodote, IV, 86 ; Voir ci-dessus, p. 53)

(1) *Odyssée*, X, 501, 505-7 : « O Circé, qui me conduira dans un pareil voyage?... — Sur ta nef, tu n'auras en aucune façon besoin de guide ; dresse ton mât, étends tes blanches voiles, et assieds-toi. Le souffle de Borée conduira ta nef. »

(2) On sait que ces quatre vents sont ceux du nord-est, du sud-est, du sud-ouest et du nord-ouest. On aurait tort, à mon avis, de les placer exactement à 90° les uns des autres ; il faut entendre les quatre directions des vents régnant le plus souvent dans la Méditerranée orientale.

pression que, à un moment donné, il change de mer : il passe de la mer Tyrrhénienne dans le fleuve Océan et se sent emporté par les courants de ce dernier. C'est là une indication très nette et trois fois répétée (1). La question que nous avons à résoudre est donc tout d'abord celle-ci : en quels points peut-on sortir de la mer Tyrrhénienne par une navigation dans le sud-ouest ?

En deux points : au sud de la Sardaigne, au nord de la même île.

Au sud de la Sardaigne d'abord. Partout ailleurs fermée par la Sicile, l'Italie, l'île d'Elbe, avec l'archipel Toscan, la Corse et la Sardaigne, ici la mer Tyrrhénienne s'ouvre, entre Teulada et le cap Carbonara, sur près de 300 kilomètres ; mais le passage est si large que rien ne donne au navigateur la sensation qu'il change de mer : il lui faut une carte moderne pour s'en rendre compte. D'ailleurs [illegible] aucune terre à distance [illegible] pourrait venir. [illegible] réponse [illegible] aux données du [illegible]

Au nord de la Sardaigne [illegible] tout autre. [illegible]

(1) [illegible]

plusieurs terres à la distance et dans la direction voulues; nous y reviendrons plus loin. Puis, le marin qui, descendant du nord-est, a longé la Corse et voit se profiler devant lui à perte de vue les côtes sardes, ce marin a d'abord l'impression d'un rempart interminable qui lui barre la route de l'ouest; mais, tout à coup, à sa droite, la côte s'enfonce; entre les Lavezzi et les Razzoli, une percée se fait.

Voici, dans l'ouest, des flots jusqu'à l'horizon. La barque est enlevée par les courants du détroit (à d'autres moments, ces courants sont assez puissants (1) pour en barrer l'accès); à mesure qu'elle avance, l'horizon s'élargit en avant, tandis que la moindre déviation à droite ou à gauche ferme les terres en arrière.

C'est une mer nouvelle, ce sont d'autres cieux.

La situation est tout à fait analogue à celle des colonnes d'Hercule. Ici et là après les courants d'un détroit resserré, en face d'une mer infinie dans l'ouest, le navigateur antique a dû se croire arrivé au bout du monde, et au fleuve Océan qui entoure le monde de ses courants. Ici et là, au delà du détroit, les terres à droite et à gauche

(1) Voir *Instructions Nautiques*, n° 563, pour la *Sicile et la Sardaigne*, p. 228.

lui ont paru être les dernières terres occidentales, celles qui, dans sa croyance, donnent asile aux morts, à ceux qui sont allés dans les ombres du couchant éternel.

Au delà des Bouches de Bonifacio, les Morts habitèrent, au moins un temps, les côtes Sardes. Sans doute les Phéniciens d'Afrique et d'Ibérie apprirent bientôt à leurs frères de la mer Tyrrhénienne que l'Océan était beaucoup plus loin dans l'ouest. Mais la croyance ancienne avait suffi à créer la légende qu'Homère devait mettre en œuvre. L'enfer phéacien était là dans les dernières terres phéaciennes, comme l'enfer grec avait été en Épire dans les dernières terres grecques, comme l'enfer méditerranéen sera dans les dernières terres méditerranéennes.

Franchissons donc les Bouches avec la nef d'Ulysse.

Voici d'abord que, au détroit même, une des pointes extrêmes de la Sardaigne, le cap della Testa porte le nom bien significatif d'*Érébantion*, cap de l'Érèbe, ou vis-à-vis l'Érèbe. C'est donc près de là que commence le pays du couchant qui ne finit plus.

Puis à quarante kilomètres dans le sud-ouest,

le Coghinas et ses alentours ont certainement servi de modèle à la description homérique.

Relisons d'abord, groupées et mises en ordre, les indications topographiques données par les textes :

« Sur les bords du fleuve Océan sont un peuple et une ville des Cimmériens, toujours enveloppés de brumes et de brouillards ; ils ne voient le soleil ni à son lever, ni à son coucher ; sur ces hommes tremblants d'effroi s'étend une nuit pernicieuse. Ayant abordé là, nous longeons l'Océan en poussant devant nous nos brebis, jusqu'à ce que nous arrivions (XI, 13-22) à un rivage bas et auprès duquel des peupliers et des saules sont le bois consacré à Perséphonè (X, 509, 510), puis à la demeure répugnante de Hadès (X, 512). Elle est à l'endroit où dans l'Achéron coulent le Pyriphlégéton (le brûlant), et le Cocyte (le pleurant), dérivation du Styx infernal (1). Là est une montagne rocheuse, puis le confluent de ces deux rivières retentissantes. Approche tout auprès (X, 513-516). Creuse une fosse, immole tes victimes

(1) Le Styx par lequel jurent les Dieux est un fleuve de l'Enfer souterrain ; il est très probablement, le seul fleuve de l'Enfer préhomérique.

(X, 517-527); tu verras les Morts, accourus de l'Érèbe, errer sur la prairie d'asphodèles, puis disparaître dans le temple de Hadès (XI, 37, 539, 150, 627).

Traduisons ces indications en style géographique moderne :

Dans la mer qui s'étend à l'ouest des Bouches de Bonifacio, sont une côte et une ville tournées au nord (1). Le nom des habitants exprime l'idée de terreur et de ténèbres (2). Le temple de Hadès est au plus à quelques heures de marche. On suit d'abord le rivage maritime, et l'on rencontre une côte basse, puis un bois d'arbres aimant les sols humides. Non loin de là, c'est l'Achéron (fleuve pestilentiel ou étang marécageux d'après la tradition). Il est formé plus haut de deux rivières, dont l'une porte un nom

(1) La preuve qu'ici l'absence de soleil indique d'abord et principalement l'orientation au nord, est dans le texte. C'est le matin ou le soir qu'un site orienté au nord a chance d'avoir un peu de soleil : et c'est précisément le soleil levant et le soleil couchant qui n'arrive pas chez les Cimmériens. Si le poète avait d'abord en vue des ténèbres opaques, il parlerait ici du soleil au moment où il est le plus pénétrant, du soleil à son midi. Secondairement, le Pays des Morts, localisé ici, lui fait accentuer la note, et l'amène à parler de nuées surplombantes et de nuit sans fin.

(2) C'est δειλοί et Κιμμερίοι que je traduis ainsi.

de feu, et dont l'autre fait penser à des gémissements. Lorsqu'on remonte cette rivière, ou qu'on arrive au-dessus de ce marécage, on trouve à la fois une montagne rocheuse et le confluent des deux rivières. C'est là qu'est la « maison de Hadès », c'est-à-dire, d'après tout l'épisode, un temple du dieu infernal, fameux par les évocations des Morts qu'on y pratique. Les pâturages voisins sont émaillés d'asphodèles. Parmi les arbres de la région, il y a le saule et le peuplier (1).

Et maintenant, transportons-nous à Castel Sardo, le seul port de la côte nord-ouest de Sardaigne avec Porto-Torres. Le site est bien en plein nord, comme le veut le texte. De plus, la ville est assise sur un promontoire escarpé, flanqué en arrière de deux marines latérales et rattaché à la terre ferme par une région basse qui le rend facilement défendable; il convient

(1) L'αἴγειρος d'Homère est le *populus nigra*. L'île possède aussi le *populus alba* que le poète appelle ἀχερωΐς, « l'achérontien », et qui passait pour avoir été rapporté par Hercule du Pays des Morts. — L'épithète de ὠλεσίκαρπος attribuée au saule répond à cette opinion des anciens, enregistrée par Théophraste (*Hist. des plantes*, 3, 4, 2,) que certains arbres passent pour être ἄκαρπα, notamment le peuplier, l'orme et le saule.

donc bien à un établissement homérique, mieux d'ailleurs que Porto-Torres, où un poste serait à la merci d'assaillants venus par terre. Nous ignorons le nom primitif de Castel Sardo; mais nous sommes dans les environs, et peut-être jadis dans la dépendance, de Sassari dont les Logudoriens prononcent le nom *Tátari;* et pour ce nom l'historien Vico propose la forme primitive *Tartari* avec le sens de gens du *Pays des Morts* (1); or la racine de *Tartarus,* un des noms gréco-italiotes de l'enfer, exprime surtout, pour des Grecs, l'idée de terreur et d'effroi (2) : l'épithète de δειλοί, *tremblants de peur,* appliquée par Homère aux indigènes, peut trouver là son explication; et aussi leur nom de Cimmériens qui, dans les langues sémitiques (*Kmr*, *noirceur*, *ténèbres*) signifie *les ténébreux* et par extension, *les infernaux* (3).

A six kilomètres dans l'est de Castel Sardo, commence une région basse, marécageuse, pestilentielle, une des plus malsaines de l'île.

(1) Il y voit une preuve de l'invasion des Ibériens venus de Tartessos, et du Pays des Morts en Espagne.

(2) C'est la répétition du radical ταρ, *trouble*, *effroi.*

(3) Ce sens est d'autant plus clair que le poète en a lui-même donné la traduction dans l'expression νύξ ὀλοή (*nuit pernicieuse*) qu'il juxtapose.

Longue de plusieurs lieues, sa rive maritime s'élève à peine au-dessus des flots; elle se compose de dunes arides ou envahies par la végétation rabougrie du maquis. En arrière s'étend une vaste contrée plate d'environ trente kilomètres carrés. Dans sa majeure partie, à l'ouest et au nord, c'est un ensemble de marécages, çà et là couverts de bouquets de peupliers, de saules en grand nombre et de la végétation arborescente des maremmes; dans la partie sud, la plaine relativement asséchée offre de grands pâturages sans arbres, mais semés d'asphodèles à profusion et de chamærops nains, deux plantes caractéristiques de l'île. A travers la région marécageuse, serpente, divisé en plusieurs canaux, allangui en de paresseux méandres, un des principaux fleuves de la Sardaigne, le Coghinas qui un peu plus haut a bordé la région sèche. Sur la lisière nord-est des marais, le Coghinas reçoit son dernier tributaire, le *riu* Balbara. Au-dessus du confluent, une série de croupes rocheuses assez escarpées développent un front circulaire de plusieurs kilomètres, et portent à six cents mètres de hauteur un point culminant, la *punta* Bianca. Vigoureusement détachée et haute encore de deux

cents cinquante mètres, une de ces croupes s'avance au-dessus du Coghinas et de la frontière commune aux marais et aux pâturages étendus à ses pieds : c'est le mont Nuraghe (1).

Inutile de faire remarquer que ce paysage, unique par ses vastes dimensions dans le nord de l'île, s'adapte à merveille à la description homérique. Voilà bien les eaux pestilentielles, rivière fangeuse ou marécage délétère, qu'a toujours évoquées le nom d'Achéron. Voilà bien les deux rivières dont le confluent est dominé par des masses rocheuses ; ici d'ailleurs les noms modernes répondent encore aux appellations homériques. Le Coghinas (du sarde *coghere*, *cuire*) est à la lettre un fleuve brûlant ; au surplus il doit son nom à une source très chaude (2), abondante et célèbre. Étymologiquement Balbara désigne un ruisseau *bégayeur* ou *balbutiant ;* il n'y a pas loin de là au ruisseau *gémissant* ou *pleureur* qui est le Cocyte ; le Balbara est d'ailleurs un torrent, donc une rivière bruyante. Puis il est piquant de trouver dans

(1) Ce site, d'ailleurs très largement dessiné par la nature, se retrouve très bien dans la carte de l'État-major italien, f° 180, I.

(2) Elle a 74° ; elle se trouve au bas de Castel Doria, tout près de la région ici décrite.

la punta Bianca une *montagne blanche*, tout à fait dans la tradition infernale et reproduisant le nom de la *Petra Leucas* de l'Enfer épirote.

Enfin le mont Nuraghe, cet éperon qui voit au loin les ombres errer sur la vaste prairie, n'a-t-il pas, dans son nom, gardé le souvenir d'un temple du dieu des Morts? N'est-ce pas là précisément ce qu'indique ce nom commun *nuragh* devenu ici nom propre? Les nuraghs, ces monuments mystérieux dont l'île est couverte, sont en effet, de nos jours encore, pour le peuple sarde, des *domos de Orcu*, Orcu étant le nom générique des géants massacreurs et anthropophages regardés comme les plus anciens maîtres de l'île (1). D'autre part il n'est pas besoin de rappeler que *Orcus* est aussi le nom latin ou italiote fort ancien du dieu infernal, l'équivalent de Hadès chez les Grecs. Ces deux noms se rapprochent encore par leurs formes anciennes : Verrius Flaccus, le grammairien le plus estimé du règne d'Auguste, indique que la forme primitive du nom infernal était *Uragus* et *Urgus* (2);

(1) La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, II, p. 121 ; Spano, *vocabolario Sardo ;* v° Orcu.

(2) Dans Festus, XIII, v° Orcus. *Uragus* est peut-être à rapprocher de la racine hébraïque *hārag* qui signifie *tuer*. L'en-

de son côté, *Orcus* nom des Sardes primitifs, a eu les formes *Orgus* et *Ogrus* (1). En définitive, les deux appellations se confondent, et les deux légendes semblent en faire autant, le dieu de la mort étant par excellence le grand dévorateur d'hommes. — J'ajoute en passant, car le renseignement ne paraît pas dénué d'intérêt, que l'on peut rapprocher *Horcus,* une orthographe moins courante du nom infernal, de *Gorgon* où l'aspiration est rendue par la lettre *g;* Gorgon a d'ailleurs une autre forme italiote, *Urgo,* conservée dans le nom de l'île toscane. La Gorgone infernale, dont Ulysse redoute l'apparition (2), serait donc une déité sarde, distincte de la Gorgone mauritanienne (3).

En somme la toponymie et la topographie s'accordent à nous faire retrouver dans les alen-

fer regardé comme un monstre anthropophage est d'ailleurs une conception très sémitique. — Si l'on admet l'origine sémitique de *Uragus,* peut-être *nuragh* deviendrait-il *le lieu de Uragus* (*domo de Orcu*), la lettre *n* servant parfois (mais seulement en assyro-babylonien et dans des cas particuliers) de préfixe locatif, rôle ordinairement joué par la lettre *m.*

(1) Cf. Ογρύλη, ville sarde fondée par les Thespiens, qui fondèrent également Ὕλη en Béotie. D'après Festus, primitivement *o* et *u* s'employaient l'un pour l'autre.

(2) *Odyssée* XI, *in fine.*

(3) A moins qu'il n'y ait tout un groupe de légendes commu-

tours du Coghinas le site homérique de l'Évocation des Morts.

Dans un ordre d'idées voisin, M. Ettore Païs a publié sur les nuraghs une étude importante, dont voici la conclusion, tout à fait intéressante pour nous (1) : « Les nuraghs, qui n'ont jamais été des habitations, furent d'abord des monuments mortuaires, élevés pour honorer la mémoire de chefs défunts et devinrent par là même les centres religieux des anciens habitants de la Sardaigne, lesquels adoptèrent parfois les mêmes formes dans leurs travaux de défense. Les nuraghs tombes et édifices religieux sont donc les plus anciens, et de beaucoup les plus nombreux. Les nuraghs forteresses n'ont d'ailleurs pas perdu, selon toutes les probabilités, leur signification funéraire. — En dernière analyse, les nuraghs sont l'œuvre *d'un peuple particulièrement adonné au culte des Morts*, venu très vraisem-

nes à la région située au delà des bouches de Bonifacio et à celle qui est au delà du détroit de Gibraltar. Cette communauté, qui me paraît vraisemblable, s'expliquerait sans doute par ce fait qu'il y a eu, ici et là, deux bouts du monde phénicien.

(1) Dans la *Sardegna prima del dominio Romano*. (*Atti Accademia Lincei*, série 3, t. 7, *memorie* 1880-81). La conclusion du chapitre sur les Nuraghs que je reproduis ci-dessus est résumée par M. Comparetti dans les *Transunti*, 1881, p. 144.

blablement des côtes septentrionales d'Afrique. »

Les croyances des indigènes concouraient donc avec celles des navigateurs venus d'Orient pour faire, des côtes sardes au delà des Bouches, le pays de ceux qui sont allés dans l'ombre de la Mort, ὑπὸ ζόφον ἠερόεντα (1).

Se croire arrivé à l'extrémité occidentale du monde, où doivent habiter les Mânes, et trouver précisément là tout un peuple occupé à honorer des morts, couvrant son pays de temples funéraires et de « demeures de Hadès (2) », n'y avait-il pas là de quoi frapper vivement l'imagination?

A l'époque où chante Homère, sans doute même au temps d'Ulysse, la croyance au Pays des Mânes dans la région des Bouches de Bonifacio a vécu : on sait que le monde finit bien plus à l'ouest. En revanche, la Sardaigne a pris, pour les Phéniciens chercheurs de métaux, et pour les Phéaciens d'Ischia en particulier, un intérêt d'un tout autre genre.

A partir de Castel Sardo, on pouvait en effet gagner à travers la région de Sassari les gise-

(1) *Odyssée*, XI, 155.

(2) On compte encore aujourd'hui plus de 3.000 nuraghs en Sardaigne.

ments de plomb argentifère et de zinc de la Nurra. On rencontrait le principal, celui de l'Argentiera, à une cinquantaine de kilomètres. Également dans la Nurra, au lieu dit Rocca de sa Plata, s'en trouvait un autre : puis un troisième et un quatrième, à quelques lieues dans le sud auprès de Bosa. Le gisement de l'Argentiera donne de 3 à 7 kilos d'argent par tonne de galène. Il porte des traces d'exploitation fort ancienne.

Une autre route, aussi vieille que le commerce dans l'île, la traverse du nord au sud par Sassari, Ploaghe, Oristano pour aboutir à Cagliari. Se détachant de celle-ci, sur la gauche à Ploaghe, une route secondaire joint auprès d'Ozieri, à Nugheddu, un autre gisement, et en atteint tout un groupe aux environs de Nuoro, où nous connaissons aujourd'hui les mines de Dorgali, puis celles d'Argentiera, de Gosurra et de Sus Enattos. Dans le sud, entre Oristano et Cagliari, la route principale laisse à sa droite la région d'Iglesias, particulièrement riche en mines, et à sa gauche la région de Lanusei, presque aussi bien pourvue.

Que les Phéniciens des colonies d'Afrique et les Phéniciens originaires de Thèbes aient connu et exploité ces mines, cela ne peut faire de doute,

après ce que Pausanias et Diodore nous apprennent d'Aristée, de Dédale, de Norax et d'Iolaos (1). Il est évident que ni les uns, ni les autres, ne sont venus faire de l'art pastoral en Sardaigne.

Il en est de même de nos Phéaciens : s'ils viennent au Pays des Morts, c'est pour en tirer de l'argent et du plomb, peut-être aussi du zinc qui a pu entrer dans la compositien de leurs bronzes. Assurément ils exploitent les gisements de la Nurra dont Castel Sardo est le lieu d'embarquement sur la côte septentrionale. Nous ne saurions dire, au moins pour le moment, s'ils en pratiquent d'autres, ni si les descendants de Norax, établis au sud, leur laissent l'accès de la région d'Iglesias.

Mais Homère nous apprend, d'une façon mystérieuse et pourtant certaine, que les Phéaciens doivent une réelle prospérité et de véritables richesses au pays de Perséphoneia.

Cette affirmation, que nous préciserons plus loin, ne permet pas de douter que les mines sardes ne soient en jeu.

Une simple remarque avant de dire adieu au Pays des Morts.

(1) Voir plus haut, p. 309 et suiv.

L'*Iliade* ne connaît que l'enfer souterrain, le Tartare, où se trouve un seul fleuve, le Styx. L'*Odyssée* elle-même, en dehors du Nostos, connaît deux autres pays des Morts; l'un, en connexion avec l'épisode égypto-phénicien de Protée, est aux colonnes d'Hercule; l'autre, appartenant à la Mnestérophonie, se trouve au nord-ouest d'Ithaque et de la Grèce propre. Dans ces divers royaumes des Ombres, l'Achéron, le Pyriphlégéton et le Cocyte sont inconnus; et cependant à l'époque classique, ils feront, tous les trois, partie intégrante de l'Enfer grec d'où ils passeront dans l'Enfer latin. En même temps, les lieux et les temples consacrés à Hadès ou à Pluton s'arrangeront pour avoir dans leurs environs un fleuve ou un lac Achéron, voire même un Phlégéton ou un Cocyte (1).

Au retour de notre excursion au Coghinas il semble facile d'expliquer ce contraste.

Interprétant la croyance générale qui plaçait les Morts à l'occident du monde, une vieille légende phéacienne leur faisait habiter le nord-ouest de la Sardaigne. Homère survient, qui, pour

(1) Voir, sur cette diffusion posthomérique des noms infernaux, Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités*, v° *Inferi*, sous la signature Durrbach, p. 502.

faire honneur à un comptoir établi dans la région, encadre la vieille légende dans le paysage de ce comptoir, et dote ce que l'on peut appeler l'entrée de l'enfer phéacien des marais et des rivières de Castel Sardo. Cet enfer étant étranger à la race grecque et intéressant tout au plus les Chalcidiens émigrés dans l'ouest, la chose aurait dû en rester là. Mais d'aventure, Homère, par son génie, devint, quelques siècles après sa mort, le poète national de la Grèce primitive; il ne pouvait avoir chanté que des Grecs, et des traditions grecques; du coup, son Achéron, son Cocyte, et son Pyriphlégéton phéaciens furent naturalisés grecs et firent partie intégrante de la mythologie grecque; de là ils passèrent dans la littérature latine et dans toutes les littératures dérivées, où ils devinrent, avec force embellissements, des fleuves du royaume souterrain de Pluton.

C'est ainsi que, sans l'avoir soupçonné, le divin Homère a introduit des éléments tout à fait nouveaux dans les croyances d'outre-tombe, et a obligé les morts des siècles postérieurs à traverser des fleuves redoutables, puis à monter dans la barque de Caron, et à lui payer un droit de passage, ce qui compliquait grande-

ment leur voyage. Voilà, en dernière analyse, comment, de la fantaisie d'un poète, sont nés certains mythes grecs.

II. — L'ILE DE CIRCÉ

Voici donc le Pays des Morts retrouvé, à l'ouest des Bouches de Bonifacio.

Mais, cette localisation n'aura toute sa valeur que si nous découvrons en même temps une terre qui puisse être le domaine de Circé. Or, cette découverte est subordonnée à un ensemble de conditions assez rigoureuses.

Comme nous le savons, Aiaiè-Kirkè, l'*Épervière,* doit être, par rapport au point de contact avec le fleuve Océan, dans la direction d'où vient le Borée et à une grande journée de navigation; nous avons déjà traduit « dans une direction voisine du nord-est et à environ 160 kilomètres des Bouches de Bonifacio ». Puis, ce n'est pas une terre quelconque qu'il s'agit de trouver là; c'est d'une façon bien nette, d'après la lettre du texte :

une île; cette indication est donnée trois fois (1);

(1) *Odyssée*, X, 195; XI, 70; XIII, 3.

une île basse et toute en étendue, χθαμαλὴ κεῖται (1);

une île assez petite pour que, d'un point de ses côtes, on l'embrasse tout entière d'un coup d'œil : « de la guette où je suis monté, dit Ulysse, j'ai vu l'île et les flots de tous côtés (2) »;

enfin une île entourée d'une vaste étendue de mer : « une mer sans bornes l'encercle comme une couronne (3) ».

Voici, précisément au nord-nord-est et à 155 kilomètres des Bouches de Bonifacio, une île répondant à merveille à cet ensemble de conditions; c'est Pianosa.

Elle est petite, mais cependant de dimensions habitables; elle a six kilomètres de long sur quatre de large; sa superficie est d'environ dix kilomètres carrés; elle nourrit actuellement un millier d'habitants et de forçats, bien qu'elle soit encore incomplètement cultivée.

Elle se détache nettement du reste de l'archipel Toscan; et toutes les grandes terres en sont éloignées; l'île d'Elbe est à 14 kilomètres; la Corse à 47; la côte d'Italie vers l'Ombrone à 70.

(1) *Odyssée*, X, 196.
(2) *Odyssée*, X, 194 et 195.
(3) *Odyssée*, X, 195.

Elle est suffisamment petite, et, des buttes qu'elle possède, la vue est suffisamment dégagée, pour qu'on l'embrasse facilement d'un coup d'œil.

Puis surtout, elle tranche très nettement sur le reste de l'archipel, en ce que, seule, elle est plate et basse, comme son nom le dit. Du reste, la *Pianosa* de nos jours était déjà *Planaria* à l'époque romaine ; « ainsi nommée, dit Pline, à cause de son aspect ; de niveau avec la mer, et pour cette raison échappant aux navigateurs, *æqualis freto, ideoque navigiis fallax* (1) ». Tandis que l'île d'Elbe, Montecristo et toutes les terres voisines, dressent, comme d'énormes pyramides, leurs montagnes aux pentes raides, Pianosa se rase au niveau des flots (2). A côté d'îles très accidentées qui atteignent plusieurs centaines de mètres d'altitude, elle se tient constamment au-dessous de vingt-cinq mètres ; son point culminant, le *Belvedere*, en a seul vingt-neuf.

En outre, Pianosa présente tous les traits se-

(1) *Hist. nat.*, III, 6.

(2) Voir L. Simonin, *La Toscane et la mer Tyrrhénienne* qui rend très bien cette impression comparative. Voir surtout les cotes de hauteur sur la carte de l'Etat-major italien.

condaires de la description odysséenne, et ces traits secondaires sont assez nombreux.

Tout d'abord, c'est sur la côte orientale de Circé que doit se trouver le port homérique, « en ce point où sont la maison et les chœurs de l'Aurore née au matin, et les levers du Soleil (1) ». Précisément la côte orientale de Pia-

(1) *Odyssée,* XII, 3 et 4. — M. Bérard voit dans ce texte non pas l'orientation propre du port circéen, mais l'orientation relative de l'île par rapport au lieu d'où vient Ulysse; la marche générale de la phrase, et surtout la différence de temps des verbes s'opposent à cette interprétation : « la nef *laissa* l'Océan et elle *arriva* aux flots de la mer, puis dans l'île Aiaiè, là où *sont* la demeure de l'Aurore et les levers du Soleil »... Une fois faite sa traduction fautive, M. Bérard avait chance de se trouver dans un grand embarras; car il s'ensuit que Circé doit être à l'est de son enfer déjà placé aux champs Phlégréens; il fallait donc la chercher au Vésuve ou dans l'intérieur de la Campanie; ce qui était insoutenable. Heureusement ou malheureusement, M. Bérard a alors *oublié* l'origine du texte en question, et il l'a attribué non plus au départ du pays des Morts où le place formellement Homère, mais au départ de la Laistrygonie (t. II, 261, 567); sans cette distraction, ses identifications de Circé et du Pays des Morts devenaient impossibles.

C'est bien l'est, et non pas le nord-est, comme on l'a dit ailleurs, qui est désigné par la maison de l'Aurore. Nous avons déjà vu qu'en Égypte et en Assyrie, le ciel est supporté par quatre piliers situés aux quatre points cardinaux vers les extrémités du monde; le disque terrestre est lui-même divisé en quatre régions ou *maisons* placées chacune dans la dépendance du dieu du pilier voisin; ces régions, dont le centre est à chaque point cardinal, sont séparées les unes des autres par

nosa est *la seule* vraiment accessible; partout ailleurs les rivages sont rocheux, escarpés quoique assez bas, et d'ailleurs trop peu découpés pour offrir des abris (1). A l'est seulement, s'ouvrent deux baies hospitalières aux petits navires; l'une est le port actuel, petit, assez fermé et présentant quelques coins sableux; l'autre, toute voisine et au nord de la précé-

des diamètres passant à égale distance des piliers (MASPÉRO, *Hist. anc.*, I, p. 17 et 128 ; 543, et 596; et surtout *Recueil de Philologie...* XII, p. 78).

Les quatre points cardinaux sont pour Homère : ἠώς, l'aurore; ἥλιος, le soleil; ἔρεβος, l'obscur; ζόφος, la nuit (l'hébreu a pour l'ouest *ma-arab*, et pour le nord *sāfōn*). Πρὸς ζόφον εἰς ἔρεβος (XII, 81) paraît désigner le nord-ouest.

D'après certains interprètes, l'expression homérique signifierait que Circé habite l'extrémité orientale du monde; cette opinion n'est pas plus fondée que celle qui attribuerait à un Parisien parlant de Vincennes « situé dans l'est » la pensée que Vincennes est au Japon : d'ailleurs des termes à peu près identiques reparaissent ch. XII, 318, et tout le monde admet qu'ils ont là un sens purement local. — Par contre, on pourrait avec raison inférer de notre texte que le point important de l'île, celui à partir duquel on s'y oriente le plus souvent, se trouve dans l'ouest du port. Et c'est précisément ce qui a lieu; le palais de Circé est au centre : en ce point, les demeures de l'Aurore sont au port, comme celles du Soleil sont à la Cala della Ruta, celles du Zophos au podere del Marchese, comme le *Maarab* est au cap Libeccio.

(1) Voir *Pianosa*, dans STRAFFORELLO, *la Patria. geografia dell' Italia*, vol. de *la Toscane*, 1896; et la carte de l'État-major italien.

dente, est la plage San Giovanni, grand hémicycle de sable, excellente marine à échouage. C'est bien sur cette côte qu'est venu aborder Ulysse; il y a conduit sa nef « dans une anse abritée (1) », à laquelle répond bien le port actuel. C'est de là aussi qu'il est parti, après avoir rendu les derniers devoirs à son compagnon Elpénor, « celui qui est vers la lumière », évidemment l'éponyme de cette petite baie ouverte à l'orient. « Auprès de la nef, sur un point où le rivage se relève en sommet, nous brûlons son corps et ses armes, puis nous entassons un tumulus et nous le surmontons d'une stèle (2). » En avant du port, un tertre circulaire surmonté d'une roche étrange en forme de tour, le Marzocco, donne d'une façon décisive le mot de ce passage; j'en ai été vivement frappé moi-même en approchant de l'île.

A un kilomètre du port vers le nord, le *Belvedere* est la guette du haut de laquelle le Laertiade a embrassé toute l'île d'un regard (3). Quand il en redescend, et que déjà il se rapproche de la nef, il rencontre un cerf énorme

(1) *Odyssée*, X, 141.
(2) *Odyssée*, XII, 10-15.
(3) *Odyssée*, X, 148 et 194-195.

et à hautes cornes, qui, « des pâturages boisés », c'est-à-dire, du maquis, descendait vers l'abreuvoir (1). Justement le chemin du Belvedere au port laisse sur sa gauche, assez près du port, une des trois aiguades de Pianosa (2).

A première vue, un cerf dans une île assez petite, est quelque peu embarrassant. Mais Homère prend soin de dire qu'il s'agit là d'un être merveilleux par certains côtés, d'un πέλωρον. Et M. Pisani a précisément trouvé, dans les brèches osseuses de Pianosa, des bois de cerfs mêlés à une foule de débris de grands mammifères, ours, bœuf, cheval (3). Les sujets de Circé n'avaient-ils pas fouillé ces brèches avant le savant moderne? Cette hypothèse est d'autant

(1) *Odyssée*, X, 156-160.

(2) Zuccagni, *Topografia fisico-storica di Pianosa del Mar Toscano*, Firenze 1836, p. 11. C'est l'aiguade de la cala San Giovanni. Aujourd'hui la mer l'envahit, quand elle est forte; mais il n'en était pas de même au temps d'Homère : une partie des édifices bâtis tout près de là par Agrippa, au premier siècle, est également envahie.

(3) B. Gastaldi, *Intorno ad alcuni fossili della Toscana e del Piemonte* dans les mémoires de la Real Accademia delle Scienze di Torino t. 24, p. 215 et 218 des *Scienze Fisiche*, 1868. M. Gastaldi note deux espèces de *Cervus* qui diffèrent *par les cornes* des espèces vivantes ou fossiles qu'il connaît; il a donc bien retrouvé des bois de cerfs. Il insiste sur le très grand nombre de débris de mammifères trouvés dans l'île.

moins invraisemblable que les brèches de Pianosa, sont nombreuses, à fleur du sol, et, pour ces deux raisons, faciles à découvrir. Capables de reconnaître des cornes de cervidés, mais ne pouvant aller plus loin en ostéologie, les Circéens ont naturellement attribué aux animaux qu'ils reconnaissaient les ossements juxtaposés, appartenant en réalité à des squelettes beaucoup plus grands; ainsi, s'expliquent le cerf d'Ulysse et sa taille exceptionnelle.

Les grottes sont en certain nombre dans l'île; vers le nord les cartes indiquent la plus grande, *il Grottone,* qui aurait pu, mieux que ses voisines, « loger le bien de l'équipage et les agrès de la nef (1) » ; mais il est probable qu'Ulysse n'a pas été aussi loin, et qu'il a utilisé une grotte large et basse près du port, sur le flanc nord du promontoire qui s'avance vers l'îlot de la Scoletta (2). Cette grotte s'ouvre à plusieurs mètres au-dessus des flots, et n'a pu, par conséquent, abriter la nef. Mais Homère n'y contredit pas; bien au contraire, il indique que la

(1) *Odyssée*, X, 423-424.

(2) Je prends cette indication, et plusieurs autres, dans G. Chierici, *Antichi Monumenti della Pianosa*, Reggio d'Emilia, 1875.

nef elle-même est simplement tirée à terre.

Puis tout à fait au centre de Pianosa, près de Grotticoscia (1), un site privilégié, le *podere* del Cardon actuellement occupé par ce qui était naguère le seul établissement important de l'île, la première colonie pénitentiaire agricole, c'est, très exactement indiqué, le lieu *central* et *bien en vue* sur lequel était construit le palais de Circé (2). Une pente insensible, encadrée à droite et à gauche par des plateaux qui en font un vallon, conduit du port à cette hauteur. Ce vallon est également indiqué par le texte (3).

Au temps d'Homère, l'île était couverte de chênes et de broussailles (4). Aujourd'hui encore une colline porte le nom de la Quercia; plus loin, la carte indique un lieu dit des Lecci, ou chênes verts. Avant les derniers défrichements, l'île, dans sa majeure partie, était un véritable maquis (5). L'arbousier au fruit rouge, le lentisque et le térébinthe odorant, le genévrier au feuillage glauque, le myrte plus sombre,

(1) Ce nom, *grotte du fémur*, montre bien les habitants se préoccupant des restes fossiles des cavernes.

(2) *Odyssée*, X, 211.

(3) *Odyssée*, X, 275.

(4) *Odyssée*, X, 150.

(5) Chierici, *loc. cit.*

l'olivier sauvage et le caroubier, le romarin et le fenouil aux senteurs pénétrantes se disputent tout ce qui reste inculte (1). N'empêche que les nombreuses vignes de Pianosa pourraient encore fournir le vin fabriqué à la mode de Pramne que la déesse versait à ses victimes (2).

Toutes les indications du Nostos se retrouvent ainsi dans les réalités de Pianosa; et le tableau homérique est si ressemblant et si spécial à Pianosa qu'il paraît inutile d'insister.

Il est impossible de quitter Circé sans parler de sa magie et de ses poisons, de la merveilleuse moly qui les combat victorieusement, des animaux enchantés qui entourent sa demeure, et des servantes divines qui s'empressent autour de sa personne.

L'enchanteresse représente évidemment aux yeux d'Homère les doctrines et les pratiques des magiciens de Phénicie, héritiers de l'Égypte et de la Chaldée. En communication avec les divinités qui dispensent suivant leurs caprices la

(1) Zuccagni, *loc. cit.*
(2) *Odyssée*, X, 235; Zuccagni et Chierici, *loc. cit.*

santé et la maladie, ces magiciens participent à leur puissance, et distribuent autour d'eux les influences curatives ou maléficiantes. Ils sont d'autant plus respectés et redoutés que la physiologie, la nosographie, la médecine et la pharmacopée scientifiques n'existent ni de près ni de loin et que les connaissances occultes, très développées par contre, règnent dans l'immense domaine que les conquêtes de la science leur enlèveront par la suite.

C'est bien ce pouvoir mystérieux et illimité que nous retrouvons chez Circé ; au moyen de préparations médicales, et de formules magiques accompagnées du tout puissant coup de baguette, elle maléficie et elle guérit à son choix.

« La déesse les fit asseoir sur des escabeaux et sur des sièges élevés. Au vin de Pramne, elle mélangea pour eux le fromage, la farine et du miel frais; et, dans leurs aliments, elle mit des drogues pernicieuses... Aussitôt qu'ils ont bu, elle les frappe de sa baguette en prononçant les paroles; puis : « Allez dans l'étable aux porcs », ajouta-t-elle. Et elle les enferme dans ses étables à porcs. Ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies des pourceaux; mais leur esprit

intact restait le même qu'auparavant. Elle les enferma malgré leurs larmes; et elle leur donna à ronger le gland du chêne et de l'yeuse et le fruit du cornouiller, et ils mangeaient comme des pourceaux vautrés à terre (1) ».

Voilà le maléfice; voici maintenant la guérison : Subjuguée par Ulysse, Circé s'est décidée à « délivrer » les compagnons du héros; « elle sort du palais, sa verge à la main; elle ouvre les portes de l'étable et les fait sortir; ils s'arrêtent devant elle, grands comme des pourceaux adultes. La redoutable déesse s'approche de chacun d'eux, et les frotte, l'un après l'autre, d'une drogue nouvelle. Aussitôt les soies tombent de leur corps; aussitôt ils redeviennent des hommes plus jeunes et plus beaux qu'avant. Ils me reconnaissent et se jettent sur mes mains en pleurant de joie; la haute demeure retentit de sanglots : la déesse elle-même est touchée de compassion (2) ».

Quels agents physiques et quelles incantations emploie, pour le maléfice et pour la guérison, la redoutable sorcière? Rien dans le texte ne permet de répondre, au moins directement. En

(1) *Odyssée,* X, 233-243; add. 318-320.
(2) *Odyssée*, X, 389-397.

revanche, il est, à mon avis, possible de déterminer quelle mésaventure cache la transformation lamentable des compagnons du héros.

Considérons tout d'abord comme certain que, ni Homère, ni son auditoire, ne croient à la réalité d'une métamorphose en pourceaux. L'île de Circé n'est devenue mystérieuse que pour la postérité; mais les Phéaciens, au milieu desquels chante le poète, la connaissent depuis longtemps, et ils la connaissent dans tous ses détails. C'est une de leurs colonies et une de leurs escales familières sur la route de Sardaigne; chaque année, bon nombre d'entre eux s'y arrêtent au moins deux fois, et fréquemment on y séjourne par suite des vents ou de la saison d'hiver. A Schérie, il est impossible de faire sur cette île sœur des contes à dormir debout.

Il faut donc trouver autre chose : deux hypothèses sont possibles, et je ne crois pas qu'on en puisse faire une troisième.

La première, c'est que, par l'hypnotisme ou au moyen de certains poisons (on a indiqué le datura ou la belladone) Circé frappe ses victimes de suggestions et d'hallucinations et leur persuade qu'elles sont changées en pourceaux. Mais

dans ce cas, le sortilège n'atteindrait que les facultés intellectuelles. Or Homère dit positivement que ces facultés restent intactes. Puis le retour à la raison serait chose normale au bout de quelque temps, et il se produirait presque toujours sans intervention; d'ailleurs la joie intense des ressuscités déclarant qu'ils ont échappé à une déchéance épouvantable serait grotesque pour les gens en santé. Ici au contraire l'intervention de la magicienne paraît indispensable. De plus, voilà Circé prise elle-même d'une émotion véritable: « elle est touchée, elle a pitié »; il n'y a donc pas disproportion, pour elle qui sait le fond des choses, entre cette reconnaissance exubérante et la ruine à laquelle on échappe!

Si le maléfice circéen n'est ni une suggestion ni une hallucination, il reste qu'il soit un mal réel (ou tenu pour réel) mais désigné ici sous une figure. La métamorphose en pourceaux n'est plus alors qu'un symbole, un moyen poétique par lequel Homère désigne une affection bien connue de l'auditoire, et peut-être difficile à décrire directement, au moins pour un poète; de leur côté les auditeurs la découvrent tout de suite sous une peinture faite d'analogies

transparentes, qui indiquent tout ce qu'elles voilent.

Telle est bien l'interprétation à donner à notre épisode. Nous sommes assurément en face d'un maléfice dont on plaisante aujourd'hui, mais devant lequel ont tremblé l'antiquité et le moyen âge, un maléfice redouté entre tous pendant des siècles : l'abolition de la virilité. Circé est une abominable noueuse d'aiguillettes; d'ailleurs elle sait aussi, quand elle le veut ou qu'elle y est forcée, défaire les nœuds les plus compliqués.

Il faut se façonner « une âme antique » pour ne pas trouver exagérées les figures employées ici; peut-être après tout suffirait-il de se transporter au pays de la *jettatura* et de se procurer une bonne paire de besicles napolitaines; mais, une fois prise l'une ou l'autre de ces précautions, tout devient clair et significatif.

D'abord, tandis que « leur esprit reste le même et sans changement », les maléficiés subissent dans leur corps une déchéance profonde; ils cessent d'être physiquement des hommes. Puis c'est en pourceaux d'étables que les voilà changés, c'est-à-dire, en animaux châtrés qui ne sont plus bons qu'à l'engraissement. Ces deux

indications ressortent de ce que nous venons de lire.

Dans un autre passage, dès que Circé a compris l'inefficacité de ses philtres sur Ulysse, elle s'avoue vaincue; et son aveu consiste à lui offrir de partager sa couche; évidemment elle se regarde comme obligée de subir la loi du vainqueur, puisqu'elle n'a pas pu le réduire à *l'impuissance*. — Le héros « n'a garde de refuser le lit d'une déesse »; mais auparavant, se conformant à une recommandation d'Hermès, il fait jurer à Circé, par le grand serment des dieux, que, quand il sera nu et sans défense devant elle, elle ne fera pas de lui, par *un autre* procédé, un être disqualifié, un homme à tout jamais privé de sa virilité, κακὸν καὶ ἀνήνορα (1); c'est toujours la même idée qui reparaît, mais cette fois avec une aggravation très indiquée d'ailleurs, puisqu'il s'agirait d'une revanche.

Voilà donc quatre indications bien concordantes, qui ne laissent vraiment pas de doute sur l'effet désastreux des sortilèges de Circé. On en trouve une cinquième dans la joie de ceux qui précisément *redeviennent des hommes*.

(1) *Odyssée*, X, 333-345.

Sans doute Circé possède, à un très haut degré, le *mauvais œil*; mais elle recourt aussi pour le maléfice à des remèdes déprimants. Pour la guérison, elle emploie, entre autres, des aphrodisiaques. Dans les deux cas, les suggestions hypnotiques lui sont très utiles.

On conçoit que, au milieu de peuples moins avancés, une race réputée en possession de pareils secrets pour la santé et la maladie ait été regardée comme une race supérieure et presque divine. M. Maspéro, qui l'a fort bien compris, n'hésite pas à attribuer aux sciences occultes, en particulier à la magie médicale, l'ascendant des Chaldéens sur tous leurs voisins de l'Elam et du haut Euphrate (1).

C'était assurément rendre à des Grecs, en contact avec les Phéniciens, un service très appréciable, tant au point de vue individuel qu'au point de vue national, que de leur révéler le moyen de neutraliser la puissance des magiciens d'Orient. C'était à la fois affranchir les individus de réelles terreurs et diminuer le vasselage intellectuel de la race.

Or, nous allons le voir, ce que la venue

(1) *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, I, p. 782.

d'Ulysse chez Circé a pour but de mettre en lumière, c'est justement cette révélation libératrice, c'est cette victoire de la « sagesse » chalcidienne sur la sagesse phénicienne, sa maîtresse incontestée jusque-là. Nous modernes à qui la magie est devenue tout à fait étrangère, ce qui nous frappe surtout ici, c'est la puissance occulte de Circé ; mais pour les auditeurs d'Homère, le point de vue est tout autre : l'intérêt de l'épisode, c'est que l'on va pouvoir maintenant regarder en face un sorcier phénicien !

Ulysse vient d'apprendre que ses compagnons entrés chez la déesse n'ont pas reparu. Il vole aussitôt à leur secours. « J'avais, dit-il, quitté la nef et le rivage, et déjà, à travers le vallon sacré, j'approchais de la grande demeure, quand Hermès se présenta devant moi : « Mal-« heureux, où t'en vas-tu ainsi, en gagnant a « hauteur? Crois-tu pouvoir délivrer tes compa-« gnons? Tu n'en reviendrais pas toi-même ! « mais je veux te garder de tout mal. Prends ce « remède excellent... et quand Circé te présen-« tera le breuvage composé, quand elle mettra « ses poisons dans tes aliments, ses prestiges res-« teront inutiles, l'excellent remède les empê-« chera d'opérer... » Ayant ainsi parlé, le

meurtrier d'Argus me donna le remède qu'il arracha du sol, et m'en fit remarquer les caractères distinctifs : sa racine est noire, et sa fleur est semblable à du lait : les dieux l'appellent *moly*. Pour les hommes il est difficile à déterrer, mais les dieux peuvent tout. » Ulysse entre chez Circé : « Elle me fait asseoir sur un trône magnifique à clous d'argent..... elle prépare aussitôt le breuvage mélangé, et méditant ma perte, elle y ajoute ses drogues. Elle me le donne et je bois; elle me frappe de la baguette en ajoutant les paroles; mais ses enchantements sont inutiles... Terrifiée, poussant un cri, elle se jette à mes genoux : « Qui es-tu? Je suis « frappée de stupeur. Tu as bu, comment n'es- « tu pas enchanté? Certes, il faut que tu sois cet « habile Ulysse que m'a tant de fois annoncé « Hermès... (1). »

La Grèce a triomphé. Par la bouche de Circé, l'Orient s'avoue lui-même vaincu.

D'ailleurs cette prophétie ancienne et répétée d'Hermès n'est-elle pas une preuve de plus que l'événement est d'importance? Remarquons aussi que, en donnant à son héros le dieu pour com-

(1) *Odyssée*, X, 274-332.

plice dans toute l'aventure, Homère se fait pardonner son récit par les Phéniciens qui l'entendent, et rend la découverte authentique aux yeux de ses auditeurs Chalcidiens (1).

Assurément pour les magiciens de Phénicie, les seuls médecins d'alors, c'était une plante particulièrement précieuse, cette moly souveraine contre les influences malignes. Grâce à elle, on écartait les esprits malfaisants, on guérissait les maladies si nombreuses attribuées à leur action occulte, on neutralisait les sorts des *jettatori* et les maléfices des sorciers concurrents. A ceux qui savaient en jouer à propos, elle devait être une source de considération et de profits très appréciables.

Quelle était cette plante? Les commentateurs d'Homère, anciens et modernes, l'ignorent. Le

(1) L'Hermès dont il s'agit ici, l'Hermès en possession de secrets médicaux, et en conversation fréquente avec Circé (X, 330), est assurément beaucoup plus phénicien qu'hellénique. Il est, de la sorte assez proche parent de Thot, l'Hermès égyptien, le père de toutes les sciences, et en particulier de la magie et de la médecine, qui sera plus tard l'Hermès Trismégiste des Alexandrins.

L'épithète de χρυσόῤῥαπις, « à la verge d'or », est spéciale à l'Hermès du Nostos, et indique probablement une baguette magique; c'est le même mot, ῥάϐδος, qui désigne la baguette de Circé.

vieux poète semble cependant mettre dans la main des curieux un double fil conducteur : trois caractères distinctifs et un nom. Nous connaissons déjà le passage ; cette fois je le traduis aussi littéralement que possible. Il arracha le remède de terre... il est noir de racine ; par sa fleur, il est semblable à du lait. Les dieux l'appellent moly ; il y a des difficultés à le déterrer (littéralement, à le fouiller) au moins pour les mortels ; quant aux dieux, ils peuvent tout.

Occupons-nous d'abord de ses caractères.

Il semble bien que nous soyons en face d'une plante à fleur blanche et à racine noire. De plus cette racine doit s'enfoncer profondément dans le sol et être particulièrement tenace. Voilà comment un botaniste interpréterait la phrase ; et s'il la lisait dans Théophraste ou dans Dioscoride, il aurait raison. Car Dioscoride et Théophraste sont des observateurs inexpérimentés mais attentifs, et des écrivains consciencieux ; ils voient le mieux qu'ils peuvent, et décrivent ce qu'ils voient. C'est que, depuis Hippocrate, la médecine grecque s'essaie à faire de la science (1).

Mais avec Homère nous sommes dans

(1) Voir contre la magie un curieux passage de Pline l'Ancien, XXX, 1.

un âge antérieur; la magie est souveraine. D'une part, la connaissance des plantes et de leurs vertus naturelles est encore moins avancée qu'elle ne le sera plus tard; d'autre part, le surnaturel et l'occulte passent pour jouer un rôle considérable dans leur vie, dans leurs propriétés et dans leurs rapports avec l'homme. De plus, par ignorance ou par mauvaise foi, les qualités médicinales sont très souvent rattachées à un caractère anormal ou à des circonstances accidentelles. C'est ainsi, pour prendre des exemples actuels, qu'une branche de corail ou un trèfle à quatre feuilles possèdent, même pour d'intelligentes Parisiennes, des vertus tout à fait *magiques;* c'est ainsi encore que l'herboriste de nos campagnes croira telle plante inefficace, si elle n'est cueillie, suivant des règles *magiques,* le jour de la nouvelle lune et par un ciel couvert. Puis le truquage s'en mêle; on trouverait encore, dans certaines collections de curiosités médicales, des racines de mandragore, auxquelles un moulage adroit lors de la croissance, ou des retouches intelligentes après la cueillette, ont donné l'aspect d'une tête humaine (1).

(1) Voir Horst, *Zauber bibliothek*, t. V, 320 et VI, 276. Cf. Mattioli. *Opera,* p. 759. Francfort, 1598.

C'est que, laissée à elle-même, cette racine ressemble souvent à nos membres inférieurs; jugez combien elle aura plus de vertus, si elle figure le corps humain tout entier! Voilà de la sorcellerie pratique et bien entendue (1).

Avec toute la bonne foi imaginable, Homère ne peut que répéter ce qu'il entend dire aux spécialistes : son temps le force à parler non pas d'après les botanistes, mais d'après les magiciens. Dans ces conditions, les phrases les plus claires pour les contemporains peuvent être par la suite la cause d'imbroglios inextricables. Supposez tout à fait oubliées dans dans quelques siècles nos superstitions élégantes, et mettez un botaniste d'alors en face d'un roman échappé au naufrage de notre littérature, où il serait question en termes voilés du porte-bonheur à quatre feuilles : assurément, avec beaucoup de science et beaucoup de logique, le pauvre homme divaguera, à cent lieues de la solution vraie.

Avec tous les commentateurs, j'ai cru long-

(1) Sorcellerie et magie sont deux termes à peu près synonymes. De l'un à l'autre, il y a surtout une différence d'époques et de milieux : la sorcellerie n'est guère que l'accommodation de la magie au voisinage des dogmes chrétiens.

temps à la racine particulièrement tenace de la moly. Sans grande conviction cependant : je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'un simple outil viendrait à bout de la racine la plus récalcitrante, et que rien, dans une aussi mince besogne, n'explique l'appel à la puissance des dieux, ou du moins à l'habileté savante des magiciens leurs compères. Naguères un passage de Josèphe sur la *baaras* palestinienne est venu m'éclairer : « Si l'on s'approche de la baaras pour la cueillir, dit l'écrivain juif, il est très difficile de mettre la main dessus ; car elle prend la fuite, et ne s'arrête que lorsqu'on a pu l'atteindre avec de l'urine de femme ou du sang menstruel ; même alors, pour ceux qui la toucheraient, ce serait la mort certaine, s'ils n'avaient dans la main un morceau de la même plante. Il existe cependant une autre manière de s'en emparer : on creuse tout autour, de façon qu'il reste le moins de terre possible sur la racine, et à cette racine on attache un chien. Lorsqu'on s'éloigne, l'animal veut suivre, et la plante est arrachée sans difficulté : mais le chien meurt aussitôt à la place de l'homme. Après cela, on peut manier la plante sans avoir rien à craindre. Si on la récolte malgré de tels dangers, c'est

qu'elle a une vertu : dès qu'on l'approche des malades, elle chasse immédiatement de leur corps ces êtres qu'on appelle des démons, et qui, une fois entrés dans les vivants, arrivent infailliblement à les tuer (1) ». Voilà bien une plante à la fois souveraine contre les maléfices, et difficile à arracher pour les mortels non initiés! Évidemment les propriétés meurtrières de cette plante hautement publiées, et les moyens de s'en emparer tenus cachés constituent un ensemble de nature à rebuter les indiscrets, et à conserver aux magiciens un précieux monopole. Il faut, dans le passé de la moly, supposer une légende terrifiante plus ou moins analogue, si l'on veu expliquer notre phrase d'une façon qui réponde vraiment au texte. Une racine tenace n'a donc rien à faire ici, et voilà un caractère botanique de « l'excellent remède » qui s'évanouit, quoiqu'il ait, jusqu'à ce jour, paru bien établi.

N'en est-il pas de même de sa fleur blanche et de sa racine noire? La fleur se prête mal à un truquage, mais une racine naturellement jaune

(1) *De bello judaico*, VII, 6, 3. Il est impossible de dire quelle plante était la baaras. *Baar* signifie *brûler*. Or la description de Josèphe fait entendre un site volcanique, et l'historien dit expressément que la plante porte le nom du lieu.

ou blanchâtre peut devenir noire par suite d'une maladie parasitaire, ou d'un arrosage spécial, ou même d'une teinture appliquée après la récolte. Quand il s'agit d'une plante commune, on a un intérêt évident à faire croire que l'efficacité appartient seulement à quelques sujets, et précisément à ceux qu'on a choisis et préparés.

Si, malgré ces remarques peu encourageantes, on désire, au sujet de la moly, les conjectures les plus vraisemblables (1), c'est Dioscoride qu'il faut prendre comme point de départ.

Levantin de naissance, grec de culture, connaissant fort bien la Grèce et l'Asie antérieure qu'il a parcourues dans tous les sens en quête de renseignements médicaux, Dioscoride parle de la moly plus longuement qu'aucun autre (2). — Il ne connaît que deux plantes portant ce nom, l'une surtout en Grèce, l'autre surtout en Orient; toutes deux ayant fleur blanche et racine noire (3).

(1) Il faudrait des pages pour énumérer simplement toutes les solutions proposées au problème de la moly.

(2) *De materiâ medicâ*, III, 45, 46, 47.

(3) La seconde, celle à laquelle nous nous attacherons, le *peganum harmala* a, en vieux pieds, le collet et le pivot de la racine noirs; les jeunes racines sont jaunâtres.

La moly grecque est, pour lui comme pour Théophraste son prédécesseur, un ail, probablement l'*allium nigrum* ou l'*allium ampeloprasum* (1). Les aulx avaient jadis une réputation très assise, et en partie méritée, au point de vue prophylactique : cela sur les bords du Nil et de l'Euphrate, aussi bien qu'en Grèce et dans les Indes. Mais, de toute antiquité, ils étaient entrés dans l'alimentation courante, et pour cette raison, ils ne répondent pas à ce qu'il nous faut ici. C'est à la révélation d'un remède que nous assistons ; or il est impossible de faire admettre à des mangeurs d'ail qu'ils ne connaissent pas à fond les propriétés de leur aliment favori, qu'ils en ignorent précisément la vertu principale et la plus merveilleuse. D'ailleurs le récit homérique ne suppose aucune recette compliquée et novatrice pour l'emploi de « l'excellent remède ». La moly de la Grèce classique ne peut donc pas être la moly d'Homère.

Il n'en va pas de même pour la moly orientale, celle qui, au témoignage de Dioscoride, était en honneur, sous des noms différents,

(1) Il va sans dire que, pour Dioscoride, la vraie moly, c'est la moly grecque. D'ailleurs, pas plus qu'aucun de ses contemporains, il ne soupçonne qu'Homère ait connu les Phéniciens.

depuis l'Anatolie jusqu'en Afrique. C'est d'ailleurs la seule mentionnée par Galien (1) et plus tard par Paul d'Egine (2). Cette deuxième moly est, d'après Sprengel (3) et la plupart des commentateurs, le *peganum harmala* des modernes.

Dioscoride indique les noms qu'elle porte en Cappadoce, en Galatie, en Syrie, en Égypte, en Afrique et en Grèce : ici c'est la *moly*, ailleurs la *bésasa*, plus loin l'*apnubu*, le *churma*, l'*harmala*, et le *peganon agrion*. Une pareille mention de noms étrangers est rare dans son œuvre ; évidemment il s'agit là pour lui d'une plante tout à fait renommée ; et cependant il est muet sur ses vertus. Mais il vient d'indiquer qu'on la confond avec la rue de montagne qui en est botaniquement très voisine, qui porte aussi le nom de peganon agrion et parfois même celui de moly, et dont il a longuement parlé au paragraphe précédent : or dans ce paragraphe, il a dit et répété, sous plusieurs formes, que cette dernière plante est souveraine contre

(1) Galien, p. 36, F., t. V de l'édition de Venise, 1625.
(2) Paul d'Egine, p. 291 de l'édition de Bâle, 1556.
(3) Il regarde l'identification comme certaine : p. 316 et 317, t. XXVI des *Medicorum græcorum opera*, Leipzig, 1830.

les poisons, les venins et toutes les influences pernicieuses : « La gréne buë avec vin au poids d'un acétabul est un antidote contre les venins mortifères. Les fueilles prinses seules avant la viande, ou avec noix et figues seiches, font évanouir la force des venins; elles aydent en mesme manière contre les serpens... » (1) La grène bue avec vin ou les fueilles prinses seules avant la viande, voilà deux modes d'ingestion qui conviennent parfaitement à la situation d'Ulysse. On regrettera sans doute que Dioscoride ne parle, ni de sorts à conjurer, ni d'enchantements à neutraliser : c'est que, de son temps, la science grecque n'y croit plus.

Galien, Alexandre de Tralles, et Paul d'Egine, emploient les termes de moly, de peganon agrion, de bêsasa, et d'harmala comme synonymes. Il est assez probable, d'après son origine, que l'antidote *dia peganon*, inventé à Diospolis, et auquel on attribuait l'immunité fameuse de Mithridate à l'égard des poisons, avait précisément notre peganum harmala pour base (2). Il en était certainement de même pour l'anti-

(1) *Les six livres de Pedacion Dioscoride, de la matière médicale, translatez en français*, Lyon, 1559, III, 46.
(2) C. Plinii Secundi, *De re medicâ*, IV, 3.

dote *dia bêsasa* ou *dia harmala* relaté par Alexandre de Tralles (1), et des remèdes à base de bêsasa préconisés au VIIe siècle par Paul d'Égine (2). D'autre part, en Égypte, restée une des terres classiques de la magie, le botaniste français P. Belon retrouvera le peganum harmala au XVIe siècle, et constatera qu'il y est encore d'un usage universel : sous ses yeux, Égyptiens, Turcs et Arabes l'emploieront chaque jour contre le mauvais œil, l'*aria cattiva,* les maléfices et les esprits (3); c'est exactement le rôle que devait jouer la moly au temps d'Homère. Enfin de nos jours, H. Baillon résumera l'opinion de l'Orient plus scientifique, dans l'antiquité et au moyen âge, en disant que notre peganum a été longtemps regardé comme l'antidote de la plupart des poisons (4).

Du reste, il ne faudrait pas croire que, à l'heure actuelle, le rôle magique de notre plante ait pris fin, soit en Orient, soit même en Europe. A Naples, par exemple, et dans tout le sud de l'Italie, la *ruta* est aujourd'hui encore un des

(1) Alexandre de Tralles, IV, 6.

(2) Paul d'Egine, p. 326 et autres, de l'édition de Bâle, 1556.

(3) P. Belon, *Observations de plusieurs singularitez.. en Grèce, Asie, Judée, Égypte...* Paris, 1588, p. 209.

(4) *Dictionn. encycl. des sciences médicales,* v° Peganum.

grands remèdes contre le mauvais œil et la jettatura. *Ruta ogne male stuta*, dit en patois un aphorisme napolitain : « la rue préserve de tout mal ». Et cette rue si vantée, c'est bien le *peganum harmala L.*, comme me l'écrit le prof. Mirabella (1).

Par son nom de moly, par la faveur dont il a joui dans les pays en contact avec la Phénicie, par les propriétés caractéristiques qu'on lui a attribuées, comme aussi par sa fleur blanche et sa racine noire, le peganum harmala répond donc d'une façon satisfaisante aux indications homériques. J'ajoute qu'Homère et Dioscoride ont, tous les deux, puisé à une même source, l'Orient ; et il est bien improbable que, de l'un à l'autre, l'Orient, essentiellement conservateur, ait tout à fait perdu la tradition d'un remède aussi précieux.

Au surplus, le Nostos suggère en faveur du peganum harmala deux arguments philologiques.

En premier lieu, le nom araméen de notre plante, employé par les Syriens, et sans doute

(1) Voir en outre, Nic. Valletta, *Cicalata sul fascino volgarmente detto Jettatura*, 1819. — En Algérie, notre plante est souveraine contre les sorts et les influences malignes.

par leurs voisins de Phénicie, était, *baššāšā*, que Dioscoride, Galien et d'autres transcrivent, nous l'avons vu, sous la forme à peine altérée βησασα. Or c'est bien ce nom que semble avoir connu Homère ; il l'a, si je ne m'abuse, enregistré de deux façons.

D'abord par une allitération. Ami des énigmes, des charades et des allusions à forme mystérieuse, le poète rapproche trois fois dans notre épisode le mot βῆσσα de la demeure de Circé, comme si c'était là un talisman pour ceux qui vont vers le redoutable palais. Or ce mot qui signifie *ravin, vallon,* rien ne l'exige, ni dans la phrase aussi complète si on le supprime, ni dans la topographie de l'île, très plate comme nous le savons ; d'ailleurs il est clair que la topographie se contenterait de l'indication une fois donnée (1). Remarquons surtout que, employé ici trois fois en soixante vers sans qu'on sache pourquoi, βῆσσα ne se retrouve nulle part ailleurs dans le Nostos (2). Il est donc bien ici d'une façon intentionnelle ; sans doute en vue

(1) *Odyssée*, X, 210 : « Ils trouvèrent dans la vallée la maison de Circé construite dans un lieu élevé. » Non seulement « dans la vallée » est inutile, mais il paraît en contradiction avec « dans un lieu élevé ». *Add.* 252 et 275, à peu près identiques.

(2) Voir *Lexicon Homericum* d'Ebeling, v° Βῆσσα.

d'un jeu de mots indicatif. Or un auditoire gréco-phénicien devait spontanément le rapprocher de βησσα. — Le procédé est imprévu, mais nous savons par l'équivoque bien connue sur *Personne* qu'il est homérique, et nous en trouverons d'autres exemples.

En second lieu, « moly » me paraît être une traduction grecque de baššāšā. De nos jours, les orientalistes renoncent à trouver une racine et un sens à ce dernier nom. Mais en 1830, Sprengel, moins prudent, l'interprète par l'hébreu *bōšēš*, *cunctatus est* (1). C'est donc l'idée de *tarder* que le terme araméen lui paraît exprimer. Or, si cette étymologie, due peut-être au simple hasard des consonances, a été essayée de notre temps en l'absence de toute autre, n'a-t-elle pas des chances d'avoir été déjà imaginée au IXe siècle avant J.-C., par les créateurs du nom de moly, et au IVe par les inventeurs de « peganon »? Ces deux mots en effet présentent des sens voisins de celui de *tardif, attardé* : « moly », en grec, c'est l'*affaibli*, l'*alangui*; de son côté, « peganon » peut se prendre dans le sens de *figé*, de *coagulé*, d'*arrêté*; les deux

(1) *Ouvr. cité*, index des mots syriaques.

termes grecs seraient ainsi des traductions interprétant ou commentant le terme araméen. Homère et Théophraste n'étaient sans doute pas meilleurs linguistes que Sprengel.

Au surplus, que *moly* soit grec et signifie *affaibli*, il semble que notre texte ne permette pas d'en douter. Dans les traductions courantes ces mots « les dieux l'appellent *moly* » coupent désagréablement l'énumération des caractères distinctifs de la plante ; ils rendent le passage décousu, et font l'effet de n'être pas à leur place. Remplaçons pourtant *moly* par *affaibli*, et intercalons une conjonction aussitôt après (on sait qu'il faut le faire très souvent dans Homère (1), tout le passage devient clair et logique : « Les dieux l'appellent *l'affaiblie; cependant* elle est difficile à arracher, au moins pour les mortels. » Évidemment le poète veut dire que la plante sait se défendre, *malgré sa faiblesse* (2).

(1) L'absence de conjonctions est une des obscurités du style homérique.

(2) Ajoutons qu'Homère traduit presque toujours les noms propres, à plus forte raison un nom commun. Puis il est à croire que le nom phénicien diffère peu de l'araméen baššāšā, les deux langues étant très voisines. Enfin pourquoi supposer que moly est un mot étranger, quand il a un sens clair dans le grec courant ?

De nos jours, le peganum harmala ne se retrouve pas à Pianosa; mais il existe dans l'Italie méridionale, en Espagne, en Tunisie, en Algérie, et même en Sardaigne d'après Boissier (1). Il était donc facile aux Phéniciens de Circé de le transporter dans leur île et de l'y acclimater par la culture. C'est ainsi que le lys blanc, d'origine orientale, paraît avoir été une importation phénicienne aux environs d'Iglesias en Sardaigne, où il ne se trouve que dans une région limitée (2). A Pianosa, le peganum harmala aurait pu de même survivre de longs siècles aux Phéniciens; il y aurait été d'ailleurs plus ou moins entretenu par la culture, aussi longtemps que la médecine occidentale, ou plus simplement la sorcière voisine, héritière déchue de Circé, lui reconnurent des vertus; ce qui, avec des superstitions aussi vivaces qu'à Naples, l'eût fait durer jusqu'à nos jours.

En faveur de cette persistance possible, la carte de Pianosa suggère une remarque intéressante. La baie la plus importante de la côte

(1) BOISSIER, *Flore orientale,* I, 917 (cité par Barbey).
(2) BARBEY, *Floræ sardoæ compendium.*

méridionale, et aussi la plus rapprochée de l'ancien palais de la magicienne (1) s'appelle encore aujourd'hui *cala della Ruta*.

Assurément rare dans la toponymie tyrrhénienne, ce nom de plante n'est-il pas là, comme une tradition, pour rappeler une rue (ou peganum) longtemps précieuse aux habitants de l'île? Étant donnée la persistance incroyable des lieux-dits, ne pourrait-il même remonter très haut dans le passé? (2).

Une autre merveille, jusqu'ici inexpliquée, du séjour de Circé, ce sont ses quatre servantes,

(1) Je rappelle que l'indication homérique « un lieu central et découvert » ne peut vraiment se rapporter qu'au site occupé aujourd'hui par le Cardon.

(2) M. Sommier, l'éminent botaniste de Florence, président de la *Società botanica italiana*, lequel a spécialement étudié la flore de Pianosa, veut bien m'indiquer qu'aucune des plantes existant actuellement dans l'île ne répond aux conditions homériques. Outre *l'allium ampeloprasum* (abondant), Pianosa possède, en fait de plantes à fleurs blanches et à racine noire, le *spiranthes autumnalis* (rare), *l'asphodelus microcarpus* et *l'asphodelus fistulosus* (abondants); mais ces plantes n'ont aucune propriété médicinale. Trois plantes médicinales ont seulement des fleurs blanches ou blanchâtres : le *vincetoxicum officinale*, le *hyoscyamus albus*, et *l'urginea scilla* (les deux premières rares, la troisième très abondante); mais les vertus qu'on leur reconnaît actuellement ne répondent pas aux circonstances du texte.

M. Sommier termine par cette remarque très intéressante :

filles des sources et des fleuves, et aussi les lions et les loups qui peuplent les abords de son palais.

« Autour de la demeure de Circé se tenaient des loups de montagne et des lions que la déesse avait enchantés par ses philtres. Ils ne se jetèrent point sur mes hommes; mais ils se levèrent devant eux, et ils les caressaient en agitant leurs longues queues, comme des chiens s'empressent autour de leur maître... Ainsi les caressaient ces animaux, et les hommes tremblaient à la vue de ces prodiges formidables. »

« Quatre suivantes travaillaient dans la demeure pour servir la déesse. Elles sont nées des sources et des forêts, et aussi des fleuves sacrés qui s'écoulent à la mer. L'une couvrait le haut des sièges de voiles de pourpre et le bas de tapis blancs comme le lin; l'autre, devant les sièges, dressait des tables d'argent, et les chargeait de corbeilles d'or; la troisième mêlait un vin délicieux dans un cratère d'argent et distribuait

« L'île de Pianosa a été cultivée à plusieurs reprises; et sa flore, par suite, peut être sensiblement modifiée. J'y ai vu moi-même une plante détruite récemment par l'introduction du gros bétail. » (Lettre du 24 mars 1904.)

des coupes d'or. Enfin, la quatrième apportait de l'eau, et allumait un grand feu sous un haut trépied, et l'eau chauffait dans un vase d'airain. Et quand elle fut chaude, la servante me conduisit au bain, et sur ma tête et mes épaules, elle répandit une eau délicieuse... » (1)

Que sont donc ces animaux étrangers aux lois de la nature? Que sont aussi ces servantes, filles des pluies bienfaisantes et qui symbolisent les quatre saisons, comme on l'a remarqué de tout temps?

Dans les uns et dans les autres, il faut, à mon avis, voir tout simplement des sphinx et des statues de métal, décrits de façon d'autant plus admirative que ce sont alors choses plus rares.

Nous sommes, ne l'oublions pas, au sein de ce peuple phénicien qui savait monter au besoin des statues colossales, peut-être en multipliant les raccords entre des pièces venues de fonte, et certainement en revêtant des *xoana* de feuilles métalliques (2). Ce dernier procédé devait être en faveur chez Circé comme dans les autres sta-

(1) *Odyssée*, X, 212-219 et 347-363.

(2) Voyez *Isaïe*, LXVI, 6; *Daniel*, V, 4; *Baruch*, VI, 3, et surtout les descriptions du temple de Jérusalem où il est question d'objets métalliques très importants.

tions tyrrhéniennes; car ici et là, on avait à profusion le plomb de Sardaigne si facile à employer en revêtements; une ingéniosité médiocre et une technique à ses débuts auraient suffi pour l'adapter par le martelage aux formes les plus variées.

C'est déjà chez les Phéniciens de Tyrrhénie que, au moyen d'expressions analogues, également figurées et indiquant également des apparences de vie, Homère a décrit dans le palais d'Alcinoos des chiens d'or et d'argent, gardiens toujours vigilants, ignorant à jamais la vieillesse et la mort, et des jeunes hommes d'or se tenant debout, des torches à la main, pour éclairer les convives. S'ils n'étaient pas en or, nous prendrions ces derniers pour des jeunes gens de chair et d'os, d'autant plus que, aussitôt après, pour mieux nous dérouter, il est question de cinquante femmes esclaves très réellement vivantes. Ne sont-ce pas aussi des statues ces jeunes filles belles comme les Grâces, qui passent la nuit, à droite et à gauche de la porte de Nausicaa? (1)

De son côté l'*Iliade* connaît d'habiles ser-

(1) *Odyssée*, VII, 91-94; 100-103; VI, 18 et 19.

vantes d'Héphaistos, dans lesquelles on s'accorde à voir des béquilles : « L'illustre boiteux des deux pieds s'avança en chancelant; des servantes d'or le soutenaient fortement, semblables à des jeunes filles pleines de vie. Elles ont un esprit dans leur poitrine, elles ont une voix et une volonté forte : les dieux immortels leur ont appris leur tâche. Elles marchaient avec attention aux côtés d'Héphaistos; lui, cependant, s'avançait avec peine (1). » Les suivantes de Circé n'ont-elles pas là, chez Vulcain, des sœurs plus merveilleuses qu'elles-mêmes?

On racontait d'ailleurs, dans la vieille Grèce, sur les xoana, statues bien informes cependant, des histoires tout à fait surprenantes. Un beau jour, par exemple, le grand Hercule avait découvert, sur une place publique, une statue que l'on venait d'élever en son honneur. Ne sachant ce que c'était, il s'était jeté dessus et l'avait terriblement boxée, persuadé qu'il avait enfin rencontré, parmi les hommes, un adversaire digne de se mesurer avec lui. Après cela, faut-il s'étonner qu'Euryloque ait tremblé devant des lions de bois et de métal, et que, dans sa

(1) *Iliade*, XVIII, 416-421.

frayeur, il ait vu se dresser et se diriger vers lui ces merveilles terrifiantes, αἴνα πελώρα? (1)

Au lieu d'annoncer et de décrire froidement des statues *vivantes*, Homère anime les êtres représentés, les mêle à ses personnages, les fait agir au milieu d'eux, et donne tellement l'illusion de la vie que l'auditeur dérouté reste en suspens et ne sait à quoi s'en tenir; c'est une nouvelle forme de ces énigmes anthropomorphiques auxquelles excelle le vieil aède.

Pour bien comprendre le merveilleux tel qu'il l'entend, il faut d'ailleurs remarquer que, dans sa description figurée des sphinx accroupis aux abords du palais, il introduit des allusions aux enchantements de Circé, comme, dans la métamorphose des compagnons d'Ulysse, il indique la captivité perpétuelle que réservent aux étran-

(1) Une explication encore admissible, pour le cas particulier des animaux enchantés, consisterait à supposer que les lions et les loups de Circé ont été apprivoisés par les procédés employés encore aujourd'hui chez les sultans d'Arabie et des Indes. Peu de temps après leur naissance, on les châtre, et on leur arrache les dents et les griffes dont on cautérise les alvéoles : ils grandissent alors à peu près inoffensifs, et peuvent être laissés en liberté. Circé aurait pu recevoir, de la côte d'Afrique, des animaux ainsi préparés. Mais il semble que, dans ce cas, Euryloque, non averti, les aurait attaqués, ou se serait enfui; or, il se borne à avoir peur.

gers Circé et toutes les colonies phéniciennes (1). De même les servantes surhumaines de la déesse ne sont probablement les Saisons que pour rappeler deux sciences familières aux magiciens orientaux, l'astronomie et la connaissance des temps (2). D'une façon générale, c'est toujours *à l'ensemble* des traits propres aux lieux, aux personnes et aux institutions, ensemble constituant leur physionomie spéciale et leur originalité, qu'Homère emprunte ses symboles et les éléments de son merveilleux.

III. — LE PAYS DES LAISTRYGONS

Il nous faut ici, dans le poème, retourner en arrière au moment où Ulysse, parti de chez Éole et sur le point d'arriver à Ithaque, est brutalement ramené dans l'ouest jusqu'à Marittimo par une tempête du sud-est. Éole refuse de lui ou-

(1) *Odyssée*, X, 236. « Dans leurs aliments, elle mit des drogues pernicieuses *pour leur faire oublier la terre de la patrie.* »

(2) Nous avons vu que l'épisode de l'île du Soleil renferme des allusions beaucoup plus importantes à la connaissance des temps et du calendrier.

vrir de nouveau la route de Grèce, et lui enjoint de déguerpir au plus vite. Probablement repris par le vent qui lui a fait longer la Sicile méridionale, Ulysse continue exactement la même direction, et arrive au midi de la Sardaigne. A partir de ce point, la ligne générale des rivages fait avec le vent un angle trop prononcé; puis la navigation s'achève dans une mer semée d'écueils et particulièrement difficile. Probablement pour ces deux raisons, « il faut beaucoup ramer, comme le dit Ulysse, *au point que les matelots sont rebutés de ce travail pénible* (1) ».

Grâce à cette remarque, nous comprenons que le trajet prenne six journées entières, bien que, à vue de carte, il paraisse n'en demander que quatre.

« Le septième jour. nous arrivons à la haute forteresse de Lamos... Nous voici dans un port symétriquement encadré à droite et à gauche de masses rocheuses dénudées; des rivages élevés et se faisant face se rapprochent vers l'entrée et là ne laissent entre eux qu'un étroit passage. Les navires s'y enfoncent et s'amarrent les uns à côté des autres; à l'entour, c'est calme plat, le

(1) *Odyssée*. X, 78.

flot dort immobile. Pour moi je reste seul en dehors ; sur la lisière, je lie mon cable à une roche. Puis je monte sur une hauteur escarpée. De là, je ne découvre ni travaux des hommes ni travaux des bœufs. J'envoie deux compagnons et un héraut reconnaître quelles gens mangent le blé de cette terre. Ils suivent une route facile, où les chariots descendent le bois des hautes montagnes. En avant de la cité, ils croisent une jeune fille qui va chercher de l'eau ; c'est la fille du Laistrygon Antiphatès, descendant vers Artakiè, la fontaine aux belles eaux, où puisent tous les habitants. Elle leur indique la haute maison de son père, l'anax du pays. Dans cette noble demeure, les voilà en face d'une femme grande comme une montagne, et la terreur les saisit. Cette femme appelle en hâte son époux qui était à l'agora. Saisissant un de mes hommes, Antiphatès le dévore. Puis il pousse un cri à travers la ville. A sa voix, les puissants Laistrygons accourent par milliers, semblables non à des hommes, mais à des géants. De la côte, ils lancent sur les navires d'énormes quartiers de roche, et aussitôt, dans les profondeurs du port, c'est un affreux tumulte d'hommes mourants et de nefs fracassées. Puis ils percent mes

compagnons comme des poissons, et les emportent pour un répugnant festin. Quant à moi, je coupe le câble de mon vaisseau, et j'ordonne à mes compagnons de se courber sur les rames. Nous échappons à travers une pluie de rochers, mais tous les autres avaient péri là (1)! »

C'est sur la côte nord-ouest de Sardaigne, en face l'île de la Maddalena, dans l'anse de Porto-Pozzo que l'éminent auteur des *Phéniciens et l'Odyssée* a découvert la baie du Massacre (2). Porto-Pozzo est un long couloir rocheux de plus de trois kilomètres de profondeur, avec des rives élevées et parfois escarpées; sa largeur maxima est de sept cents mètres; plus resserrée, son entrée a moins de quatre cents mètres, et elle est en outre gênée par des écueils. Tous les mots du texte s'appliquent aux détails des lieux; on imagine très bien, dans une pareille nasse, le désastre raconté par Ulysse, d'autant plus qu'ici et là, sur les rives, de grosses roches granitiques, reposant à fleur du sol, donnent l'im-

(1) *Odyssée*, X, 81-132.

(2) De toutes les navigations d'Ulysse, c'est la seule pour laquelle le second volume de M. Bérard, remarquable à tant de titres, m'amène à modifier mes vues personnelles.

pression de projectiles énormes, utilisés naguère dans une lutte gigantesque.

A une dizaine de kilomètres à l'est, au fond de l'anse de Palau, jaillit une source qui a longtemps alimenté en eau l'île voisine de la Maddalena. M. Bérard en fait, non sans vraisemblance, la fontaine homérique, et place dans son voisin [illegible] qui est, pour lui, la ville indig[illegible]es portes ». Cinq kilomètres en[illegible], la pointe dell' Orso dessine sur [illegible]ouette très reconnaissable d'un [illegible]uteur retrouve sans hésiter une [illegible] *l'Ours* sous le nom d'*Artakiè;* mais on peut garder des doutes sur le sens de ce vocable. Au nord du Pozzo, se dresse le *scoglio Colombo;* à quelques dizaines de kilomètres dans le sud on rencontre un cap connu des Romains sous le nom de *Columbarium promontorium*. Toute la côte est d'ailleurs peuplée d'oiseaux de mer en nombre incalculable ; or si l'on veut accepter pour le nom du pays une étymologie grecque, la *Laistrygonie* est, sans doute possible, une *roche* ou une *falaise des Palombes*.

Assurément, voilà un ensemble frappant. Cependant les anses profondes et découpées

dans la roche sont nombreuses au nord de la Sardaigne, et même au sud de la Corse. D'autre part, les oiseaux tiennent une très grande place dans l'onomastique de la mer Tyrrhénienne, et il serait facile de retrouver sur une autre côte un pays des Palombes.

Enfin Artakié pourrait être ailleurs une fontaine *suspendue* ou une cascade, aussi bien qu'ici une aiguade de l'Ours.

Pour fortifier sa thèse, dans un chapitre merveilleusement écrit, l'auteur ajoute les rapprochements aux rapprochements. Mais on le trouve alors plus ingénieux que persuasif, et l'on se prend à penser qu'une ou deux indications topographiques de plus feraient bien mieux l'affaire.

Un des rapprochements qu'il propose porte sur un passage énigmatique, le plus obscur de tout l'épisode, et que j'ai omis dans ma traduction de tout à l'heure. Les uns y ont trouvé les courtes nuits d'été des pays septentrionaux, les autres un régime pastoral moitié diurne, moitié nocturne. M. Bérard préfère y voir une allusion à un genre littéraire : la poésie bucolique déjà en honneur chez les bergers sardes.

Reprenons ce passage qui, au début de l'épisode des Laistrygons, interrompt ou retarde des indications topographiques dont ce serait la place. Je fais l'hypothèse bien simple que, au lieu de retarder ces indications, ce passage les commence; en d'autres termes qu'il décrit, lui aussi, un aspect des lieux, en le voilant toutefois sous une image; j'obtiens ainsi un sens très intelligible : « Nous arrivons à la haute citadelle de Lamos, et à [la baie appelée] la Porte Profonde, sur la côte des Palombes; à cet endroit où [les roches figurent] deux bergers marchant l'un vers l'autre, le premier rentrant avec ses vaches, le second sortant à son appel avec des brebis; certes un homme attentif gagnerait sans peine leurs deux salaires, car les chemins qu'ils suivent, l'un vers l'ouest (1), l'autre vers le levant, sont tout voisins [et vont confondre les deux troupeaux]. Nous voici dans un port symétriquement encadré à droite et à gauche de masses rocheuses, etc. ».

Ainsi compris, le récit débute d'une façon

(1) Celui qui va vers l'Ouest rentre et va se coucher comme le soleil (c'est le bouvier qui est sur la rive orientale, mais est tourné vers le couchant).

simple et naturelle : Ulysse nomme la baie à laquelle il arrive, il en décrit l'entrée avec ses roches caractéristiques; puis il pénètre dans le port, et il le décrit à son tour. Supprimez les mots entre crochets que le texte suggère, mais qu'il n'écrit pas; le sens proposé devient moins clair, mais il subsiste, et notre hypothèse est admissible; c'est une description de l'entrée de la baie qu'Homère vient de nous faire lire; et c'est cette entrée elle-même qu'il appelle Télépyle la Laistrygonienne, *c'est-à-dire*, la Porte Profonde sur la côte des Oiseaux.

Reportons-nous maintenant au récit de la visite que M. Bérard fait sur les lieux; il est d'autant plus probant que l'auteur ne soupçonne pas ce qu'il décrit : « Voici l'entrée du Puits : la *bouche*, fort étroite, a de chaque côté une sorte de môle naturel, qui, perpendiculaire à la rive, projette dans la passe ses blocs éboulés. En travers de ce goulet, quelques écueils rendent l'entrée fort difficile, ἀραιὴ δ᾽ εἴσοδός ἐστιν » (1). Les blocs éboulés, *qui s'avancent les uns vers les autres,* à travers la passe, sont, d'après le contexte et les photo-

(1) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 255.

graphies, des roches granitiques dont le temps a émoussé, puis arrondi, les formes sous toutes les faces et jusque dans leur assise. Dans un beau désordre de flancs pansus et de croupes rebondies, ils semblent posés simplement sur le sol; au milieu ou auprès des plaques de verdure qui couronnent la falaise, ils donnent assez bien l'illusion d'un troupeau au pâturage. Or les roches qui paissent sur le flanc du pilier oriental sont les plus grosses, et la carte de l'État-major italien les appelle précisément *le Vacche,* les vaches, en parfaite conformité avec Homère qui place le Bouvier de ce côté. Évidemment les seize roches à fleur d'eau indiquées en face à l'occident par l'Hydrographie italienne, et celles qui, sur la rive, s'étagent immédiatement au-dessus d'elles, ce sont, pour le poète, les *brebis* qui descendent la falaise en se dirigeant vers l'est.

Il semble certain d'ailleurs que l'imagination des pâtres de la Gallura voit toujours sur la rive occidentale les brebis homériques. Parcourant la région en barque, M. Bérard note que, pour le pêcheur qui le conduit, le cap

(1) Voir la carte au 1/25.000.

dessiné par cette rive, se nomme la pointe aux Raies, *la punta Raia.* Mais, pour les terriens que les gîtes du poisson intéressent peu, les trois pointes de ce cap ont de tout autres noms ; ce sont *sa Cunchedda, lu Rocciu* et *sos Strupiddos.* Or, en patois gallurien, une *cunchedda,* c'est une de ces cavernes, si nombreuses dans l'île, qui servent à loger le bétail ; *lu rocciu*, c'est le bâton du berger ; et *sos strupiddos*, ce sont les *désentravés,* le troupeau en liberté. Évidemment ces trois noms répondent à des détails topographiques. En me les indiquant, le curé de San Pasquale la paroisse voisine, M. Sotgiu, note expressément que la pointe Cunchedda tire son nom d'une grande caverne servant à loger les troupeaux.

Une étable sous roche, un berger debout sur la falaise, un troupeau de pierre éparpillé le long de la pente, n'y a-t-il pas là toute la partie occidentale de la scène homérique ? De plus, indépendamment de cette convention universelle qui fait de l'ouest *le couchant,* voici une explication nouvelle et décisive des vaches qui rentrent et des brebis qui sortent : vaches et brebis ont leur commune étable dans la grotte de la pointe Cunchedda.

En résumé, voilà parfaitement reconnaissables les deux troupeaux marchant en sens contraire, l'un vers l'ouest et vers l'abri nocturne, l'autre vers l'orient et les pâturages, les deux troupeaux qui sont tout proches, et qu'un berger attentif suffirait à garder.

Et mainte [illegible] ade de l'Ours et de la côte des l [illegible] ochons la Porte *profonde*, ce no [illegible] quand on l'applique à l'entrée [illegible] nom d'ailleurs à peu près cons [illegible] ellation moderne de Pozzo, le [illegible] hons aussi les deux troupeaux de [illegible] paissent aujourd'hui encore à côté de cette porte; joignons tout cela à la baie elle-même si minutieusement décrite; nous arrivons à une concordance de détails démonstrative, et la Laistrygonie est vraiment retrouvée.

Quel rôle jouait pour nos Phéniciens de la mer Tyrrhénienne cette station au nord-est de la Sardaigne? Un mot du texte va nous suggérer trois hypothèses : « En se rendant vers la ville, a dit Ulysse, mes envoyés suivaient la route facile par laquelle les chariots descendent le bois des hautes montagnes ». Dans une narration assez brève, ce détail ne se comprend

que s'il présente un intérêt tout particulier. Qu'est donc ce bois sur lequel Homère tient à attirer l'attention? Des pièces de charpente destinées à réparer les nefs? Assurément non; des réparations on en a à faire dans toutes les stations, et c'est ici seulement, pour la première et la dernière fois, qu'Homère fait allusion à de pareils transports. Ne s'agirait-il pas plutôt du combustible destiné à une fonderie chalcidienne? C'est une loi constante de la métallurgie au bois que les minerais vont trouver le combustible, beaucoup plus encombrant à transporter. Très pauvre en métaux, la Gallura est aujourd'hui encore couverte de forêts (1). Par contre, la région de La Nurra est surtout un pays de pâturages. Il est donc présumable que les minerais de l'Argentiera, venaient ici par mer, trouver une fonderie établie au pays des forêts.

Mais le mot ὕλη, que nous venons de traduire par *bois* avec tous les commentateurs, pourrait bien avoir un sens plus intéressant. Dans une acception assez fréquente, il signifie en effet

(1) A quelques kilomètres de Porto Pozzo, l'anse de Palau a pour commerce principal l'exportation du charbon de bois.

toute matière dont se fait une chose (1). Ne désignerait-il pas ici, d'une façon à dessein mystérieuse, des minerais amenés par chariots du centre et du midi de l'île, et que nos Phéaciens, avant la fondation de Castel-Sardo, auraient d'abord embarqués chez les Laistrygons, en leur imposant un plus long trajet par terre?

Ces deux hypothèses d'une fonderie et d'un port aux métaux au nord-est de la Sardaigne sont d'ailleurs parfaitement conciliables.

Mais ce n'est pas tout.

De vieilles légendes enregistrées par Pausanias nous apprennent que, non loin de l'emplacement occupé plus tard par Olbia (2), les Thespiens d'Iolaos avaient, bien longtemps avant Homère, fondé une station de Ογρύλη, tandis que leurs frères, restés en Béotie, fondaient là-bas une ville de Ὕλη. La fondation de Sardaigne était donc, selon toutes les vraisemblances, *Hylé* chez les *Ogri*. Or les Ogri ou Orci, ce sont ces habitants primitifs de l'île que nous avons déjà rencontrés, et auxquels les légendes attri-

(1) Dans *Odyssée*, V, 257, il paraît signifier *cailloux servant de lest.*

(2) Aujourd'hui, Terranova à une dizaine de lieues au sud de Porto-Pozzo.

buent une force extraordinaire et une taille gigantesque, ces habitants primitifs apparentés à l'Orcus, l'insatiable dévorateur d'hommes, et dont l'Ogre de nos vieux contes pourrait être un descendant (1). Les Laistrygons homériques sont évidemment une interprétation de ce type fantastique. Ce sont à la fois des géants et des hommes comme vous et moi. La fille du roi, rencontrée aux portes de la ville, n'a rien d'extraordinaire, mais sa mère est semblable à une montagne. La ville et ses édifices n'ont rien d'anormal dans leurs dimensions; mais, quand leurs habitants arrivent au rivage, ce sont de vrais géants et, qui plus est, des géants anthropophages. Ce sont bien les Ogri qu'Homère met en scène, et je me demande si ce n'est pas à Ogrhylé même qu'il nous les montre, et s'il n'introduit pas le mot [illegible] dans son récit, surtout en vue de rappeler le nom de la vieille fondation thespienne.

Le passage prend ainsi une tournure de rébus; mais qu'y a-t-il là d'invraisemblable à côté du logogriphe des deux [illegible], après le jeu de mots tout probable sur [illegible] et [illegible].

(1) Ce rapprochement a été fait depuis longtemps.

et surtout après le calembour à propos de « Personne » bien caractérisé celui-là, un peu lourd, et tout à fait cyclopéen? Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les Gréco-Phéniciens, auditeurs du poète, comptaient parmi leurs gloires nationales le fameux Œdipe qui avait dû à la solution d'une énigme son salut et le trône de Thèbes. Évidemment, ils avaient un goût prononcé pour ce genre assez peu littéraire. Ne le regrettons pas cependant; car c'est à une manifestation très supérieure de ce même genre que nous devons, comme on le verra bientôt, tout le merveilleux symbolique du Nostos, et cent allégories charmantes ou terribles dont le poème est rempli (1).

Dans un texte, à la fois mystérieux et clair, Homère dit quelles relations étroites unissent la Sardaigne et Pianosa; en même temps, il confirme, et au delà, ce que j'ai avancé sur l'importance des mines sardes pour les Phéaciens :

« Circé, la puissante déesse, est sœur de père et de mère du très sage Aiètès; tous les deux sont nés de Hélios qui éclaire les mortels, et de Persé qui est fille de l'Océan (2). »

(1) Voir plus loin, p. 563 et suiv.
(2) *Odyssée*, X, 137-139.



Nous voici en présence d'une généalogie géographique, qu'il importe de bien comprendre.

Expliquons-en d'abord les termes :

Circé est l'Épervier femelle, κίρκη. Nous savons où placer Circé; cette traduction nous importe donc assez peu; elle nous fait cependant présumer que le frère est, lui aussi, un oiseau de proie. — En effet, Αἰήτης c'est l'Aigle; la langue courante a les formes ἀετός, αἰετός, αἰητός. Il se pourrait d'ailleurs que cet aigle fût un faucon : scientifiquement voisins, le faucon et l'aigle ont été souvent confondus dans le langage courant. — Hélios peut désigner, nous le savons, une ville du Soleil, et tout aussi bien une région située au midi. Pourquoi Homère ajoute-t-il l'épithète φαεσίμβροτος *qui éclaire les Vivants?* Ne serait-ce pas pour écarter le Soleil qui éclaire les Morts, et par conséquent une région habitée par les Morts? — La fille de l'Océan est une ville baignée par la mer au delà des Bouches de Bonifacio. Le nom de Persé n'a pas de sens en grec : mais dans les langues sémitiques, il désigne un oiseau de proie d'espèce indéterminée : il est donc difficile de le traduire exactement.

Mais cette traduction paraît inutile; en effet,

Persé à l'ouest des bouches de Bonifacio, s'identifie très bien avec « le port auprès du bois de Perséphoneia ». Il est facile en effet de remarquer que ce dernier nom, Περσεφόνεια ou Περσεφόνη, signifie à la lettre *Persé la meurtrière*. Une variante du nom de la déesse infernale prouve que cette décomposition est légitime ; on l'appelle aussi Περσεφαττα, *Persé la Mouette* ou *la Palombe ;* la traduction ainsi donnée du terme sémitique peut être inexacte (1), mais elle n'en est pas moins démonstrative pour la composition du nom. Persé au delà des Bouches est donc Castel-Sardo.

« Le Soleil qui éclaire les vivants », s'il fait entendre une région différente de Castel-Sardo comme il est probable, paraît bien être là pour désigner non pas tant les mines de la Nurra, trop rapprochées, que celles du sud de la Sardaigne, en pays des vivants, avec lesquelles les Phéaciens communiquent par la station de Castel-Sardo, épouse, c'est-à-dire *associée subordonnée,* des mines méridionales. Ce dernier terme indique fort bien le rôle, indispensable, mais secondaire, des transports à côté de la

(1) Cela paraît certain, la mouette n'étant pas meurtrière.

production. D'ailleurs, ni en Sardaigne, ni dans les terres voisines, nous ne connaissons rien qui puisse être une île ou une ville de Soleil.

Enfin, il reste l'Aigle ou le Faucon, frère de Circé, né des mêmes parents, c'est-à-dire, devant sa prospérité aux mêmes causes géographiques et sociales, et se trouvant sans doute dans la même région qu'elle. Il semble facile de le reconnaître dans Porto Ferrajo, le port principal de l'île d'Elbe, qui est dans la presqu'île et au bas de la roche *del Falcone*. La citadelle de la ville, que porte cette hauteur est encore aujourd'hui le fort du Faucon. Cette identification est commandée pour deux raisons : d'abord le meilleur port de l'île d'Elbe est, tout comme Pianosa, une étape indiquée de la route maritime qui relie les côtes de Corse, et par conséquent la Sardaigne, aux rivages italiens. Puis dans la seule mention qu'il fasse des Argonautes, Homère dit qu'ils sont passés au Stromboli « à leur retour de chez Aiètès » (1).

Il est d'autant plus présumable qu'il s'agit là, non pas du roi de Colchide, mais du frère de Circé demeurant à Porto Ferrajo, que ce

(1) *Odyssée*, XII, 70.

dernier port s'est longtemps appelé le port Argô ; « les Argonautes, nous dit Strabon (1), s'y étant arrêtés à l'époque où ils cherchaient à découvrir la demeure de Circé ». N'est-il pas intéressant de voir ce nom de port et cette légende rappeler à Elbe le voisinage oublié de Circé, alors que, depuis des siècles, on plaçait la magicienne à trois cents kilomètres dans le sud?

En définitive, la généalogie géographique de Circé s'établit ainsi : « L'Épervière a les mêmes causes de prospérité que le Faucon, son frère et son voisin. Leur raison d'être, à tous les deux, ce sont les mines du midi et le port de Persé ». Ou bien : « Les établissements de Pianosa et de Porto Ferrajo doivent leur existence et leur prospérité aux mines de Sardaigne dont les produits s'embarquent à Castel-Sardo. »

Deux choses suivent clairement de ce texte : d'une part, c'est l'importance de la route des îles pour les marines antiques, qui consentent si difficilement à perdre les côtes de vue, et trouveraient infranchissables, dans la pratique courante, les vastes espaces séparant en droite

(1) Strabon, 224.

ligne la Sardaigne de la Campanie; d'autre part, c'est le trafic considérable qu'entretiennent avec les mines sardes nos Phéaciens, maîtres de la navigation tyrrhénienne : une île bien modeste s'est trouvée sur leur route, et cela a suffi pour qu'elle en fût enrichie; Homère n'a pas dédaigné de la chanter, et les Argonautes s'étaient mis à sa recherche.

Il est vrai que, sur la route des mines sardes, cette île n'était pas une étape quelconque. Placée entre l'Italie à l'Orient, la Corse et la Sardaigne à l'Occident, Circé était à la fois le trait d'union entre ces deux parties du petit monde tyrrhénien, la dernière station avant les grandes terres occidentales, et la sentinelle chargée d'en interdire l'accès aux étrangers. Le rôle qu'elle jouait ici en miniature, Cuba le jouera plus tard, en beaucoup plus grand, pour la Nouvelle Espagne de Cortez, les îles du Cap Vert pour l'Afrique de Barthélemy Diaz, le cap de Bonne Espérance pour les Indes de Vasco de Gama, Malacca pour l'Insulinde des Portugais et des Hollandais. Voilà ce qui explique l'importance imprévue de Pianosa dans les navigations phéaciennes. Plus tard, des changements d'itinéraires la feront rentrer dans

l'ombre. De même, à notre époque, et pour des raisons analogues, Cuba, les îles du cap Vert, le Cap et Malacca sont bien déchus de leur rôle historique.

Dans un ordre d'idées très différent, remarquons maintenant que, pour Homère et assurément aussi pour ses auditeurs phéaciens, la famille de Circé n'est pas autre chose qu'une expression géographique revêtue de formes poétiques. Or le cas n'est pas isolé dans l'*Odyssée*. Nous savons qu'il se rattache à toute une série d'anthropomorphismes, dont le véritable sens s'est perdu avant l'époque classique et que les mythographes anciens et modernes ont pris, bien à tort, au pied de la lettre.

Nous saisissons ainsi sur le fait, la naissance de certains mythes grecs remontant à l'*Odyssée;* et c'est là une constatation plus intéressante que jamais, maintenant qu'elle se rapproche tout naturellement de celles que nous faisions tout à l'heure au sujet du merveilleux chez Circé. Dans ces deux cas, comme aussi dans un troisième, dans le cas des fleuves infernaux, nous nous trouvons en face de simples procédés poétiques dont Homère ne soupçonnait pas les conséquences. Nous commençons, il me semble,

à entrevoir une synthèse que nous formulerons un peu plus loin.

C'est à propos de nos trois sites en pays neufs que se manifeste le plus naïvement le sans-gêne des identifications traditionnelles.

Les Laistrygons sont placés à Mola di Gaeta, l'ancienne Formies. Or en ce point, la côte s'arrondit en une courbe à grand rayon, sans la moindre découpure ; il n'y a pas, et il n'y a jamais eu là de baie s'enfonçant dans les terres. Pour trouver une lagune, du reste entièrement sableuse, il faudrait faire six lieues et aller jusqu'au delà de Fondi. Avec la meilleure volonté du monde, Ulysse n'aurait pu commettre à Mola l'imprudence si fatale à ses vaisseaux.

C'est Monte-Circello, à une quinzaine de lieues dans l'ouest, qui a, d'ordinaire, l'honneur de loger Circé l'enchanteresse. Et pourtant ce haut et large promontoire, relié à la masse du continent par une base beaucoup plus large et qui va toujours en s'évasant, n'a rien de commun avec « une île basse, petite et entourée d'une vaste étendue de mer ». On ne peut d'ailleurs supposer que dans l'antiquité le mont ait été séparé de la terre ferme, à laquelle

l'aurait réuni un soulèvement postérieur. Il faudrait attribuer à ce soulèvement une ampleur tout à fait invraisemblable ; car d'un côté l'altitude, en arrière de Monte-Circello, oscille entre seize et vingt-quatre mètres et n'est nulle part inférieure à treize mètres ; d'un autre côté, non seulement cette région ne s'est pas exhaussée, mais elle s'est au contraire affaissée, comme le prouvent la formation récente des Marais Pontins qui sont tout proches, et les édifices de l'époque romaine submergés dans le lac Paola au pied même de Monte-Circello.

Enfin le pays des Morts est placé aux Champs Phlégréens entre Pouzzoles et Baïa ; et là non plus rien ne répond au texte. Non seulement il n'y a pas de changement de mer, pas d'Océan aux grands courants, mais encore il n'y a ni marécages, ni deux fleuves, ni même un seul fleuve; pas de confluent, pas de roche au-dessus du confluent, pas de prairies d'asphodèles, pas de région insalubre.

Et quelle invraisemblance d'installer les Morts dans cette exubérance de vie, dans ce resplendissement de lumière, à côté des sites enchanteurs de Baïa dont Rome, avec

tant d'à propos, a fait un lieu de délices!

Il va sans dire que l'orientation relative de Circé et du Pays des Morts, cette orientation si nettement indiquée par le texte, est devenue tout à fait impossible. Au lieu d'être au nord-est de l'Enfer, Circé se trouve à 90° de là tout simplement, en plein nord-ouest. Enfin c'est un non-sens de repasser par Monte-Circello, comme le ferait Ulysse, pour prendre la direction du Sud (1).

(1). M. Bérard propose les identifications que je viens d'indiquer pour les Laistrygons, les Cyclopes et Charybde-Scylla (pour cette dernière tout le monde est d'accord). Mais il place l'Enfer au lac Averne dans les champs Phlégréens, Circé à Monte Circello, les Roches Errantes à Salina, les Sirènes aux Galli, Eole au Stromboli, le port du Soleil à Messine, les Lotophages à Djerba, et Calypso à Péréjil.

Il reste, bien entendu, fidèle à ses Phéaciens de Corfou. Il n'a d'ailleurs jeté à Ischia qu'un coup d'œil distrait. Car il prend Porto di Bagno pour une rade naturelle et naturellement trop ouverte. Or de tout temps et jusqu'en 1856, Porto di Bagno a été un lac entièrement fermé et sans communication avec la mer. On l'a ouvert en 1856, mais évidemment le moins possible ; j'ai constaté qu'il est encore très fermé; du reste la carte ne peut laisser de doute.

Je ne puis faire ici la critique détaillée des identifications de M. Bérard. Je me borne à remarquer d'une façon générale qu'il attache trop d'importance à la toponymie. En revanche malgré ses protestations d'homérisme outrancier, il néglige souvent les réalités géographiques, les détails de topographie, les orientations et les durées d'itinéraires. Pourtant, quand on admet, comme lui, qu'Homère travaille sur des documents

écrits, rédigés par des marins, on devrait l'en croire; les distances et les orientations, voilà ce qui intéresse avant tout les rédacteurs de périples!

J'ai fait l'inverse, m'attachant servilement au texte et n'usant des étymologies que sobrement. Je crois m'en être bien trouvé. — Les indications sociologiques, systématiquement dédaignées par M. Bérard (I, 578) m'ont été aussi très précieuses.

V

REMARQUES
SUR LES ERREMENTS D'ULYSSE

L'étude que nous venons de consacrer à l'ensemble des stations visitées par le fils de Laerte appelle des compléments et des réflexions de plus d'une sorte.

Il sera tout d'abord intéressant de grouper ces stations dans l'ordre successif adopté par le poète, et, pour cela, de tracer sur la carte l'itinéraire même qu'il fait suivre à son héros.

Tout va ici s'expliquer et s'enchaîner logiquement si nous admettons deux données conventionnelles, sur lesquelles Homère a évidemment établi le canevas de son poème : l'une, que le héros est le premier Grec qui ait dépassé la Calabre, et que par conséquent il ignore tout, absolument tout, de la mer Tyr-

rhénienne et de la Méditerranée occidentale; l'autre qu'il faut voir en lui un voyageur égaré et n'ayant qu'une préoccupation : retrouver le chemin de son pays.

Neuf jours après avoir été entraîné par le vent de Borée à partir du cap Malée, Ulysse aborde à une terre dont les habitants se nourrissent de dattes ; il est sur la côte où s'élèvera Carthage.

Il cherche aussitôt à reprendre le chemin d'Ithaque, à s'orienter vers son île. Mais de quel point de l'horizon vient-il au juste? Puis quel angle font entre elles, au lieu où il se trouve, les deux directions du Malée et d'Ithaque? Il ne saurait le dire. Seulement, lorsqu'il a perdu de vue les côtes de Grèce, il était emporté dans le sud-ouest; par conséquent, pour refaire le chemin parcouru, il suppose qu'il faut s'élever au nord-est, et, pour mettre le cap sur Ithaque, se rapprocher un peu plus du nord.

En conséquence, lorsqu'il dit adieu à Caccabé ou à Utique, il se dirige au nord-nord-est, laisse la Sicile à sa droite, traverse la mer Tyrrhénienne, et vient buter dans les côtes d'Italie au cap Misène, auprès de Naples; il est chez les Cyclopes. Là il se rend compte

qu'il est trop au nord, et il redescend la côte, d'ailleurs orientée comme celle de l'Épire, au bas de laquelle il va peut-être retrouver son île. Comme nous l'avons dit précédemment, il ignore à cette époque le détroit de Messine, ou bien le regarde comme infranchissable. Après les côtes d'Italie, il suit donc le nord de la Sicile et arrive aux Ægades. De là sur les indications d'Éole qui « prépare son retour », il essaie de gagner la Grèce par les côtes méridionales de Sicile. Il est déjà loin quand un ouragan du sud-est le ramène chez Éole. Celui-ci lui interdit alors toute nouvelle tentative vers sa patrie. Repris par le vent de sud-est, Ulysse arrive au midi de la Sardaigne, remonte vers le nord, et s'arrête à Porto-Pozzo chez les Laistrygons. Après la catastrophe, il reprend la route du nord et arrive à Pianosa. Là, au bout de trois jours, il se ressaisit, mais pour déclarer à ses hommes qu'il est absolument égaré, désorienté, que toute route paraît fermée au nord comme au midi et qu'il ne sait plus quel parti prendre (1).

(1) Tout ceci est à la lettre : « Mes amis, dit-il (après avoir vu deux jours le soleil se lever et se coucher dans l'île), nous ne savons plus où est le nord, où sont le levant et le cou-

Heureusement on est chez Circé. La magicienne l'envoie d'abord chez les Morts, aux Bouches de Bonifacio et à Castel-Sardo, d'où, comme elle l'affirme, il ne peut revenir, par des itinéraires côtiers, qu'en passant de nouveau chez elle. Puis elle consent, elle aussi, à *préparer* son retour, c'est-dire à lui dicter sa route. Elle lui révèle alors que le seul itinéraire pratique pour gagnerla Grèce, sans abandonner son vaisseau, est, malgré ses dangers, celui du détroit de Messine. Pour qu'il ne s'y trompe pas, elle lui décrit le détroit et les étapes qui le précèdent immédiatement. Obéissant à ses conseils, le Laertiade reprend la direction du sud par les côtes, passe devant l'île Licosa, laisse le Stromboli à sa droite, traverse le redoutable détroit et débarque à Taormina. Le voilà presque dans les mers grecques; et il est sauvé, si ses compagnons ont le courage de ne pas toucher aux bœufs d'Hypérion.

Mais le sacrilège est commis; et quand il reprend la mer, la tempête le ramène au nord du phare de Messine. De là, en neuf jours et neuf nuits, il est emporté au détroit de Gibraltar

chant; quel parti prendre? A mon avis, la situation est sans issue. » (*Odyssée*, X, 189-193.)

par le nord de la Sicile, puis de l'Afrique.

Sept ans après, il prend, pour retourner en Grèce, l'itinéraire des côtes d'Europe. Le dix-huitième jour, la tempête l'arrête en face de l'île d'Ischia, d'où la nef enchantée le conduit enfin à Ithaque.

C'est ainsi que la colère des dieux d'une part, et la préoccupation constante de rentrer dans sa patrie d'autre part, lui ont fait parcourir dans tous les sens des mers inconnues pour lui, mais familières aux Phéaciens auditeurs du Nostos.

Dans cet ensemble qui se tient d'une façon très satisfaisante, un seul point heurte peut-être les vraisemblances ; c'est, au début, le trajet direct de la Lotophagie à Nisida, qui fait passer Ulysse tout près de l'Éolie sans la voir ; puis immédiatement après, le retour de Nisida chez Éole sans stations ni aventures intermédiaires.

Il y a là, semble-t-il, un voyage d'aller et retour assez long, passablement inutile, et que le poète aurait dû épargner à son héros. A sa place, nous aurions, au passage, arrêté Ulysse chez Éole, pour le conduire de là en Sardaigne et

dans l'île de Circé. Nisida se serait rencontrée plus tard à sa place naturelle, dans le voyage de chez Circé vers les mers grecques. Pourquoi Homère fait-il autrement?

Parce que Ischia, toute voisine de Nisida, est, pour son auditoire et pour lui, la reine de la mer Tyrrhénienne et qu'il convient de la saluer tout d'abord avant de parcourir son royaume; parce que le plan de son poème lui interdisant de mener si tôt Ulysse à Ischia même (ce serait en effet terminer le Nostos à son commencement) il doit tout au moins le conduire dans ses alentours immédiats; parce que Nisida n'est, pour ainsi dire, que le prolongement vers la terre ferme de la Schérie d'aujourd'hui; peut-être aussi parce que, dans son espoir, elle sera la Schérie de demain; parce qu'enfin c'est à partir de la région où il est maintenant arrivé que commencent pour les Phéaciens tous les voyages, et que le héros d'un poème composé pour eux ne peut faire mieux que de voyager à leur mode.

Complètement inexplicable dans les systèmes qui ne placent pas les Phéaciens à Ischia, ce crochet est à peu près indispensable dans le nôtre.

Voyez d'ailleurs comme le héros éprouve le besoin de s'excuser de n'avoir pas alors aperçu Schérie : « C'était la nuit ; des ténèbres épaisses enveloppaient le ciel et la mer ; les dieux eux-mêmes l'ont poussé au fond du port avant qu'il ait soupçonné la terre (1) ».

Envisagé à partir d'Ischia, l'ensemble des « Errements » d'Ulysse se ramène très simplement à deux voyages de circumnavigation, l'un autour de la mer Tyrrhénienne, l'autre autour de la Méditerranée occidentale.

Tous les deux commencent par le sud et se terminent par le nord : c'est la direction naturelle pour un Phénicien qui, au lieu de s'orienter comme nous sur le nord, s'oriente en regardant l'est ; il a le midi à sa droite.

Le premier par Licosa, par le Stromboli, par Charybde et Scylla qu'on laisse sur la gauche, conduit à Marittimo. Le voyage se poursuit par la Sardaigne, Porto-Pozzo et aboutit à Castel-Sardo, le pays des mines et le bout de ce petit monde.

Le retour a lieu par Pianosa, l'Elbe et les côtes italiennes. Chemin faisant, on a amorcé sur

(1) *Odyssée*, IX, 142-148.

la gauche la route directe de Grèce par le détroit de Messine, puis une autre route menant encore en Grèce par le sud de la Sicile, à partir des Ægades. On a aussi rencontré, en ce dernier point, la ligne de jonction avec l'Afrique phénicienne. Malgré des lacunes trop considérables à notre gré, ce voyage autour de la mer Tyrrhénienne est assez longuement décrit; cela se comprend : les Phéaciens sont chez eux.

Le second itinéraire commençant aussi par les côtes méridionales d'Italie, nous mène de Marittimo aux côtes d'Afrique, et par ces dernières jusqu'à Gibraltar; le retour se fait par les côtes d'Europe. Sauf quelques détails sur l'île de Calypso, nous n'apprenons de ce deuxième voyage que sa durée dans les conditions les plus favorables.

Ajoutez à cet ensemble les itinéraires de Troie au cap Malée, et d'Ithaque à Pylos et à Lacédémone, se continuant par les navigations vers la Crète, la Phénicie, l'Égypte et la Libye (probablement la Cyrénaïque), et nous constatons que le poète de l'*Odyssée* connaît la Méditerranée tout entière.

Mais il est clair que l'objet spécial du Nostos se limite à Ischia, métropole de la mer Tyrrhé-

nienne, puis à cette mer elle-même avec ses dépendances immédiates.

Or, dans cette mer, les pays à exploiter devraient comprendre les mines toscanes, riches en cuivre, aussi en argent, et même en étain; le Nostos ne s'en occupe pas. Ils pourraient s'étendre à la Corse dont les gisements sont encore très appréciables; le Nostos ne s'en occupe pas davantage. On peut supposer que les mines corses, appartenant surtout au nord-ouest de l'île, ne sont pas découvertes. Quant à celles d'Étrurie, nos Phéaciens ne peuvent ni les ignorer, ni les tenir pour négligeables. Si Homère les passe sous silence, c'est que la Sardaigne absorbe toute son attention. A quoi est due cette préférence exclusive? Nous ne saurions le dire pour l'instant, mais le fait est là; des pays producteurs de la mer Tyrrhénienne, la Sardaigne est le seul auquel le Nostos nous conduise.

Et aussitôt un rapprochement s'impose à l'esprit : c'est que cette préférence exclusive d'Homère pour la Sardaigne est en parfaite concordance avec les plus vieilles traditions gréco-tyrrhéniennes, d'après lesquelles les premières

expéditions parties de Grèce pour les mers d'Occident, ont abouti, elles aussi, à la Sardaigne (1).

C'est surtout par la côte d'Afrique et par la Sicile que semblent l'avoir atteinte les expéditions d'Aristée, de Dédale et d'Iolaos, et aussi celle du Phénicien d'Ibérie, Norax. Mais Iolaos a aussi fondé dans le nord les stations d'Ogrhylé et d'Olbia, orientées vers les îles toscanes et la route d'Italie ; de plus c'est par Cumes qu'Aristée est revenu en Grèce ; et plus tard les descendants d'Iolaos, à la suite de défaites en Sardaigne, ont émigré en partie à Cumes, laissant pourtant en Sardaigne un certain nombre d'entre eux.

Naturellement la Critique, avec un beau dédain, traite tout cela de fables ; elle regarde comme démontré que les premiers colons partis de Grèce pour Cumes n'y sont arrivés qu'au VIIIe siècle ; et le bon sens veut, pour elle, que la Corse et la Sardaigne n'aient pu être atteintes que longtemps après.

On sait d'ailleurs que la domination phénicienne dans certaines régions de la Grèce, et

(1) Voir plus haut, p. 309-312.

l'expansion phénicienne à partir de la Grèce, n'existent pas pour beaucoup de nos maîtres.

Mais déjà une première fois, en ce qui concerne Cumes et Ischia, Homère, ce rêveur, ce fantaisiste comme chacun sait, a donné à ces belles affirmations un démenti aussi net qu'imprévu. Il connaissait, lui, des Grecs de Chalcis venus à Ischia vers le XI[e] siècle, et rejoignant là des Thébano-Phéniciens, qui s'étaient d'abord installés à Cumes à une date bien antérieure. Et maintenant, voici que ce même Homère enregistre, entre la Sardaigne et les descendants de ces anciens fondateurs de Cumes transplantés à Ischia, des relations étroites, si étroites même qu'il croit inutile de parler, après cela, des autres relations de Schérie. L'expansion antérieure de la race vers la Sardaigne et les anciens rapports des Cuméens avec les colonies fondées dans cette île par Iolaos et Aristée sont ainsi justifiés, et il devient impossible de traiter de fables les récits de Pausanias et de Diodore. Mais ne peut-on pas aller plus loin et supposer que les auditeurs du poète sont, en partie, les descendants des Thespiens d'Iolaos revenus jadis de Sardaigne à Cumes, comme le veut Diodore? Ces Thespiens-là ne doivent-ils pas regarder la

Sardaigne comme leur patrie? Dans certaines mines et dans les ports de Perséphoneia et de Télépyle, n'ont-ils pas encore là-bas des compatriotes et des parents? Ainsi s'explique le plus naturellement du monde ce qui, tout à l'heure, était inexplicable : la prédilection d'Homère pour la grande île de l'ouest, et ce fait que, après avoir longuement parlé d'elle, il passe sous silence les autres relations phéaciennes.

Une fois de plus le poème confirme la tradition. C'est ainsi que, par certains résultats, la présente étude dépasse beaucoup le cadre homérique. De faits conservés par Homère en Sardaigne, comme à Tarente et à Métaponte, comme à Ischia et à Cumes, comme en Grèce, une conclusion ressort, toujours la même : que, malgré le dédain dont on les enveloppe aujourd'hui, les légendes de la Grèce primitive, ont une valeur documentaire réelle, et qu'elles doivent être recueillies et discutées avec soin.

Il faut donc, autour du grand aède, restreindre le champ de la fable; mais il convient surtout de le réduire dans son œuvre ellemême; je veux dire que le Nostos est beaucoup plus ami du réel qu'on ne le croit communé-

ment, et qu'il laisse très peu de place au merveilleux et à la légende. Déjà préparée par plus d'une observation antérieure, cette affirmation demande cependant quelque développement.

Je distingue tout d'abord du merveilleux, tel que je l'entends ici, le surnaturel proprement dit. Il est clair en effet qu'Homère est un croyant convaincu du surnaturel. Il croit aux dieux, à leur immortalité, à leur puissance supérieure, à leur intervention dans les choses humaines soit d'une façon médiate et cachée, soit d'une façon directe et apparente. Il croit à une autre existence où l'homme se survit à lui-même, au moins sous forme de double; enfin il croit à des relations avec le monde invisible, établies au moyen de prières, de sacrifices, de sortilèges et d'évocations.

Mais, si nous rappelons une à une les conclusions de détail formulées au cours de cette étude, nous voyons qu'Homère ne croit à aucun de ces êtres merveilleux dont il a pourtant, comme à plaisir, peuplé tous les recoins de la mer Tyrrhénienne; les familles d'Éole, de Circé, de Scylla et de Polyphème, les géants anthropophages de Laistrygonie, les Cyclopes à un seul œil hauts comme des montagnes, la

dévorante Scylla aux cous énormes, aux gueules insatiables, les nymphes réduites au rôle de servantes et les animaux étranges de l'île d'Aiaié, les nefs enchantées qui se rendent invisibles, se conduisent toutes seules, et franchissent toutes les distances en quelques heures, la divinité d'Ino, de Circé, de Calypso, de Lampétiè et de Phaéthousa, rien de tout cela n'existe, ni pour le poète, ni pour ses auditeurs : pour eux comme pour lui, il n'y a là que des procédés de mise en œuvre, des tours poétiques, et un anthropomorphisme de convention.

Le navigateur phéacien, je ne saurais trop le répéter, connaît à fond les lieux et les hommes que chante Homère, et il serait bien impossible de lui en faire accroire. Par contre, c'est pour lui un vif plaisir, et un plaisir renouvelé à chaque épisode, de débrouiller les réalités voilées sous de transparentes énigmes. Cette ingéniosité est beaucoup plus accessible à la masse que l'harmonie d'un vers ou l'élévation d'un sentiment. Aussi Homère en use sans compter, et il varie ses créations avec un art infini. Ici, il parle de loups féroces et de lions dévorants ; qu'on se rassure cependant, ces terribles animaux ne feront de mal à per-

sonne. Ce sont, demanderez-vous, de purs produits de l'imagination? Pas du tout, car ils sont pleins de vie et se dressent à votre approche. Ils sont donc réellement dangereux? Non, car indomptables de nature, ils sont caressants comme des chiens... Au milieu de tout cela, les non initiés hésitent incertains. Mais avec quel plaisir les vieux routiers de mer retrouvent sous cette description imagée les sphinx d'allure si vivante en avant du château de la magicienne! Ils ont frissonné eux aussi devant ces merveilles de l'art! — Les Laistrygons de la Gallura sont, dit-on, de beaux hommes, autrement découplés que leurs chétifs voisins de la Nurra; mais pourquoi le poète en fait-il des géants et des anthropophages? Je vais vous le dire, moi qui ai passé de longs mois au milieu de ces barbares; c'est qu'ils se croient les descendants d'une race colossale, qui embrochait un homme comme je harponne un thon. Cette race a d'ailleurs laissé dans le pays des tombeaux de dimensions prodigieuses (1). L'aède a fait revivre les ancêtres dans leurs descendants, et c'est pourquoi il donne aux

(1) Les *tumbas de los gigantes* bien connues des archéologues.

Laistrygons d'aujourd'hui la taille des Cyclopes. — Ceux-là, s'il les fait « plus semblables à des montagnes qu'à des mangeurs de pain », et s'il leur donne un seul œil énorme, c'est qu'il personnifie en eux les cratères volcaniques de leur pays. Dans le Cyclope aux prises avec Ulysse, n'a-t-il pas admirablement peint les éructations formidables de ces volcans, au moment où leur *œil* s'emplit de feu et de flammes! — Et nos vaillantes nefs, si habiles à dépister les étrangers, comme il les a joliment caractérisées en leur donnant la science du marin et la rapidité de la pensée!

C'est ainsi, assurément, que causaient entre eux les critiques littéraires de la Roche-Noire, il y a vingt-huit siècles. Et voilà pourquoi, lui aussi, « il leur parlait en paraboles, et sans paraboles il ne leur disait rien » (1).

Nous avons indiqué ailleurs comment les déesses Calypso et Circé représentent des reines, et, par les reines, des colonies, et par les colonies, des prisons à l'usage des étrangers; comment Éole, Lampétiè, les Sirènes et Scylla symbolisent d'autres établissements phéniciens

(1) *Saint Matthieu*, XIII, 34.

de nature diverse; comment, dans l'île Aiaiè, tout se réduit aux proportions normales, les divines servantes, les lions enchantés et jusqu'aux tristes pourceaux de la Magicienne; comment les vaches et les brebis d'Hypérion symbolisent la connaissance des temps, une des sciences prestigieuses des Orientaux, particulièrement chère aux collèges sacerdotaux du Soleil; comment le Cavalier et sa descendance, Persé et sa parenté, Crataïs mère de Scylla, Polyphème avec Thoosa et d'autres généalogies de demi-dieux sont de simples indications, géographiques, etc.

Ces constatations pourront s'étendre et se préciser; mais dès maintenant, elles laissent à côté d'elles si peu de mystères que manifestement le merveilleux, distinct du surnaturel proprement dit, n'existe dans le Nostos ni pour le poète, ni pour les Phéaciens ses auditeurs. Ce sont les lecteurs des siècles suivants qui l'y ont introduit par une interprétation erronée : ignorants des conventions homériques, ils ont pris dans le sens littéral des métaphores poétiques; ils ont cru à des réalités, là où il n'y avait que des moyens de présentation et des procédés littéraires.

Évidemment, tout ce que perd ici le merveilleux, c'est l'allégorie qui le gagne.

Une fois percée à jour, l'allégorie ne démasque pas simplement la vraie nature des êtres tout à l'heure enveloppés de formes merveilleuses, elle nous livre aussi le rôle qu'ils ont à jouer. Allégorie, non seulement Éole lui-même, mais aussi les vents qu'il donne ou refuse pour le retour ; dans la réalité, ce sont ses nefs armées en guerre qui vous retiennent prisonnier, ou vous imposent des directions forcées. Allégorie, le détroit resserré jusqu'à l'étranglement et la force aspirante du gouffre de Charybde, tout autant que le monstre de Scylla aux gueules dévorantes; certes il est impossible de passer là, mais la nature y est pour peu de chose. Allégorie, les vagues et les flammes des Roches-Errantes qui coulent tous les navires passant à portée; le Stromboli n'est pas si terrible, mais les colonies Lipariennes forment en arrière de Scylla et de Charybde une seconde ligne de défense féroce pour les étrangers; de mémoire d'homme, les habitants de ces îles n'ont respecté que les Argonautes qui avaient un sauf-conduit d'une ville amie consacrée à Héra (1). Allégorie, les

(1) *Odyssée*, XII, 69.

chants mélodieux des Sirènes, si tentateurs malgré les cadavres pourrissants; ici la station, aboutissement du portage, est bien plus commerciale que guerrière; elle fait étalage de luxe et de plaisirs; mais elle est aussi inhospitalière, moins brutale, mais plus perfide. Allégorie, la façon, pourtant variée, dont les trois stations se font attirantes et irrésistibles; ce sont leurs corsaires qui, uniformément ici et là, accablent, détruisent ou traînent vers la captivité les nefs étrangères.

Puis d'autres allégories se découvrent dans des genres tout à fait différents et sous les formes les plus diverses : « Fuis Scylla *en invoquant* la Coupure, sa mère; seule cette dernière peut l'empêcher de se jeter sur toi. » La prière conseillée d'un mot n'est qu'une figure : il s'agit de faire force de rames : « Gagne au plus vite le détroit; quand tu l'auras franchi, tu seras à l'abri des corsaires de Scylla .» Voilà tout le conseil de Circé. — Ici une bandelette apportée par un oiseau cache une ceinture de sauvetage, et cet oiseau sauveur est un peuple ami; là par un fruit faisant oublier le retour, il faut entendre le charme de la patrie phénicienne retrouvée en Afrique. —

Ici la déesse blanche, fille de Cadmos vivant au milieu des eaux, est un port thébain dans une île au pied d'éboulis de tufs et d'alunites; là Poséidon, époux de la Hurlante fille du roi des Géants, désigne une colonie phénicienne arrivée par mer et prenant possession de Cumes battue des vagues, non loin des volcans phlégréens; ailleurs une servante qui conduit Ulysse au bain était une statue quelques instants auparavant; plus loin deux oliviers entrelacés représentent l'union de deux peuples, etc.

Des allégories, on en trouverait bien d'autres dans le poème, ou déjà expliquées, ou faciles à expliquer, ou encore inexplicables. Accordons au moins un souvenir tout spécial au charmant, au délicieux symbole d'Ulysse et Nausicaa!

Le Nostos est donc vraiment le domaine de ce procédé littéraire qui s'appelle l'allégorie, non pas toutefois de cette allégorie froide, précieuse et compassée qui glacera plus tard tant d'autres œuvres en remplaçant l'homme par des abstractions, mais d'une allégorie plus vivante que la réalité, d'une allégorie qui donne forme et vie humaines à la nature insensible ou remplace des collectivités, toujours indécises, par des unités héroïques.

Cette allégorie si particularisante et si spiritualiste répond tout à fait au génie hellénique; et je suis, pour ma part, très disposé à lui en faire honneur, d'autant plus que beaucoup de traditions de la Grèce primitive ont revêtu des formes analogues et procèdent de la même inspiration. Et pourtant si tout cela tient d'une façon intime à l'âme grecque, comment se fait-il que, quatre siècles plus tard, la Grèce ait perdu le sens de ces hellénismes, et les prenne au pied de la lettre, faisant d'Homère, bien malgré lui, un des pères de la Fable? Assurément l'objection est embarrassante. Ne serait-ce pas qu'au fond ces allégories sont avant tout orientales? « C'est en paraboles que Jésus dit aux foules toutes ces choses, et sans paraboles il ne leur disait rien. » L'Homme-Dieu était un Sémite parlant à des Sémites... (1)

(1) Voici ce que raconte Josèphe de Salomon et d'Hiram qui se placent un siècle avant Homère : « De toutes parts, on envoyait à Salomon des énigmes à déchiffrer, des paraboles dont il devait découvrir le sens caché. Il était impossible de le prendre jamais en défaut et de le réduire au silence. Le roi Hiram, avec les sages de Tyr, lui proposa des énigmes compliquées, dont Salomon eut bien vite trouvé la solution. Mais lui-même dut donner au roi d'Israël une somme d'argent considérable, parce qu'il n'avait pu trouver, ni par lui, ni par ses serviteurs les plus avisés, les mystères que Salomon lui avait

Je me borne à poser la question; à d'autres, de la résoudre. Il ne s'agit pas simplement de savoir si Homère a sémitisé; c'est tout un côté des origines grecques qui est en jeu.

Pour les *Navigations,* nous ne pouvons affirmer, aussi catégoriquement que pour le *Séjour à Schérie,* l'absence de toute retouche importante. Mais rien non plus ne paraît en légitimer l'hypothèse, réserves faites cependant pour certaines parties de l'Évocation des Ombres.

Évidemment la visite au sombre royaume, même après la suppression de quelques passages, et l'expédition sur la côte de Pausilippe diffèrent de tout le reste par leurs dimensions; mais le défilé des Morts était un procédé si commode pour faire revivre les gloires passées, et le pays des Cyclopes était si familier à tout l'auditoire, que l'aède devait être naturellement amené à traiter longuement ces deux sujets.

On pourra remarquer aussi que les descriptions placées dans la bouche de Circé contrastent assez vivement avec les autres peintures du

envoyés ». (Ledrain, *Histoire du peuple d'Israël,* I, 349.) Évidemment l'Œdipe de Thèbes n'était qu'un pâle reflet des rois devins de Tyr et de Jérusalem.

Nostos; tandis que les dernières sont d'allure calme et presque froide, les premières visent au drame et tombent dans l'emphase; à tout le moins des couleurs violentes et heurtées leur donnent souvent un ton exagéré; elles sont réellement d'une autre facture. Mais c'est alors une sorte de sibylle qui parle; il semble qu'elle parle en style d'oracle, et ce qu'elle réédite, ce sont les légendes anciennes grossissant à plaisir les périls des régions les plus exposées aux curiosités indiscrètes : la grandiloquence convenait à ces épouvantails.

Dans certains cas, les descriptions topographiques manquent entièrement, ou sont tout à fait brèves ; ailleurs elles sont précises et détaillées. On peut, je crois, distinguer par là les sites qu'Homère a visités et ceux dont il a simplement entendu parler. De la terre des Lotophages, le poète ne dit pas un mot; pas un mot non plus de l'itinéraire fort long et assurément curieux qui mène à Gibraltar, soit par l'Afrique, soit par l'Europe. — Ce que nous savons de l'île de Calypso est froid et décoloré; les abords de la grotte, pour lesquels le poète a risqué une description, sentent bien un peu l'arrangement. — Du royaume d'Éole nous savons trois choses :

que ses côtes sont escarpées, que l'archipel comprend quinze îles, et qu'enrichis par le sol et par le commerce, les Phéniciens y vivent dans l'abondance. — Le Pays des Morts lui-même, est décrit en quelques lignes exactes, mais dans lesquelles les précisions manquent ; le paysage se reconnaît surtout parce qu'il est au delà du détroit.

Croyez qu'Homère n'a vu ni les Lotophages, ni l'Éolie, ni Calypso, ni la Terre des Morts ; pour ces différents pays, il s'est contenté d'indications plus ou moins sommaires fournies par les marins de Schérie.

Mais il me semble difficile d'admettre que des séjours plus ou moins prolongés ne l'aient pas familiarisé avec la baie des Laistrygons, avec l'île de Circé, et avec la terre des Cyclopes.

Qu'Homère ait connu, dans tous leurs détails, Nisida et Pausilippe, cela résulte clairement du tableau qu'il en fait ; ce tableau, très vivant, donne tout à fait la sensation de chose vue : que l'on veuille bien ici relire le texte, et l'on sera convaincu ; on le sera surtout, si, à la description des lieux on joint celle des habitants, dont le type social s'entrevoit si bien, malgré

ce que certains procédés d'exposition ont de conventionnel.

Par son insignifiance topographique, Circé était particulièrement difficile à décrire. Comparez cependant tout ce qu'Homère en a tiré, avec le peu qu'il dit de sites bien plus remarquables, comme Marittimo et Gibraltar, et il vous apparaîtra clairement qu'ici et là les moyens d'informations diffèrent du tout au tout. Supposera-t-on qu'il a cette fois interviewé un informateur particulièrement intelligent? Cette hypothèse est, en tout cas, inutile : car il faut admettre qu'Homère a poussé plus loin, jusque chez les Laistrygons.

Ce qu'il y a en effet de décisif dans l'aventure chez les Laistrygons au point de vue qui nous occupe, ce n'est pas l'exactitude, pourtant rigoureuse, de la topographie ; c'est ce fait que l'épisode tout entier, dans sa conception première, comme dans ses détails, jaillit de la connaissance intime et pénétrante des lieux, des habitants et des traditions ; et une pareille connaissance, qui arrive à incarner à ce point dans un récit de quelques vers l'âme des choses, ne s'acquiert pas à distance. A l'œil synthétique du poète, il faut ici le spectacle évocateur

de ce long et étroit couloir, redoutable prison pour les vaisseaux, de ces granits énormes à peine posés sur le sol et paraissant jetés d'hier, de ces « tombes de géants » éparses dans la campagne, auxquelles se rattachent tant d'effrayantes légendes. Il faut que cette nature, qui effleurerait simplement par son pittoresque un esprit ordinaire, fasse vibrer jusque dans ses profondeurs une âme créatrice. Et pour cela, entre la nature et cette âme, il faut une action directe et réciproque, une sorte de communion.

Très nette dans l'aventure chez les Laistrygons, cette communion du génie à la poésie des choses apparaît d'une façon non moins intense dans la Cyclopie; elle se retrouve encore très sensible dans l'épisode de Circé. Ici et là, Homère a vécu au moins quelques jours, en face de la nature et au milieu des hommes.

A un point de vue très différent, au point de vue purement topographique, il est intéressant de noter que, même dans ces pays qu'il a si bien vus, et à plus forte raison dans les autres, le poète ne connaît que les côtes. Ce qu'il a su par lui-même ou ce qu'il a appris des Phéaciens, se limite toujours à un port, à ses alentours et

aux indigènes du voisinage. C'est un navigateur qui chante pour d'autres navigateurs.

Cette dernière impression se dégage plus fortement encore s'il est possible, de l'itinéraire de Schérie en Grèce, dont nous n'avons pas encore parlé. Relisons ce qu'en dit Ulysse, abstraction faite de ce que nous en avons appris par Circé. Tout cela sous-entend un voyage par mer au cours duquel on s'est arrêté le moins possible. Vraisemblablement ce qui transparaît ici, ce sont les impressions personnelles du poète, alors qu'il voguait vers la terre phéacienne.

Dans l'île du Soleil, Ulysse parle du port, de son aiguade, et d'une grotte voisine où les vaisseaux trouvent un abri; cet ensemble a déjà peu de précision. Mais à un moment donné, le héros s'éloigne du rivage pour consulter un oracle, et alors il ne sait dire ni à quelle dieu il s'adresse, ni quelle direction il prend, ni à quelle distance il va. C'est de l'escale tout au plus qu'Homère a vu l'établissement du Tauros. Je croirais même volontiers que, contournant la Calabre au plus près, il s'est contenté de l'apercevoir du large. — De l'île des Sirènes, il ne connaît absolument que ce que l'on en découvre de la mer. Mais cette fois il passe tout près de

la rive, comme on est obligé de le faire dans une navigation côtière, puisque Licosa est en avant d'un promontoire; et son héros voit les prés fleuris, et il entend, de sa nef, le chant perfide des Enchanteresses. — Par contre, en longeant la terre d'Italie, on laisse le Stromboli assez loin dans l'ouest; c'est par conséquent à l'horizon qu'Homère aperçoit son panache de fumée et de flammes; à son exemple, Ulysse s'en tient le plus loin possible. — Mais le poète tremble, et nous fait trembler avec lui, lorsque la nef achéenne passe entre l'abîme de Charybde et la dévorante Scylla.

En résumé, des dissemblances qui produisent une heureuse variété et qu'il ne faut pas prendre pour des disparates, trouvent une explication facile dans des hypothèses fort simples.

HYPOTHÈSE HISTORIQUE
ET CONCLUSIONS

I

Avant de terminer cette étude, je voudrais indiquer très sommairement comment peut se concevoir l'histoire de la colonie gréco-phénicienne de Schérie, c'est-à-dire, l'histoire du milieu dans lequel, au IXe siècle, naquit le Nostos.

Deux ou trois siècles avant la guerre de Troie, la colonie phénicienne de Cadmos, groupe commercial et industriel établi à Thèbes et à Chalcis, envoie des essaims dans l'ouest : il lui faut des minerais.

Par Ithaque et Corfou, ces essaims gagnent, en Italie, Tarente et Métaponte où ils s'établissent d'abord.

Puis, par un portage de Métaponte à la région

de Naples, ils vont s'installer à Cumes. Ils y sont rejoints par une partie des expéditions qui, sous la conduite d'Aristée et d'Iolaos, avaient poussé jusqu'en Sardaigne.

Les produits de leur commerce avec le nord et l'ouest de la mer Tyrrhénienne s'acheminent vers la Grèce et Chalcis par le portage, Corfou et les îles Ioniennes.

Une brouille définitive avec les Œnotriens coupe la route de terre dans sa partie nord et détermine l'évacuation de Cumes. La route de terre rejoint la côte plus au sud, à Licosa (le détroit de Messine restera peu fréquenté jusqu'aux temps romains). De son côté, Cumes se transporte à Ischia sur la Roche Noire. Ceci se passe un peu avant la guerre de Troie; comment ne pas prendre au sérieux ce synchronisme odysséen, quand la valeur documentaire du poème se manifeste de toute part?

Parallèlement au mouvement des Cadméens vers l'ouest, les Phéniciens d'Orient se sont depuis longtemps avancés sur la côte d'Afrique, où ils ont fondé, entre autres, Utique et très probablement Cambé : ils arrivent maintenant au détroit de Gibraltar. Les Phéaciens ont soudé leurs itinéraires à la ligne d'Afrique par Marit-

timo. Ils connaissent aussi la ligne des côtes septentrionales de la Méditerranée jusqu'à Gibraltar.

Vers l'époque de la chute de Cumes, les marines helléniques succèdent peu à peu dans les mers grecques, aux thalassocraties Égéennes, qui, peut-être, avaient été surtout des compagnies commerciales phéniciennes. Bientôt les navires grecs s'avancent dans la direction de l'ouest.

Menacés dans leur monopole des mers occidentales, les Phéaciens, et d'une façon générale les Phéniciens, se défendent. Quand les nécessités du trafic les conduisent dans les eaux grecques, ils s'entourent de mille précautions pour n'être pas dépistés et suivis ; les garnisons maritimes de Scylla et de Marittimo reçoivent pour mission spéciale de barrer les routes d'accès vers le nord. Puis dans la mer Tyrrhénienne comme dans la Méditerranée occidentale, à Schérie, chez Circé, dans les Lipari et dans l'île des Sirènes, comme à Calypso, les étrangers sont pourchassés, emprisonnés ou mis à mort.

Cependant Thèbes et Chalcis, par des émigrations continuelles et par les progrès que fait la Grèce, se sont appauvries en éléments phéni-

ciens, et commencent à s'enrichir d'éléments helléniques.

D'ailleurs Ischia est restée avec elles en relations commerciales actives; elle est leur fournisseuse de minerais. Un beau jour, vers 1050, profitant de la crise industrielle due à l'invasion dorienne, elle demande des fondeurs et des métallurges. Chalcis en envoie.

Deux siècles auparavant, ce renfort eût été peut-être entièrement phénicien; plus récemment, il eût été moitié phénicien, moitié grec, maintenant il est presque entièrement grec.

D'une façon générale, l'histoire primitive de la Grèce et de ses plus anciennes colonies montre, au lecteur averti, ce mélange intime de Phéniciens et d'Hellènes, et ce passage insensible des uns aux autres. C'est le travail lent d'un type supérieur évinçant, par le jeu des lois sociales, un type plus tôt développé, mais moins bien outillé dans la lutte pour la vie.

Le travail d'infiltrations et de substitutions progressives qui s'est opéré à Thèbes et à Chalcis se continue à Ischia au profit des nouveaux venus. Vers 850, les Schériotes sont des Grecs d'Eubée, mélangés de Phéniciens hellénisés.

A cette époque, Homère arrive dans les bagages d'une flotille revenant de Grèce. Probablement Ionien d'Asie par sa naissance, la civilisation chalcidienne l'avait attiré chez les Ioniens d'Europe : l'attrait des pays neufs le conduit jusque dans la mer Tyrrhénienne. Peut-être par sa ville natale et par ses ancêtres, était-il, lui aussi, fils de l'Eubée.

A Schérie, il chante une autre patrie, une colonie occidentale fille du même sang. Il la chante dans le travail dont elle s'enorgueillit, dans ses découvertes géographiques, dans sa prospérité commerciale et industrielle, dans ses luttes contre la concurrence étrangère. C'est d'ailleurs d'après ce qu'il voit de ses propres yeux, et aussi d'après les récits des navigateurs phéaciens qu'il fait ses descriptions topographiques.

Le Nostos est composé.

Il ne dit rien qu'à demi-mots, et remplit la mer Tyrrhénienne de mystère et de terreur, pour peindre les dangers qu'elle offrait et qu'elle offre peut-être encore aux indiscrets, pour ne pas éveiller ou pour refréner les cupidités étrangères, enfin pour flatter l'amour de l'allégorie qui caractérise son auditoire.

A l'aller et au retour, Homère passe par Ithaque, gréco-chalcidienne elle aussi, ou plutôt ionienne, ce qui est à peu près la même chose. Là, sous le toit d'un descendant d'Ulysse, il a composé, probablement à son premier passage, le poème principal de l'Odyssée. Par ses deux héros, Ulysse et Télémaque, par ses personnages secondaires, par les lieux (1), par les institutions sociales (2), par son sujet (une vendetta héroïque dans une famille de marins) cette partie du poème est manifestement ithakésienne, aussi manifestement que le Nostos est schériote.

C'est probablement pour les Pyliens de Métaponte et pour les Spartiates de Tarente qu'il a écrit les deux épisodes secondaires, relatifs à Pylos et à Lacédémone. Il est d'ailleurs à remarquer qu'il prend occasion de ces deux épisodes pour indiquer la route en partie terrestre, en partie maritime, qui, de l'Italie et d'Ithaque, à travers le Péloponèse, mène en Crète, en Égypte et jusqu'en Phénicie.

L'Odyssée doit être regardée comme complète

(1) Voir *les Phéniciens et l'Odyssée*, t. II, livre XI.

(2) Voir mes *Héros d'Homère*, dans la *Science sociale* (novembre 1891 à novembre 1893) *passim*.

ou à peu près, quand il la remporte dans son Asie Mineure, et c'est là qu'elle lui survivra (1).

(1) On admet, dans le monde des lettres, que l'intérêt capital de la Télémachie est dans le voyage de Télémaque à Pylos et à Sparte. C'est une erreur due à l'ignorance des institutions sociales. En réalité les deux premiers chants sont l'introduction nécessaire et le nœud de l'action qui se déroule dans la Mnestérophonie; ils sont une partie intégrante de cette dernière. Dans tous les pays de vendetta, notamment dans le Magne, en Corse et en Sardaigne, une vengeance privée, pour être honorablement poursuivie, doit toujours être précédée d'un défi et d'une déclaration de guerre. Récemment dans le Magne, l'omission de cette formalité condamnait encore, comme au temps de Théoklyménos, le meurtrier au bannissement. L'agora du chant II et le défi du Télémaque aux Prétendants qu'elle renferme ont pour but de mettre, par avance, Ulysse en règle.

Je crois à l'origine ithakésienne de la Mnestérophonie ainsi complétée, non seulement parce que les indications de toute nature qu'elle renferme se rapportent admirablement à Ithaque, mais encore par ce que l'on n'y trouve aucune allusion à l'Asie Mineure, à sa géographie, ni à la vie nouvelle qu'on pourrait y mener. Quel que soit l'amour qu'ait gardé l'auditoire pour la patrie perdue, il serait complètement inexplicable que l'on passât à ce point la nouvelle sous silence.

Pour combattre cette évidence, M. Bérard objecte deux passages mal interprétés à mon avis; l'un signifie clairement que l'Eubée est très éloignée de Schérie; l'autre, très obscur, paraît indiquer que, *sur la route du Soleil*, Syra est après Délos; en tout cas, la querelle porte là sur un seul mot; tout le monde admet des altérations plus considérables.

On pourra relever entre le poème schériote et le poème ithakésien des conceptions différentes et même contradictoires. Il ne faudrait pas se hâter d'y voir la preuve que les deux poèmes sont de deux auteurs différents; elles prouvent simplement

Vers 825, peu de temps après le passage d'Homère à Schérie, une éruption terrible, dont le poète a noté les signes avant-coureurs,

que chaque partie a été composée en vue de son auditoire propre. Ainsi dans le Nostos, le pays des Morts est en Sardaigne; dans la Mnestérophonie, il est sur la côte d'Épire. Homère l'a placé ici et là d'après les légendes propres à chaque pays : la *Nekuia* sarde est schériote, la *Nekuia* épirote est ithakésienne. D'ailleurs, la conservation de pareilles divergences, si apparentes et si faciles à corriger, prouve que la rédaction primitive a été scrupuleusement respectée par ceux qui avaient la garde du texte.

A un autre point de vue, remarquons que les îles en avant du golfe de Corinthe, étaient suffisamment isolées du continent pour qu'elles aient pu garder leur population ionienne, et continuer à vivre de leur vie propre, après l'invasion dorienne; les Doriens étaient trop peu marins pour les atteindre sérieusement. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, la prospérité de l'ionienne Chalcis ne peut se concevoir sans des correspondants également prospères, dans le golfe de Corinthe et au delà vers l'Occident. Or Chalcis, qui s'est relevée après la tourmente dorienne, atteindra son apogée au VIIIe siècle. Les Ioniens d'Ithaque devaient donc, tout comme elle, être remis au IXe siècle des alarmes du XIe, et pouvaient songer, dans la paix, à célébrer leur grand ancêtre.

Enfin il est clair que l'Odyssée n'a pu survivre à son auteur que là où il y avait un groupe d'aèdes pour la recueillir et la conserver. Ayant tiré de son œuvre à Ithaque et à Schérie tout le profit qu'elle pouvait lui rapporter sur place, Homère n'avait aucun intérêt à l'y laisser après lui, et peut-être aucun moyen de le faire. Il l'a donc emportée dans son pays d'origine, en Asie Mineure. Là, il pouvait l'exploiter et en vivre, en la chantant de ville en ville, dans la maison des grands. A sa mort, elle est devenue la propriété de la corporation d'aèdes dont il faisait partie.

ravage l'île d'Ischia et la rend inhabitable. Les Schériotes retournent sur le continent, et s'établissent de nouveau à Cumes.

Après ce que nous avons dit précédemment, on comprend à merveille que l'histoire naissante enregistre alors la fondation de Cumes « par des Chalcidiens et des Erétriens ayant auparavant habité Ischia ». Du même coup, s'expliquent deux données traditionnelles : l'une, que cette fondation se place longtemps avant celle des autres colonies helléniques ; l'autre, que Cumes la chalcidienne était déjà florissante, quand ses rivales grecques ne comptaient pas encore.

Voilà, simples et claires, l'histoire des Phéaciens et des Eubéens d'Ischia, et aussi celle de l'Odyssée, telles que me les a dictées le grand aède, Homère.

II

Ici se termine cette étude sur les Phéaciens et le Nostos.

Elle me paraît avoir prouvé, entre beaucoup d'autres, les huit points suivants :

1° La terre des Phéaciens a réellement existé et s'identifie avec l'île d'Ischia.

2° Les lieux visités par Ulysse sont tous des lieux réels; ils se retrouvent dans la mer Tyrrhénienne et ses alentours, sauf l'île de Calypso qui est au détroit de Gibraltar.

3° Ischia et la mer Tyrrhénienne, leurs itinéraires, leurs orientations et leurs détails topographiques sont admirablement connus du poète.

4° Les Phéaciens sont une colonie commerciale de Phéniciens établis dans les pays neufs. Ils ont, au moins en partie, habité jadis la région de Thèbes la Cadméenne, et entretiennent des relations commerciales avec la Grèce, par Ithaque, le golfe de Corinthe et Chalcis en Eubée.

5° C'est par conséquent la vie sociale des colonies phéniciennes d'Occident que l'analyse saisit dans la Schérie d'Homère, et aussi dans ses dépendances de la mer Tyrrhénienne.

6° La colonie Chalcidienne, qui, d'après la tradition, vint à une date très reculée s'établir à Ischia, fut très probablement appelée, et à tout le moins accueillie, dans cette île par les Phéaciens.

7° C'est au sein de cette dernière colonie, probablement au IXe siècle, que le Nostos fut composé.

8° Au triple point de vue géographique, historique et social, le Nostos constitue un document de premier ordre. Il faut donc renoncer définitivement à y voir, avec les modernes, une fantaisie poétique brodée sur des thèmes imaginaires.

Il suit de là que la présente étude ajoute un chapitre tout à fait inédit à la géographie si intéressante de la Méditerranée primitive;

dégage en grande partie la physionomie sociale du peuple phénicien, l'un des plus grands de l'histoire et aussi l'un des moins connus;

éclaire d'un jour nouveau les commencements de la colonisation grecque dans la mer Tyrrhénienne;

et rend au Nostos son véritable sens et ses véritables origines.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. SCHÉRIE

DEUXIÈME PARTIE. LES PHÉACIENS.

TROISIÈME PARTIE. LES EUBÉENS.

HYPOTHÈSE HISTORIQUE ET CONCLUSIONS GÉNÉRALES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).


Stanford University Libraries
3 6105 020 019 464

